
U d'/of OTTAWA
39003001666576





CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE.

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous, seront réputés contrefaits.



Cet Ouvrage se trouve aussi :

A BESANÇON,

CHEZ MONNOT, LIBRAIRE;

A LYON,

CHEZ GIBERTON ET BRUN, LIBRAIRES;

— STEYERT ET Cie, LIBRAIRES;

A ROUEN,

CHEZ FLEURY, LIBRAIRE;

A VALENCE,

CHEZ JAMONET, LIBRAIRE.

NEVERS. — IMPRIMERIE DE N. DUCLOS.

CATÉCHISME

DE

PERSÉVÉRANCE,

OU

EXPOSÉ HISTORIQUE, DOGMATIQUE, MORAL ET LITURGIQUE
DE LA RELIGION, DEPUIS L'ORIGINE DU MONDE
JUSQU'A NOS JOURS;

PAR L'ABBÉ J. GAUME,
CHANOINE DE NEVERS.

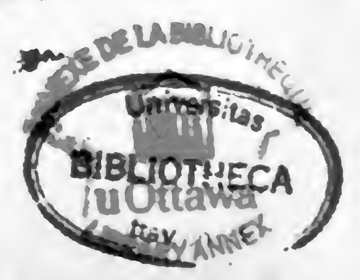
Jesus-Christus heri et hodie, ipse et in secula. Hebr. XIII, 8.
Jésus-Christ hier, aujourd'hui et dans tous les siècles.

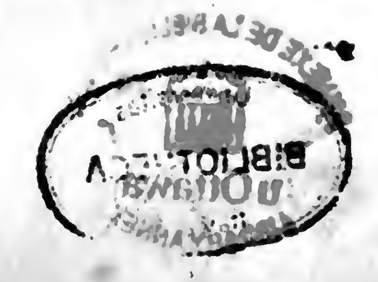
Deus charitas est. I Joan. IV. 8.
Dieu est charité. I Jean IV, 8.

TOME PREMIER.

PARIS,
GAUME FRÈRES, ÉDITEURS-LIBRAIRES,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 5

1838.





AVANT-PROPOS.

Où en sommes-nous ? reste-t-il encore quelque espoir de salut pour la Société ? ou bien est-ce la fin, et faut-il nous voiler la tête ?

Telles sont les questions que s'adressent chaque jour en s'abordant les hommes habitués à réfléchir sur les grands intérêts de l'humanité. On demande des nouvelles de la Société comme d'une armée en campagne qui chaque jour peut périr, ou comme d'un malade aux prises avec la douleur et

dont chaque jour on peut apprendre la mort. Ces questions n'ont rien qui doive étonner, tant notre état est critique! tant il est précaire! et certes elles sont assez graves pour mériter qu'on s'en occupe.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher ni d'apprécier les symptômes de vie ou de mort que présente aujourd'hui le corps social.

Il nous importe seulement de constater un fait; savoir, que tous les esprits sérieux et élevés sont unanimes à répondre : Oui, le monde triomphera de la crise actuelle si la religion reprend son empire. Et si vous leur demandez par quel moyen la religion peut redevenir la règle des croyances et des mœurs, ils n'ont encore qu'une voix pour vous dire : La religion ne rentrera dans les esprits et dans les cœurs, qu'en s'emparant des générations naissantes.

Si la justesse de leur réponse n'était

d'elle-même évidente, si elle avait besoin de preuve, on la trouverait dans le zèle incroyable que manifestent à l'envi, pour perdre la jeunesse, les artisans de l'iniquité et les apôtres du mensonge.

Tel est donc le grand problème de notre époque : *Rendre franchement, consciencieusement chrétienne la génération qui s'élève.* Là est toute la question; mais question de vie ou de mort.

En effet, d'une part, c'est à la jeunesse que l'avenir appartient; de l'autre, en dehors du Christianisme, il n'y a et ne peut y avoir ni croyances vraies, ni mœurs pures, ni bonne foi parmi les hommes, ni paix dans la famille, ni bonheur dans la Société. C'est là un fait; que celui qui a des yeux pour voir, voie : nul n'est condamné à prouver l'existence du soleil.

Mais pour fixer immuablement dans le Christianisme les générations naissantes,

malgré la mobilité de leur cœur, malgré les orages dont elles sont battues dès le berceau, malgré les scandales de parole et de conduite qui leur prêchent sans cesse et sur tous les tons, précisément le contraire de ce qu'elles doivent croire, aimer et pratiquer; que sont, je le demande, les fugitives leçons de la première enfance? Superficiels enseignements que la faiblesse et la légèreté de l'âge empêchent de comprendre et de retenir, et qui, ne pénétrant point jusqu'au fond de l'ame, ne sauraient y laisser ces impressions profondes, capables de déterminer la conduite pendant le reste de la vie.

Interrogez les Prêtres vénérables qui, chaque année, reçoivent à la Table-Sainte un si grand nombre de jeunes Chrétiens; demandez-leur combien il en est qui persévèrent?

Ils vous répondront dans l'amertume de leur ame, en vous montrant à peine çà et

là quelques enfants, tristes débris, échappés comme par miracle au vaste naufrage dans lequel tous les autres périssent. Ils vous répondront que depuis quelques années surtout, leur ministère saint semble réduit au rôle crucifiant d'engraisser des victimes pour la corruption et pour l'impiété.

Autrefois il n'en était pas ainsi : l'enfance trouvait dans la famille les moyens de persévérer.

Mais depuis que la religion a généralement déserté le foyer domestique, force a été, sous peine de jeter la poussière au vent et de voir les générations naissantes périr comme celles qui les précèdent, de suppléer à l'action des parents, par des soins extraordinaires, des instructions plus suivies, plus solides, et continuées jusqu'au delà de cet âge critique où les passions éveillées agitent de leurs terribles secousses et jettent si souvent loin de ses voies l'esprit ou

le cœur inexpérimenté de l'adolescence.

Examinez maintenant la question; tournez-la, retournez-la sous toutes ses faces, et dites si vous connaissez un meilleur moyen d'atteindre ce but dans les paroisses, que les Catéchismes de Persévérance après la première communion.

Tout ce que nous savons, c'est que les souverains Pontifes ne cessent d'encourager, de favoriser ce moyen de salut si impérieusement réclamé par les circonstances [1]. Tout ce que nous savons encore, c'est qu'ils pensent comme le Pasteur des pasteurs, les pieux évêques qui gouvernent nos églises. De toutes parts ils s'empressent d'établir dans leurs diocèses cette précieuse institution.

Sans doute elles sont utiles les autres associations paroissiales; elles ont fait et font encore beaucoup de bien. Toutefois il semble

[1] Voyez les rescrits de Pie VIII, en date du 10 mai 1830, et de Grégoire XVI, en date du 13 septembre 1831.

qu'elles répondent moins directement aux nécessités actuelles.

Établies principalement dans le but de nourrir la piété, elles supposent dans leurs membres une instruction solide des vérités de la foi; car elles n'offrent plus le lait des enfants, mais la nourriture des forts. Cette instruction qu'elles ne donnent pas, la famille la donnait autrefois.

Aujourd'hui les choses ont bien changé; la connaissance de la religion manque à la jeunesse. Vouloir la former à la piété sans commencer par établir le fondement solide de l'instruction, c'est bâtir sur le sable; c'est compter sur les sentiments affectueux d'un cœur de quinze ans, pour soutenir la vertu au milieu des doutes et des scandales; c'est s'exposer à de nombreux et cruels mécomptes.

Le Catéchisme de Persévérance ayant pour but, comme son nom l'indique, de

faire persévérer dans l'étude de la religion et la pratique des devoirs, nous le regardons avec nos maîtres dans la foi comme le meilleur moyen de former aujourd'hui des générations solidement chrétiennes.

La Providence qui ne manque jamais de placer le remède à côté du mal, fit naître parmi nous cette œuvre éminemment utile, au moment précis où la famille, oubliant sa noble vocation, allait cesser d'être une église domestique. C'était vers le milieu du dix-septième siècle.

Le Protestantisme qui avait envahi une partie des classes élevées, allait bientôt s'unir à la corruption des mœurs et enfanter cette indifférence déplorable qui est devenue le fléau de notre époque. C'est alors que le vénérable M. Olier fut nommé curé de Saint-Sulpice, à Paris. Il prit possession de cette paroisse en 1642.

Telles étaient l'ignorance et l'immoralité

qui régnaient dans ce quartier, qu'on le nommait l'*égoût de Paris.* Cela dit tout. Le zélé Pasteur ne se laissa point décourager. Il comprit qu'il lui restait un moyen de renouveler cette terre d'iniquités. L'éducation de l'enfance attira toute sa sollicitude. Prêtre saint, que le monde vous bénisse pendant que le ciel couronne vos mérites!

Des Catéchismes préparatoires à la première communion, et surtout des *Catéchismes de Persévérance* furent établis. Rien ne fut omis pour en assurer le succès. Tandis que le nouvel apôtre plantait et arrosait, Dieu donnait l'accroissement; et bientôt, grace aux Catéchismes, cette paroisse de Saint-Sulpice, la plus décriée de la Capitale, en devint la plus édifiante et la plus pieuse [1].

Dirigés avec le même zèle par les succes-

[1] Voyez Hist. des Catéchismes de Saint-Sulpice, in-12. — Sur la discipline des Catéchismes de Persévérance, voyez Méthode de Saint-Sulpice, in-12.

seurs de M. Olier, les Catéchismes de Persévérance continuèrent à produire les mêmes fruits. Il en fut ainsi jusqu'à la révolution française. A cette époque désastreuse, ils durent cesser comme tout autre exercice public de la religion. Cependant des jours plus calmes étant venus, on s'empressa de les rétablir : ce fut en 1804.

Jamais ce grand moyen de salut n'avait été plus nécessaire. Aussi la réouverture des Catéchismes de Saint-Sulpice fut le signal de l'établissement d'un grand nombre d'autres dans la Capitale et dans les provinces. L'expérience la plus consolante n'a cessé de justifier les encouragements nombreux que tant de Prélats distingués et de Prêtres vénérables ont donnés et donnent encore à cette précieuse institution.

Appelé nous-même, depuis plusieurs années, à diriger un de ces Catéchismes, nous devons aussi rendre gloire à Dieu des

bénédictions attachées à cette œuvre. C'est pour contribuer autant qu'il est en nous à la propager en la facilitant, que nous publions le cours complet de nos instructions.

Nous l'offrons d'abord à tous nos frères dans le sacerdoce. L'exposé complet du Christianisme dans son histoire, dans son dogme, dans sa morale, dans son culte, dans sa lettre et dans son esprit, avec tout ce qui peut éclairer la raison, toucher le cœur et parler à l'imagination; en un mot, la religion telle qu'il nous semble qu'on doit la présenter, aujourd'hui surtout, pour la faire croire, aimer et pratiquer; voilà ce que nous leur adressons sous le titre de *Catéchisme de Persévérance.*

A vous encore cet ouvrage, familles chrétiennes, maîtres et maîtresses qui placez l'éducation avant l'instruction, la vertu avant la science, les intérêts de l'éternité avant ceux du temps. Vous y trouverez de

quoi former des hommes véritablement utiles à la société, en formant des chrétiens pieux, capables de rendre compte de leur espérance et de leur foi.

A vous aussi cet ouvrage, jeunes gens, nos amis, l'unique espoir de l'avenir. Comme nous, tristes enfants d'un siècle de doute et d'angoisse, vous cherchez péniblement cette vérité, ce bien du cœur pour lequel vous êtes faits. Hélas! et des sophistes se sont présentés qui vous ont offert pour aliment des abstractions inintelligibles, des systèmes vides et des utopies dangereuses. Ce qu'ils n'ont pu, ce qu'ils ne pourront jamais vous donner, cet ouvrage vous le présente.

Que son nom ne vous inspire ni mépris ni dégoût. Ne vous figurez point un abrégé sec et aride, coupé de demandes et de réponses. Sous ce simple titre de Catéchisme, c'est-à-dire d'*enseignement vocal,* se cache ici la

plus intéressante histoire que vous ayez jamais lue, la plus belle philosophie que vous ayez jamais étudiée; enfin, la plus haute épopée dont la lecture ait jamais fait palpiter votre cœur.

Ce nom même, tout vulgaire qu'il vous paraît, n'est pas sans poésie. Il vous rappelle le commencement des deux grandes époques de l'humanité : l'ère des Patriarches et l'ère des premiers Chrétiens; la tente mobile de Sennaar et les catacombes de Rome : souvenirs poétiques si jamais il en fut; époques mémorables où la vérité n'avait d'autre interprète que la voix respectable du Vieillard blanchi par les ans, ou la voix plus respectable encore du Pontife consacré par les stigmates du martyre.

Il est enfin d'autres personnes auxquelles nous osons adresser cet ouvrage.

Dans les générations plus avancées sur le chemin de la vie, il est bien des hommes

qui n'ont entendu parler que vaguement du Christianisme. Ils n'ont sur cet important sujet que des idées flottantes, des notions incomplètes. D'autres, plus malheureux encore, ne connaissent guère l'aimable Fille du Ciel que par des calomnies et des préjugés, triste héritage du dernier siècle et de leur première éducation. Toutefois, le besoin de croire et d'aimer se fait sentir impérieusement à leur ame.

Comme ces Romains du second siècle, dans la prospérité ils se contentent de porter leurs yeux vers le Capitole; mais l'adversité vient-elle s'asseoir au seuil de leurs maisons, ils s'empressent d'élever leurs regards attristés vers le Ciel. Dans ce moment ils sont Chrétiens. Malheureusement leur Christianisme n'étant point établi sur la base d'une conviction profonde, fruit d'une instruction solide, leurs beaux sentiments s'évanouissent avec leurs craintes ou leurs douleurs.

De tous ces hommes qui forment notre siècle, quel est donc le plus grand besoin? *sinon une vaste et complète exposition de la foi:* nous essayons de la leur offrir. Ici ni discussions, ni polémique, ni paroles d'amertume; mais la simple histoire du Christianisme.

A vous donc cet ouvrage, hommes, qui que vous soyez, qui errez sans étoile et sans boussole sur la mer houleuse de la vie, ignorant d'où vous venez, qui vous êtes, où vous allez; et dont le cœur, théâtre permanent de luttes inexplicables, est trop souvent victime de cruels mécomptes, hélas! et quelquefois d'inconsolables douleurs.

Philosophe inspiré, il vous révélera vous-mêmes à vous-mêmes : tendre consolateur, il répandra sur vos plaies un baume salutaire; pilote expérimenté, il dirigera votre navire vers des rivages où l'on ne connaît plus ni soupirs ni larmes.

Silence un instant; pourriez-vous nous

le refuser? Nous allons vous parler de Dieu et de vous; voici le plan que nous avons suivi.



INTRODUCTION.

Saint Augustin, interrogé par un Diacre de l'église de Carthage, sur la meilleure manière d'enseigner la Religion, lui répondit par son admirable traité : *De catechisandis rudibus* [1].

« La vraie manière d'enseigner la Religion, dit le grand évêque d'Hyppone, c'est de remonter à ces paroles : *au commencement Dieu créa le ciel et la terre,* et de développer toute l'histoire du Christianisme jusqu'à nos jours. Ce n'est pas qu'il faille rapporter d'un bout à l'autre tout ce qui est écrit dans

[1] Manière d'enseigner la religion aux ignorants.

l'Ancien et dans le Nouveau Testament : la chose n'est ni possible ni nécessaire. Faites un abrégé. Insistez davantage sur ce qui vous paraît plus important, et passez légèrement sur tout le reste. De cette sorte, vous ne fatiguerez point celui dont vous voulez exciter l'ardeur pour l'étude de la religion, et vous n'accablerez point la mémoire de celui que vous devez instruire.

» Or, pour montrer toute la suite de la religion, souvenez-vous que l'Ancien Testament est la figure du Nouveau ; que toute la religion mosaïque, les Patriarches, leurs vies, leurs alliances, leurs sacrifices, sont autant de figures de ce que nous voyons, que le peuple juif tout entier et son gouvernement n'est qu'un GRAND PROPHÈTE de Jésus-Christ et de l'Église. [1] »

[1] Narratio plena est cum quisque primo catechisatur ab eo quod scriptum est : *in principio fecit Deus cœlum et terram*, usque ad præsentia tempora ecclesiæ. Non tamen debemus Pentatheucum, totumque judicum et regum, et Esdræ libros.... narrando evolvere et explicare ; quod nec tempus capit, nec ulla necessitas postulat ; sed cuncta summatim, generatimque complecti, etc., etc. — *N° 1 et seqq.*

Quapropter in veteri testamento, est occultatio novi, in novo testamento est manifestatio veteris. — *Id.*

Denique universa ipsa gens totumque regnum prophetia Christi, Christianique regni. — *Contra Faust. lib. 22 et passim.*

Tel doit être, suivant saint Augustin, l'enseignement de la *lettre* de la Religion. Quant à l'*esprit*, le saint docteur, interprète fidèle du divin Maître, le fait consister dans l'amour de Dieu et du prochain. Voici ses remarquables paroles :

« Vous commencerez donc votre récit à la création de toutes choses dans un état de perfection, et vous le continuerez jusqu'aux temps actuels de l'Église. Votre but unique sera de montrer que tout ce qui précède l'Incarnation du Verbe tend à manifester l'amour de Dieu dans l'accomplissement de ce mystère. Le Christ lui-même immolé pour nous, que nous apprend-il? sinon l'amour immense que Dieu nous a témoigné en nous donnant son propre Fils.

» Mais si, d'une part, la fin principale que le Verbe s'est proposée en venant sur la terre, a été d'apprendre à l'homme combien il est aimé de Dieu, et si cette connaissance elle-même n'a d'autre but que d'allumer dans le cœur de l'homme l'amour d'un Dieu qui l'a aimé le premier, et l'amour du prochain dont ce Dieu lui-même

est venu donner le précepte et l'exemple; si, d'autre part, toute l'Écriture antérieure au Christ a pour but d'annoncer son avènement, et si toute celle qui lui est postérieure ne parle que du Christ et de la Charité, n'est-il pas évident que non-seulement la Loi et les Prophètes, mais encore tout le Nouveau Testament, se réduisent à ces deux grands préceptes : l'amour de Dieu et l'amour du prochain ?

» Ainsi, vous rendrez compte de tout ce que vous rapporterez; vous expliquerez la cause et le but de tous les événements par l'amour, en sorte que cette grande idée soit toujours devant les yeux de l'esprit et du cœur. Ce double amour de Dieu et du prochain étant le terme auquel se rapporte tout ce que vous avez à dire, racontez tout ce que vous racontez, de manière que votre récit conduise votre auditeur à la foi, de la foi à l'espérance, de l'espérance à la charité[1]. »

[1] Hæc ergo dilectione tibi tanquam fine proposito quo referas omnia quæ dicis, quidquid narras ita narra, ut ille cui loqueris audiendo credat, credendo speret, sperando amet. — *Id. de catechis. rud.*

Tel est le plan que nous avons essayé de remplir. Pouvions-nous en choisir un meilleur? La jeunesse du dix-neuvième siècle y perdra-t-elle, si nous lui donnons pour catéchiste saint Augustin? Ainsi l'exposé de la Religion depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; la Religion avant, pendant et après la prédication de Jésus-Christ, voilà l'objet de cet ouvrage.

Le cours de nos leçons dure quatre ans.

I.

PREMIÈRE ANNÉE.

1. DIEU. — OUVRAGE DES SIX JOURS. — Pendant la première année, remontant à ce commencement qui précède tous les commencements, nous adorons dans son essence ineffable le Dieu de l'Éternité qui a créé le temps et toutes les créatures qui doivent vivre dans le temps. L'existence et les perfections de cet Être par excellence, fixent d'abord notre attention. Nous disons

sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa liberté, son immutabilité.

Après l'avoir contemplé en lui-même, nous le considérons dans ses œuvres. Avec les *astres du matin*[1], nous assistons au magnifique spectacle de la création de l'univers. Chaque jour de cette grande semaine ajoute une nouvelle syllabe à ce mot que nous lisons enfin gravé en lettres de flammes au front de chaque créature : DIEU.

Tout nous dit l'unité, la puissance, la sagesse, la bonté, la providence paternelle de ce grand Être qui veille avec le même soin et sur les globes immenses dont la course majestueuse doit durer autant que les siècles, et sur le brin d'herbe dont la vie commencée avec l'aurore, finit avec le jour. Des hymnes de reconnaissance et d'admiration s'échappent involontairement de nos lèvres, et l'univers devient le premier livre où l'enfant apprend à connaître et à aimer son Dieu.

En cela nous suivons non-seulement le

[1] Ubi eras quando ponebam fundamenta terræ, cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes filii Dei ?

JOB. 38.

conseil et l'exemple de saint Augustin et des plus illustres Pères de l'Église, mais encore l'invitation formelle du Saint-Esprit. *Interrogez les animaux*, nous dit-il, *et ils vous enseigneront; et les oiseaux du ciel, et ils vous feront connaître leur créateur. Parlez à la terre, et elle vous répondra; et les poissons de la mer vous raconteront ses merveilles*[1].

On sait que nos maîtres dans l'enseignement de la Religion, tels que saint Bazile, saint Grégoire, saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostôme, se faisaient un devoir sacré d'expliquer à leurs peuples l'ouvrage des six jours[2]. Mais peut-être ne connaissons-nous pas bien la raison de leur conduite : Instruisons-nous aux paroles de l'éloquent Patriarche de Constantinople.

« Vous nous demandez, dit saint Chrysostôme, comment, avant qu'il y eût des livres, Dieu enseignait aux hommes à le connaître? Comment? De la même manière que nous nous y sommes pris nous-mêmes pour vous

[1] Interroga jumenta et docebunt te; et volatilia cœli et indicabunt tibi loquere terræ, et narrabunt pisces maris. Quis ignorat quod omnia hæc manus Domini fecerit? JOB. 12.

[2] Voyez leurs *hexaemeron* et leurs sermons sur la Genèse.

amener à la connaissance de cet Être souverain. Nous vous avons promenés en esprit sur le théâtre tout entier de l'univers; nous vous avons montré le ciel, la terre, la mer, les campagnes, les vergers, les richesses et les variétés de la nature; nous sommes remontés jusqu'aux éléments des productions diverses; et tous ensemble, unissant nos voix à l'aspect de tant de merveilles étalées à nos yeux, nous nous sommes écriés dans le transport de l'admiration : *Que vos ouvrages sont grands, ô Seigneur! que vos desseins sont profonds*[1]. »

Ainsi, les Pères de l'Église commençaient l'enseignement de la religion comme Dieu lui-même l'a commencé. Ils expliquaient avant tout le grand livre dans lequel le Créateur a voulu que les enfants des hommes lussent d'abord son existence et ses perfections adorables.

« On demande encore, continue saint Chrysostôme, pourquoi le livre des écritures, étant si utile, Dieu ne l'a pas donné au monde dès le commencement? C'est que

[1] Sermon. 1 *in Genes.*

Dieu voulait instruire les hommes par les choses, c'est-à-dire par les créatures et non par les livres... Si Dieu eût commencé à nous instruire au moyen des livres et des caractères, intelligibles pour le savant, ils auraient été sans aucune utilité pour l'ignorant. Le riche en aurait pu faire l'acquisition; le pauvre, non. Il eut fallu, pour les entendre, connaître la langue dans laquelle ils auraient été écrits: ils eussent été perdus par le Scythe, le Barbare, l'Indien, l'Égyptien, pour tout homme, en un mot, à qui cette langue eût été étrangère.

Il n'en est pas ainsi du grand spectacle du ciel. Tous les peuples du monde entendent son langage. Ce livre est ouvert indistinctement au sage comme au simple, au pauvre comme au riche. Aussi le Prophète ne dit pas que les cieux *témoignent*, mais qu'ils *racontent* la gloire de Dieu : Prédicateurs éloquents, qui ont pour auditoire le genre humain tout entier, et pour livre le magnifique spectacle qu'ils développent[1]. »

[1] Homil IX, *ad popul. antioch.*

Fidèle à l'exemple de nos maîtres, nous commençons comme eux l'enseignement de la Religion par l'explication de l'œuvre des six jours. Dans un siècle où les hommes ne comprennent plus que ce qui tombe sous leurs sens, cette explication semble plus nécessaire que jamais. Elle rend pour ainsi dire palpables les grandes vérités comme les grands devoirs du Christianisme. Elle ramène Dieu dans toutes les parties du monde physique dont la science matérialiste du dernier siècle l'avait banni, et dont l'indifférentisme du nôtre s'efforce de le tenir éloigné. L'univers n'est plus pour l'homme un temple vide : Dieu s'y présente animant tout, conservant tout, vivifiant tout. Se pourrait-il que son auguste présence ne dît rien au cœur? Se pourrait-il que l'homme, environné de merveilles dont on aura pris soin de lui faire connaître l'harmonie, le but et la raison, ne devînt à la longue plus reconnaissant et plus chrétien?

Peut-être sommes-nous dans l'erreur ; mais, jusqu'à preuve contraire, il nous semble que l'ouvrage des six jours offre au-

jourd'hui le sujet des instructions les mieux appropriées aux dispositions des esprits. Celles-là du moins auraient tout l'intérêt de la nouveauté. D'ailleurs, faire servir la nature à la Religion, c'est répondre aux intentions du Créateur, et imiter un exemple souvent donné dans l'Évangile par le divin Précepteur du genre humain.

Dans cet admirable récit nous montrons les créatures inférieures gravitant toujours vers une création supérieure, celles qui précèdent appelant celles qui suivent, et toutes ensemble réclamant l'HOMME : l'homme, qui doit leur donner le complément en devenant le centre de tous ces rayons divers, la clef de voûte de ce temple auguste, le médiateur, l'organe, le pontife par lequel tous les êtres descendus de Dieu doivent sans cesse remonter à Dieu. Voilà pourquoi l'homme paraît le dernier.

« Reconnaissez, dit encore ici la Bouche d'or, l'inépuisable bonté du souverain dominateur de la nature, et sa magnificence à l'égard de l'homme. Il a commencé par dresser un magnifique banquet, servi avec

autant de pompe que de variété, par construire un palais qu'il destine au roi du nouvel empire, rassemblant à l'avance tout ce qu'il y a de plus éclatant en beautés diverses; ce n'est qu'à la suite de ces préliminaires qu'il crée l'homme pour le mettre en possession de tant de biens, et l'établir le maître de la nature.

C'est ainsi que lorsque l'empereur doit faire son entrée dans une ville, toutes les personnes attachées à son service prennent les devants, afin qu'à l'arrivée du maître tout se trouve disposé à le recevoir [1]. »

Après cela est-il difficile de faire comprendre à l'homme cette parole salutaire : Homme, reconnais ta dignité, et garde-toi de te dégrader par une conduite indigne de ta grandeur [2].

Nous disons la création de l'homme, sa gloire, sa puissance, sa royauté primitive. Nous le suivons au Paradis terrestre : avec lui nous jouissons de ce délicieux séjour. Là, nous entendons le Créateur intimant à nos

[1] Homil. VII in *Gen.* serm. II et homil VIII, *in id.*
[2] St-Leo. I serm. *de Nativit.*

premiers parents cet unique et facile précepte : Vous ne mangerez point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Tel est l'hommage que le Seigneur exige de son noble vassal. Est-ce trop ? A la fidélité de nos premiers parents est attachée le bonheur dans toute l'étendue du mot, d'abord pour eux et ensuite pour toute leur postérité.

Ici nous parlons de ce bonheur, qui devait être notre héritage, c'est-à-dire de l'état de l'homme avant sa chute.

Créé dans un état de grace et de justice surnaturelle,

1° Il connaissait Dieu très-clairement, il se connaissait lui-même, il connaissait toute la nature; voilà pour l'intelligence. Née pour connaître, comme l'œil pour voir, l'intelligence du premier homme était donc pleinement satisfaite. Donc, sous ce premier rapport, bonheur.

2° Il aimait Dieu d'un amour vif, tendre, pur et tranquille, et en Dieu et pour Dieu il s'aimait lui-même ainsi que toutes les créatures; voilà pour le cœur. Né pour aimer, comme le feu pour brûler, le cœur du pre-

mier homme était donc satisfait. Donc, sous ce deuxième rapport, bonheur.

3° Il était exempt d'infirmités, de maladie et de la mort. Dans son corps, il était donc heureux; en un mot, uni à l'Être qui est lui-même la source du bonheur et de l'immortalité, l'homme tout entier participait au bonheur et à l'immortalité.

De là, pour Dieu, dans l'état primitif, empire absolu sur l'homme et par l'homme sur toutes les créatures : *omnia in omnibus*. De là, pour l'homme, vérité, charité, immortalité ; de là, entre Dieu et l'homme, union intime; de là, pour Dieu la gloire, pour l'homme la paix, pour la création tout entière l'ordre et l'harmonie.

Alors retentissait de toutes les parties de l'univers le délicieux cantique que les Anges, quarante siècles plus tard, devaient rapprendre à la terre, lorsque le Désiré des nations viendrait réparer son ouvrage. *Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*[1].

[1] Cum Adam peccaverit, manifestum est quod Deum per essentiam non videbat. Cognoscebat tamen Deum quadam altiori cognitione quam

2. Chute et Rédemption. — Tel était l'homme, tel était le monde aux jours de l'innocence. A peine avons-nous étudié cette belle page de notre histoire; car, hélas! le bonheur de l'homme sur la terre est écrit dans une page, que nous arrivons à la catastrophe épouvantable dont le souvenir est tout à la fois si profond et si universel, qu'on le retrouve en tête des théologies de tous les peuples.

L'homme est tombé!!

A ce coup terrible, un long soupir s'échappe de notre bouche, à peine entr'ouverte par la douleur. Hélas! hélas! et sans fin, hélas! Mais voilà qu'une voix se fait

nos nunc cognoscamus, et sic quodammodo ejus cognitio media erat inter cognitionem præsentis status et cognitionem patriæ, qua Deus per essentiam videtur. *Deus fecit hominem rectum.* — *Eccl.* 7. — Hæc autem fecit rectitudo hominis divinitùs instituti, ut inferiora superioribus subderentur, et superiora ab inferioribus non impedirentur. Undè homo primus non impediebatur per res exteriores a clara et firma contemplatione intelligibilium effectuum quos irradiatione primæ veritatis percipiebat sive naturali cognitione, sive gratuita. Undè dicit Aug. *in* II *Gen. ad litt.* 33, quod fortassis Deus primis hominibus antea loquebatur, sicut cum angelis loquitur; ipsa incommutabili veritate illustrans mentes eorum, etsi non tanta participatione divinæ essentiæ quantùm capiunt angeli.
D. Th. q. 94. *art.* 1.

L'Ange de l'école décrit ensuite fort au long les prérogatives de l'homme innocent: ce que nous en disons ici et ailleurs, n'est que l'abrégé de sa doctrine.

entendre dans le lointain des âges, qui crie *Heureuse faute!* Bientôt la conduite du Tout-Puissant nous apporte la justification de cette étonnante parole.

En effet, loin d'exterminer sur-le-champ la race humaine comme elle le méritait, loin de traiter l'homme comme il avait traité les Anges, Dieu lui accorde l'épreuve du temps pour se réhabiliter et reconquérir les biens qu'il vient de perdre par sa faute. Ce n'est pas assez : il lui fournit surabondamment les moyens de réparer son malheur. Ici commence le grand mystère de la miséricorde.

Un Réparateur est promis. Se plaçant entre Dieu et l'homme, séparés désormais par une distance infinie, ce Réparateur rétablira leur union primitive rompue par le péché. Le Verbe éternel s'offre à son Père : sa médiation est acceptée. Dès ce moment elle a son effet : la grace est rendue. Le lien surnaturel qui, avant le péché, unissait l'homme à Dieu, est renoué. Cette *réunion*, ou plutôt cette *seconde union*, dont Jésus-Christ est le Médiateur, s'appelle *Religion*[1].

[1] C'est l'explication de saint Augustin dans la cité de Dieu.

Par là on voit clairement que la Religion de Jésus-Christ, ou le Christianisme, est aussi ancien que la chute de l'homme [1]. Par là est rendue palpable cette vérité qu'il importe si fort de rappeler aujourd'hui, qu'il n'y a jamais eu, et qu'il est impossible qu'il y ait jamais une autre religion; que la supposition même d'une religion autre que le Christianisme, est contradictoire dans les termes; car il n'y a point de religion possible sans Médiateur, et il n'y a point de Médiateur possible que Jésus-Christ, parce qu'il

[1] Suivant de graves théologiens, le Christianisme remonte encore plus haut; ils enseignent que l'homme n'avait été créé dans un état surnaturel qu'en vue du mérite du Verbe dont l'incarnation aurait eu lieu même dans la supposition où l'homme n'aurait pas péché. Benoît XIV autorise formellement cette opinion; voici ses paroles : « Merito Sixtus papa IV animadvertit in nonnullos theologos qui censura afficiebant opinionem in his versiculis contentam : *Peccatores non abhorres sine quibus nunquam fores digna tanto filio; teste Diago. lib.* 1. *annal. c.* 33, ubi sensum dicti Pontificis exponit his verbis: Cum duplex sit opinio catholicorum doctorum circa causas præcisas incarnationis; altera quod si Adam non peccasset, Dei filius carnem non sumpsisset; altera, quod etiam si humana natura in Adam non fuisset lapsa, adhuc divinum Verbum factum fuisset homo, et utraque opinio pietati, fidei, autoritatibus et rationibus subsistat, atque priori opinioni versus innitantur : dicimus quidquid contra ipsos attentatum fuerit, temerarium, præsumptuosum et pœna dignum fuisse. *De Beatif. sanct. lib.* II. *c.* 28. *n.* 10. » Chacun sait que Benoît XIV est un des papes les plus savants qui soient montés sur le trône de saint Pierre, et qu'il approuva lui-même son traité de la canonisation des saints, composé lorsqu'il était encore archevêque de Bologne.

n'y a point d'autre Homme-Dieu que lui.

Ainsi le Médiateur a pour mission de rétablir l'union de l'homme avec Dieu. Pour cela, il doit ôter le péché du monde, le péché qui seul a bouleversé le plan divin. Il sera donc *expiateur* pour satisfaire à la justice divine ; *docteur*, *modèle*, *médecin* pour réparer dans l'homme tout entier les funestes ravages du péché. En sa personne, le genre humain triomphera pleinement, parfaitement du péché et de ses suites, comme dans la personne du premier Adam le péché avait pleinement triomphé de l'homme dans son esprit, dans son cœur et dans son corps.

Or, comme il est évident que c'est notre union avec le premier Adam qui nous a rendus malheureux et coupables[1]; de même il est évident que c'est notre union avec le second Adam qui nous sauvera. Le but de la vie du temps, le travail de chaque homme sera donc de s'unir au Christ d'une union

[1] Sicut revera homines nisi ex semine Adæ propagati nascerentur, non nascerentur injusti cum ea propagatione per ipsum dum concipiuntur propriam injustitiam contrahunt ; ita nisi in Christo renascerentur nunquam justificarentur. *Con. trid. sess.* 6. *c.* 3.

complète et permanente : commencée sur la terre, cette union ne sera consommée que dans le Ciel où, comme aux premiers jours du monde, Dieu sera tout en toutes choses.

Tel est, en quelques mots, le plan divin de la réhabilitation humaine.

Ce dessein admirable, Dieu ne l'a pas développé tout d'un coup. L'homme eût été incapable de soutenir le vif éclat de cette manifestation subite. Il fallait d'ailleurs qu'il comprît, par une longue expérience, le besoin qu'il avait d'un Rédempteur. Toutefois, la sagesse et la bonté divine lui en disent assez, suivant les temps et les circonstances, pour le consoler dans son malheur, soutenir sa confiance et rendre ses œuvres surnaturelles; mais pas assez pour lui ôter le mérite de la foi et éblouir ses yeux par une lumière trop éclatante.

Dieu se proportionne aux besoins et aux forces de l'homme. Il fait briller le soleil de la révélation comme le soleil qui éclaire le monde physique, insensiblement et par degrés. Les tendres clartés de l'aube pré-

parent l'œil aux rayons plus vifs de l'aurore, et ceux-ci le disposent à soutenir les feux étincelants du midi. Ainsi en est-il dans le monde des esprits. Nous n'avons garde, dans nos explications, de nous écarter de cette marche providentielle.

C'est pourquoi, commençant à l'origine des temps, nous suivons à travers les âges la manifestation progressive du grand mystère de notre Rédemption. Comme il repose tout entier sur Jésus-Christ à venir ou sur Jésus-Christ venu, c'est Jésus-Christ que nous cherchons, que nous suivons, que nous montrons partout depuis la première de nos leçons jusqu'à la dernière. Les faits historiques ne sont qu'une liaison entre les promesses, les figures et les prophéties. Ce qui ressort, ce qui domine dans chacune de nos instructions, c'est la grande image du Messie.

De cette sorte, nous réalisons le vœu de saint Augustin, qui veut que dans tout l'Ancien Testament on ne voie qu'une seule chose, Jésus-Christ [1]. Agneau immolé de-

[1] Omnis scriptura Christum narrat et charitatem docet... Tota lex gravida erat Christo.

puis le commencement du monde, Héritier de tous les siècles anciens et Père du siècle futur; Pierre angulaire qui unit l'ancien et le nouveau peuple; Centre de toutes choses dans l'ordre intellectuel, moral et politique, le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles; c'est de lui que parlent toutes les écritures, n'est-ce pas de lui que devait parler cet ouvrage tout entier? Aussi, comme nous l'avons dit plus haut, Jésus-Christ régénérant le monde, voilà le centre, l'alpha et l'oméga, le commencement, le milieu et la fin de notre Catéchisme.

Après avoir montré en quoi consiste la nature, les moyens et la fin du Christianisme; après avoir reconnu que dans les conseils éternels de la divine sagesse, le Rédempteur ne devait pas venir immédiatement, nous cherchons ce que Dieu devait à sa bonté pour l'homme, afin de le consoler d'une attente de quatre mille ans.

Or, on conçoit sans peine que Dieu devait 1° promettre à l'homme ce Rédempteur; 2° lui en donner le signalement afin qu'il

pût le reconnaître quand il viendrait, et s'attacher à lui; 3° préparer le monde à sa réception et à l'établissement de son règne.

Voilà aussi ce que Dieu fait d'une manière digne en même temps de son infinie bonté et de sa profonde sagesse. Nous montrons qu'en effet depuis la chute de l'homme jusqu'à la venue du Messie, c'est à cela que se rapportent tous les conseils de Dieu. De là l'explication successive des promesses, des figures, des prophéties et des préparations du Libérateur.

3. Le Messie promis. — Pour fermer le cœur de l'homme au désespoir et lui faire prendre patience durant quarante siècles, Dieu devait d'abord, ainsi que nous l'avons vu, lui promettre un Rédempteur.

Aussi, le Roi de la création n'est pas plutôt tombé du trône, qu'une première promesse fait briller à ses yeux mouillés de larmes un rayon d'espérance : *De la femme naîtra un fils qui écrasera la tête du serpent.* Adam comprit cette mystérieuse parole, et la transmit fidèlement à ses enfants. Pendant

deux mille ans cette première promesse fut l'unique espoir du genre humain. Quoique bien vague, elle suffit pour soutenir le courage des justes d'alors et rendre leurs œuvres méritoires.

La seconde promesse détermine la première. Faite à Abraham, elle nous fixe exclusivement sur la postérité du saint Patriarche. A mesure que les siècles se déroulent et que l'homme devient capable de connaissances plus claires, les promesses se succèdent de plus en plus précises. Il est admirable de suivre cette longue chaîne de promesses divines qui, se développant mutuellement, nous conduisent de degré en degré, de la généralité des nations à un peuple particulier, de ce peuple à une de ses tribus, de cette tribu à une famille. Arrivé là, Dieu s'arrête; là finissent les promesses, mais là ne finissent pas nos incertitudes.

Il est vrai, l'homme est assuré d'avoir un Rédempteur, et que ce Rédempteur sortira de la famille de David. Mais dans cette famille de David qui doit exister sans se confondre avec aucune autre jusqu'à la ruine

de Jérusalem et de la nation, c'est-à-dire pendant l'espace de plus de mille ans, il y aura bien des enfants. Si donc de nouvelles lumières ne viennent nous éclairer, il nous sera impossible de reconnaître parmi tant d'autres ce rejeton de David qui doit sauver le monde. Et voilà le genre humain exposé ou à repousser son Rédempteur lorsqu'il viendra lui tendre la main pour le relever de sa chute, ou à s'attacher au premier imposteur de la race de David qui se dira le Messie. La difficulté est sérieuse. Cependant rassurons-nous, Dieu l'a prévue. Il nous donnera le signalement de ce fils de David auquel le monde devra son salut.

4. Le Messie signalé. — Ici comme dans les promesses, nous montrons que Dieu s'accommode à la faiblesse de l'homme, et ne lui fait connaître la vérité que successivement et par des degrés insensibles. Il développe son intelligence comme il développe ses membres.

Il commence par ébaucher dans les figures le signalement du Libérateur. Pendant trois

mille ans, c'est-à-dire depuis Adam jusqu'à Jonas, paraissent une longue suite de grands personnages qui, tous, représentent le Messie dans quelques circonstances de sa naissance, de sa mort, de sa résurrection et de son triomphe; Dieu ménage mille événements, il établit une grande variété de cérémonies et de sacrifices, qui sont comme autant de traits épars, dont la réunion compose le signalement ébauché du Désiré des nations. Parmi toutes ces figures, la plus significative, c'étaient les sacrifices. Chaque jour le sang des victimes, l'immolation perpétuelle de l'agneau, dans le Temple de Jérusalem, rappelait sans cesse au peuple juif la Victime future dont le sacrifice devait remplacer tous les autres, et auxquels il donnait d'avance tout leur mérite. Mystère permanent dont le peuple entier avait l'intelligence [1].

Si dans le Catéchisme nous n'avons ex-

[1] Quorum quidem sacrificiorum significationem explicitè majores (les plus éclairés) cognoscebant ; minores autem (les moins éclairés ; c'est le sens que saint Thomas lui-même donne à ce mot, *art.* IV.) sub velamine illorum sacrificiorum credentes ea divinitùs esse disposita, de Christo venturo quodammodo habebant velatam cognitionem.

D. Th. 2. *q.* 2. *art.* VII.

pliqué qu'un certain nombre de ces étonnantes figures, c'est d'abord qu'il a fallu nous borner; c'est ensuite que nous avons choisi de préférence celles que les auteurs sacrés et les Pères de l'Église donnent comme les plus frappantes, et qui prêtent à l'explication d'un plus grand nombre de faits historiques. Cependant, celles que nous développons forment un portrait qui convient si parfaitement, si exclusivement au Messie, c'est-à-dire à Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il est impossible de ne pas le reconnaître pour le type de toutes ces figures, le modèle de tous ces tableaux.

Donc, à moins de soutenir que toutes ces admirables conformités ne sont qu'un jeu du hasard, à moins de nier le témoignage des Pères de l'Église et même des écrivains sacrés du Nouveau-Testament, il faut admettre que dans ces figures Dieu a réellement voulu représenter le Messie, et faire l'ébauche de son signalement[1].

[1] Voyez entre autres saint Aug., *de catechis. rud.* et *contra Faust.* lib. 22; *contra Felic. manich. Euseb. Dem. Evang. lib.* 4. *Catech. Con. trid.* p. 63, Bossuet, *sur les caractères des deux alliances;* et la Préface générale de la Bible de Vence.

Toutefois, il faut en convenir, ces différents traits ne suffisent pas : l'esquisse n'est pas le portrait, et c'est le portrait qu'il nous faut. Épars çà et là, et voilés d'ombres plus ou moins épaisses, ces rayons de lumière ne forment qu'un demi-jour, et ne donnent qu'une connaissance encore vague du Libérateur futur. Aussi n'est-ce là, disons-nous, que l'ébauche de son signalement. Or, Dieu veut que ce signalement soit tellement clair, tellement caractéristique, tellement circonstancié, qu'il soit impossible à l'homme, à moins d'un aveuglement volontaire, de s'y tromper et de méconnaître son Rédempteur.

Le voici donc qui va dissiper toutes les ombres, finir tous les traits et fixer toutes les incertitudes. Pour cela, que fait-il ?

Dans son infinie sagesse, il suscite les Prophètes. Associant leur intelligence à son intelligence infinie, il leur communique les secrets de l'avenir. Devant leurs yeux il place le Désiré des nations, et leur ordonne de le dépeindre avec tant de précision, que rien ne soit plus facile que de distinguer, entre tous les autres, ce fils de David qui

sauvera le monde. Qu'est-ce donc que les prophéties? C'est le signalement complet du Rédempteur promis dès l'origine des temps, et figuré sous mille traits divers.

« En effet, dit un de nos plus célèbres Orientalistes, par l'examen attentif du texte sacré, on voit clairement que toutes les prophéties ne forment, si j'ose m'exprimer ainsi, de la circonférence des quatre mille ans qui précèdent le Messie, qu'un grand cercle, dont tous les rayons aboutissent au centre commun, qui n'est et ne peut être que Notre Seigneur Jésus-Christ, le Rédempteur du genre humain, coupable depuis le péché d'Adam. Tel est l'objet et l'unique but de toutes les prophéties qui concourent à nous le signaler de manière à ne pas le méconnaître. Elles forment dans leur ensemble le tableau le plus parfait. Les Prophètes les plus anciens en tracent la première exquisse; à mesure qu'ils se succèdent, ils achèvent les traits laissés imparfaits par leurs devanciers. Plus ils approchent de l'événement, plus leurs couleurs s'animent, et quand le tableau est terminé, les artistes

disparaissent. Le dernier, en se retirant, a soin d'indiquer le personnage qui doit en lever le voile. *Voici que je vous envoie,* dit-il [1], au nom de l'Éternel, *Élie le Prophète* (Jean-Baptiste), *avant que vienne le jour grand et redoutable du Seigneur* [2]. »

Dans le Catéchisme, nous exposons ce signalement tel qu'il est tracé par les Prophètes. Ce signalement à la main, nous cherchons parmi tous les enfants de David qui ont vécu avant la ruine du second temple dans lequel, suivant les Prophètes eux-mêmes, le Messie doit entrer, celui auquel il convient exclusivement et de tout point. Notre recherche n'est ni longue ni difficile. Semblable au navigateur qui, apercevant le rivage désiré, répète avec enthousiasme : Terre ! terre ! bientôt nous tombons à genoux, et dans les plus vifs sentiments de l'admiration, du respect et de l'amour, notre bouche proclame l'adorable nom de l'enfant de Bethléem.

En expliquant les prophéties, nous avons

[1] Malach. III. 33.

[2] M. Drach. *Lettre aux Israélites*, p. 41.

grand soin de signaler un fait essentiel, et, ce nous semble, trop peu remarqué, savoir que les Prophètes ne manquent jamais d'autoriser leurs oracles concernant le Messie, par l'annonce d'événements prochains; ou, s'ils sont éloignés, dont l'accomplissement sera aussi visible que le soleil à son midi. Nous n'en citerons ici qu'un exemple.

Qui peut douter de la vérité des oracles d'Isaïe touchant le Rédempteur, lorsqu'il compare avec l'événement la prédiction de ce grand Prophète sur la ville de Tyr? Au temps où parlait Isaïe, Tyr était une des plus grandes et des plus fortes villes de l'Asie, peut-être même la plus opulente cité du monde. Cependant le Prophète annonce en termes précis, que cette Reine de la mer ne sera plus un jour qu'un misérable village, habité par quelques pauvres pêcheurs, qui laveront leurs filets sur cette même plage, où abordaient jadis les superbes vaisseaux de toutes les nations. Telle est Tyr aujourd'hui. Il n'est pas jusqu'à l'impie Volney qui, debout sur ses ruines, ne se soit écrié en lisant Isaïe : *L'oracle s'est accompli!* Mais,

homme aveugle! si cet oracle s'est accompli, donc les autres, dont celui-ci est la preuve, se sont accomplis de même. *Noluit intelligere ut bene ageret.*

Nous faisons remarquer encore combien est invincible la preuve du Christianisme, tirée des prophéties. En effet, Dieu seul connaît l'avenir, l'avenir qui, dépendant du libre concours des volontés et des passions humaines, échappe à tous les calculs. Dieu seul peut donc en donner connaissance à l'homme. Le don de cette connaissance, qui fait participer l'intelligence créée aux lumières de l'intelligence infinie, est un des plus grands miracles qu'il puisse opérer. Mais Dieu ne peut faire des miracles pour autoriser le mensonge. Donc, Jésus-Christ, qu'il a fait annoncer tant de siècles à l'avance par un si grand nombre de Prophètes inconnus les uns aux autres, comme le Rédempteur du monde, comme l'Envoyé du ciel et le Messie promis depuis l'origine des temps, n'est pas un imposteur; donc, sa religion n'est point une fable : nier cela c'est éteindre en soi la dernière lueur de la raison,

c'est fixer sa place parmi les brutes stupides.

Un dernier point sur lequel nous insistons également dans l'explication des prophéties, c'est l'admirable moyen que Dieu a choisi pour mettre au-dessus de tout soupçon l'antiquité et l'intégrité de ces livres divins. Un exemplaire de chaque prophétie est déposé dans le temple de Jérusalem, et confié à la garde des Prêtres. Des copies nombreuses sont entre les mains de tout un peuple qui en fait dans les maisons et dans les synagogues sa lecture habituelle. Le moyen d'altérer un ouvrage qui se trouve possédé en même temps par des millions de personnes inconnues les unes aux autres!

Ce n'est pas tout: par un trait de providence qu'on ne saurait assez admirer, le peuple juif cesse d'être l'unique dépositaire des écritures, environ deux siècles avant la venue du Messie. Sur la demande d'un roi idolâtre, leurs Anciens, c'est-à-dire leurs Docteurs, au nombre de soixante-dix, font eux-mêmes une traduction authentique des livres saints. Déposée dans la plus fameuse bibliothèque de l'univers, cette traduction

est mise hors de leurs atteintes. Quand le moment sera venu, il sera impossible à la synagogue de nier ou d'altérer les témoignages de Moïse et des Prophètes en faveur du Messie. Cette traduction, nous l'avons encore.

Depuis la venue du Rédempteur, ces mêmes livres se trouvent entre les mains de deux sociétés essentiellement opposées l'une à l'autre. Quel moyen de collusion! Chose admirable! c'est précisément du peuple juif que Dieu se sert pour porter jusqu'à l'évidence, l'antiquité et l'intégrité des prophéties! c'est à ce peuple, le plus intéressé à les altérer et à les détruire, que Dieu en confie la garde.

Vainement elles le convainquent, à la face de l'univers, du plus grand des crimes et de la plus inconcevable folie, il n'en est pas moins passionné pour ces livres sacrés; il les conserve religieusement, il les aime comme l'avare aime son trésor, et, au prix même de sa vie, il leur rend témoignage envers et contre tous. Que dis-je! Non-seulement Dieu a fait du peuple juif le gardien

incorruptible des prophéties, il en fait le propagateur infatigable. Voilà pourquoi ce peuple ne prend racine sur aucun point du globe; voilà pourquoi il est partout sans être nulle part, partout portant avec lui dans sa course vagabonde et faisant lire à tous les peuples ces livres qu'il n'entend pas lui-même.

Ce n'est pas encore assez : depuis dix-huit siècles, un prodige unique dans les fastes du monde, conserve ce peuple ou plutôt ce cadavre de peuple, sans chef, sans pontife, sans patrie, sans autel, sans sacrifice, partout repoussé, partout méprisé, seul demeurant du monde antique, survivant à toutes les ruines et à tous les bouleversements, sans mélange et sans confusion, peuple visiblement fait exprès pour servir d'éternel témoin au Messie.

Or, nous disons que ces promesses, ces figures, ces prophéties étonnantes, les Juifs les comprenaient suffisamment pour attendre avec assurance et reconnaître avec facilité le Rédempteur futur.

D'abord, ils croyaient tous à la venue

d'un Messie; cette croyance était le premier article de leur symbole, le fondement de toute leur religion. Ils savaient très-bien que le Messie naîtrait d'Abraham par Isaac, par Jacob, par Juda et par David. Ce divin Messie, conversant lui-même parmi eux, leur demandait un jour : De qui le Messie est-il fils? Il est fils de David, lui répondent-ils sans hésiter[1]. S'ils savaient que le Messie serait homme, ils savaient aussi qu'il serait Dieu; étonnés d'entendre Jésus leur parler de sa mort, ils s'écrient : Est-ce que le Christ ne doit pas vivre éternellement[2]?

Quant aux figures, les plus éclairés, dit saint Thomas cité plus haut, en avaient une connaissance explicite; les autres en avaient toute l'intelligence nécessaire pour y découvrir, confusément du moins, les différents traits du Rédempteur.

S'agit-il des prophéties? ils vous disent avec assurance que, suivant les Prophètes, le Christ doit naître à Bethléem de Juda,

[1] *Math.* XXII. 42.
[2] *Joan.* XII. 34.

qu'il délivrera la maison d'Israël, qu'il sera Roi. Et de fait, comment supposer qu'ils n'eussent pas l'intelligence d'un livre remis exprès entre leurs mains pour leur annoncer le Réparateur du monde, et qui, depuis la première page jusqu'à la dernière, ne parle que de lui[1] ?

C'est donc pour les Juifs d'abord que les promesses, les figures et les prophéties ont eu lieu, c'est aussi et plus encore par nous Chrétiens. Elles nous révèlent le plan admirable de notre Rédemption, commencé dès l'origine des temps et développé sans interruption pendant une longue suite de siècles.

Par là elles établissent notre foi sur des bases inébranlables, en nous montrant que la Religion chrétienne étend ses racines jusqu'aux premiers jours du monde, qu'elle est l'héritière de toutes choses et qu'il est impossible qu'une Religion dont le Fondateur, les mystères, les combats et les triomphes ont été annoncés, figurés, prédits tant de siècles d'avance, ne soit pas l'œuvre de Dieu. De plus, les prophéties qui déjà se sont vé-

[1] *Act.* x. 14.

rifiées, nous répondant de l'accomplissement de toutes celles qui regardent les âges futurs, la certitude de notre foi se trouve ainsi démontrée sous le double rapport du passé et de l'avenir. Telle est la remarque de saint Augustin [1].

4. Le Messie préparé. — Dieu vient d'employer deux cents ans à donner, par l'organe des Prophètes, le signalement complet du Messie. Le lieu de sa naissance, le temps de sa venue, tout le détail de ses actions est prédit. Que reste-t-il? le voici : Lorsqu'un grand roi, tendrement aimé de son peuple, et impatiemment attendu, doit faire son entrée dans la capitale de son royaume, on s'empresse de lui aplanir les voies, on lui ouvre toutes les portes, on prépare tous les esprits à le recevoir.

Ainsi, le Verbe éternel, le Roi immortel des siècles, le Désiré des nations, devant bientôt faire son entrée dans le monde, Dieu son père lui aplanit toutes les voies, lui ouvre toutes les portes, prépare les

[1] *De catechis. rud. n. ultim.*

esprits à le recevoir, et fait concourir tous les événements à l'établissement de son règne éternel. Préparation étonnante de grandeur et de majesté qui commence à être sensible à la vocation d'Abraham, mais qui devient évidente cinq cents ans avant l'arrivée du grand Roi.

Ici nous développons le plan divin en montrant, appuyé sur les Prophètes, que tous les événements politiques antérieurs au Messie, et surtout les quatre grands empires qui, suivant Daniel, devaient précéder sa venue, concourent, chacun à sa manière, à préparer le règne de ce Désiré des nations, par qui et pour qui tout a été fait.

Si l'on considère que ces quatre grandes monarchies ne se sont élevées que dans une longue suite de siècles, qu'elles ont été préparées par cette foule d'événements, de guerres, de victoires, d'alliances, dont l'Orient et l'Occident furent le théâtre depuis la plus haute antiquité, enfin qu'elles ne se sont développées qu'en absorbant tous les autres empires, on voit clairement que

ces quatre grandes monarchies ont porté le monde entier aux pieds de Jésus-Christ : comme ces larges fleuves qui portent à l'Océan non-seulement les eaux de leur source, mais encore celles de toutes les rivières devenues leurs tributaires.

C'est ainsi que l'histoire sacrée et l'histoire profane se réunissent pour nous donner la preuve palpable de cette sublime parole que *Jésus-Christ est l'héritier de toutes choses; que tous les siècles se rapportent à lui*[1], et que non-seulement la nation juive, mais encore toutes les nations du globe étaient grosses de lui[2].

Sur l'autorité des Prophètes, nous faisons voir que le premier des quatre grands empires prédits par Daniel, celui des Assyriens ou de Babylone, avait pour but providentiel de forcer les Juifs à conserver intact le dépôt sacré de la promesse du Libéra-

[1] *Hebr.* 1. 2.

[2] Tota lex gravida erat Christo. — Saint Jérôme tient le même langage. Voici ses remarquables paroles : Toute l'économie du monde visible ou invisible, soit avant, soit depuis la création, se rapportait à l'avènement de Jésus-Christ sur la terre. La croix de Jésus-Christ, voilà le centre auquel tout vient aboutir, le sommaire de toute l'histoire du monde, *Comment. sur les épîtres de saint Paul.*

teur, son souvenir et son culte parfait;

Que le second, celui des Perses, avait pour but de ménager la naissance du Messie dans la Judée, et d'opérer l'accomplissement des prophéties suivant lesquelles il devait être connu pour fils de David et entrer dans le second Temple;

Que le troisième, celui des Grecs, avait pour but de préparer les esprits au règne du Messie et d'en faciliter l'établissement, soit en rendant vulgaire, du couchant à l'aurore, la langue dans laquelle l'Evangile devrait être annoncé, soit en attirant les Juifs dans toutes les parties du monde, soit en faisant connaître universellement les livres saints par la traduction d'Alexandrie, et les mettant à l'abri des altérations judaïques;

Enfin, que le quatrième, celui des Romains, avait pour but 1° d'aplanir toutes les voies à la prédication de l'Évangile, en renversant toutes les barrières qui séparaient encore les peuples divers, en nivelant le sol et pavant de grandes et larges routes d'un bout du monde à l'autre; 2° d'accomplir la

célèbre prophétie de Jacob mourant, et de mettre ainsi la dernière main à la préparation évangélique en faisant naître le Christ à Bethléem.

Admirable philosophie! qui résume en trois mots l'histoire universelle de quarante siècles : Tout pour le Christ, le Christ pour l'homme, l'homme pour Dieu.

Admirable philosophie! dont la sublimité étonne le savant, et dont la simplicité se laisse comprendre des plus faibles intelligences : l'expérience nous a montré qu'il n'est aucune de ces vérités si hautes qu'on ne puisse mettre à la portée des enfants.

Ainsi, Dieu, l'homme, le monde, Jésus-Christ promis, signalé, préparé; tel est l'objet de nos leçons pendant la première année.

II

DEUXIÈME ANNÉE.

1. Vie du Messie. — Les temps sont accomplis. Nous sortons du règne des ombres et des préparations pour entrer dans celui

général des esprits et la situation particulière de la Judée, à la venue du Messie, nous montrons le Fils de l'auguste Vierge de Juda, occupé, dès sa naissance, non à fonder une *autre* Religion, mais à compléter l'ancienne sous le rapport du dogme, de la morale et du culte; remplaçant ses éléments infirmes par des sacrements pleins de grace et d'efficacité; abolissant tous les rites qui l'appropriaient au peuple juif; proclamant lui-même le but de sa mission par ces lumineuses paroles : *Je ne suis pas venu pour détruire la loi ou les Prophètes, mais pour les accomplir et les vérifier*[1]: liant ainsi son œuvre à l'œuvre antique, ou plutôt nous apprenant que l'Ancien et le Nouveau Testament ne forment qu'un seul tout dont il est lui-même le centre, un même édifice dont il est la pierre fondamentale[2].

Forcé d'abréger le récit de ses œuvres merveilleuses, nous nous attachons à raconter en détail celles où il se montre avec un éclat plus marqué : expiateur, docteur, mo-

[1] *Math.* v. 17.
[2] *Eph.* II. 20.

dèle, médecin de toutes les infirmités, c'est-à-dire Rédempteur et Sauveur du genre humain, dans toute la signification de ces grands mots. Nous passons plus légèrement sur tout le reste. Après l'avoir vu naître, vivre, instruire en Homme-Dieu, nous le considérons mourant, mais mourant en Dieu, et prouvant sa divinité plus invinciblement par sa mort que par sa vie.

Sur le théâtre de ses douleurs, nous conduisons les enfants chrétiens, pour les toucher et les instruire. Qui n'aime à revoir les lieux qui l'ont vu naître? Le Calvaire fut notre berceau : nous y appelons l'incrédule lui-même pour le convaincre. Du Calvaire, nous descendons avec le Sauveur dans le tombeau; de là nous suivons aux limbes ce *mort libre entre les morts*, prêchant l'Évangile aux ames bien-heureuses et faisant briller dans leurs sombres demeures, l'aurore de leur délivrance.

Les trois jours marqués par les Prophètes sont écoulés; le Fils de l'Éternel sort du tombeau, vainqueur du péché et de la mort, satellite du péché. Nous montrons ses en-

nemis confondus, réduits au point d'acheter à prix d'argent la déposition menteuse de témoins endormis. Viennent ensuite les principales preuves de la résurrection du Messie, gage de la nôtre et base de tout le Christianisme. Nous racontons ses diverses apparitions et les épreuves auxquelles sa condescendance veut bien se soumettre pour convaincre les Apôtres.

Ici nous concluons un raisonnement dont quarante siècles de promesses, de figures, de prophéties et de préparations littéralement accomplies en Notre Seigneur Jésus-Christ, forment les magnifiques prémisses, et dont la divinité du Sauveur est la conséquence nécessaire.

De plus, par l'examen des faits extérieurs, nous montrons que Notre Seigneur est bien véritablement le Messie promis au genre humain et attendu chez tous les peuples.

Un premier fait, c'est qu'à dater de sa naissance, l'attente d'un Messie réparateur de l'homme, universellement répandue, de l'aveu même des incrédules, a cessé chez

toutes les nations, la juive exceptée. Mais, chose admirable ! cette exception même est toute en notre faveur. Il était formellement prédit que les Juifs ne reconnaîtraient pas le Messie lorsqu'il paraîtrait [1], en sorte que s'ils eussent reconnu pour tel Notre Seigneur Jésus-Christ, il ne serait pas le Messie. C'est ainsi que tout conspire à rendre inébranlable la certitude de sa divinité.

Un second fait, c'est que Notre Seigneur a réellement accompli dans toute son étendue, la mission du Messie promis, du Désiré des nations. Que devait faire le Messie? une seule chose ; mais une chose qui renferme tout : *Oter le péché du monde*, ou suivant l'expression de Dieu lui-même : *Ecraser la tête du serpent.*

Or, nous montrons que Notre Seigneur a effectivement ôté le péché. *Par rapport à Dieu ;* il a rendu un hommage infini à sa majesté et une satisfaction infinie à sa justice. La crèche et la croix en sont les preuves éclatantes. *Par rapport à l'homme ;* il a été obéissant jusqu'à la mort et à la mort de

[1] Dan. IX. 26.

la croix, afin d'*ôter* une désobéissance infinie. *Par rapport à Dieu et à l'homme ;* il a été Dieu et homme, afin de réunir de la manière la plus intime ceux que le péché avait séparés.

Il en a réparé toutes les suites, l'ignorance, la concupiscence, la mort; en sa personne, l'homme a connu Dieu parfaitement, il a été parfaitement affranchi de la concupiscence et de la mort, et il règne aujourd'hui triomphant dans les cieux. Toutes ces vérités consignées dans la vie de Notre Seigneur, sont des faits historiques. Or, les faits de Jésus-Christ, dit le philosophe de Genève, sont mieux prouvés que ceux de Socrate dont personne ne doute.

2. Le Messie nouvel Adam. — Ainsi, dans la personne de l'Homme-Dieu, le genre humain a été et demeure parfaitement réhabilité ; mais il faut que chacun de nous participe à cette réhabilitation, autrement le Christ ne nous servira de rien [1]. Ici vient se placer d'elle-même l'explication d'une

[1] *Ad Gal.* v. 2.

vérité fondamentale : qui ne la comprend pas, ne comprend rien au Christianisme[1]. Laissons parler le plus sublime interprète des pensées divines, le scrutateur le plus profond de l'œuvre de la Rédemption humaine.

Saint Paul ne voit que deux hommes dans le monde : le premier Adam et le second Adam qui est Notre Seigneur[2]. Le premier représente le genre humain déchu, le second représente le genre humain régénéré. C'est l'union de toute la race humaine avec sa tige primitive qui l'a rendue coupable et malheureuse ; c'est son union avec sa seconde tige qui la rendra juste et heureuse. L'union de la race humaine avec le premier Adam, fut une union complète : union spirituelle, morale, physique. Voilà pourquoi l'homme a été dégradé dans toutes les

[1] Toute la science de la Religion, dit saint Augustin, toute la foi chrétienne, consiste proprement dans la connaissance des deux Adam ; ce que nous avons hérité du premier, ce que nous avons reçu gratuitement du second. La nature tombée en Adam, la nature réparée en J.-C., voilà toute la Religion. *Du péché originel. p.* 265.

[2] *Ad Rom.* v ; I *Cor.* xv. *Ad Eph.* iv. — Voyez aussi le concile de Trente cité plus haut.

parties de son être, dans son esprit, dans son cœur et dans son corps.

Pour être régénérés, que faut-il ? Il faut, répond le grand Apôtre, que nous portions en nous-mêmes la ressemblance de l'homme céleste, *comme* nous avons porté l'image de l'homme terrestre ; il faut que nous *devenions* les fils du nouvel Adam par la communication de son esprit, de son cœur et de sa chair divine, comme nous *naissons* fils du premier Adam par la participation de son esprit, de son cœur et de sa chair de péché [1]. De là, pour chacun de nous, l'indispensable nécessité de nous unir au nouvel Adam par notre esprit, par notre cœur et par notre corps [2].

Pour expliquer cette mystérieuse renaissance que le nouvel Adam posa pour base de notre réhabilitation, dans son entretien avec Nicodème, servons-nous d'une comparaison dont les éléments sont pris dans l'Écriture [3].

[1] 1 *Ad Cor.* xv. 49. — *Ad Heb.* ii. 14.

[2] Sicut fuit vetus Adam effusus per *totum* hominem et totum occupavit, ita modo *totum* obtineat Christus qui totum creavit, totum redemit, totum et glorificabit. *St. Bern. serm.* iv. *de adv. n.* 2 *et* 3.

[3] 1 *Joan.* xv. 5.

Deux grands arbres sont plantés au milieu du monde : un arbre de mort et un arbre de vie. Ces deux grands arbres sont le premier et le second Adam. Nous sommes tous, par la naissance, les rameaux de l'arbre de mort. Tant que nous lui restons unis, nous vivons de sa sève empoisonnée, nous ne portons que des fruits de mort, indignes de la vie éternelle. Pour en porter de bons, il faut que nous soyons entés sur l'arbre de vie et que nous recevions sa sève salutaire. Donc pour participer à la Rédemption, il faut que nous soyons unis au Rédempteur, mais d'une union complète et permanente, afin d'être ses enfants et de prendre ses qualités. Telle est la volonté expresse du Sauveur, volonté qui porte avec elle-même la grace de l'accomplir[1].

3. UNION DE NOTRE ESPRIT AVEC LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI. — L'union de notre esprit avec le nouvel Adam, s'opère *par la foi;* l'union de notre volonté ou de notre cœur, *par l'amour;* l'union de notre corps et de notre

[1] Dedit eis potestatem filios Dei fieri, etc. *Joan.* c. 1.

être tout entier, *par la communion*. Cette triple union est nécessaire, quoique d'une nécessité différente[1]; de là, ces paroles du

[1] Afin de rester ici dans les limites de la foi catholique sur la nécessité de la communion relativement au salut, il est bon de se rappeler la doctrine de saint Thomas. Cet ange de la théologie, ce chantre inimitable du mystère d'amour, ce génie, l'un des plus beaux qui aient paru dans le monde, s'exprime ainsi : Conclusio : *Quanquam non quoad realem perceptionem sicut baptismus Eucharistiæ sacramentum ad salutem necessarium sit, est tamen ex parte rei quæ est unitas corporis mystici, necessarium ad salutem*. In hoc sacramento duo est considerare : scilicet ipsum sacramentum et rem sacramenti. Dictum est autem quod res hujus sacramenti est unitas corporis mystici sine qua non potest esse salus : nulli enim patet aditus salutis extra Ecclesiam, sicut nec in diluvio absque arca Noë, quæ significat Ecclesiam. Dictum est autem quod res alicujus sacramenti haberi potest ante perceptionem sacramenti, ex ipso voto sacramenti percipiendi. Undè ante perceptionem hujus sacramenti potest homo habere salutem ex voto percipiendi hoc sacramentum. Sicut et ante baptismum, ex voto baptismi. Est tamen differentia quantum ad duo : primo quidem quia baptismus est principium spiritalis vitæ et janua sacramentorum; Eucharistia vero est quasi consummatio spiritalis vitæ et *omnium sacramentorum finis*. Per sanctificationes enim omnium sacramentorum fit præparatio ad suscipiendam vel consecrandam Eucharistiam, et ideo perceptio baptismi est necessaria ad incohandam spiritalem vitam; perceptio autem Eucharistiæ est necessaria ad consummandam ipsam; non ad hoc quod simpliciter habeatur, sed sufficit eam habere in voto sicut et finis habetur in desiderio et intentione. Alia differentia est, quia per baptismum ordinatur homo ad Eucharistiam, et ideo ex hoc ipso quod pueri baptisantur, ordinantur per Ecclesiam ad Eucharistiam. Et sicut ex fide Ecclesiæ credunt, sic ex intentione Ecclesiæ desiderant Eucharistiam et per consequens recipiunt rem ipsius; sed ad baptismum non ordinantur per aliud præcedens sacramentum, et ideo ante susceptionem baptismi non habent pueri aliquo modo baptismum in voto, sed soli adulti. Undè *rem sacramenti* non possunt percipere, sine perceptione sacramenti. Et ideo hoc sacramentum non hoc modo est de necessitate salutis sicut baptismus. — *D. Th.* 3. *p. q.* 73, *art.* III.

Sauveur lui-même, dont il est maintenant facile de comprendre le sens profond : *Celui qui ne croira pas sera condamné ; celui qui n'aime pas demeure dans la mort ; si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous*[1].

Cette admirable économie du Christianisme, ces conditions indispensables de notre salut, furent l'objet particulier des entretiens du Sauveur avec ses Apôtres, pendant les quarante jours qui s'écoulèrent entre sa Résurrection et son Ascension. C'est alors qu'il leur donna l'intelligence des Écritures et qu'il les instruisit à fond des secrets du royaume de Dieu[2]. Voilà pourquoi nous plaçons à cette époque l'explication détaillée de toute sa doctrine[3].

Le Sauveur ne se contenta pas de dire en général : *Celui qui ne croira pas sera condamné.* Entrant dans le détail, il enseigna à ses

[1] *Joan.* III, 18, 14 ; et VI. 54.

[2] *Act.* I. 3.

[3] Tel est aussi le sentiment de saint Léon : Non ergo ii dies qui inter resurrectionem Domini ascensionemque fluxerunt, otioso transiêre decursu, sed magna in his confirmata sacramenta, magna sunt revelata mysteria. *Serm.* 1. *de Ascensio.*

Apôtres toutes les vérités qu'ils devaient prêcher au monde et que l'homme devait croire pour s'unir avec son Rédempteur, afin de participer au bienfait de sa Rédemption. Les Apôtres en composèrent un abrégé.

C'est ici qu'après avoir montré la nécessité de la foi, nous plaçons l'explication du Symbole catholique. Là sont toutes les vérités fondamentales de la Religion et de la raison humaine.

Dieu, un en nature, trois en personne; le Père, et l'œuvre de la création et le gouvernement du monde; le Fils, et l'œuvre de la rédemption; le Saint-Esprit, et l'œuvre de la sanctification :

L'homme, composé mystérieux d'une double substance; l'homme, créé innocent et bon, dégradé par sa faute, soumis à une épreuve de réhabilitation, environné de tous les moyens de reconquérir sa perfection primitive, et tenu de rendre compte, lorsque son épreuve sera finie, de l'usage qu'il en aura fait; bonheur ou malheur, sans vicissitude et sans fin, alternative inévitable qui l'attend après le jugement divin :

Le *monde*, créé de Dieu, régi par les lois d'une providence universelle, et destiné à passer par le feu au jour marqué par celui qui le tira du néant.

Voilà en peu de mots ce que le Symbole catholique nous révèle sur tout ce qui peut être l'objet de nos connaissances, Dieu, l'homme et le monde.

Pour en comprendre toute la sublime simplicité, comparez-le aux symboles des mille sectes qui ont tour à tour paru sur la terre. Remarquez surtout, ce qu'on n'a point assez remarqué, comme chacun de ses articles réduit en poudre une ou plusieurs des théories absurdes rêvées par les philosophes payens sur Dieu, l'homme et le monde, et renouvelées avec si peu de honte par les impies modernes. Chaque mot est un trait de lumière qui dissipe une partie des ténèbres dont la raison de l'homme était enveloppée depuis la chute originelle, et la réunion de tous ces rayons divers, forme le soleil de la vérité devant lequel toutes les ténèbres disparaissent, comme les ombres de la nuit devant l'astre du jour.

Qu'on examine le Symbole catholique avec impartialité, et qu'on dise s'il est possible de rien trouver de plus complet, de plus vénérable, de plus utile et même de plus consolant.

Peuples modernes, si fiers de vos connaissances, c'est au Symbole catholique, sachez-le bien, que vous devez votre supériorité intellectuelle sur les nations payennes d'autrefois et d'aujourd'hui; c'est à lui que vous devez la délivrance des erreurs grossières, des superstitions infames qui dégradaient le Sénat et l'Aréopage. C'est lui qui, au dogme désespérant de l'aveugle destin et de l'inexorable fatalité, a substitué la douce croyance d'une providence universelle qui régit le monde et veille sur l'homme, comme l'homme lui-même veille sur la prunelle de ses yeux. Qu'on dise maintenant si les dogmes chrétiens sont inutiles ou contraires à la raison!

Le Symbole étant la vérité, ou, s'il est permis de le dire, étant Dieu communiqué à l'homme sous l'enveloppe de la parole, il s'ensuit que l'intelligence qui le reçoit, qui

le garde, reçoit Dieu [1]. Les pensées divines du nouvel Adam remplacent nos pensées humaines, fausses, incomplètes, triste héritage du premier Adam. C'est ainsi que s'opère notre union, ou plutôt notre transformation intellectuelle au Rédempteur. Sous ce premier rapport, chaque croyant peut dire : Ce n'est plus moi, moi fils du vieil Adam, qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

4° Union de notre volonté ou de notre cœur avec le nouvel Adam, par la charité. — Mais l'homme n'est pas seulement esprit, il est encore cœur et corps. Cette simple observation rend palpable une vérité, sujet, au seizième siècle, de bien des controverses, c'est que la foi seule ne suffit pas au salut : la raison en est claire.

Par la foi, notre union avec le nouvel Adam n'est pas complète, elle n'est que commencée. Aussi, avons-nous hâte de parler de l'union de notre cœur avec le Rédempteur *par la charité*. Dans l'ordre de nos

[1] Non minus est verbum Dei quam corpus Christi. *St Aug. in senn.*

leçons, au Symbole succède le Décalogue. Or, le véritable amour n'est pas seulement en paroles, il se traduit par des œuvres. Aimer Dieu, c'est associer nos affections aux siennes en lui soumettant notre volonté: aimer Dieu, c'est observer sa loi. *Nous aimons Dieu*, dit l'Apôtre de la charité, *si nous observons ses Commandements, et ses Commandements ne sont pas difficiles*[1].

Si le Symbole est le tuteur de notre débile raison et le principe régénérateur de nos pensées, le Décalogue est la sauve-garde de notre cœur et le principe régénérateur de nos affections. C'est comme un bienfait, un immense bienfait, que nous faisons envisager chacun des Commandements. En effet l'amour humain, dégradé par la chute primitive, est enclin à se prostituer à tout ce qui est au-dessous de lui. Le Paganisme ancien et moderne, et dans le Christianisme même, l'homme qui cesse d'être Chrétien, en offrent la preuve humiliante. Puis quand notre pauvre cœur, semblable à ces prêtres

[1] Hæc est caritas Dei ut mandata ejus observemus et mandata ejus gravia non sunt. 1. *Joan* 5.

des idoles, qui cherchaient les secrets du Ciel dans les entrailles palpitantes des victimes, a fouillé dans toutes les créatures, dans toutes les voluptés, pour y trouver le bonheur, il est forcé de s'écrier : Vanité, mensonge, affliction; mécompte cruel, tourment horrible, dont le divin Réparateur a voulu le délivrer en le rappelant aux seuls objets dignes de son affection.

C'est pourquoi tous les préceptes se rapportent à deux : l'amour de Dieu, et l'amour du prochain pour l'amour de Dieu. Ainsi, dans le prochain lui-même, c'est Dieu que nous devons aimer.

Amour, amour de Dieu, grand besoin de l'homme, première loi de son être, précieux trésor enlevé par la *couleuvre voleuse*[1]; mais reconquis par le nouvel Adam et rendu à la race humaine pour faire son bonheur et sa gloire dans le temps et dans l'éternité, vous descendez jusqu'à nous par le Décalogue. Ce code sacré est la loi organique de la charité : la régler dans sa manifestation, la nourrir et la protéger contre tout ce qui

[1] Expression des livres *Zends*.

pourrait la diminuer ou l'éteindre, tel est son but.

De là, dans le Décalogue, deux sortes de préceptes, les préceptes *affirmatifs* et les préceptes *négatifs*. Par les premiers, le nouvel Adam nous apprend ce que nous devons aimer et comment nous devons l'aimer, c'est-à-dire Dieu, et l'homme pour l'amour de Dieu. Le premier Adam fit son malheur et celui de toute sa postérité, en violant cette loi primordiale; le second Adam fait notre bonheur en nous rappelant à cette douce loi d'amour.

C'est ainsi qu'en réglant nos affections, Jésus-Christ se montre vraiment le Sauveur de notre cœur, comme il a été le Sauveur de notre esprit en lui apprenant ce qu'il devait croire. En un mot, le Décalogue délivre le cœur de l'homme du joug dégradant de la concupiscence, comme le Symbole délivre son entendement du joug de l'erreur.

Par les préceptes *négatifs*, le nouvel Adam protége notre cœur contre tout amour ennemi, étranger, usurpateur. Tout ce qui

peut être l'objet d'un légitime amour, la vie de notre corps et la vie de notre ame, la paix des familles, la sainteté du lien conjugal, nos propriétés, notre réputation même, il l'environne d'une barrière bien plus sacrée que toutes les lois humaines.

De là cette vérité malheureusement si peu comprise, que chacun des Commandements de Dieu est un bienfait, une garantie de bonheur même sur la terre [1]. Tel est, nous le répétons, le point de vue souverainement juste, sous lequel nous faisons envisager ce code divin. Quoi de plus important? N'est-ce pas, hélas! pour avoir été habitués à le regarder comme un joug pénible, que tant d'infortunés le foulent aux pieds?

Non, non, hommes trompés, le Décalogue ne gêne point votre liberté, il la perfectionne; il n'entrave point votre marche, il la règle; il n'embarrasse point vos pieds, il les affermit et les éclaire [2].

Un voyageur s'avance vers une ville mag-

[1] Tollite jugum meum super vos... jugum enim meum suave est, et onus meum leve... et invenietis requiem animabus vestris. *Math.* VII.

[2] Lucerna pedibus meis verbum tuum. *Ps.* 118.

nifique où l'attend avec sa famille bien-aimée une brillante fortune. Entre lui et la ville désirée est un abîme sans fond. D'épaisses ténèbres couvrent le chemin. Lui-même est sans guide, sans flambeau. Sur cet abîme, il n'y a qu'une simple planche, étroite, vacillante : il faut nécessairement qu'il passe dessus. L'infortuné est très-sujet à faire de faux pas; de nombreuses et déplorables chutes ne le prouvent que trop.

Eh bien, dites-moi : si un guide charitable venait prendre ce voyageur par la main; s'il élevait de chaque côté de cette fatale planche deux fortes barrières; s'il y suspendait de brillants flambeaux en sorte qu'il fût impossible au voyageur de tomber dans le gouffre, à moins qu'il ne renversât volontairement ce double parapet : regarderiez-vous ces barrières comme des entraves, ces flambeaux comme une injure, toutes ces précautions comme un mauvais service rendu à ce voyageur? ce guide charitable mériterait-il le nom de tyran pour lui avoir donné la main, prévenu ses chutes et assuré le succès de son voyage?

L'application est facile : ce voyageur sujet à faire tant de faux pas, c'est l'homme sur la terre. Cette cité bienheureuse où l'attend la fortune, la gloire, une famille chérie, c'est le Ciel. Ce noir abîme, c'est l'enfer. Cette planche étroite, fragile, vacillante, c'est la vie. Ce guide charitable, c'est Dieu. Ces barrières élevées de chaque côté de la fatale planche, ces flambeaux qui y sont suspendus, ce sont les Commandements du Seigneur.

Qu'après cela, l'homme aveugle dise que le Décalogue est une entrave à sa liberté, pour nous, ô mon Dieu ! nous dirons toujours qu'il en est le guide et le soutien, par conséquent un de vos plus grands bienfaits; et, pour ne pas tomber dans le gouffre sans fond, nous nous garderons bien de jamais briser cette barrière salutaire.

De même qu'en croyant au Symbole, notre esprit s'unit au nouvel Adam, de même en recevant le Décalogue, notre cœur s'unit à lui. En effet, le Décalogue c'est la charité, ou s'il est permis de le dire, c'est Dieu communiqué à l'homme sous l'enveloppe du Commandement.

Aussi voyez : le cœur humble et docile à la loi d'amour prend bientôt des inclinations toutes divines. Le nouvel Adam devient le principe, le guide, la vie de ses affections ; sous ce rapport encore l'homme régénéré peut dire : ce n'est plus moi, moi fils du vieil Adam, qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Désormais, en lui comme dans l'Homme-Dieu, restent deux amours, l'amour de Dieu et l'amour du prochain; et ces deux amours n'en font qu'un; et il se trouve ainsi ramené à l'unité première de l'état d'innocence; et en lui, tout est saint, noble, pur, béatifiant.

Non, non, des volumes entiers ne suffiraient pas pour expliquer tout ce que renferme pour les peuples et les individus, de richesses, de gloire, de biens, ce Décalogue hélas! si mal connu, si indignement violé dans les jours mauvais où nous vivons.

Aussi, comme l'amour humain se dégrade! Nations modernes, prenez-y garde, déjà vous avez fait plus d'un pas rétrograde vers le Paganisme. Imprudentes, vous foulez

aux pieds le Décalogue, base sacrée de votre antique gloire.

Loi divine, loi protectrice des particuliers et des peuples, recevez ici nos hommages. Que vous êtes aimable ! vous ne commandez rien qui ne soit conforme à nos véritables intérêts. Que vous êtes sage ! tous vos préceptes bien médités nous font sentir le rapport nécessaire qu'ils ont avec les besoins de notre cœur, toutes vos règles ne renferment que le remède de nos maux. Que vous êtes lumineuse ! c'est vous qui éclaircissez toutes les lois de la nature, en les interprétant selon toute leur pureté, en renversant toutes les erreurs dont l'ignorance, le libertinage et l'irréligion des hommes ont toujours voulu les obscurcir.

Que vous êtes puissante ! c'est vous qui autorisez toutes les lois humaines. Outre l'obligation civile et politique de les garder, vous y en ajoutez une de conscience, qui est inviolable et qui subsiste toujours ; vous faites respecter les supérieurs légitimes, non pas en qualité d'hommes, mais comme les ministres de Dieu. Vous maintenez leur

autorité, non-seulement quand ils sont chrétiens et fidèles, mais quand ils seraient payens et idolâtres; non-seulement quand ils sont vertueux et parfaits, mais quand ils seraient remplis de vices; non-seulement quand ils sont doux et favorables, mais quand ils seraient emportés et fâcheux.

Enfin, c'est vous qui détruisez toutes les lois du péché dont le nombre est infini : votre gloire particulière est de n'en laisser aucune sans la réprouver; frappant d'anathème l'injustice, en quelque sujet qu'elle paraisse; ne respectant en cela ni le rang ni la qualité; n'ayant égard ni à la coutume ni à la possession; ne vous accommodant ni à la faiblesse ni à l'intérêt; ne cédant pas même à la plus pressante de toutes les nécessités, qui serait celle de mourir : *Ne moriendi quidem necessitati disciplina nostra connivet*, dit Tertullien.

Que vous êtes sainte! sainte d'une sainteté solide, qui attaque le vice jusque dans ses principes les plus éloignés, le désir et la pensée, et qui établit la vertu sur des principes inébranlables. Sainte d'une sainteté

agissante, qui ne s'en tient ni aux sentiments ni aux paroles, mais qui demande des œuvres. Sainte d'une sainteté universelle, qui ne laisse pas échapper un point de ce qu'elle ordonne : qui viole un seul de vos préceptes, devient infracteur de tous les autres et digne d'une éternelle réprobation. Sainte d'une sainteté sage, qui n'exige rien que d'équitable, que de raisonnable, que de praticable. Sainte d'une sainteté courageuse que les difficultés n'arrêtent point, que les contradictions n'ébranlent point, que les plus grands sacrifices n'étonnent point [1].

Salut, loi du Seigneur, loi pure et sans tache; vous ravissez ceux qui vous contemplent; vous êtes fidèle dans vos promesses; vous donnez la sagesse aux plus simples; vous tracez à tous le chemin du bonheur; vous êtes un flambeau à nos pieds, un bâton à notre main, la joie du cœur, la lumière de l'esprit; vous êtes juste, vous vous jus-

[1] Voyez *Domat, Lois civiles.* — Ce célèbre jurisconsulte montre avec une rare supériorité de raison que le Décalogue est la source de toute législation humaine; que sans ce code divin, tous les autres sont ou mauvais ou impuissants.

tifiez vous-même ; vous donnez la gloire aux nations qui vous suivent, et vous assurez le repos à l'homme qui porte votre aimable joug. Puissent les particuliers et les peuples vous obéir et vous aimer !

5° UNION DE NOTRE CORPS ET DE NOTRE ÊTRE TOUT ENTIER AVEC LE NOUVEL ADAM, PAR LA COMMUNION. — Cette double union de notre entendement et de notre volonté avec le nouvel Adam ne suffit pas. Le sang, la chair, le corps, les sens de l'homme sont viciés. Dégradé dans toutes les parties de son être, parce que tout son être était renfermé dans le premier Adam, l'homme a besoin d'être régénéré tout entier. Tout entier, il faut donc qu'il s'unisse au nouvel Adam. De plus, il faut un signe extérieur, palpable de cette union intérieure par la foi et par l'amour, car l'homme a des sens qui veulent être satisfaits. Comment le Sauveur répond-il à cette double exigence ?

C'est ici que nous essayons de parler du plus auguste de tous les mystères, de la

plus admirable invention de l'amour divin, l'Eucharistie.

Commencée par la foi, perfectionnée par l'amour, l'union de l'homme avec le nouvel Adam se consomme *par la Communion.* C'est là que l'homme devient complètement un autre Jésus-Christ; c'est là qu'il perd sa vie première pour prendre une vie nouvelle; c'est là que son esprit, son cœur et ses sens, sont pleinement régénérés par la participation à la nature divine[1]. Qui dira l'intimité de cette union déifique?

Pour l'expliquer, les plus riches comparaisons découlent de la plume éloquente des Pères de l'Église. Le fer incandescent qui prend toutes les qualités du feu sans perdre sa propre nature; deux gouttes de cire fondues et mêlées ensemble, la greffe qui se nourrit de la sève de l'arbre sur lequel elle est entée; l'aliment qui se change en la substance de celui qui le digère; l'unité même qui est entre les divines personnes; telles sont les sublimes idées que nos

[1] 2. *Petr.* 1. 4.

maîtres dans la foi nous donnent de l'union eucharistique.

Vous venez d'entendre saint Cyrille, de Jérusalem, saint Thomas, saint Augustin, saint Chrysostôme, saint Hilaire et saint Basile[1]. Écoutons maintenant l'aimable et saint évêque de Genève. En retraçant avec une admirable naïveté les merveilles que la communion opère dans les cœurs bien disposés, il n'a pas pris garde qu'il se peignait lui-même.

[1] Quemadmodum enim si quis ceram ceræ conjunxerit, utique alteram in altera invicemque immeasse videbit : eodem quoque opinor modo, qui Salvatoris nostri Christi carnem sumit, ac ejus pretiosum sanguinem bibit, ut ipse ait, unum quiddam cum eo reperitur. — *St. Cyr. in Evang. Joan. c. v. v.* 56.

Initiati dictis obsequantur, ut non solum per dilectionem, sed etiam reipsa cum illa carne commisceamur : id quod efficitur per cibum quem ille dedit, volens nobis ostendere quanto erga nos ferveat amore. Propterea se nobis commiscuit, et in unum corpus totum constituit, ut unum simus, quasi corpus junctum capiti. — *St. Chrys. homil.* 46. *in Math.*

Est ergo in nobis ipse per carnem, et sumus in eo, dum secundum hoc quod nos sumus, in Deo est. Quàm autem in eo per sacramentum communicatæ carnis et sanguinis simus, ipse testatur, dicens : Et hic mundus me jam non videt ; vos autem me videtis, quoniam ego vivo et vos vivetis ; quoniam ego in Patre meo, et vos in me, et ego in vobis. Si voluntatis tantùm unitatem intelligi vellet, cur gradum quemdam atque ordinem consummandæ unitatis exposuit ; nisi, ut cum ille in Patre per naturam divinitatis esset, nos contra in eo per corporalem ejus nativitatem, et ille rursus in nobis per sacramentorum inesse mysterium crederetur ? ac si perfecta per mediatorem unitas doceretur, cum nobis in se manentibus, ipse maneret in Patre, et in Patre manens, maneret in nobis, et ita ad uni-

« Ils ressentent, dit-il, que Jésus-Christ s'épanche et communique à toutes les parties de leurs ames et de leurs corps. Ils ont Jésus-Christ au cerveau, au cœur, en la poitrine, aux yeux, aux mains, en la langue, aux oreilles, aux pieds, mais ce Sauveur, que fait-il tout par là? Il redresse tout, il purifie tout, il mortifie tout, il vivifie tout : il aime dans le cœur, il entend au cerveau, il anime dans la poitrine, il voit aux yeux, il parle en la langue, et ainsi des autres. Il fait tout en tout : et lors nous vivons, non point nous-mêmes, mais Jésus-Christ vit en nous[1]. »

Ainsi, c'est dans l'Eucharistie que s'accomplit pleinement le dessein du Sauveur de nous transformer en lui. En se faisant homme, il ne prit qu'une chair individuelle, mais dans l'Eucharistie, il prend, dit Bos-

tatem Patris proficeremus; cum qui in eo naturaliter secundum nativitatem inest, nos quoque in eo naturaliter inessemus, ipso in nobis naturaliter permanente. — *St. Hil. de Trinit. lib.* VIII, *n.* 13.

Quomodo in carne divinitas? quemadmodum ignis in ferro, non ex progressu, sed ex participatione. Non enim in ferrum ignis currit aut accedit : verum in loco remanens suarum particeps virium ferrum reddit : cumque se totum illi communicet nihil propterea de sua natura, nihil de suis amittit viribus. — *St. Basil. serm. de hum. Christi, gener.*

[1] *Liv.* II. *Epist.* 48. — Lyon, 1634.

suet, le corps et l'ame de nous tous. C'est pourquoi les Pères de l'Église et les Théologiens catholiques appellent l'Eucharistie l'extension de l'Incarnation; car ce n'est plus à l'humanité, c'est à chaque être humain que le Verbe s'unit par la Communion. Son incarnation en nous a pour emblême l'union qui transforme l'aliment en la substance même du corps qui s'en nourrit. Ne demandez pas une autre union plus intime, vous demanderiez à être l'Homme-Dieu. Ne demandez pas que les voiles du sacrement soient levés, vous demanderiez le Ciel sur la terre, la patrie dans l'exil.

Il suit de là que la Communion est l'acte le plus élevé et comme le dernier mot de tout le Christianisme. Donc tous les sacrements, le Symbole, le Décalogue, la Religion toute entière se rapporte à l'Eucharistie. Telle est la doctrine expresse de saint Thomas.

L'Eucharistie, dit-il, est la fin de tous les sacrements; c'est en elle que tous ont leur perfection, car tous se rapportent à elle[1]. La

[1] Eucharistia est quasi consummatio spiritualis vitæ, et omnium sacramentorum finis. Per sanctificationes enim omnium sacramentorum fit præparatio ad suscipiendam vel consecrandam Eucharistiam. *P.* 3. *q.* 73. *art.* 11.

raison en est claire. Tous les sacrements, et la Religion même, ont pour but de nous sanctifier, c'est-à-dire de nous unir à Jésus-Christ. Or, c'est dans l'Eucharistie que se consomme cette union déifique[1]. Le Baptême nous en rend capables; la Confirmation nous en rend plus dignes, ou nous aide à la maintenir; la Pénitence la répare si le péché l'a rompue; l'Extrême-Onction la maintient contre les attaques plus violentes du démon, à l'article de la mort et la consolide pour l'éternité; enfin le Mariage et l'Ordre la perpétuent en perpétuant l'Église.

[1] Sacramentum Eucharistiæ est potissimum inter alia sacramenta... nam in sacramento Eucharistiæ continetur ipse Christus substantialiter. In aliis autem sacramentis continetur quædam virtus instrumentalis participata à Christo.... Semper autem quod est per essentiam pôtius est quam quod est per participationem. Insuper omnia alia sacramenta ordinari videntur ad hoc sacramentum sicut ad finem. Manifestum est enim quod sacramentum ordinis, ordinatur ad Eucharistiæ consecrationem : sacramentum vero baptismi ordinatur ad Eucharistiæ receptionem : in quo etiam perficitur aliquis per confirmationem, ut non vereatur se substrahere à tali sacramento : per pœnitentiam etiam et extremam onctionem præparatur homo ad digne sumendum corpus Christi : matrimonium etiam saltem sua significatione attingit hoc sacramentum, in quantum significat conjunctionem Christi et Ecclesiæ, cujus unitas per sacramentum Ecclesiæ signatur. Tandem hoc apparet ex ritu sacramentorum ; nam fere omnia sacramenta in Eucharistia consummantur, ut Dionys, dicit, c. 3. *Cœlest. hierarch.* ; est sacramentum sacramentorum, quia sacramentis omnibus consummatam perfectionem confert. — *D. Th. loco sup. cit.*

En parlant des sacrements, nous n'avons garde d'omettre l'explication des admirables cérémonies, des prières touchantes qui en accompagnent l'administration. Nous ne savons s'il est possible de trouver quelque chose de plus vénérable, de plus instructif, de plus éminemment philosophique, et nous le disons, de plus généralement ignoré que la lithurgie. Combien de rites et d'usages, dont la signification reporte la pensée jusqu'aux premiers jours de l'Église et l'élève à la contemplation des plus divins mystères, sont pour nous une lettre morte qui ne dit rien, une espèce d'hiéroglyphe inintelligible dont le fidèle ignorant ne peut rendre compte, et dont l'impie plus ignorant encore ne craint pas de se moquer!

Outre l'avantage d'éclairer la piété du Chrétien, l'explication que nous donnons de nos augustes cérémonies a encore celui de constater la tradition perpétuelle de l'Église sur chaque sacrement : tradition de fait, bien plus frappante et bien plus facile à saisir que la tradition du témoignage.

Puisque l'Eucharistie est par excellence le

mystère de foi, d'amour et d'*unité*, il s'ensuit que tous les moyens d'*union* avec le nouvel Adam se rapportent à celui-là. Or, la sainte Eucharistie, c'est Jésus-Christ perpétuellement incarné au milieu du monde. De cette vérité sortent trois grandes conséquences : la première, que sous l'Évangile comme sous la Loi, Jésus-Christ est toujours l'alpha et l'oméga de la Religion; que tout se rapporte à lui et à notre union avec lui : que depuis l'instant de la chute originelle, il n'y eut de salut pour l'homme que dans son union avec Jésus-Christ, sous les trois rapports possibles, par la foi, par l'amour et par la Communion : que le Juif pouvait et devait croire en Jésus-Christ à venir, qu'il pouvait et devait l'aimer, qu'il pouvait et devait communier avec lui en participant aux victimes qui le représentaient. Comme tout le culte ancien, cette Communion figurative n'était que l'ombre d'une Communion réelle, réservée à la loi de grace. De là, encore une fois, ce beau mot de saint Ambroise : Le Juif n'avait que des ombres sans réalité, le Chrétien possède la vérité, mais

cachée sous des voiles, le Saint jouit de la vérité sans voiles.

La seconde conséquence est que le Protestantisme, en niant la présence réelle, fait rétrograder l'œuvre divine. Tandis qu'il reconnaît que la Religion a reçu par Jésus-Christ un développement immense dans la morale et dans le dogme, il la laisse sous le rapport de la Communion avec Dieu, dans un état inférieur au Judaïsme même. Cette seule observation démontre *à priori* l'erreur fondamentale de la prétendue réforme.

La troisième, c'est que l'auguste Eucharistie est dans le monde spirituel ce que le soleil est dans le monde physique. De même que tout gravite vers ce bel astre dont la lumière et la chaleur répandent partout la vie et la fécondité, de même tout gravite vers l'auguste Eucharistie. C'est par elle que la création toute entière qui découle incessamment du sein du Créateur, y remonte incessamment. Ouvrez les yeux et vous verrez l'accomplissement de cette loi mystérieuse.

Toutes les créatures tendent à se perfectionner, cela veut dire à passer d'une vie

moins parfaite à une vie plus parfaite; mais il faut pour cela qu'elles perdent leur vie propre. Ainsi, les corps inorganiques, l'air et l'eau, par exemple, en devenant la nourriture des corps organiques, perdent leur vie propre pour prendre celle de l'être qui se les assimile ; le végétal, à son tour, est absorbé par l'animal qui lui communique sa vie; le végétal, l'animal, tous les règnes sont absorbés par l'homme qui, en se les assimilant, leur communique sa vie. Dieu enfin attire l'homme à lui, se l'assimile et lui communique sa vie divine et immortelle. Alors l'homme peut et doit dire : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Dieu qui vit en moi. Qui n'adorerait ici, muet d'amour et d'admiration, le touchant mystère où s'accomplit cette dernière transformation qui ramène l'univers à l'unité!

6. Condition de cette triple union avec le nouvel Adam. — Cette triple union de l'homme avec le nouvel Adam, commencée par la Foi, perfectionnée par la Charité, consommée par la Communion, suppose un

moyen, une condition antérieure sans laquelle elle n'existerait pas. En effet, de lui-même l'homme est incapable de croire, d'aimer, de communier, de faire aucun acte surnaturel. Pour tout cela, il lui faut la *Grace*. Cela est vrai de l'homme avant sa chute, puisque l'état dans lequel il fut créé était *surnaturel*. A plus forte raison la Grace lui est-elle nécessaire depuis l'affaiblissement et le brisement de ses forces par la chute originelle [1].

Or, la Grace, ce secours puissant, universel, accordé en vue des mérites du nouvel Adam, cette première Communion entre l'homme et Dieu; la Grace par laquelle Dieu s'abaisse, devient présent à l'homme, et par laquelle l'homme fortifié, éclairé, remonte à son état surnaturel et en produit les actes, la Grace s'obtient surtout par la Prière. La Prière l'attire sans cesse en nous : la Prière est donc le lien primitif de l'union permanente entre l'homme et Dieu.

De là chez tous les peuples la perpétuité

[1] Fracta ac debilitata. *C. Trid.*

non interrompue de la Prière depuis l'origine du monde. De là, ce précepte par lequel le nouvel Adam formule la nécessité de cet acte fondamental de la Religion : *Il faut toujours prier et ne jamais cesser*, précepte tout à la fois positif et négatif, qui oblige par conséquent *semper et pro semper*, suivant l'expression de la théologie catholique. Action aussi nécessaire, vérité aussi palpable que celle-ci : pour vivre, il faut toujours respirer et ne jamais cesser. Il est donc vrai, la Prière est la respiration de l'ame.

On voit que nous prenons ici la Prière dans son acception la plus générale. C'est pourquoi nous disons qu'elle est l'ame et la vie du Christianisme. Aussi, pour les premiers Chrétiens, Prière et Christianisme étaient synonymes. Pour eux, un Chrétien, c'est un homme qui prie [1]. Chose étonnante ! cette idée si juste s'est retrouvée chez les peuplades sauvages du Nouveau-Monde. Dans leur langue, le Christianisme s'appelle non pas la Religion, mais la Prière : embrasser la Prière, être de la Prière, veut dire se faire ou être Chrétien.

[1] Ecce enim orat. *Act.* IX. II.



A cette notion succède celle de la Prière proprement dite. Saint Augustin, avec son cœur si aimant, son génie si élevé et son esprit si pénétrant, se joint à Tertullien, à saint Cyprien, pour expliquer dans notre Catéchisme la plus belle des Prières, l'*Oraison dominicale.*

7. Fin de notre union avec le nouvel Adam. Après avoir, autant qu'il est en nous, exposé la nature, la nécessité, les conditions de notre union avec le Rédempteur, nous cherchons quelle fin le Verbe de Dieu s'est proposée en nous unissant si étroitement à lui. Nous faire vivre de sa vie sur la terre et dans le Ciel, voilà ce qu'il nous répond lui-même[1].

Ici la vie du nouvel Adam est proposée à l'imitation universelle. Ce grand Médecin, descendu du Ciel, parce qu'un grand malade était gisant sur la terre comme sur un lit de douleurs, ne s'est pas contenté de répandre un baume salutaire sur les plaies du genre humain; il ne s'est pas contenté de le repla-

[1] Ego veni ut vitam habeant et abundantiùs habeant. *Joan.* I. 10.

cer sur la route et de lui dire : *Marchez.*

Comme l'aigle royal qui apprend à ses petits aiglons à voler, en volant lui-même devant eux; cet Aigle divin a pris son vol vers le Ciel en présence de l'homme, afin de lui apprendre à le suivre. Par une providence maternelle, il a voulu parcourir toutes les routes diverses, se trouver dans toutes les situations, dans tous les états par où l'homme peut passer, afin de les sanctifier comme il sanctifia tous les éléments, et d'apprendre à l'homme à les sanctifier lui-même.

Sur ces traces divines il a laissé des Graces qui éclairent et qui rendent agiles les pieds de ceux qui les suivent. Puis, après avoir fourni glorieusement sa carrière, il s'est retourné vers l'homme et lui a crié du haut de la croix : *Suivez-moi. Je suis la voie, la vérité, la vie; celui qui marche à ma suite ne marche pas dans les ténèbres; je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait.* Enfin il est monté au Ciel, glorieux et triomphant; et du haut de son trône éternel, il crie à l'homme, en lui tendant les bras :

Suivez mes pas, et vous viendrez où je suis moi-même.

Ainsi, modèle de l'homme pendant la vie de la terre, le nouvel Adam l'est encore pendant l'éternité. Il est notre modèle obligé : comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, il faut que nous portions l'image de l'homme céleste : oui, il le faut. Le Ciel sera fermé à quiconque ne sera pas la copie fidèle du nouvel Adam [1].

Ne nous étonnons pas que Notre Seigneur soit le modèle de tous les âges, de tous les états et de toutes les conditions : le Christ, c'est l'homme. Tel est le point de vue sous lequel nous le présentons.

Modèle *de notre vie intérieure;* c'est sur les siens que doivent se former les jugements, les affections, les désirs, les pensées de tous les hommes: *Qu'a pensé, qu'a aimé le nouvel Adam?* Telle est la seule et infaillible pierre de touche de toutes les pensées et de toutes les affections humaines. Oh ! combien de philosophie dans cette seule parole !

Modèle *de notre vie extérieure;* et sa vie

[1] *Ad Rom.* VIII. 29.

se résume en trois mots : *il a bien fait toutes choses ;*

Modèle *des inférieurs ;* et sa vie se résume en trois mots : *il était soumis ;*

Modèle *des supérieurs ;* et sa vie se résume en trois mots : *il a passé en faisant le bien ;*

Modèle *de tous ceux qui souffrent*, inférieurs ou supérieurs ; et sa vie se résume en trois mots : *qu'il soit ainsi, mon Père, puisque vous l'avez trouvé bon.*

Cette partie essentielle de la Religion ne se trouve expliquée dans aucun Catéchisme, surtout comme il nous semble qu'on doit l'expliquer. En général, on ne montre le Sauveur modèle des hommes que durant sa vie mortelle. Toutefois il en est autrement.

Dans la crainte que les générations futures n'oubliassent ses exemples ou crussent faussement qu'ils ne regardaient que certains siècles ou certains lieux, le nouvel Adam s'est établi à perpétuité dans l'Eucharistie. Habitant des villes et des campagnes, habitant de tous les climats et de tous les siècles, il redit de son tabernacle, et il redira perpétuellement à toutes les générations qui

viendront en ce monde, les leçons qu'il donna dans la Judée ; il offre les mêmes exemples qu'il offrit et répète les mêmes paroles : *Regardez et faites suivant le modèle qui vous est montré.*

O hommes ! qui que vous soyez, pesez bien cette vérité. Elle vous donnera de grandes lumières pour comprendre les admirables leçons qui sortent du Tabernacle. De cette chaire de vérité, le grand Maître venu du Ciel s'en va publiant, avec un mystérieux silence, les grandes maximes de la perfection chrétienne. Pensez-y bien ; s'il est vrai que par suite de son Incarnation le nouvel Adam a porté le titre de Maître, et la qualité de Docteur de justice ; s'il en a rempli la charge et les fonctions si dignement durant sa vie mortelle, il n'est pas moins véritable qu'il *tient encore académie de toutes les vertus* dans le sacrement de l'Eucharistie.

Si nous ne pouvons le contempler vivant parmi les hommes dans l'exercice d'une ardente charité, d'une humilité très-profonde, d'une extrême pauvreté, d'une immense libéralité, d'une infatigable pa-

tience, sans éprouver en nous le désir de le suivre et de l'imiter : à combien plus forte raison devons-nous être touchés des mêmes sentiments, quand nous le considérons, tout glorieux qu'il est, dans la pratique des mêmes vertus, dont il nous donne des exemples si illustres dans nos saints Tabernacles[1] !

Sainteté dans le temps, bonheur dans l'éternité, telle est la fin de notre union avec le nouvel Adam : union délicieuse et sublime qui, transformant l'homme en Dieu, rend au genre humain sa perfection primitive; mais union qui, pendant la durée de notre terrestre épreuve, peut encore, hélas! être rompue. C'est ici que nous parlons, pour en inspirer de l'horreur, de ce mal affreux qui peut anéantir, à l'égard de chacun de nous, le bienfait de la Rédemption, nous séparer pour jamais du nouvel Adam; et, nous faisant sortir de la vie, plus coupables que nous n'y sommes entrés, fixer notre place entre le démon et ses anges. Ce mal affreux, ce mal unique, c'est le péché. Pour

[1] Entretiens sur la vie cachée de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, *par le P. Lallemant, p.* 6 *et* 7.

en préserver les jeunes Chrétiens, nous nous efforçons de le montrer dans ses causes, dans ses progrès et dans ses occasions.

8. PERPÉTUITÉ DE NOTRE UNION AVEC LE NOUVEL ADAM. — Les quarante jours que Notre Seigneur devait rester sur la terre après sa résurrection, touchaient à leur fin. Le divin Maître avait instruit à fond ses Apôtres, des secrets du royaume de Dieu; il leur avait donné l'intelligence des Écritures. L'admirable économie de la Rédemption humaine, la fin pour laquelle le Verbe de Dieu était venu en ce monde, avait voulu naître, vivre, mourir et ressusciter; la nécessité de l'union de tous les hommes avec lui, par la Foi, par la Charité, par la Communion de sa chair et de son sang; la condition et le moyen indispensable de cette union, la Grace et la Prière; le but de cette union, dans le temps, l'imitation de sa vie; dans l'éternité, la participation de sa gloire; la seule cause qui peut rompre cette union sainte et nous rendre le Christ inutile, le péché: tout cela était désormais connu des

Apôtres, ils étaient en état d'en instruire l'univers.

Que reste-t-il au nouvel Adam? Deux choses essentielles : 1° pourvoir à la conservation ; 2° à la propagation de son Œuvre divine, afin que tous les hommes venant en ce monde, puissent en recueillir les fruits. Lui-même cependant ne doit pas instruire plus long-temps en personne; sa mission terrestre est accomplie, il va remonter à la droite de son Père. Comment fera-t-il pour perpétuer sa Rédemption et en rendre le bienfait accessible à tous les peuples jusqu'à la consommation des temps?

Il se substitue un autre lui-même : il se donne un Vicaire. La plénitude de la puissance qu'il a reçue de son Père, il va la lui confier; sur lui, il va se reposer du soin de perpétuer et d'étendre le grand ouvrage qu'il est venu commencer. Jamais homme ne sera élevé à une dignité si haute; jamais responsabilité si formidable ne pèsera sur un mortel. Quel sera ce lieutenant du Fils de Dieu? O abîme de miséricorde et de sagesse! Ce sera celui-là même qui, peu de

jours auparavant, reniait trois fois son maître à la voix d'une servante. Tout ce qu'il y a de plus faible pour l'œuvre la plus importante! Un roseau pour soutenir l'univers! Un grand pécheur pour être le docteur de la foi et le père des Chrétiens! Pour tout dire en un mot, ce Vicaire du nouvel Adam sera l'apôtre saint Pierre.

Rien de plus sublime à la fois et de plus touchant que les circonstances de son ordination.

Lorsqu'un roi veut confier une charge importante à l'un de ses sujets, il lui demande des garanties, il exige une caution; ainsi fait Jésus-Christ. Ce divin Pasteur qui venait de verser son sang pour sauver ses brebis, était au moment de les quitter. Avant de lui remettre son précieux troupeau, il exige de saint Pierre une caution, il lui demande des garanties. Mais quelle caution peut-il obtenir d'un pauvre pêcheur sans lettres, sans autre fortune que sa barque et ses filets? La plus grande et la plus sûre qu'un homme puisse offrir, l'amour; mais l'amour porté jusqu'à l'héroïsme, l'amour prêt à s'immoler

pour le service de son maître et les intérêts de sa charge.

Tel est le sens de ces admirables paroles répétées jusqu'à trois fois : *Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? m'aimez-vous plus que les autres?* Ce n'est qu'après avoir obtenu l'assurance de cet amour à toute épreuve, que le divin Pasteur lui dit : *Paissez, mes brebis, paissez mes agneaux.* Tout ce qu'il y a de paternel dévouement dans le pouvoir, tout ce qu'il y a de douceur filiale dans l'obéissance, d'indestructible par conséquent dans les liens sociaux, est renfermé dans cette consécration-modèle du premier de tous les supérieurs : consécration unique dans les fastes du monde, qui contient à elle seule plus de philosophie sociale que tous les livres ensemble.

Après avoir établi le chef suprême de son Église, le nouvel Adam lui associe des coopérateurs. Il s'approche de ses Apôtres et leur dit avec toute la majesté que demandait la grandeur de l'action : *Toute puissance m'a été donnée au Ciel et sur la terre : allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant*

au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Juges de la foi avec saint Pierre, les Apôtres et leur Chef composent l'Église enseignante. Jésus-Christ l'appelle son corps, c'est-à-dire l'organe visible de son esprit et comme la bouche par laquelle il parle; il lui promet d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles, comme l'ame est avec le corps. Or, le Christ ne meurt pas, son Église sera donc un corps immortel qui, par le remplacement successif de ses membres, ne doit jamais s'éteindre.

Ce sera désormais par l'organe de l'Église que le nouvel Adam enseignera sa doctrine, la développera, la propagera dans tout l'univers jusqu'à la fin des temps. C'est par elle que tous les hommes renaîtront en lui; il sera désormais impossible d'avoir Dieu pour père si on n'a l'Église pour mère. Ici nous parlons de l'Église, de sa constitution, de son autorité, de ses caractères, de ses avantages.

Nos dernières paroles sont encore sur nos lèvres, que déjà un nouveau spectacle se montre à nos regards : le Sauveur remonte au Ciel. Modèle de l'homme dans la vie du

temps, il continue de l'être dans l'éternité. Premier né d'entre les morts, Chef du genre humain, il prend, au nom de tous les hommes, ses frères, une solennelle possession du Ciel; du Ciel, sa noble conquête et l'éternelle patrie de l'homme; du Ciel, fortuné séjour de tous ceux qui auront profité de sa Rédemption.

Là, nous le contemplons devant le trône de son Père, dans ses divines qualités d'Avocat et de Pontife, toujours interpellant pour nous, toujours veillant sur nos besoins, toujours opposant à la justice vengeresse le mérite infini de ses travaux et de ses plaies; d'une main, tenant le gouvernail de l'Église et la dirigeant, à travers les écueils, vers les célestes rivages; de l'autre, plaçant des couronnes immortelles sur la tête de ses enfants parvenus au terme de leur course.

Nous revenons ensuite sur la terre. Avec les Apôtres, nous entrons au Cénacle pour attendre l'Esprit divin qui doit animer l'Église. Ici commence notre troisième année.

III.

TROISIÈME ANNÉE.

1. Le Christianisme établi. — De même qu'avant la venue du Messie, tout le dessein de Dieu tend à réaliser l'œuvre de la Rédemption; de même après le Messie, tout le dessein de Dieu tend à la maintenir et à l'étendre. Ainsi la réparation de toutes choses par Jésus-Christ, voilà le pivot autour duquel roulent tous les événements du monde; voilà le but final de tous les desseins de Dieu, but sublime auquel concourent, le sachant ou sans le savoir, le voulant ou sans le vouloir, les empires, les rois et les peuples.

Nous avons montré l'accomplissement de cette grande Loi pendant les quarante siècles qui ont précédé la venue du Libérateur. Si nous nous arrêtions là, notre tâche ne serait pas remplie. La Religion ne serait pas connue dans son magnifique ensemble, et notre enseignement demeurant incomplet, ne serait pas tel que le demande le grand

Maître qui nous sert de guide [1]. L'exposé de la Religion depuis la Pentecôte jusqu'à nos jours, est donc aussi nécessaire que son histoire antérieure; il est même beaucoup plus intéressant, soit parce qu'il est moins connu, soit parce qu'il nous touche de plus près.

S'il est admirable d'assister à la naissance et aux développements successifs de cet Arbre divin dont les racines plongent dans la profondeur des siècles, combien il est plus admirable encore de le voir étendant ses rameaux protecteurs sur l'univers entier, couvrant de son ombre salutaire et nourrissant de ses fruits vivifiants toutes les générations qui marchent vers l'éternité; de le voir toujours battu par les orages et toujours demeurant immobile sur son trône robuste; toujours attaqué par le ver rongeur de l'hérésie, du scandale et de l'impiété, et toujours conservant sa vigueur, sa verdure et son inépuisable fécondité! Miracle toujours subsistant devant lequel l'homme éclairé

[1] Narratio plena est cum quisque primo catechisatur ab eo quod scriptum est, *in principio creavit Deus cœlum et terram*, usque ad præsentia tempora Ecclesiæ. — *De catechis. rud. n.* 1.

tombe à genoux et s'écrie dans le transport de l'admiration : *Œuvre de Dieu, merveille inexplicable à la raison* [1].

Tel est le tableau que nous déroulons aux regards des jeunes Chrétiens pendant la troisième année du Catéchisme.

Avant de remonter au Ciel, le Verbe divin avait créé le corps de l'Église, suivant, pour former l'homme régénéré, le même ordre qu'il avait suivi pour former l'homme déchu. Les Apôtres consacrés, des Disciples réunis aux Apôtres, divers ordres de ministres hiérarchiquement établis, des lois et des réglements promulgués, voilà pour ainsi dire le corps de l'Église : l'ame manquait. Aussi leur avait-il bien recommandé de ne pas agir avant qu'ils ne fussent animés de l'Esprit d'en haut. Le moment arrive de donner la vie à ce corps immortel. Le jour à jamais mémorable de la Pentecôte brille sur le monde ; l'Esprit descend au Cénacle et se repose sur chacun des Disciples assemblés. L'ame est jointe au corps : l'Église est animée.

Avec les Apôtres, nous sortons du Cénacle,

[1] A Domino factum est istum, et est mirabile in oculis nostris. *Ps.* 117.

nous les suivons dans leurs courses évangéliques. Nous disons les persécutions et les efforts incroyables de l'enfer pour arrêter et étouffer l'œuvre de la Rédemption. Nous esquissons l'histoire des plus illustres martyrs. Pour faire faire aux jeunes Chrétiens, connaissance avec leurs Pères dans la Foi, nous décrivons en détail les mœurs des premiers Fidèles; nous en cherchons les traces à Jérusalem, à Antioche, à Corinthe, à Rome : nous descendons aux Catacombes.

Le flambeau de la science et de l'histoire à la main, nous parcourons les rues, les places, les oratoires de cette ville souterraine. Les monuments que nous y rencontrons, témoignent des vertus angéliques, des souffrances, de la foi vive et de la résignation de nos glorieux ancêtres. Nous les voyons dans ce ténébreux séjour, élevant vers le Ciel leurs mains innocentes; récitant, les bras étendus, leurs ferventes prières; célébrant leurs agapes et offrant les mystères saints, soit pour se préparer au martyre, soit pour obtenir le salut des persécuteurs superbes dont les chars roulaient avec fracas

au-dessus de leurs têtes. Ces lieux à jamais vénérables sont remplis de si puissants souvenirs, qu'on ne saurait trop souvent y conduire et trop long-temps y retenir les Chrétiens de notre siècle.

En cela, nous imitons l'Église elle-même qui, dans les jours de refroidissement et d'indifférence, reprend la route oubliée des Catacombes, comme pour remonter à sa source, et, rouvrant de toutes parts ces antiques sépultures, ranimer la piété et la foi de ses enfants avec les traditions et les monuments de son berceau [1].

Image fidèle du Sauveur, nos Pères furent forcés de s'ensevelir souvent dans le sein de la terre pendant trois siècles, comme lui-même s'ensevelit dans le tombeau pendant trois jours : un siècle pour un jour ! C'est de ce tombeau où elle était pleine de vie, que la chaste Épouse de l'Homme-Dieu sortit victorieuse pour monter sur le trône des Césars, comme son divin époux était sorti du sien, vainqueur de la mort et de l'enfer, pour régner éternellement sur le monde.

1 M. Raoul-Rochette, *Tableau des Catacombes, page* 93.

La divinité du Christianisme rendue aussi visible que l'existence du soleil, par le seul fait de son établissement, en dépit de toutes les forces humaines, nous montrons ses effets admirables sur le monde. Pour cela, nous comparons l'homme sous le Paganisme à l'homme devenu chrétien.

Entrant dans le détail des diverses positions où l'homme peut se trouver, et des divers rapports sous lesquels il peut être envisagé, nous faisons voir l'influence universelle du Christianisme : sur *l'homme intellectuel, moral, physique;* il le réhabilite en l'éclairant, le sanctifiant, le soulageant; sur *la société,* il la réhabilite en rétablissant la vraie notion du pouvoir et du devoir; sur *la famille,* il la réhabilite en la ramenant à sa perfection primitive, par l'abrogation du divorce et de la polygamie. Il réhabilite *le père* en en faisant non plus un despote, mais le lieutenant vénérable et chéri du Père qui est dans les Cieux; *la femme*, en la déclarant compagne et non esclave de l'homme; *l'enfant*, en le présentant comme un dépôt sacré et abolis-

sant le droit barbare de l'exposer, de le tuer, ou de le vendre; *l'esclave*, en le proclamant frère de son maître et son égal devant Dieu; *le pauvre*, *le prisonnier*, en les déclarant frères du Christ; *l'étranger*, le prochain de son hôte; enfin ce qui devrait être écrit en lettres d'or : le Christianisme relève partout l'être faible, en substituant partout au droit brutal du plus fort, la douce loi de la charité[1].

Comparant ainsi, dans le détail, le monde payen au monde devenu chrétien, nous montrons la face nouvelle que toutes choses ont prise sous l'influence de l'Évangile. Chacun en particulier apprend ce qu'il doit au Christianisme, et se trouve forcé de bénir et d'aimer cette Religion bienfaisante et le Dieu qui en est l'auteur.

Grace au Sacerdoce, à l'Église, voilà le monde devenu chrétien. Après que tant d'améliorations salutaires ont passé dans les mœurs, dans les lois, dans les institutions; en un mot, après que les peuples, enfants du

[1] Voyez l'admirable tableau des Mœurs de l'Église catholique, dans saint Augustin. — *De morib. Eccles. cathol.* xxx.

vieil Adam, sont devenus participant de la vie du nouvel Adam, ne semble-t-il pas que, heureux de tant de bonheur et reconnaissant de tant de bienfaits, le monde doit reposer dans le sein d'une paix profonde et le Christianisme jouir sans peine de son laborieux triomphe? Oui, il le semble; mais dans la réalité il n'en peut être ainsi.

Les suites du péché, relativement à l'homme, sont affaiblies non pas détruites: l'œuvre de la Rédemption ne sera consommée que dans le Ciel. En attendant, il y aura lutte; lutte intellectuelle, *il faut qu'il y ait des hérésies :* lutte morale, *il faut qu'il y ait des scandales :* lutte physique, *il faut qu'il y ait des misères publiques et particulières*[1]. Il faut tout cela pour que notre vie temporelle reste ce que Dieu veut qu'elle soit, une épreuve et une épreuve méritoire, par conséquent pénible. L'homme est un soldat : il doit conserver son union avec le nouvel Adam et croître en perfection les armes à la main[2].

[1] Oportet et hæreses esse. — I. *Cor.* XI. 19.
Necesse est ut veniant scandala. — *Math.* XVIII. 7.
Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. — *Act.* XIV. 21.
[2] Militia est vita hominis super terram. — *Job.* VII. 1.

L'enfer et le vieil homme feront de persévérants efforts pour rendre cette lutte périlleuse et ruiner l'œuvre de la Rédemption à l'égard des particuliers et des peuples. Tantôt ils susciteront des hérésies pour altérer la vérité chrétienne et ruiner la Rédemption dans l'homme intellectuel. Tantôt ils susciteront des scandales pour substituer la concupiscence à la charité, la vie des sens à la vie surnaturelle, par conséquent, pour ruiner la Rédemption dans l'homme moral; enfin le double crime du scandale et de l'hérésie ou d'autres causes particulières, attireront sur les peuples des épidémies, des guerres, des calamités, des bouleversements, des brigandages, des injustices qui tendront à ruiner l'œuvre de la Rédemption dans l'homme physique, en faisant revivre la loi brutale du plus fort et replongeant le monde dans l'état de souffrance et d'abjection où il était sous le Paganisme.

Ainsi, ruiner l'œuvre de la Rédemption dans l'homme intellectuel, dans l'homme moral et dans l'homme physique, tel sera

le but constant du démon et du mauvais principe qui est en nous.

Sur tous ces points d'attaque, le nouvel Adam place une sentinelle. C'est ici que nous développons son admirable système de défense et de conservation. Heureux celui qui le comprend ! pour lui l'histoire n'a plus de secret. Il voit clairement le plan, le but, l'importance de chaque événement ; plus il l'étudie et plus il voit que Jésus-Christ est le Roi immortel des siècles, l'alpha et l'oméga, le centre auquel tout aboutit. Grace à ce lumineux principe, sa raison s'éclaire, son jugement se forme, son cœur s'enflamme, une religieuse admiration devient le sentiment habituel de son ame, et il rend compte de tout avec une supériorité et une justesse que n'obtiendront jamais les philosophes sans foi.

Aussi tous nos efforts dans cette partie de nos leçons, tendent à soulever un coin du voile qui cache tant de merveilles.

2. Le Christianisme conservé, Sacerdoce, Saints, Ordres religieux. — Défenseur-né,

conservateur universel, permanent de l'œuvre de la Rédemption, le Sacerdoce ou le Prêtre portera les mêmes caractères, remplira les mêmes fonctions que Jésus-Christ lui-même dont il est le substitut. Comme le Verbe incarné, il sera :

1° *Expiateur;* afin d'appliquer à toutes les générations les mérites du sacrifice de la croix en le perpétuant sur l'autel : victime vivante, il s'immolera lui-même pour les péchés du peuple. Par cette expiation non interrompue, il conservera pour le monde le premier fruit de la Rédemption, l'union du Ciel et de la terre, attirera des graces continuelles et empêchera les crimes des hommes de jamais reformer le mur de séparation, élevé par la révolte du premier Adam et renversé par le sacrifice du second.

Tel sera le caractère permanent du Prêtre, telle la fonction qui dominera toutes les autres; tel aussi le premier devoir que le Sauveur lui impose : *Faites ceci en mémoire de moi.*

Dans l'ordre historique comme dans l'ordre de dignité, la mission d'offrir le

sacrifice ou d'être Expiateur, précède celle de Prédicateur de la vérité et de Juge des consciences : ce dont l'homme a besoin avant tout, c'est d'expiation. Aussi l'apôtre saint Paul commentant les paroles du divin Maître, dit en termes exprès : *Tout Pontife choisi d'entre les hommes, est établi pour les hommes dans les choses de Dieu, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés*[1]. Vient ensuite le détail de ses autres devoirs.

2° *Docteur;* afin d'empêcher par l'enseignement perpétuel de la vérité chrétienne la ruine de la Rédemption dans l'intelligence : *Vous êtes la lumière du monde*[2]; *allez, enseignez toutes les nations.*

3° *Modèle;* afin d'empêcher par l'exemple éclatant de la vertu, c'est-à-dire par l'amour pratique des biens surnaturels, la concupiscence ou l'amour déréglé des choses sensibles, de ruiner l'œuvre de la Rédemption dans la volonté de l'homme. *Vous êtes le sel de la terre*[3]. *Que vos œuvres brillent*

[1] *Math.* c. v. 1.
[2] *Id.* c. xviii. 19.
[3] *Id.* c. v. 13.

devant les hommes, afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans les Cieux.

4° *Infirmier de toutes misères humaines*; afin de prévenir par une charité infatigable et universelle la ruine de la Rédemption dans l'homme physique, par le retour à la dégradation payenne et aux souffrances qui en étaient la suite : *Purifiez les lépreux, guérissez les malades, faites du bien à tous*[1].

Prêtre! telle est votre mission. En fut-il jamais une plus noble? Ces différents caractères d'expiateur, de docteur, de modèle, d'infirmier, se montrent toujours en lui, mais avec plus ou moins d'éclat, suivant l'exigence des temps et des lieux, ou en d'autres termes, suivant les besoins de l'œuvre divine. Le Prêtre, voilà donc le Conservateur-né du Christianisme ; est-il possible d'en donner une idée plus juste et plus haute? de lui rappeler à lui-même, d'une manière plus efficace, l'obligation de toutes les vertus et d'inspirer plus sûrement aux peuples le respect et l'amour dont ils doivent l'environner?

[1] *Math.* c. x, 8.

Or, comme le principe mauvais qui combat contre le Christianisme est partout où il y a des hommes, toujours armé, toujours cherchant à miner et à corrompre l'Œuvre divine, le Prêtre se trouve aussi partout; partout veillant la nuit et le jour comme le pasteur sur sa bergerie, ou comme la sentinelle sur les murs d'une ville assiégée. Voilà pour les temps ordinaires.

Mais quelquefois les dangers deviennent plus grands. Les loups cruels rôdent plus nombreux et plus acharnés autour du bercail, les ennemis pressent plus vivement la place; déjà même ils mettent le pied dans son enceinte. Le pasteur isolé devient trop faible pour défendre le dépôt sacré. C'est alors que part le cri d'alarme et que les pasteurs particuliers recourent au Pasteur des Pasteurs, ou que, se réunissant de toutes parts, ils emploient le grand moyen de chasser les ennemis de la place, les loups de la bergerie, c'est-à-dire d'arrêter les hérésies et les scandales : ce moyen, ce sont les conciles.

Nous faisons, suivant que nous les rencontrons dans la suite des siècles, l'histoire

de ces augustes assemblées. L'exposé historique de leurs causes, de leurs décisions et de leurs succès, ne montre pas seulement l'accomplissement littéral de cette promesse divine : *Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles ;* mais encore l'absurdité du reproche fait à l'Église de créer de nouveaux dogmes.

Témoins de la foi antique, les pasteurs se contentent de rendre témoignage à la croyance perpétuelle de leurs églises particulières ; leur unique crainte est qu'on n'ajoute, qu'on ne retranche, en un mot, qu'on n'innove dans la doctrine. Voyez ce qui se passe à Nicée, et cet exemple se reproduit dans tous les conciles.

Arius attaque la divinité du Sauveur. L'évêque d'Alexandrie jette le cri d'alarme; les évêques des quatre coins du monde sont convoqués : ils arrivent à Nicée. Disent-ils : Nous avons découvert, nous jugeons pour la première fois que le Fils de Dieu est consubstantiel à son Père? Non ; mais ils disent : Nous rendons témoignage de la foi de nos Églises et nous déposons

qu'elles ont toujours cru et qu'elles croient encore la divinité du Verbe. La doctrine d'Arius est opposée à la doctrine ancienne, c'est une nouveauté ; gardiens de la foi antique, nous condamnons la nouveauté et le novateur. Ainsi ce n'est pas une foi nouvelle qu'ils établissent, c'est l'ancienne croyance qu'ils professent.

De même, lorsque les Évêques assemblés à Trente, de toutes les parties de la Chrétienté, ont condamné les erreurs de Luther et de Calvin, ils ont fondé leurs décrets, non-seulement sur l'Écriture-Sainte, mais sur les décisions des conciles précédents, sur le sentiment constant des Pères et sur les pratiques établies de tout temps dans l'Église.

Est-ce ici un acte de despotisme ou d'autorité absolue exercée par les Évêques? Loin de là, c'est au contraire de leur part un acte de docilité et de soumission à une autorité plus ancienne qu'eux. Ils reçoivent la loi avant de l'imposer aux autres, et si l'un d'entre eux refusait de plier sous ce joug, il encourrait lui-même l'anathème et

serait déposé. Le simple fidèle qui se soumet à leur décision, ne cède donc pas à l'autorité personnelle des Pasteurs, mais à celle du corps entier de l'Église dont il est membre, et l'Église elle-même obéit à l'autorité de Jésus-Christ, en accomplissant l'ordre qu'il lui a donné de lui rendre témoignage à Jérusalem, à Samarie, aux extrémités de la terre, jusqu'à la consommation des siècles[1].

Le Prêtre, tel est donc le défenseur-né, le conservateur perpétuel et universel du Christianisme.

Saints. Mais voici des jours où le principe mauvais prenant une nouvelle énergie, la lutte deviendra plus vive, la mêlée plus générale. C'est alors que du sein toujours fécond de son Église, Dieu fait naître de nouveaux défenseurs de l'Œuvre réparatrice. Nous venons de nommer ces hommes puissants en œuvres et en parole, ces Saints extraordinaires qui apparaissent de loin en loin au jour de l'épreuve. Leur mission est tellement visible, qu'ils sont toujours doués

[1] Voyez Bergier, Dict. théolog., *art. Église.*

dans le degré le plus éminent de la qualité réclamée par le besoin des circonstances.

Or, comme nous l'avons vu, l'enfer ne peut attaquer le Christianisme que par trois endroits : dans l'homme intellectuel, par l'erreur; dans l'homme moral, par le scandale; dans l'homme physique, par le retour à la servitude et à l'abjection payenne. Voilà pourquoi, chose frappante! *il y a trois espèces de Saints, et il n'y en a que trois.*

1° Les Saints *apologistes*, pour la défense et la propagation de la vérité, c'est-à-dire pour empêcher l'erreur de ruiner l'œuvre de la Rédemption dans l'homme intellectuel. On a remarqué avant nous qu'ils ont toujours apparu dans les lieux et au moment précis où la vérité courait le plus pressant danger.

Cette remarque essentielle qui rend visible l'action continuelle de la Providence sur l'Église, nous n'avons garde de la laisser ignorer aux jeunes Chrétiens. Une autre remarque non moins intéressante, c'est que les plus illustres apologistes de la Religion parurent dans les premiers siècles. Ces apologistes ne

sont ni les Tertullien, ni les Athanagore, ni les Clément d'Alexandrie; mais des hommes du peuple, des pauvres, des ignorants, des vieillards, de faibles femmes, de jeunes vierges, de timides enfants, en un mot, les Martyrs. Voilà les plus illustres témoins de la vérité, les éloquents apologistes qui ont assuré son triomphe. En effet, comment ne pas croire, disait Pascal, à des témoins qui se laissent égorger? Nous montrons que ce témoignage du sang, cette apologie par le supplice, la Religion les retrouve toutes les fois qu'ils lui sont nécessaires;

2° Les Saints *contemplatifs;* nés pour la défense de la Rédemption dans l'homme moral, ils foulent aux pieds les honneurs, les richesses, les plaisirs, toutes les passions, et par le mépris solennel des choses sensibles, ils rappellent le cœur humain à l'amour des choses surnaturelles.

Certes, si tous les maux du monde viennent de l'amour désordonné des créatures, de quelle utilité ne sont pas au repos de la société et au bonheur des

peuples, ceux qui, par leurs exemples, contribuent plus efficacement à étouffer ce coupable amour, que tous les philosophes avec leurs livres et les législateurs avec leurs lois? L'histoire nous les montre encore apparaissant toujours au moment précis où, l'amour humain dégradé par le scandale et le relâchement, la concupiscence va ressaisir son sceptre tombé.

Chose admirable! à côté du vice, vous remarquerez toujours la vertu contraire, destinée à lui servir de contrepoids, et la victime innocente chargée de l'expier. C'est ici une des plus belles harmonies du monde moral. Le Seigneur a tout disposé avec nombre, poids et mesure : profonde parole dont le monde des esprits offre des preuves bien plus éclatantes que le monde des corps. Nous le savons, la création physique serait à l'instant bouleversée, si la loi de proportion dont elle vit venait à cesser un instant; il en serait de même de la société, si la main qui tient en équilibre tant de forces contraires se retirait.

3° Les Saints *infirmiers*; suscités pour le

soulagement du grand Malade qui gît sur la terre, c'est-à-dire pour la défense de la vie et du bien-être corporel, pour empêcher conséquemment l'homme physique de retomber dans l'état d'abjection, de servitude et de misère d'où le Rédempteur l'a tiré, leur existence n'est qu'un long dévouement au soulagement de toutes les douleurs. C'est ainsi qu'ils conservent les fruits de la Rédemption dans l'homme physique. L'histoire est encore là qui nous les montre apparaissant sur la terre comme des Anges consolateurs au moment où des calamités et des fléaux menacent de plus près le bien-être ou la sûreté des petits et des faibles.

Tous ces Saints ont leur mission particulière. Cela toutefois ne les empêche pas de porter les autres caractères de ceux que Jésus-Christ a choisis pour conserver son œuvre divine; mais nous les distinguons par leur caractère dominant, et ce caractère nous le reconnaissons à leurs œuvres. Chaque siècle nous présente quelques-uns de ces hommes providentiels. A mesure que nous les rencontrons, nous offrons leur vie à l'ad-

miration et à l'imitation des jeunes Chrétiens; pouvons-nous leur tracer un itinéraire plus sûr de la terre au Ciel?

Ordres religieux. Si cette première partie du plan divin, pour la conservation du Christianisme, est admirable, en voici une autre qui ne l'est pas moins. Il se rencontre dans la vie de l'Église, des époques terribles où l'on dirait que les puissances de l'enfer vont prévaloir. Tous les vents contraires se déchaînent avec une violence inconnue; de furieuses tempêtes battant la barque de Pierre, menacent d'engloutir avec elle l'œuvre de la Rédemption et de replonger le monde dans la dégradation payenne. L'hérésie, le scandale, l'injuste oppression, ligués ensemble, attaquent sur tous les points l'homme régénéré. La lutte sera longue, acharnée, la mêlée générale : jamais le monde n'aura couru de dangers plus pressants.

C'est dans cette extrémité que Dieu tire du trésor de son amour un nouvel auxiliaire de la Rédemption; ce sont les ordres religieux.

Réunis sous le même drapeau, manœuvrant comme un seul homme, nés au jour précis où leur présence devient nécessaire, ces grands corps durent aussi long-temps que la lutte dont ils ont mission d'assurer le succès. Or, comme nous l'avons déjà remarqué, il n'y a que trois points d'attaque, trois endroits par où l'enfer puisse ruiner l'œuvre de la Rédemption : l'homme intellectuel, l'homme moral et l'homme physique. Voilà pourquoi, chose frappante ! *il y a trois espèces d'ordres religieux, et il n'y en a que trois :*

1° Les ordres *apologistes* ou *savants*, pour la conservation, la défense, l'enseignement de la vérité, c'est-à-dire pour empêcher l'erreur de ruiner l'œuvre de la Rédemption dans l'homme intellectuel ;

2° Les ordres *contemplatifs*, pour la défense de la Rédemption dans l'homme moral ; et vous les voyez, par un noble mépris de toutes les choses sensibles, relever l'amour humain vers les biens surnaturels, faire le contrepoids au scandale et empêcher la concupiscence de reprendre son empire. Victimes

pures, toujours immolées et toujours vivantes, anges de la prière, nuit et jour prosternés entre le vestibule et l'autel, ils font plus pour le repos du monde et la pureté des mœurs que les rois avec leur police, les magistrats avec leurs arrêts et les philosophes avec leurs maximes. Un pauvre couvent de Carmélites prévient plus de désordre que les bagnes n'en punissent;

3° Les ordres *infirmiers;* consacrés au soulagement de toutes les misères humaines, on les trouve veillant sur le berceau de l'enfant nouveau et auprès du vieillard expirant, dans la chaumière de l'indigent et dans le cachot du prisonnier, attendant le voyageur au sommet des Alpes et suivant le mineur dans les souterrains du Potosi; en un mot, ils sont postés sur tous les points par où l'enfer peut attaquer l'œuvre de la Rédemption dans l'homme physique.

Quelle est donc belle la Religion envisagée dans ses moyens de conservation! Tour de David, mille boucliers protègent tes murailles. Sacerdoce, maison de Dieu, camp d'Israël toujours veillant sur les murs de

Jérusalem, ou priant sur la montagne ou combattant dans la plaine, sois béni; et vous Saints de Dieu, astres bienfaisants qu'il fait lever sur l'horizon de la terre coupable, pour dissiper les sinistres nuages de l'erreur et du vice, soyez bénis; et vous aussi soyez bénis, Ordres religieux, puissants auxiliaires de la Rédemption, merveilles du monde, il suffit de vous connaître pour déplorer l'aveuglement des hommes qui vous ont supprimés.

Prier Dieu et se dévouer à son service, donner au monde l'exemple du détachement et de toutes les vertus, défricher des déserts, cultiver et embellir des terres réputées inhabitables, créer des ressources pour des milliers de familles, enseigner gratuitement la jeunesse, répandre l'instruction et toutes sortes de secours dans les campagnes, entreprendre et achever d'immenses travaux scientifiques qui excéderaient les forces d'un seul homme, offrir une retraite au repentir, un refuge à l'infortune, un asile à l'innocence, exercer une hospitalité douce et affectueuse, héberger

et guider les voyageurs, soigner les pauvres et les malades, consoler les affligés, satisfaire les besoins spirituels et temporels d'une population délaissée, tout cela est-ce donc une vie *oisive* et *inutile*, voire même une chose *abominable* et *infame*[1].

Nous disons des Ordres religieux ce que nous avons dit des Saints, ils portent tous les caractères du Rédempteur; mais chacun se distingue par un caractère dominant. Cette partie du Catéchisme où nous racontons leur histoire, est sans contredit une des plus intéressantes et des plus propres à faire toucher au doigt l'action conservatrice de la Providence. Elle a de plus, du moins pour notre siècle, le puissant intérêt de la nouveauté.

Le Sacerdoce, les Saints, les Ordres religieux, tels sont les trois moyens établis par le nouvel Adam pour le maintien du Christianisme. Ces trois moyens se résument dans un seul qui est l'Église ; car c'est dans l'Église et par l'Église que naissent les Saints;

[1] M. de Haller. *Histoire de la révolut. relig. ou de la réfor. protest. dans la Suisse occident.* p. 244.

c'est dans l'Église et par l'Église que se forment les Ordres religieux.

Conserver l'œuvre de la Rédemption sur la terre jusqu'à la consommation des siècles, contre les attaques sans cesse renaissantes de l'enfer et du vieil homme, telle est la première chose que le Sauveur se devait à lui-même : la propager, c'est la seconde.

3. Le Christianisme propagé. —Tous les hommes sont enfants de Dieu. Pour tous sans distinction de pays et de condition, le sang divin a coulé sur le Calvaire[1]. Dieu veut que tous parviennent à la vérité , et participent aux bénédictions dont le Médiateur est la source[2]. Si donc la plus grande marque d'amour que Dieu peut donner aux peuples chrétiens, c'est de leur conserver la Religion, la plus grande preuve de miséricorde qu'il puisse donner aux nations assises encore dans les ombres de la mort, c'est de faire briller pour elles le flambeau salutaire de l'Évangile.

[1] 2. *Cor.* v. 15.
[2] *Gen.* xxii. 18.

De là, les missions; de là, leur nécessité; de là, leur existence perpétuelle dans le monde depuis la descente du Saint-Esprit et la sortie du Cénacle. Nous faisons l'histoire des principales missions qui ont eu lieu dans les différents siècles depuis l'établissement de l'Église jusqu'à nos jours. Ce champ est immense. Rien, ce nous semble, de plus propre à élever l'esprit et à toucher le cœur, que ce magnifique tableau des conquêtes évangéliques. Tout y intéresse vivement les enfants; tout y parle à leur imagination amie du merveilleux, et captive leur attention.

D'une part, les peuples inconnus auxquels les Missionnaires vont porter la bonne nouvelle, les ténèbres épaisses, la dégradation profonde dans laquelle ils les trouvent, les premiers progrès de l'Évangile, enfin le changement de ces hommes barbares en Chrétiens fervents; de l'autre, les industries, le dévouement héroïque, la patience infatigable des Missionnaires, les dangers sans nombre auxquels ils s'exposent, enfin les privations de tout genre auxquelles ils se condamnent, tout conspire à ranimer la

ferveur et à faire bénir le Dieu bon qui, nous ayant tirés nous aussi de la nuit du Paganisme, a placé notre berceau au milieu des lumières admirables de son Évangile.

Ajoutez que les époques et les succès des différentes missions, nous donnent une nouvelle démonstration de cette Providence infaillible qui veille sur l'Église. Quand le flambeau sacré s'éteint chez un peuple coupable, on le voit à l'instant passer chez un peuple nouveau. Nous ne savons s'il est dans l'histoire un fait plus constant et plus instructif.

C'est ainsi que docile au conseil de saint Augustin, nous conduisons l'histoire de la Religion depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours : notre récit s'arrête à la mission de la Corée.

IV.

QUATRIÈME ANNÉE.

1. Division du temps. — Pour compléter cet enseignement, nous consacrons une quatrième partie aux fêtes de l'Église. Vient

d'abord la définition chrétienne du temps. Depuis la chute originelle, le temps n'est que le délai accordé par la justice divine à l'homme coupable pour se réhabiliter. Dans cette simple définition quelle source féconde de pensées et de sentiments salutaires! A la définition du temps succède la division de l'année adoptée par l'Église, division éminemment philosophique dont les trois parties correspondent d'une manière admirable aux trois parties du Catéchisme, comme celles-ci correspondent aux trois états de la Religion, avant, pendant et après la prédication de Jésus-Christ.

La première partie de l'année qui comprend le temps de l'Avent jusqu'à la Nativité du Messie, nous retrace les quatre mille ans de préparations, les soupirs et les espérances du monde ancien, tels que nous les avons expliqués dans la première partie de nos leçons.

La seconde qui s'étend depuis Noël à l'Ascension, renferme toute la vie mortelle du Rédempteur et correspond à notre seconde année.

La troisième, enfin, qui commence à la Pentecôte et finit à la Toussaint, rappelle la vie de l'Église développée dans notre troisième année[1]. Ainsi, cette vie de l'Eglise, cette succession de fêtes, ces différentes divisions de l'année, qui nous retracent toute la vie du genre humain et toute l'histoire du Christianisme, se terminent par la fête du Ciel. En effet, tout conduit là : le Ciel, voilà le dernier mot de toutes choses.

2. Culte extérieur. Dimanche. — A cette division de l'année succède l'explication du culte extérieur. Remontant aux anciens jours, nous disons ses origines, sa nécessité, sa touchante et complète harmonie avec nos besoins. Par là, nous montrons combien le culte catholique est digne de la vraie Religion, c'est-à-dire combien il est raisonnable, noble, saint, propre à captiver les sens et à les purifier en les élevant à la contemplation

[1] Il n'y a point ici de lacune. Autrefois l'Avent durait six semaines et commençait à la St.-Martin, immédiatement après l'octave de la Toussaint. L'Église de Milan, fidèle à ses anciens usages, conserve encore les six semaines de l'Avent primitif. Il en est de même en Orient, chez les Grecs unis. — *Annal. de la prop. de la Foi, n. 47, p. 537.*

des choses divines; surtout nous nous attachons à montrer combien il est instructif et vénérable.

Supposez qu'un navigateur digne de foi s'en vienne, au retour d'un voyage dans des archipels inconnus, annoncer à l'Europe savante l'existence d'un peuple qui depuis dix-huit cents ans conserve intacts et invariables, ses mœurs, ses lois, ses usages, ses rites, jusqu'à la forme de ses édifices et de ses vêtements; que toutes ces choses, étonnantes de grandeur, de sagesse et de génie, ont leurs racines dans des traditions plus anciennes dont la plupart remontent à l'origine des temps et se rattachent aux plus grands événements qu'aient marqués les annales du genre humain; de telle sorte qu'il suffit de connaître ce peuple, d'entrer dans ses temples, d'assister à ses cérémonies religieuses, d'en pénétrer le sens et la cause pour être transporté comme par enchantement à dix-huit siècles au-delà, et avoir l'intelligence de tous les mystères de l'homme et la vue de l'antiquité la plus sacrée.

L'inexplicable ardeur qu'on manifeste aujourd'hui à fouiller dans les ruines du passé nous en est un sûr garant; au récit du navigateur, le Hâvre, Brest, Marseille, nos différents ports, verraient accourir de nombreux amateurs empressés de partir pour visiter ce peuple monumental. Qui sait? les gouvernements eux-mêmes enverraient peut-être chez ce peuple des expéditions scientifiques pour recueillir des traditions plus vraies, lire des inscriptions plus intéressantes et explorer des ruines plus vénérables que celles de Thèbes et de Memphis.

Eh bien! ce peuple existe : c'est le peuple chrétien, c'est l'Église catholique. Jeunes amateurs de l'antiquité, assez long-temps vous êtes restés en admiration sur le seuil de nos Cathédrales, entrez dans le sanctuaire; là vous découvrirez la pensée mystérieuse et puissante, dont l'expression merveilleuse vous ravit; et votre admiration doublera, car vous aurez l'*esprit* du monument dont vous ne connaissez que la *lettre* morte. Soyez Chrétiens dans le sens pratique du mot; et, de simples spectateurs que vous étiez,

vous deviendrez poètes de l'art : ne l'oubliez pas, *dans les arts, celui-là est mort dès cette vie qui ne croit pas à l'autre*[1].

Quand un jour de dimanche vous voyez ce Prêtre à l'Autel, faisant avec une précision mathématique les mêmes mouvements, répétant les mêmes paroles : loin, bien loin de vos esprits la critique ignorante : loin, bien loin de vos lèvres le sourire impie du mépris; recueillez vos pensées; pénétrez le mystère; dites-vous à vous-mêmes : Voilà devant mes yeux l'antiquité de la Foi; voilà l'immobile perpétuité du Christianisme. Tandis que tout change, tout tombe autour d'elle, cette Religion demeure toujours la même. Ce qu'il fait, ce Prêtre, se fait de même, en ce moment, sur tous les points du globe, par des milliers d'autres Prêtres; ce qu'ils font tous ensemble, se faisait de même il y a cent ans, il y a mille ans, il y a dix-huit cents ans. Les Basiliques de Constantinople et de Nicée, les Catacombes de Rome, furent témoins du même spec-

[1] Parole du célèbre Laurent de Médicis, qui fut tout à la fois appréciateur éclairé des arts, et protecteur magnifique des artistes.

tacle. Dans ce Prêtre, je vois Chrysostôme à Antioche, Augustin à Hyppone, Denys à Lutèce, Ambroise à Milan, Clément à Rome. Il étend les bras pour prier, je vois le Chrétien des anciens jours; il place ses mains sur l'offrande sacrée, je vois Aaron prenant possession de la victime; il développe un linge blanc où il repose l'Hostie Sainte, je vois le linceul du Calvaire, où fut enveloppée la grande Victime du genre humain. Toute l'antiquité se déroule à mes yeux. Dix-huit siècles sont franchis, et j'entends la voix du Fils de l'Éternel disant : *Jamais un iota ne sera retranché de ma loi;* je vois de mes yeux l'accomplissement de son immortel oracle : *le Ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.*

Non-seulement les cérémonies de l'auguste sacrifice font briller aux yeux la vénérable antiquité de l'Église, les usages les plus vulgaires de nos saintes assemblées nous la racontent aussi dans leur langue pleine de candeur et de charité. Citons un exemple :

« Tous les souvenirs du dimanche primitif se sont conservés parmi nous. A nos grand'-

messes on retrouve ce pain rompu entre les fidèles, ces lectures des livres saints, ces dons faits aux pauvres et aux captifs; ce que saint Justin confessait à Marc-Aurèle, après seize cents ans, nous le faisons encore.

» En mémoire du pain distribué aux fidèles, voici le pain béni que deux choristes portent sur un brancard orné de blanches draperies, et illuminé de cierges.

» En mémoire des dons volontaires des premiers Chrétiens, pour le soulagement des pauvres et le rachat des captifs, voici le Prêtre et les confréries qui font leurs quêtes. Ceux-ci demandent pour les malades et les petits orphelins; ceux-là pour les prisonniers. Cette jeune fille, avec sa bourse de velours rouge, c'est pour l'autel de la Vierge qu'elle s'adresse à vous, pour avoir de blancs bouquets de fleurs. Ce vieillard, avec sa bandoulière noire, semée de larmes d'argent, c'est un membre de la confrérie de la bonne mort; c'est pour avoir des cercueils pour les pauvres qu'il s'en va quêtant.

» En mémoire des actes des Apôtres et des livres des Prophètes que les *Lecteurs*

lisaient autrefois aux fidèles assemblés; écoutez : voici le sous-diacre et le diacre qui font la même lecture; écoutez encore : voici le curé en chaire, il lit l'Évangile du jour; et, suivant la recommandation de l'Apôtre, il prie tout haut pour les Pontifes et les Rois, les riches et les pauvres, les malades et les infirmes, les voyageurs et les exilés.

» La Religion a arrangé les choses ainsi : il n'y a pas une douleur sans consolation, une misère sans soulagement, un besoin sans secours; et, chaque dimanche, elle nous montre toutes ces bonnes œuvres liées ensemble comme un faisceau.

» Si de superbes esprits dédaignent une *grand'messe*, c'est qu'ils ne savent pas tout ce qu'elle rappelle de vieilles mœurs et de saintes coutumes. Chose admirable ! il n'y a pas dans toute la chrétienté un village, un petit hameau, qui ne puisse offrir, tous les huit jours, aux savants et aux érudits, des réminiscences de l'antiquité, des souvenirs des Césars et du Cirque, des Catacombes et des martyrs [1].

[1] Tableau poétique des Fêtes chrétiennes, par le Vte Walsh.

Ainsi s'explique et se justifie cette étonnante parole de l'ame la plus aimante et peut-être la mieux inspirée du seizième siècle : *Je donnerais ma tête*, disait sainte Thérèse, *pour la plus petite cérémonie de l'Église.* »

3° Fêtes. Après avoir expliqué en détail l'histoire du dimanche, ainsi que les cérémonies si touchantes, si instructives et néanmoins si peu comprises de l'auguste sacrifice ; après avoir remarqué la profonde sagesse de l'Église dans l'usage constant de la langue latine, puisqu'à une doctrine immortelle il faut un idiôme invariable, nous passons aux fêtes.

Avec nos maîtres dans la science sacrée, nous les faisons envisager comme un apprentissage du Ciel, comme une image faible, il est vrai, mais souvent reproduite de la Fête éternelle. Soyez bénie, Religion sainte, dont la bonté maternelle a répandu de distance en distance quelques fleurs, et planté quelques arbres au frais ombrage, sur la voie douloureuse que l'homme exilé parcourt si péniblement avant d'arriver dans sa patrie.

Ce nom de fête est à lui seul une leçon de haute philosophie. Ce nom, qui contraste d'une manière si pénible avec les larmes, le travail et les maux de la vie terrestre, redit à l'homme toute son histoire passée, présente et future; il le porte à la crainte de Dieu, l'encourage, le console, en lui rappelant et sa destinée primitive, et sa rédemption, et les joies sans mélange et sans fin qui l'attendent.

Les fêtes font plus encore : elles préparent l'homme à la vie future en le détachant peu à peu de la vie sensuelle, en même temps qu'elles sont pour lui un soulagement, une trève à ses pénibles travaux.

Oh ! qu'il y a eu d'amour et de sagesse de la part de l'Église, ou plutôt du Père céleste qui l'inspire, dans l'institution des fêtes ! Qu'il y a de cruauté et de déraison dans ceux qui veulent les abolir, dans ceux qui les dégradent par leur conduite ou qui les font violer par leurs exemples ! Quel mal ils font à l'humanité ! Tristes enfants d'Adam, pauvres, artisans, laboureurs, mercenaires, vous tous qui gagnez votre pain

à la sueur de votre front, les jours de fête étaient principalement établis pour vous. Ce n'est pas seulement l'intérêt de votre ame, c'est aussi le bien de votre corps que l'Église votre mère s'était proposée dans l'institution de ses solennités.

La société elle-même n'est pas moins intéressée à leur observation fidèle. Cette vérité, que la cessation du travail à certains jours touche au fondement des états, et que la violation des jours de repos compromet le bien-être même matériel de la société; cette vérité, disons-nous, aujourd'hui méconnue plus que jamais, nous ne négligeons rien pour la rendre palpable. On ne saurait trop le redire : la Religion, qui ne semble avoir d'autre but que la félicité de l'autre vie, fait encore le bonheur de celle-ci.

Quoique notre principal objet soit de faire connaître les fêtes chrétiennes sous le point de vue historique, dogmatique, moral et lithurgique, nous n'avons garde de passer sous silence leur admirable harmonie avec les saisons, et leur harmonie plus admirable encore avec les besoins de notre cœur.

Chacune de nos grandes solennités se célèbre dans la saison la plus propre à développer les sentiments qu'elle a mission d'inspirer. C'est ainsi que la création physique concourt au but de la Religion, et que l'une et l'autre se rapportent au bien de celui pour qui elles ont été faites, l'homme; et par l'homme à Dieu, principe et fin de toutes choses. Un exemple pris au hasard suffit pour faire toucher au doigt cette vérité trop peu connue.

Supposez qu'au lieu de se célébrer en hiver, la fête de Noël se célèbre dans les beaux jours de l'été. Ne sentez-vous pas aussitôt s'affaiblir cette piété compatissante pour le nouveau-né de Bethléem ! Quelle difficulté d'exciter en notre cœur, au milieu des chaleurs brûlantes, ces sentiments si vifs pour ce petit enfant transi de froid. Replacez Noël au vingt-cinq décembre, et vous éprouvez, comme malgré vous, cette tendre pitié pour l'Enfant divin qui naît au milieu d'une longue nuit d'hiver, dans une grotte humide, ouverte de toutes parts au souffle glacé de l'aquilon. Ne vous en étonnez

pas : dans la première supposition, il y a désaccord entre la fête et la saison ; dans la seconde, l'harmonie existe ; l'ordre rétabli, les obstacles disparaissent, et sans peine le cœur éprouve tout ce qu'il doit éprouver.

Descendant encore plus avant dans ces mystérieuses harmonies, nous montrons que durant le cours d'une année, il n'est pas une vérité que l'Église ne nous prêche, pas une vertu qu'elle ne propose à notre imitation, pas une fibre dans notre ame que cette admirable variété de fêtes ne remue, tellement qu'on est porté à dire de chaque solennité ce qu'on est forcé à dire de chaque vérité chrétienne : si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer.

C'est ainsi que nous enseignons la *lettre* de la Religion.

4. Esprit de la Religion. — Quant à l'*Esprit*, nous suivons encore l'avis du grand Maître qui nous sert de guide. Toutes nos leçons, tout ce magnifique exposé du Christianisme, n'a d'autre but que de mettre en relief cette grande, cette unique vérité :

DIEU AIMANT LES HOMMES; les aimant toujours, n'ayant depuis le commencement du monde qu'un seul dessein, celui de rendre l'homme heureux, en réparant le mal qu'il s'est fait à lui-même, et faisant concourir à l'accomplissement de cette miséricordieuse pensée et le Ciel et la terre, et les peuples et les royaumes, et le monde ancien et le monde nouveau.

Comment dès-lors avoir un cœur capable d'aimer, un esprit capable de lier deux idées, en un mot, comment être homme et se défendre de cette conséquence : *Donc c'est un devoir, mais un devoir aussi doux que sacré, d'aimer un Dieu si bon, et pour l'amour de lui, notre prochain son image et notre frère?*

Ainsi, amour de Dieu par-dessus toute chose, et, pour l'amour de Dieu, amour du prochain comme nous-mêmes; voilà le résumé, la conclusion, le but moral de chacune de nos leçons; voilà le grand sentiment qui domine le Catéchisme. Quand nous l'aurions voulu, nous eût-il été possible d'arriver à une autre conséquence?

Et de fait, la Rédemption du monde

n'est-elle pas le centre auquel tout se rapporte? Chacune de nos instructions n'expose-t-elle pas quelqu'un des moyens établis de Dieu pour la préparer, la réaliser, la maintenir et l'étendre? Or, la Rédemption n'est-elle pas le grand mystère de l'amour de Dieu pour l'homme[1]? Comment dès-lors ne pas terminer chacune de nos leçons par un acte de reconnaissance et d'amour?

Si on nous faisait un reproche de cette répétition constante, nous trouverions notre justification dans la conduite du Disciple bien-aimé. Affaibli par les ans, l'Apôtre de la dilection se faisait porter à l'Église ; toutes ses instructions consistaient dans ces courtes paroles qu'il répétait continuellement, *aimez-vous les uns les autres.* Ses Disciples, étonnés de lui entendre toujours dire la même chose, lui en demandèrent la raison; il leur fit cette réponse bien digne de celui qui avait eu le privilége ineffable de reposer sur le cœur du divin Maître : *C'est que si vous le faites, cela suffit.*

Heureux si en ramenant tant de fois l'es-

[1] I. *Tim.* III. 16.

prit et le cœur des jeunes Chrétiens, sur ce point fondamental, nous avons pu inspirer à quelques-uns d'être constamment fidèles à ce précepte de la charité, but unique du Catéchisme, abrégé de la loi, des Prophètes et de l'Évangile, dernier mot de toutes choses, terme final des œuvres de Dieu et de la vie de l'homme dans le temps et dans l'éternité!

V.

RAISONS ET AVANTAGES

DE CET ENSEIGNEMENT.

L'exposé de la Religion dans sa lettre, dans son esprit, dans son histoire, dans son dogme, dans sa morale, dans son culte, dans sa nature, dans ses moyens et dans sa fin du temps et de l'éternité, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, tel est l'objet de ce Catéchisme.

Nous pouvons parler de sa supériorité, sans qu'il y ait vanité de notre part. *L'idée fondamentale* n'est point à nous. Nous l'avons dit et nous le répétons, elle est de saint

Augustin. La *forme* elle-même appartient souvent aux Pères de l'Église et aux auteurs célèbres que nous avons consultés. Loin de nous attribuer un bien étranger, nous nous faisons gloire, dans un sujet aussi sacré, de n'avoir rien dit de nous-mêmes.

Donc, 1° si on le considère en lui-même, ce plan d'enseignement est le plus complet de tous ceux qui ont été réalisés jusqu'à ce jour.

La plupart des Catéchismes, même développés, ne disent rien de l'Ancien Testament ni de l'histoire de l'Église. Quelques-uns, il est vrai, parlent des temps antérieurs au Messie, mais ils se taisent sur l'ouvrage des six jours et ne disent pas ce qu'est devenue la Religion depuis l'Ascension du Rédempteur. Un grand nombre omettent les fêtes de l'Église. Enfin, il n'en est aucun qui coordonne au Christianisme tous les événements du monde, soit antérieurs, soit postérieurs à Jésus-Christ, et qui rende compte de tout au moyen de la donnée chrétienne. Surtout, il n'en est aucun, ce nous semble, qui s'attache à montrer la

Religion dans ses rapports avec les besoins de l'homme : tâche essentielle que nous avons essayé de remplir, de manière à défier l'imagination la plus active de trouver dans l'homme intellectuel, dans l'homme moral, dans l'homme physique, une seule misère véritable que la Religion ne soulage, un seul vœu raisonnable qu'elle n'exauce, un seul sentiment légitime qu'elle ne satisfasse. De là résulte cette vérité concluante, que le Catholicisme renferme et renferme seul tous les moyens nécessaires à l'homme déchu, pour se régénérer. Hors de lui, tout est incomplet, vague, incohérent, inefficace, illusoire. Cet enseignement de la Religion, suivant le conseil de saint Augustin, est donc le meilleur, nous osons même dire l'unique moyen de faire connaître le Christianisme dans son magnifique ensemble.

2° Cette exposition complète de la Religion, dispense du secours laborieux et souvent inutile du raisonnement.

Comme le meilleur moyen de prouver le mouvement, c'est de marcher; de même *le meilleur syllogisme en faveur du Christianisme,*

c'est de le montrer tel qu'il est. A quel homme de bon sens vint-il jamais dans l'idée de *prouver* la solidité des Pyramides? Ces masses imposantes se soutenant immobiles depuis des milliers de siècles, voilà la preuve de leur solidité. De même, nous ne disons pas : Nous venons prouver que le Christianisme est divin, social, bienfaisant; que son dogme est sublime, sa morale aimable et pure, son culte magnifique et touchant; nous nous contentons de dire : Regardez.

Quand, du haut de la montagne solitaire, durant le calme parfait d'une belle nuit d'été, vous voyez la Reine des astres s'avançant majestueusement sur l'horizon, pour prendre possession de son empire, étincelant de myriades d'étoiles, demandez-vous des syllogismes pour croire à la magnificence des Cieux? ne vous écriez-vous pas transportés d'admiration : *Les Cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament révèle l'ouvrage de ses mains ?*

De même, lorsque l'œil de l'esprit embrassant l'immense horizon des âges, on voit le magnifique édifice du Christianisme,

commencé à l'origine du monde, développant peu à peu ses gigantesques proportions, traversant immuable soixante siècles de tempêtes, survivant à la ruine de toutes les institutions humaines, triomphant avec une égale facilité des passions des peuples, des persécutions des rois, et de la rage de l'enfer, comment ne pas s'écrier : *Le doigt de Dieu est là?*

Lorsqu'on voit toutes les parties de ce grand Tout si parfaitement liées les unes aux autres, que toutes et chacune en particulier sont nécessaires à l'harmonie générale ; lorsqu'on voit cette Religion toujours jeune malgré son grand âge, toujours en avant de la raison et de ses progrès, malgré sa miraculeuse immobilité ; lorsqu'on réfléchit à ce Fait immense, toujours ancien et toujours nouveau, qui rend compte de tout et sans lequel on ne saurait rendre compte de rien ; en un mot, lorsqu'on voit le Christianisme dans son majestueux ensemble, comment ne pas s'écrier : *Chef-d'œuvre du Tout-Puissant, merveille inexplicable à la raison!* A quoi bon l'art mesquin du syllogisme pour

prouver sa divinité? Il serait bien à plaindre celui qui, à la vue du Ciel, ne confesserait pas l'existence de Dieu; plus à plaindre il serait celui qui, à la vue du Christianisme, ne tomberait pas à genoux et n'adorerait pas dans l'anéantissement de l'admiration et de l'amour.

Si cette méthode large dispense de toutes les preuves particulières, elle rend aussi vaines et ridicules toutes les objections : avantage inestimable mais exclusif à l'exposition complète du Christianisme.

Etalez sur une table aux yeux d'un ignorant tous les rouages qui composent le mouvement d'une montre, sur chaque pièce il pourra vous faire des questions et des difficultés sans fin. Il croira y voir mille défauts de précision et d'harmonie, il en viendra peut-être jusqu'à nier la possibilité du mouvement. Dans tous les cas, les pièces restant éparses, jamais il n'en comprendra les rapports. Essayerez-vous de le convaincre par le raisonnement? Vous voilà réduit à vous perdre, sur chaque partie, en explications et en démonstrations dont l'unique

effet sera peut-être de vous fatiguer inutilement, d'embrouiller de plus en plus les idées de votre adversaire et de le confirmer dans ses fausses opinions.

Mais que l'horloger, sans entrer dans tous ces détails, reprenne ces différentes pièces, les remette chacune en son lieu et compose un mouvement parfaitement régulier, que deviennent les objections? que deviennent les doutes?

De même, quand le Christianisme vous a été montré tel qu'il est dans ses magnifiques harmonies, que deviennent les *comment* et les *pourquoi* de l'incrédulité?

3° Cet enseignement est le meilleur remède à la grande maladie de notre époque, l'indifférence.

L'indifférence est fille du doute et le doute est fils du raisonnement. De ce raisonnement destructeur, le moine de Wittemberg fut le père; les missionnaires les plus ardents, Voltaire et son école; la victime, notre siècle; les effets, tous les maux que nous souffrons, sans compter ceux qui nous attendent.

Prends courage, pauvre siècle! prie Dieu

de te venir en aide, et continue tes efforts pour te débarrasser du suaire d'incrédulité qui t'enveloppe. Poursuis ta double tendance religieuse et scientifique, poursuis : au terme est la lumière de la vérité, le repos de l'amour. Cherche, cherche encore; mais, nouveau Colomb, garde-toi des sophistes, leur boussole est trompeuse. Lève les yeux vers cette lumière qui éclaire et qui guide tout homme venant en ce monde. Cette lumière resplendit vive et pure dans le Christianisme, et voici le Christianisme dans son magnifique ensemble.

L'à-propos de cet ouvrage sera facilement senti par tous les hommes éclairés qui comprennent l'état actuel des esprits relativement à la Religion. Dieu soit béni; le temps des discussions est passé.

Attaqué sur tous les points, et sur tous les points resté maître du champ de bataille, le Christianisme commence à recevoir l'hommage intellectuel des vaincus. Le cœur seul demeure encore indifférent; il refuse de se soumettre parce qu'il craint le noble vainqueur, et il le craint parce

qu'il ne le connaît pas. Et voilà que nous le montrons tel qu'il est, l'ami des cœurs, le roi de l'amour; et voilà que de sa part, nous disons aux cœurs rebelles : Beaucoup de péchés vous seront pardonnés si vous aimez beaucoup; et aux cœurs malades, aux cœurs brisés, aux cœurs victimes de cruelles déceptions, hélas! et le nombre en est grand: Venez à moi vous tous qui gémissez dans la peine et le travail et je vous soulagerai; vivez sous ma loi et vous trouverez la joie et le repos.

Ainsi, pour diriger la tendance religieuse, guérir l'indifférence et dissiper l'ignorance de notre siècle, nous croyons que jamais *une claire et complète exposition de la foi* ne fut plus impérieusement réclamée.

« Il ne semble pas croyable d'abord que notre siècle, nous voulons parler de la portion éclairée, de la portion qui manifeste le désir de croire, d'espérer et d'aimer, évidemment plus religieux que le précédent, soit cependant bien plus que lui étranger à la connaissance des dogmes chrétiens; et cependant, pour peu qu'on y regarde de

près, on comprendra facilement qu'il en soit ainsi. Le dix-huitième siècle, devenu impie et libertin quand il fut adulte, avait pourtant reçu, dès son berceau et pendant sa jeunesse, une éducation religieuse. C'est le contraire pour le dix-neuvième; nul ne lui a parlé de Religion aux jours de son enfance. La république qui le berça ne répétait à son oreille que les noms de la Grèce et de Rome. Dans les lycées et aux bivouacs de l'empire, il n'apprit à adorer que la gloire.

» Plus tard, il est vrai, la Religion fut appelée dans les colléges de la Restauration; mais, reléguée au fond de son sanctuaire, sur un autel abandonné, que pouvait-elle si ce n'est prier, et comme Rachel, verser des larmes intarissables sur le sort de ses enfants que trop souvent le vice et l'impiété disputaient à sa tendresse maternelle et dévoraient sous ses yeux? Notre siècle ignore donc la Religion, alors même qu'il en comprend les besoins et qu'il se sent porté vers elle. Cette tendance lui vient surtout de cet instinct de vie qui se réveille plus vif dans le cœur des peuples, comme dans celui des

individus, à mesure que le danger est plus grand. Mais ce noble sentiment pourrait encore facilement l'égarer, si on ne prenait soin de faire luire à ses yeux dans toute sa pureté, le flambeau de la véritable doctrine. »

Ce malheur, nous avons essayé de le prévenir.

Une autre calamité que nous devons, comme l'indifférence, aux raisonnements impertinents du dernier siècle, c'est de croire que la Religion est une chose accessoire dans le monde, et Jésus-Christ une espèce de monarque détrôné qui ne mérite plus d'être consulté, ni respecté, ni obéi; et notre siècle, qui ne se doute de rien, prend ce grossier mensonge pour un oracle, il en fait la règle de sa conduite. De là, les châtiments multipliés et les révolutions sanglantes dont la terre est la victime. Or, de notre enseignement :

Il résulte 1° que loin d'être une chose accessoire dans le monde, le Christianisme est au contraire l'ame de tout, le centre auquel tout se rapporte, le pivot autour duquel

roule tout le gouvernement de l'univers. Comme le soleil attire à lui tous les astres et les entraîne dans son immense orbite ; de même la Religion, vrai soleil de la création, emporte dans son mouvement et les empires, et les rois, et les peuples, et cette infinie variété de causes éloignées ou prochaines qui contribuent à la formation ou à la dissolution des monarchies, les arts, les sciences, la littérature, la paix, la guerre, les défaites et les victoires ; en un mot, les hommes et leurs passions, et leurs vertus, et leur vie toute entière : de telle sorte que le Christianisme est le dernier mot de toutes choses.

Il résulte 2° que loin d'être un monarque détrôné qui ne mérite plus ni égards, ni respect, ni obéissance, Jésus-Christ est le roi immortel des siècles ; que c'est lui qui élève les empires et qui les abaisse ; qui les glorifie et les conserve s'ils sont dociles à ses lois ; ou qui les brise comme des vases d'argile s'ils osent lui dire comme les Juifs : *Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous.*

En effet, pour le lecteur attentif de ce Catéchisme, le monde se partage en deux grandes

époques. D'abord les temps antérieurs au Messie; et cette longue période de quarante siècles, y compris la grande semaine de la création, se résume en quatre mots : *Tout pour Jésus-Christ*; c'est-à-dire pour l'établissement de son empire, *Jésus-Christ pour l'homme, l'homme pour Dieu.* Devant ses yeux passent tous les événements particuliers ou étrangers au peuple juif, et tous ces événements roulent à Jésus-Christ, comme les grands fleuves roulent à l'Océan. Ensuite les temps postérieurs au Messie; et quatre paroles semblables résument les dix-huit siècles écoulés depuis la naissance de l'enfant de Bethléem : *Tout pour Jésus-Christ*; c'est-à-dire pour la conservation et la propagation de son empire, *Jésus-Christ pour l'homme, l'homme pour Dieu;* en sorte que toute la création descendue de Dieu y remonte sans cesse, par l'intermédiaire de Jésus-Christ, à moins qu'elle ne soit dégradée.

Vous croyez peut-être que cette partie de la création qui se dégrade, c'est-à-dire qui se révolte contre Jésus-Christ, se soustrait à son empire et cesse de contribuer à sa gloire;

détrompez-vous. Créateur de toutes choses, Dieu dit à chaque roi, à chaque peuple en le tirant du néant, comme il le dit à l'univers, comme il le dit à l'enfant nouveau-né : Tu es créé et mis au monde pour connaître, aimer et servir Jésus-Christ mon Fils, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, à qui j'ai donné toutes les nations en héritage ; voilà ta loi. Pour toi bonheur et gloire si tu l'observes ; honte et malheur si tu la violes ; mais, quel que tu sois, observateur ou violateur de cette loi immuable, tu n'en contribueras pas moins à la gloire de mon Fils, tu n'en seras pas moins sous sa main puissante.

Et voilà que l'histoire à la main, nous montrons cette loi s'accomplissant avec une précision rigoureuse. Depuis le peuple juif jusqu'à l'empire français, nous voyons, à point nommé, les nations heureuses tant qu'elles reconnaissent Jésus-Christ pour leur roi, et malheureuses du moment où elles se révoltent contre lui.

Cet imposant tableau, nous le terminons par l'histoire contemporaine de cet homme puissant, qui fit naguère trembler

le monde au seul bruit de son nom. Appelé de Dieu pour rendre un peu de vie au peuple français agonisant, cet homme rassemble dans sa main de fer les éléments dispersés de l'antique monarchie, il rebâtit le sanctuaire, il triomphe, il grandit tant qu'il se montre le serviteur fidèle du Grand-Maître qui l'a fait venir. Mais à peine a-t-il heurté contre la Pierre, que son étoile pâlit, sa puissance l'abandonne; d'immenses désastres flétrissent ses lauriers; et dépouillé de tout, et devenu moins qu'un homme, il s'en va expier au milieu de l'Océan le crime de sa rébellion contre l'Agneau dominateur. Du haut du rocher solitaire où il expire, il crie aux rois et aux peuples : Que mon exemple vous serve de leçon; nul n'est fort contre Dieu; soyez les instruments dociles du Seigneur et de son Christ, où comme moi vous serez brisés.

C'est ainsi que se montre dans tous les siècles la royale puissance de Jésus-Christ; c'est ainsi que les empires et leurs monarques, qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent

pas, sont tributaires de sa couronne. S'ils sont dociles à ses lois, s'ils le servent avec fidélité, il les conserve et les glorifie, et leur bonheur affermit son empire en apprenant aux autres à l'aimer; s'ils osent se révolter contre lui, il les brise, et le retentissement de leur ruine, et le spectacle des maux qui les accablent, affermit son empire en apprenant aux autres à trembler devant lui.

Telle est la philosophie qui ressort avec éclat de l'enseignement complet de la Religion. Philosophie admirable! parce qu'elle est vraie, et vraie parce qu'elle est toute chrétienne; philosophie bien propre à guérir notre siècle! car aujourd'hui plus que jamais elle peut confirmer ses leçons par des exemples authêntiques; philosophie vraiment divine! qui remplit l'ame de religion en nous montrant le souverain Modérateur des mondes, assis sur son trône immuable, tenant entre ses mains les rênes de tous les empires, et faisant servir les rois et les peuples, et les projets et les passions des hommes, à l'accomplissement de cet unique dessein : la Rédemption du genre humain par Jésus-Christ.

Il y a, ne le croyez-vous pas? dans ce simple aperçu, de quoi renverser par la base toutes les théories si peu philosophiques dont notre époque est inondée, et dont nous sommes les tristes victimes. Il y a aussi, ce nous semble, de quoi agrandir sans mesure l'horizon de l'intelligence, et élever le génie jusqu'aux plus hautes régions de la vérité.

Enfin, notre siècle est travaillé d'un autre mal produit comme le précédent, par sa déplorable ignorance. C'est la manie de réformer la Religion, de l'arranger suivant les opinions mobiles du moment, d'y prendre et d'y laisser; en un mot, de faire un Christianisme *à toute main*. Quel remède à ce mal? Le meilleur, sans contredit, c'est encore l'exposition complète de la Religion.

De cet enseignement universel, comme le veut saint Augustin, il résulte que le Christianisme n'est pas l'ouvrage de l'homme, mais de Dieu: qu'il n'est pas sorti imparfait des mains de son auteur, mais parfait; que s'il a demandé des développements, ce n'est pas à l'homme, mais à Dieu, et à Dieu seul

qu'il appartient de les donner; enfin, que le Christianisme immuable comme Dieu, est, dans sa manifestation, aussi ancien que les temps, et aussi durable que l'éternité; parce que Jésus-Christ, qui en est le fondement et la vie, était hier, qu'il est aujourd'hui, et qu'il sera aux siècles des siècles. De là, cette conséquence nécessaire, qu'il n'y a jamais eu, qu'il ne peut y avoir, et qu'il n'y aura jamais qu'une seule vraie Religion, comme il n'y a et ne peut y avoir qu'un seul Médiateur entre Dieu et les hommes.

Ainsi est tranchée d'un seul coup la racine des différentes sectes qui, toutes, sont fondées sur la possibilité d'un culte nouveau; c'est-à-dire sur la prétendue insuffisance ou altération du culte véritable; en définitive, sur l'existence possible d'une religion *autre* que le Christianisme actuel; supposition aussi dangereuse qu'absurde, renouvelée de nos jours par certains esprits, dignes de défendre une meilleure cause.

C'est ainsi que la Religion, présentée telle qu'elle doit l'être, suffit pour dissiper toutes

les erreurs que les passions de l'homme ou sa faiblesse peuvent lui opposer dans la suite des siècles : de même, qu'il suffit au soleil de se montrer sur l'horizon, brillant de tous ses feux, pour dissiper et les ombres de la nuit, et les nuages que les vents déchaînés amoncèlent sur son passage.

4° Cet enseignement a le précieux avantage de mettre la Religion, dans tout ce qu'elle a de plus merveilleux, de plus convaincant et de plus aimable, à la portée des plus faibles intelligences. La Religion est fondée sur des faits; je dis mal, la Religion toute entière n'est qu'une longue suite de faits, tour à tour simples ou sublimes, gracieux ou terribles, mais toujours éclatants comme le soleil ; donc, son enseignement doit être tout historique : tel est le nôtre.

Si quelquefois l'explication nécessaire d'un dogme ou d'un précepte emporte la plus grande partie de la leçon, nous avons soin d'y joindre comme éclaircissement ou confirmation pratique un ou plusieurs traits d'histoire, analogues au sujet traité. De cet enseignement tout historique, nous n'obte-

nons pas seulement l'avantage d'être compris des jeunes Chrétiens; mais encore celui de former leur cœur à la vertu, en leur faisant faire connaissance avec leurs modèles et leurs pères dans la Foi, les Patriarches, les Prophètes, les Martyrs et les principaux Saints de tous les âges. Est-il un meilleur moyen de nourrir leur tendre imagination d'images plus gracieuses et plus pures, leur mémoire de souvenirs plus salutaires et de leur tracer plus sûrement la route de la vie; enfin, de leur faciliter l'intelligence des livres de piété et des instructions pastorales, où l'on parle si souvent des grands personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament à des gens qui les connaissent moins que les héros de l'antiquité profane, ou les divinités de la fable?

De là encore un autre avantage, remède nouveau à l'indifférence de notre siècle; c'est de montrer la place importante qu'occupent dans le plan de la Rédemption, c'est-à-dire du bonheur même temporel de l'univers, le Sacerdoce aujourd'hui si dédaigné, les Saints qu'on ose accuser de

folie, et surtout ces Ordres religieux dont l'utilité si incontestable est néanmoins si souvent et si ridiculement contestée depuis un demi-siècle par les hommes d'argent, qui ne connaissent d'autres lois que celles de la mécanique, d'autre vie que celle du comptoir; par les démagogues, ennemis jurés de tout ce qui conserve l'image de l'ordre; enfin, par les ambitieux dont la cupidité convoite bassement leurs demeures et leurs biens.

5° Enfin, cet enseignement offre le plus efficace de tous les remèdes à la double indifférence de notre siècle. Non-seulement il fait connaître le Christianisme dans son magnifique ensemble, mais encore il le fait aimer.

Notre siècle ne sait plus aimer, car il n'aime pas ou il aime mal. La violation de cette loi primordiale est la cause des bouleversements inouïs dont la terre est la victime : le désordre est toujours en proportion avec la violation de la loi. Il serait bientôt guéri, ce siècle infortuné, s'il voulait ouvrir son cœur à l'amour; mais l'amour c'est Dieu, *Deus charitas est.*

Pour l'aider à accomplir cet acte salutaire, notre enseignement lui fait apprécier et comme toucher au doigt les bienfaits de Dieu ou de la Religion à l'égard de chacun de nous et de chaque partie de notre être, dans toutes les positions et dans tous les âges, en sorte qu'il demeure démontré que, attaquer le Christianisme, le mépriser, l'abandonner, rester indifférent à ses prescriptions salutaires, ce n'est pas seulement une ingratitude, mais un suicide.

C'est ainsi que l'enseignement de saint Augustin, faisant connaître le véritable esprit de la Religion qui est l'amour, développe dans l'ame de l'enfant ce sentiment divin, bien plus que la crainte. Nous ne sommes plus les esclaves du Sinaï, mais les fils du Calvaire. Pour les bien-aimés du Verbe fait chair et devenu notre frère, nous voulons que Dieu soit bien moins un juge irrité, un maître sévère, qu'un père tendre et un ami. De là, le soin continuel que nous prenons de présenter la Religion, ce qui est vrai, comme un immense bienfait. Rien de plus important surtout que de faire envisa-

ger, sous ce point de vue, les commandements de Dieu et de l'Église. N'est-ce pas peut-être pour avoir été habitués dès leur enfance à les regarder comme un joug pénible, qu'un si grand nombre les foulent aux pieds? De là encore le même soin à faire ressortir de chaque fait, de chaque explication, cette grande vérité : DIEU AIMANT LES HOMMES.

Depuis Adam jusqu'à nous, tous les temps sont appelés en témoignage. A chaque siècle nous demandons : Dieu vous a-t-il aimé? et chaque siècle nous répond en offrant à nos regards les preuves nombreuses et spéciales de l'amour de Dieu pour lui. Si donc vous considérez d'un seul coup d'œil l'exposé de la Religion pendant les quatre années de ce cours, vous aurez de toutes les histoires imaginables la plus touchante et la plus variée, l'histoire complète de la charité de Dieu pour l'homme. Sur quelque point de la durée des âges que vous arrêtiez vos regards, vous rencontrerez la preuve sensible de cette vérité, capable d'amollir un cœur de bronze :

DIEU EST UN PÈRE QUI A CRÉÉ L'HOMME PONTIFE ET ROI DE L'UNIVERS, QUI L'A COMBLÉ DE GLOIRE ET DE BONHEUR; ET QUI, APRÈS AVOIR ÉTÉ INDIGNEMENT OUTRAGÉ PAR CETTE CRÉATURE FAVORITE, N'A PAS CESSÉ UN SEUL INSTANT, MALGRÉ TANT D'INGRATITUDE, DE TRAVAILLER, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE, A RÉPARER LE MAL QUE CET ENFANT COUPABLE S'EST FAIT A LUI-MÊME EN SE SÉPARANT DE SON PÈRE, DE LE CONSOLER, DE L'ENCOURAGER, DE REMUER LE CIEL ET LA TERRE POUR LUI FOURNIR LES MOYENS DE RECOUVRER SON BONHEUR PERDU.

Magnifique histoire qui, pour le cœur, résume Dieu, l'homme, le monde, le temps et l'éternité par un seul mot : AMOUR ;

Comme pour l'esprit, elle résume toutes ces choses par un seul mot : CHRIST.

Christ et Amour ! voilà les deux mots qui renferment tout notre enseignement quant à l'esprit et quant à la lettre. C'est pour cela que ces deux mots divins sont placés comme épigraphe à cet ouvrage. Puissent-ils être l'éternelle devise des esprits et des cœurs !

Un mot seulement sur la forme que nous avons donnée à cet ouvrage. Chaque partie renferme cinquante-deux leçons : une pour chaque dimanche de l'année. Il nous a paru plus utile de faire des narrations suivies que de couper nos leçons par des demandes et des réponses. De cette manière, le Catéchisme peut servir de livre de lecture aux personnes plus avancées, en même temps que le résumé par demandes et par réponses qui suit chaque instruction, peut en faciliter l'intelligence et aider la mémoire. Nous imprimons à part cet abrégé destiné aux enfants. C'est un texte qu'ils apprennent par cœur et dont le Catéchiste trouve le développement dans le grand ouvrage ou dans les auteurs que nous avons cités, sur chaque sujet, avec toute la précision possible.

FIN DE L'INTRODUCTION

CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE.

PREMIÈRE PARTIE.

Ire LEÇON.

ENSEIGNEMENT VOCAL DE LA RELIGION.

Le vieux Berger. — Nécessité du Catéchisme de Persévérance. — Signification de ce mot Catéchisme. — Souvenirs qu'il rappelle. — Les Patriarches et les premiers Chrétiens. — Raisons de l'enseignement vocal de la Religion.

Un voyageur venu d'un pays lointain, se trouva au commencement de la nuit à l'entrée d'une vaste forêt; il ne pouvait ni reculer ni s'arrêter, force lui était de la traverser pendant les ténèbres. Comme il allait s'enfoncer dans cette redoutable obscurité, il aperçut un vieux berger à qui il demanda le chemin. Hélas! lui dit le berger, il n'est pas facile de vous l'indiquer; la forêt est coupée de mille sentiers qui se croisent, qui tournent, qui se ressemblent à peu près, et qui, tous, un seul excepté, aboutissent à l'abîme. — A

quel abîme, demanda le voyageur? — A l'abîme qui enceint toute la forêt. Ce n'est pas tout, continua le berger, la forêt n'est pas sûre, elle est remplie de voleurs et de bêtes féroces; il y a entre autres un énorme serpent qui fait d'étranges ravages, peu de jours se passent sans que nous trouvions les restes de quelques malheureux voyageurs dont il a fait sa proie. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il faut nécessairement traverser cette forêt pour arriver au lieu où vous allez. Touché de compassion, je me suis placé à l'entrée de ce dangereux passage, pour instruire et protéger les voyageurs : de distance en distance sont mes fils qui, animés des mêmes sentiments que moi, accomplissent la même fonction. Je vous offre mes services et les leurs; si vous voulez, je vais vous accompagner.

L'air de candeur du vieux berger, le ton de vérité qui respire dans ses paroles, donnent confiance au voyageur; il accepte. D'une main le berger prend une lampe qu'il enferme dans une forte lanterne, de l'autre il saisit le bras du voyageur, et les voilà partis.

Après avoir cheminé quelque temps, le voyageur sent ses forces défaillir. — Appuyez-vous sur moi, lui dit son fidèle conducteur. — Le voyageur soutenu continue sa marche. Bientôt la lampe ne jette plus qu'une faible clarté. — L'huile manque, dit-il au berger, notre lumière va s'éteindre, qu'allons-nous devenir? — Rassurez-vous, lui répond le vieillard, bientôt nous allons trouver un de mes fils qui remettra de l'huile dans notre lampe. Il ne le trompait pas, un flambeau se fait

apercevoir à quelque distance, il éclaire une petite cabane en maçonnerie, placée au bord du chemin. A la voix bien connue du berger, la porte s'ouvre, un siége est offert au voyageur fatigué ; quelques mets simples, mais substantiels, réparent ses forces. Après une halte de trois quarts d'heure, il continua sa route, conduit par le fils du vieillard.

De loin en loin, le voyageur rencontre de nouvelles cabanes, reçoit de nouveaux soins et trouve de nouveaux guides ; il marche ainsi la nuit entière. Les premières clartés de l'aube blanchissaient l'horizon lorsqu'il arrivait sans accident à l'extrémité de la dangereuse forêt. C'est à ce moment qu'il connut toute l'étendue du service que le berger et ses enfants lui avaient rendu. A ses yeux s'offre un affreux abîme au fond duquel il entend le bruit sourd et lointain d'un torrent. — Voilà, lui dit son guide, l'abîme dont mon père vous a parlé ; on n'en connaît pas la profondeur, il est toujours couvert de brouillards épais que l'œil ne saurait percer.

En disant ces mots, il pousse un profond soupir, et, du revers de la main, il essuie deux grosses larmes qui coulent sur ses joues. — Vous êtes affligé, lui dit le voyageur. — Hélas ! comment ne le serais-je pas ? puis-je voir cet abîme sans songer à tant de malheureux qui chaque jour viennent s'y perdre ? Nous avons beau, mon père et nous, leur offrir nos services, bien peu les acceptent. La plupart, après avoir marché quelques heures sous notre conduite, nous accusent de vouloir leur donner de vaines frayeurs ; ils méprisent nos conseils, ils

nous quittent; mais bientôt ils s'égarent et périssent misérablement dévorés par le grand serpent, ou assassinés par les voleurs, ou engloutis dans cet abîme, car il n'y a pour le traverser que ce petit pont qui est là devant vous, et nous seuls connaissons le chemin qui y conduit. Passez-le avec assurance, dit-il, en se tournant vers le voyageur et l'embrassant avec tendresse, de l'autre côté il fait grand jour, là est votre patrie. Le voyageur, pénétré de reconnaissance, remercie son guide charitable, lui promet de ne jamais l'oublier, et, s'avançant d'un pas rapide, il franchit le petit pont: quelques heures après, il se reposait délicieusement au sein de sa famille bien-aimée.

Jeunes Chrétiens, cette histoire vous fait toucher au doigt la nécessité des Catéchismes de Persévérance dont je vais vous parler. Vous aussi, n'êtes-vous pas des voyageurs venus d'un pays lointain? cette forêt, c'est le monde, c'est la vie que vous avez à traverser; ces voleurs, les ennemis de votre salut; cet énorme serpent qui fait tant de ravages, le démon; cet abîme ténébreux et sans fond, l'Enfer; tous ces chemins qui traversent la forêt dans tous les sens, sont les routes, hélas! trop nombreuses qui conduisent au malheur éternel; l'unique sentier qui aboutit au petit pont, c'est l'étroite voie du Ciel. Quant à ce charitable berger qui se tient à l'entrée de la forêt et qui offre son bras et sa lampe au voyageur, vous comprenez sans peine qu'il représente ce divin Pasteur, descendu du Ciel pour secourir et éclairer tout homme venant en ce monde; les fils qui secondent le

généreux vieillard dans son charitable ministère, ce sont les ministres du Seigneur, dévoués comme lui à la garde et à la conduite de l'homme voyageur ; cette lampe allumée dans la main du berger et de ses enfants, c'est le flambeau de la foi qui, suivant l'expression de saint Pierre, brille comme une lampe dans les ténèbres. Inutile de vous expliquer ce que figurent et cet homme docile aux avis du sage vieillard et ces autres qui refusent ses services et sa lumière. Dans le cours du voyage, la lampe menace de s'éteindre, l'huile manque ; c'est ici l'allégorie dont il importe le plus de vous faire connaître le sens.

Le flambeau de la Religion a été allumé et remis en vos mains par les instructions antérieures à la première communion ; mais, ne vous offensez pas si je vous le dis, l'huile manquera bientôt à votre lampe. Que sont en effet les leçons de votre première enfance? Nécessairement très-élémentaires, ces instructions n'ont pu vous donner qu'une connaissance bien superficielle, bien incomplète de la science que vous devez le mieux posséder. Je ne dirai pas que la légèreté de l'âge, la dissipation, vous ont plus d'une fois empêchés de les comprendre et de les retenir ; non, je ne vous le dirai pas, votre conscience vous le dira pour moi.

Elle vous dira, elle vous dit qu'il y a dans la Religion une foule de choses que vous ne connaissez pas bien et même pas du tout ; elle vous dit qu'il est de la plus grande témérité de vouloir traverser le désert de la vie, entrer dans le monde avec ce faible bagage de

connaissances religieuses ; elle vous montre de toutes parts une multitude de jeunes gens et de jeunes personnes devenus victimes de cette imprudence ; elle vous dit que la connaissance de la Religion est plus nécessaire aujourd'hui que jamais, 1° parce qu'il existe aujourd'hui un plus grand nombre de personnes qui n'étudient pas, qui ne connaissent pas, qui n'aiment pas, qui ne pratiquent pas la Religion; qui vivent comme s'il n'y avait point de Dieu, point de Paradis, point d'Enfer, point d'Éternité; comme si elles n'avaient ni ame à sauver, ni devoirs à remplir ; qui attaquent même les vérités de la Religion, qui se moquent de ceux qui la pratiquent ; 2° parce qu'au nombre de ces personnes malheureuses, il en est peut-être qui vous sont bien chères. Et qui sait? C'est peut-être vous que la Providence destine à les éclairer et à les ramener à Dieu. Quel reproche n'auriez-vous pas à vous faire, si vous manquiez à cette noble vocation ! Et pourriez-vous la remplir si vous étiez incapables de rendre compte de votre foi afin d'éclairer la leur? Or, vous le sentez bien, avec les seules connaissances que vous possédez maintenant, cette tâche serait au-dessus de vos forces ; 3° parce que dans les jours mauvais où le Ciel a placé votre existence, bien des misères, bien des douleurs, peut-être de grandes infortunes vous attendent sur le chemin de la vie.

Pour vous consoler, ne comptez pas sur les hommes, la Religion seule pourra verser sur vos plaies un baume salutaire ; seule, elle pourra vous donner encore un peu de joie parmi tant de chagrins ; seule,

elle vous restera fidèle quand tous les autres vous auront abandonnés ; seule, elle adoucira le pain de vos larmes ; seule, elle remuera de sa main maternelle votre couche douloureuse ; seule, elle soutiendra votre courage en vos derniers moments ; mais si la Religion est pour vous une inconnue, une étrangère, si vous ne comprenez pas sa langue, si vous ne connaissez pas son cœur de mère, que pouvez-vous en attendre? Et, je le répète, vous ne la connaissez pas encore, et si vous cessez de l'étudier, dans peu d'années vous ne la connaîtrez plus du tout : ma parole, ici est la parole de l'expérience ; 4° parce que les fausses maximes, aujourd'hui plus nombreuses que jamais, et que vous entendrez chaque jour retentir pompeusement à vos oreilles ; parce que le relâchement, la corruption, l'indifférence générale, les scandales de toute espèce que vous rencontrerez à chaque pas et sous toutes les formes, la voix séduisante de vos propres passions, les orages terribles qui bientôt s'élèveront dans votre faible cœur; en un mot, parce que le monde, le démon, vos propres penchants sont ligués pour vous perdre.

Au milieu de tant d'orages, débiles roseaux, comment vous soutiendrez-vous? Au milieu de tant d'ennemis, soldats désarmés, comment vaincrez-vous? Au plus épais de la nuit, le flambeau divin menacera de s'éteindre, à moins que vous ne trouviez un moyen de l'entretenir en donnant à sa flamme un nouvel aliment. Or, ce moyen vous attend sur la route, il ne tient qu'à vous d'en profiter : ce moyen, c'est le Catéchisme de Persévérance.

Oh ! que cette salutaire institution est bien nommée,

Catéchisme de Persévérance! Oui, Catéchisme où vous trouverez tous les moyens de persévérer. Là, vous recevrez des instructions plus fortes, plus suivies, plus en rapport avec vos besoins du moment et les progrès de votre intelligence; instructions salutaires qui non-seulement entretiendront, mais encore développeront ces premiers enseignements que vous avez reçus jusqu'ici. C'est ainsi qu'une huile nouvelle étant souvent remise dans votre lampe, vous ne craindrez point de rester sans lumière au milieu des ténèbres et de perdre l'unique sentier qui conduit au pont de l'abîme.

Là, vous trouverez dans les ministres du divin Berger, des guides sûrs et pleins de charité. Leurs sages conseils seront à votre ame ce que furent au voyageur défaillant et le bras du vieillard, et la cabane hospitalière, et les mets restaurants. C'est ainsi que constamment guidés, protégés, vous traverserez sans accident la dangereuse forêt.

Mais le Catéchisme de Persévérance n'est pas seulement utile en ce qu'il augmente votre instruction et entretient l'huile dans votre lampe, son plus précieux avantage est de soutenir votre faible vertu. En toutes choses, l'union fait la force. Eh bien! au Catéchisme de Persévérance, vous trouverez cette force, soit dans les bons exemples, soit dans les prières d'un grand nombre d'enfants avec qui vous ne ferez qu'un cœur et qu'une ame. Sans cette union, voyageurs isolés, vous traverserez bien difficilement le désert de la vie. Vous allez me comprendre.

Lorsque les voyageurs ont résolu de s'enfoncer dans les vastes déserts de l'Afrique, ils se réunissent en grand nombre, ils forment des caravanes ; s'ils entreprenaient seuls ce périlleux trajet, ou ils périraient de fatigues et de besoin, ou ils deviendraient la victime des Arabes vagabonds qui errent dans ces sables brûlants, ou des monstrueux serpents qui les habitent ; réunis, ils n'ont presque rien à craindre. D'abord, les provisions ne leur manquent pas, les guides non plus ; ensuite, ni les Arabes ni les serpents n'osent les attaquer, ou s'ils font quelques tentatives, les voyageurs les repoussent sans peine. Je ne saurais trop vous le répéter, mes tendres amis, vous avez à traverser un désert mille fois plus dangereux que ceux de l'Afrique. Seuls, vous périrez probablement ; réunis à d'autres, le trajet perd pour vous ses plus grands dangers. Or, c'est au Catéchisme de Persévérance que vous trouverez cette compagnie de jeunes voyageurs qui ont le même chemin à faire et qui, si vous le voulez, le feront avec vous.

Mais peut-être que ce nom de Catéchisme vous inspire du dégoût, en réveillant dans votre esprit je ne sais quelle idée peu agréable et peu flatteuse : des instructions métaphysiques, sèches, arides ; l'ennui de les écouter, la difficulté de les retenir, enfin le souvenir de choses que vous vous flattez de savoir assez bien peut-être, pour les enseigner aux autres ; il vous semble en un mot qu'en vous parlant de Catéchisme, on veut vous faire rétrograder. Voilà bien des jugements, j'allais dire des préjugés : encore un instant, veuillez m'entendre.

Ailleurs, le mot de Catéchisme peut avoir la signification pénible que vous lui donnez ; mais ici, sa signification est bien différente. Sous ce nom vulgaire se cache la plus belle histoire que vous ayez jamais lue, l'instruction la plus variée et la plus complète que vous puissiez désirer, l'une et l'autre présentées à votre esprit, à votre cœur, à votre imagination, sous une forme capable de vous intéresser et de vous plaire. Il n'est pas jusqu'à ce nom de Catéchisme qui ne rappelle, comme vous allez voir, de bien touchants souvenirs.

Catéchisme veut dire *enseignement vocal*[1]. Il s'entend surtout de l'enseignement élémentaire de la Religion. Or, la Religion fut enseignée de vive voix, à l'exclusion de toute autre manière, depuis le commencement du monde jusqu'à Moïse, et depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'après les persécutions. Ainsi, ce mot nous rappelle tout à la fois la tente mobile du désert et les catacombes de Rome; les mœurs simples et pures des Patriarches, et les mœurs plus belles encore de nos Pères dans la Foi. Cette manière d'enseigner, beaucoup plus intéressante que la lecture, convenait parfaitement aux premiers âges du monde. Le Patriarche voyageait toujours avec sa famille. Sa longue vie lui donnait le moyen de bien instruire ses enfants. Abraham avait vécu plus d'un siècle avec Sem; Isaac avait soixante-quinze ans quand Abraham mourut. L'histoire ne dit

[1] St. Cyrill. *Catéch.* — Ducange, *Dict.* au mot *Catechisari.*

pas qu'il l'ait jamais quitté. Il en est de même à proportion des autres Patriarches.

Ainsi, la mémoire des choses passées se pouvait aisément conserver par la seule tradition des vieillards qui aiment naturellement à raconter, et qui en avaient tant de loisir. D'ailleurs, les Patriarches étaient soigneux de perpétuer le souvenir des événements considérables par des autels, des pierres dressées, et d'autres monuments solides. C'étaient là les livres immortels que leurs descendants expliquaient à leurs petits-fils. Voyez ; Abraham éleva des autels en divers lieux où Dieu lui était apparu[1]. Jacob consacra la pierre qui lui avait servi de chevet pendant le songe mystérieux de l'échelle[2], et nomma Galaad le monceau de pierre qui fut le signe de son alliance avec Laban[3]. A ces exemples on peut en ajouter beaucoup d'autres.

Les noms qu'ils donnaient à ces lieux ou à ces monuments, exprimaient toute l'histoire de l'événement dont ils avaient été le théâtre. Et quand la famille patriarchale arrivait avec ses nombreux troupeaux auprès du puits de Rachel ou de la pierre de Bethel, les enfants demandaient avec empressement ce que signifiaient ces noms et ces pierres. Au signal du Patriarche, tous s'asseyaient attentifs à l'ombre d'un palmier, et le vieillard en cheveux blancs racontait une histoire doublement intéressante, car c'était une histoire de famille et une histoire religieuse.

[1] *Gen.* XXVIII. 48.
[2] *Id.* XXXI. 48.
[3] *Id.* XXVI. 18. — *Voyez* Fleuri, *Mœurs des Israélites*, *p.* 8.

Ainsi furent transmises de génération en génération les grandes vérités religieuses que Dieu avait révélées au premier homme. Pendant plus de deux mille ans l'enseignement de la Religion fut exclusivement vocal : c'est le Catéchisme primitif.

Ce même enseignement reparut au commencement de l'ère chrétienne. Le divin Rédempteur du monde, le Précepteur de toutes les nations, enseigna de vive voix. Il n'a rien écrit. Ce ne fut que plusieurs années après sa glorieuse Ascension que les Apôtres fixèrent sa doctrine par l'Écriture. Mais il faut remarquer que l'enseignement n'en était pas moins vocal. Les Évangiles, les Épîtres des Apôtres, n'étaient jamais remis aux mains de ceux qu'on voulait initier à la Religion ; cela pour plusieurs raisons. D'abord, parce que l'enseignement de vive voix était bien plus facile, bien plus sûr et bien plus en rapport avec l'esprit peu éclairé des Néophytes ; ensuite, parce qu'on ne voulait pas exposer les livres saints à tomber entre les mains des profanes. On obéissait en cela au commandement exprès du Sauveur qui avait dit : Prenez garde de ne pas jeter vos perles devant les pourceaux. Enfin, on craignait que les Catéchumènes, venant à se dégoûter, ne prissent occasion des connaissances qu'ils auraient reçues pour livrer les mystères du Christianisme à la dérision, les altérer et provoquer, par leurs calomnies, les persécutions des Payens.

C'est pour cela qu'on les instruisait uniquement de vive voix, et encore avec beaucoup de réserve. Il est

indispensable de connaître cet usage sacré de nos Pères dans la Foi, pour comprendre 1° ces paroles qui reviennent si souvent dans leurs discours : *les initiés savent ce que je veux dire*[1] ; 2° la raison pour laquelle on renvoyait de l'Église les Catéchumènes avant de commencer l'offrande du saint Sacrifice; 3° la raison pour laquelle les Pères ont parlé si rarement dans leurs écrits de certaines vérités ; 4° enfin, la raison pour laquelle l'enseignement de la Religion s'appelait alors Catéchisme.

A l'imitation des Patriarches qui donnaient aux lieux mémorables des noms qui rappelaient l'événement qui s'y était accompli, les premiers Chrétiens avaient aussi leur écriture monumentale. Pour suppléer aux livres, ils avaient gravé sur les parois des catacombes, sur leurs lampes, sur leurs bagues, sur mille objets servant à leur usage, les principaux traits de l'Ancien Testament, et quelques-uns du Nouveau. Nous verrons tout cela dans la troisième partie du Catéchisme.

Lors donc qu'un Payen ou un Juif demandait à embrasser le Christianisme, on n'avait garde de lui remettre entre les mains un livre sacré, ou de l'instruire à fond des vérités de la Foi. On s'attachait à faire sentir à l'un et à l'autre l'insuffisance de la loi de Moïse, ou la vanité des idoles, aussi bien que l'absurdité de la philosophie profane. On leur enseignait outre cela les préceptes moraux de l'Evangile, et les dogmes généraux de notre Religion, tels que l'unité de Dieu, le jugement universel, la résurrection générale, et l'histoire de l'Ancien et du Nouveau

[1] St. Cyrill. *de Jérusalem, catéch.*. etc., etc., etc.

Testament; mais on ne leur parlait pas du reste. Ce n'était même qu'après de longues épreuves, et au moment de recevoir le baptême, qu'on leur enseignait le Symbole et l'Oraison dominicale. Cette instruction se donnait dans des assemblées particulières appelées *scrutins*, parce qu'on y examinait la Foi et les dispositions de ceux qui devaient être baptisés. Là seulement on leur donnait le Symbole et l'Oraison dominicale par écrit. On les obligeait à les apprendre par cœur. Huit jours après, au scrutin suivant, ils devaient les réciter et remettre l'écrit qui les contenait, de peur qu'il ne tombât entre des mains profanes. Cela s'appelait la *reddition* du Symbole[1].

Enfin, lorsque les Catéchumènes avaient été suffisamment éprouvés, et qu'ils paraissaient dignes de recevoir le Baptême, dont ils persistaient à solliciter la grace, on les réunissait aux Fonts baptismaux, la veille de Pâque ou de la Pentecôte, nuits solennelles et brillantes, consacrées généralement à la régénération des adultes. C'est là qu'avant de les plonger dans l'eau sainte, l'Évêque leur expliquait à découvert la nécessité et les effets du premier des Sacrements. Au sortir des eaux baptismales on les conduisait, vêtus d'une robe blanche, aux Fidèles assemblés, dont ils allaient dorénavant augmenter le nombre. L'Évêque alors montait en chaire, et, tirant le voile qui jusque-là leur avait dérobé les mystères saints, les exposait au jour devant les Néophytes; et les ins-

[1] St. Aug. *Serm.* 213.

tructions sur l'institution, la nature et les effets de l'Eucharistie, sur les sentiments de foi vive, de piété et d'amour que demandait d'eux la participation à ces augustes mystères, se continuaient chacun des jours de la première semaine. Telle fut la pratique générale de l'Église jusqu'au cinquième siècle[1].

Telle est aussi la signification et l'origine du mot Catéchisme ; tels sont les souvenirs précieux qui s'y rattachent. Puisse ce mot, lorsqu'il retentit à nos oreilles, porter dans nos cœurs la pensée des premiers âges du monde, des mœurs simples et pures des Patriarches ; la pensée des premiers Chrétiens, de leur respect pour les mystères sacrés, de leurs persécutions et de leurs vertus! car ce mot renferme cette double histoire. Puisse-t-il surtout nous porter à l'imitation des beaux exemples qu'ils nous ont laissés !

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi des Catéchismes de Persévérance. Vous avez voulu, en éclairant mon esprit par la connaissance approfondie de la Religion, soutenir mon cœur dans la pratique des vertus qu'elle commande ; accordez-nous la grace de correspondre à ce grand bienfait, auquel plusieurs devront leur salut.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour

[1] *Voyez*, sur la discipline du secret, *discussion amicale*, *t.* I. *p.* 344.

de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai, avec un grand désir d'en profiter, au Catéchisme de Persévérance.*

PETIT CATÉCHISME.

ENSEIGNEMENT VOCAL DE LA RELIGION.

Q. Quel est le but du Catéchisme de Persévérance?

R Le but du Catéchisme de Persévérance est de faire persévérer dans l'étude et la pratique de la Religion, les enfants qui ont fait la première communion.

Q. Est-il nécessaire de persévérer dans l'étude de la Religion après la première communion?

R. Oui, il est nécessaire de persévérer dans l'étude de la Religion après la première communion : 1° les instructions qui précèdent la première communion sont très-abrégées et s'oublient facilement ; 2° la plupart ne pratiquant plus la Religion, si on ne la connaît pas très-bien on l'aimera peu et on se laissera entraîner au mauvais exemple et on se perdra ; 3° parmi les personnes qui n'accomplissent plus leurs devoirs, il en est peut-être qui nous sont bien chères, leur salut est peut-être attaché à nos conseils et à nos exemples ; 4° enfin notre vie est exposée à bien des peines, la Religion seule peut les consoler ; mais pour cela il faut que nous l'aimions, et pour l'aimer il faut la bien connaître. Le Catéchisme de Persévérance nous procure tous ces avantages.

Q. Est-il nécessaire de persévérer dans la pratique de la Religion après la première communion?

R. Oui, il est nécessaire de persévérer dans la pratique de la Religion après la première communion, parce que celui-là seul, dit Notre Seigneur, sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin. Judas a mal fini, de quoi lui sert-il d'avoir bien commencé? Le Catéchisme de Persévérance est un puissant moyen de persévérer dans la vertu, par les instructions qu'on y reçoit, par les prières et les exemples de ceux qui en font partie.

Q. Que signifie le mot de Catéchisme?

R. Le mot de Catéchisme signifie enseignement vocal ou de vive voix.

Q. Pourquoi appelle-t-on ainsi l'enseignement de la Religion?

R. On appelle ainsi l'enseignement de la Religion, parce que la Religion fut enseignée de vive voix et non par écrit, depuis le commencement du monde jusqu'à Moïse et pendant les premiers siècles de l'Église.

Q. Pourquoi la Religion fut-elle enseignée de vive voix au commencement du monde?

R. La Religion fut enseignée de vive voix au commencement du monde, parce que les hommes vivaient très-long-temps, parce qu'ils étaient très-religieux et que leurs mœurs étaient pures; enfin, parce que cet enseignement est plus facile et plus convenable aux enfants.

Q. Pourquoi le fut-elle encore au commencement de l'Église?

R. Elle le fut encore au commencement de l'Église,

pour plusieurs des raisons précédentes et ensuite par la crainte des Payens. On se gardait bien d'écrire les vérités de la Religion, de peur que les livres ne tombassent entre les mains des Payens, car les ignorants tournent en dérision ce qu'ils ne comprennent pas. On parlait même des mystères de la Religion avec beaucoup de réserve. Le peu de livres religieux qui existaient alors, étaient soigneusement gardés par les Chrétiens qui aimaient mieux souffrir le martyre que de les livrer aux persécuteurs.

Q. Que doit nous rappeler le mot de Catéchisme?

R. Le mot de Catéchisme doit nous rappeler les mœurs pures des Patriarches, les vertus angéliques et les souffrances des premiers Chrétiens, et nous porter à l'imitation de leurs vertus.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi des Catéchismes de Persévérance; vous avez voulu, en éclairant mon esprit par une connaissance approfondie de la Religion, soutenir mon cœur dans la pratique des vertus qu'elle commande. Accordez-nous la grace de correspondre à ce grand bienfait auquel plusieurs devront leur salut.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai, avec un grand désir d'en profiter, au Catéchisme de Persévérance*.

IIe LEÇON.

ENSEIGNEMENT ÉCRIT.

Ancien Testament. — Son but. — Parties dont il se compose. — Intention de Dieu sur son peuple et sur toutes les nations, en faisant écrire l'Ancien Testament. — Tradition. — Nouveau Testament. — Parties dont il se compose. — Tradition. — Inspiration, authenticité, intégrité de l'ancien et du Nouveau Testament.

Pendant le long espace de deux mille ans, la Religion, avant la venue du Messie, fut transmise de vive voix par les pères aux enfants; mais avec les mœurs pures et la longue vie des Patriarches, la simplicité de la foi menaçait de disparaître. Les passions prenaient peu à peu l'empire : en dépravant le cœur, elles aveuglaient la raison. La race d'Abraham aurait peut-être suivi l'exemple des nations étrangères et l'idolâtrie eût régné partout. Dieu qui veillait sur le genre humain, ne voulut pas qu'il en fût ainsi; afin de rendre plus sacré et plus inaltérable l'enseignement de la Religion, il grava sur la pierre sa loi sainte. Moïse écrivit ses ordonnances; Aaron et son Sacerdoce furent chargés d'enseigner la Religion et de la maintenir pure de toute erreur. Dépositaire des livres sacrés, nuit et jour la Synagogue veillait à leur garde et décidait toutes les questions religieuses qui s'élevaient parmi le peuple.

Vinrent ensuite les Prophètes et les autres auteurs inspirés, qui, pour des raisons infiniment dignes de la sagesse infinie, écrivirent leurs prédictions et l'histoire du peuple choisi. Tous ces livres ensemble s'appellent l'*Ancien Testament*. Le mot Testament veut dire alliance. L'Ancien Testament est donc l'alliance que Dieu fit avec l'ancien peuple, c'est-à-dire avec le peuple hébreu en particulier. C'est un magnifique contrat qui contient, d'une part, les volontés et les promesses de Dieu, et de l'autre les engagements d'Israël. Son but, comme celui de toutes les œuvres de Dieu, est d'assurer le bonheur de l'homme sur la terre et dans le Ciel, par le moyen de Jésus-Christ.

L'Ancien Testament se compose de plusieurs parties :

1° Des ouvrages de Moïse divisés en cinq livres : la *Genèse* où se trouve l'histoire de la création et des grands événements qui eurent lieu jusqu'à la sortie d'Égypte ; l'*Exode* qui raconte le voyage miraculeux des Israélites dans le désert et la publication de la loi ; le *Lévitique* où sont marquées toutes les cérémonies de la Religion et toutes les ordonnances concernant les Prêtres et les Lévites ; les *Nombres*, ainsi appelés de ce qu'il commence par le dénombrement des enfants d'Israël. Ce livre contient les plus sages réglements pour maintenir l'ordre et la subordination dans ce peuple voyageur et trop enclin à la révolte ; enfin le *Deutéronome*, c'est-à-dire seconde loi, parce qu'il comprend l'abrégé des lois promulguées auparavant. Ces lois sont rapportées dans ce livre avec des explications et des additions en

faveur de ceux qui n'étaient pas encore nés ou en âge de raison lorsqu'elles furent données la première fois.

2° Des livres historiques qui contiennent l'histoire du peuple de Dieu en général, tels que le livre de *Josué*, celui des *Juges*, les quatre livres *des Rois*, les deux livres appelés *Paralipomènes* , qui sont comme un supplément aux livres des Rois ; le livre d'*Esdras*, celui de *Néhémias* et les deux livres des *Machabées* : ou l'histoire particulière de quelques saints et autres personnages illustres, telles sont les histoires de *Ruth*, de *Tobie*, de *Judith*, d'*Esther* et de *Job*.

En faisant écrire l'histoire de son peuple, Dieu eut pour but :

1° De montrer aux Israélites la fidélité avec laquelle il gardait son alliance. De son côté, jamais il ne manque à ses promesses ; des bénédictions abondantes, une paix profonde, sont le partage de son peuple tant qu'il observe les conditions du contrat. Des châtiments de tout genre fondent sur lui aussitôt qu'il devient prévaricateur.

2° De montrer à tous les peuples que c'est sa providence qui gouverne le monde, et que tenant en ses mains les rênes de tous les empires, il les fait tous servir à l'accomplissement de son immuable dessein, la Rédemption de l'homme par Jésus-Christ. Voilà en général ce que nous apprennent les livres historiques de l'Ancien Testament ; c'est pour perpétuer jusqu'à la fin des temps toutes ces importantes vérités, que Dieu a voulu qu'ils fussent écrits.

3° L'Ancien Testament se compose de livres d'ins-

tructions et de prières, tels sont les *Psaumes de David* au nombre de cent cinquante, les *Proverbes*, *l'Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques*, de Salomon, le livre de la *Sagesse* et l'*Ecclésiastique*. Ce n'était pas assez d'avoir établi les conditions de son alliance avec le peuple d'Israël, Dieu voulut obtenir l'effet de cette alliance qui était de former les cœurs à la vertu. Voilà pourquoi furent écrits les livres dont nous venons de parler ; ils sont remplis des maximes les plus sages, des conseils les plus éclairés et des règles de conduite les plus sûres. Si tous les législateurs anciens ne sont que des enfants comparés à Moïse, tous les sages et tous les philosophes profanes ne sont rien, comparés aux sages inspirés qui ont écrit cet admirable code de morale.

4° Des livres prophétiques, c'est-à-dire des livres des quatre grands Prophètes, *Isaïe*, *Jérémie*, *Ezechiel*, *Daniel*, auxquels on doit joindre *David*, le premier de tous [1] ; et des douze autres qu'on appelle les petits Prophètes, parce qu'ils ont moins écrit que les précédents ; voici le nom des petits Prophètes : *Osée*, *Joël*, *Amos*, *Abdias*, *Jonas*, *Michée*, *Nahum*, *Habacuc*, *Sophonie*, *Aggée*, *Zacharie*, *Malachie*.

Dieu ne voulait pas que son peuple ignorât que l'alliance qu'il avait contractée avec lui, n'était que passagère, il voulait au contraire qu'il eût sans cesse

[1] Les Juifs ne comptent pas David parmi les Prophètes proprement dits, parce qu'il était Roi, qu'il vivait au milieu du monde et ne menait pas la même vie que les Prophètes ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne regardent ses livres comme prophétiques. — *Voyez* Bible de Vence, *Préf. sur les Psaumes*.

devant les yeux la pensée d'une alliance plus parfaite, cimentée par un sang plus pur; d'une alliance dont le Messie en personne, figuré par Moïse, serait le Médiateur et le Pontife; d'une alliance nouvelle qui devait un jour remplacer l'ancienne. Dieu voulait tout cela, 1° afin que son peuple ne mît point sa confiance dans les ombres vaines et les hosties impuissantes de la loi; 2° afin qu'il entrât volontiers dans la nouvelle alliance, lorsque le Rédempteur viendrait la proclamer. C'est pour cela, et pour que le peuple d'Israël reconnût facilement ce Rédempteur, que Dieu le fit annoncer durant tant de siècles et dépeindre avec tant de précision, par cette longue suite de Prophètes.

Ainsi, tous les livres saints écrits depuis Moïse tendent à maintenir l'alliance, à faciliter son accomplissement, à en donner le véritable esprit et à préparer Israël à une alliance plus parfaite.

A côté de l'enseignement écrit, Dieu laissa subsister, du moins en partie, l'enseignement vocal. Toutes les vérités religieuses ne furent pas consignées dans les livres. Il en est que la *tradition* seule fut chargée de transmettre de générations en générations. C'est un fait dont nous trouvons la preuve dans les paroles même de Moïse. Ce saint législateur étant près de mourir, dit aux enfants d'Israël : *Souvenez-vous des anciens temps, considérez toutes les générations, interrogez votre père, et il vous enseignera; vos aïeux, et ils vous instruiront*[1]. Il ne dit pas : lisez mes livres, consultez l'histoire des

[1] *Deut.* c 32. v. 7.

premiers âges du monde, que j'ai écrite et que je vous ai laissée. Ils le devaient sans doute, mais sans le secours de la *tradition* de leurs pères, ils n'auraient pas pu entendre parfaitement ces livres. Moïse ne s'était pas contenté d'écrire les prodiges que Dieu avait opérés en faveur de son peuple; à l'exemple des Patriarches, il en avait établi des monuments, des rites commémoratifs pour en rappeler le souvenir, et il avait ordonné aux Juifs d'en expliquer le sens à leurs enfants, afin de le leur graver dans la mémoire[1]. Pourquoi ces précautions, si tout avait été écrit? Ainsi, avant la venue du Messie, les deux sources de la vérité religieuse, sont la Tradition et l'Écriture. Il en est de même depuis Jésus-Christ, comme nous le verrons bientôt.

Le Nouveau Testament est la nouvelle alliance que Dieu a faite, non plus avec un seul peuple, mais avec tout le genre humain, par le ministère de Jésus-Christ lui-même. Les livres où sont écrites les conditions de ce divin contrat, forment ce qu'on appelle le Nouveau Testament. Ils sont au nombre de vingt.

1° Les livres historiques où est rapportée, avec la vie de Notre Seigneur et des Apôtres, l'histoire de la nouvelle Alliance, la manière dont elle a été accomplie et les effets admirables qu'elle doit produire. Ces livres sont les quatre Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, et les Actes des Apôtres écrits par saint Luc. De même qu'au commencement du monde, Dieu n'écrivit point la loi qu'il donnait à Adam,

[1] *Deut. c.* 6. *v.* 20.

de même Notre Seigneur n'écrivit point sa doctrine, il se contenta de l'enseigner de vive voix. Cette céleste doctrine fut transmise de bouche en bouche pendant quelques années, jusqu'au moment où des raisons impérieuses forcèrent les Apôtres à l'écrire.

2° Les livres d'instructions, ce sont les Épîtres ou lettres que les Apôtres écrivaient à leurs disciples ou aux différentes Églises qu'ils avaient fondées. On en compte quatorze de saint Paul, dont une aux *Romains*, deux aux *Corinthiens*, une aux *Galates*, une aux *Éphésiens*, une aux *Philippiens*, une aux *Colossiens*, deux aux *Thessaloniciens*, deux à *Timothée*, une à *Tite*, une à *Philémon* et une aux *Hébreux ;* une de saint Jacques aux *Juifs* dispersés dans tout l'univers ; deux de saint Pierre aux *Juifs* d'Asie, et trois de saint Jean ; la première aux fidèles de son temps, la seconde à *Electa* et la troisième à *Caïus*. Enfin, une de saint Jude à *tous les nouveaux Chrétiens* sans distinction. Le but de tous ces écrits est d'expliquer la nouvelle alliance, d'en faire comprendre l'esprit. Or, cet esprit, comme celui de l'Ancien Testament, c'est l'amour de Dieu et du prochain.

3° Un livre *prophétique*, c'est l'Apocalypse de saint Jean. De même que l'ancienne alliance préparait une alliance plus parfaite, annoncée par les Prophètes de la nation juive, de même la nouvelle alliance, fondée par Jésus-Christ doit nous conduire à une union plus étroite encore avec Dieu dans le Ciel. Le Prophète de la nouvelle loi, l'Apôtre saint Jean, a été chargé de nous en

décrire les ineffables jouissances et les innombrables merveilles.

Les ouvrages qui composent l'Ancien et le Nouveau Testament, s'appellent la *Bible*, c'est-à-dire le livre par excellence. Livre divin, archives immortelles de l'humanité, le Ciel et la terre passeront, la Bible ne passera point. Portée en triomphe à travers les siècles, comme l'arche de l'antique alliance à travers les sables du désert, elle continuera de raconter aux générations futures l'existence de Dieu, son alliance avec l'homme, ses jugements et sa gloire jusqu'au moment solennel où l'Église, arrivant au seuil de l'éternité, tous les livres cesseront, parce que la vérité se montrera sans nuage et sans voile.

De même que sous l'ancienne alliance il y eut une tradition orale, chargée de transmettre et d'expliquer un certain nombre de vérités, de même sous le Nouveau Testament, les Évangélistes et les Apôtres n'ont pas écrit tous les enseignements du Sauveur. Ils le disent positivement[1]. Pour les connaître, ajoutent-ils, c'est la tradition qu'il faut cousulter[2]. Les Protestants qui, à l'exemple des Samaritains, rejettent la tradition pour s'en tenir à la seule parole écrite, sont en contradiction perpétuelle avec eux-mêmes. Comment savent-ils, par exemple, que la Bible vient de Dieu? Comment savent-ils que le Baptême par aspersion est valide? Ainsi

[1] *Joan. c.* 20. *v.* 30.

[2] 2. *Ad Thessal. c.* 2. *v.* 14 ; 1 *ad Cor.* 11. *v.* 2 ; — 2 *ad Tim. c.* 1. *v.* 13. etc. — *Voyez* Bergier, *article Tradition.*

d'autres vérités qu'ils sont forcés d'admettre sur l'autorité seule de la tradition, que cependant ils récusent.

Passons à l'inspiration, à l'authenticité et à l'intégrité de la Bible. Tous les livres de l'Écriture sainte, dans leur ensemble et dans chacune de leurs parties, ont été inspirés, c'est à dire : 1° que Dieu a révélé immédiatement aux auteurs sacrés, non-seulement les Prophéties qu'ils ont faites, mais toutes les vérités qu'ils ne pouvaient pas connaître par la seule lumière naturelle, et par des moyens humains ; 2° que, par un mouvement particulier de la grace, il les a portés à écrire, et les a dirigés dans le choix des choses qu'ils devaient mettre par écrit ; 3° que, par une assistance spéciale de l'Esprit Saint, il a veillé sur eux et les a préservés de toute erreur, soit sur les faits essentiels, soit sur le dogme, soit sur la morale[1].

Quant à l'authenticité et à l'intégrité de la Bible, on dit qu'un ouvrage est *authentique* lorsqu'il appartient véritablement à l'auteur dont il porte le nom ; *intègre* lorsqu'il est tel qu'il sortit des mains de l'auteur. Rien de plus certain que l'inspiration, l'authenticité et l'intégrité des livres qui composent l'Ancien et le Nouveau Testament.

Pour prouver ce fait décisif, voici la tournure que prit un jour un Ecclésiastique éclairé. C'était en présence d'une compagnie nombreuse. Un homme comme il s'en rencontre beaucoup aujourd'hui, fort instruit des sciences profanes, mais très-ignorant en matière de Re-

[1] *Voyez* Bible de Vence, *t.* 1. — Bergier, *art. Inspir.*

ligion, se permit d'attaquer l'inspiration, l'authenticité et l'intégrité de la Bible. Puisque votre attaque porte sur plusieurs points, lui dit l'Ecclésiastique, vous me permettrez de diviser ma défense : il est important de ne rien confondre. Je vais d'abord vous prouver l'inspiration et l'authenticité de nos livres saints; j'espère que bientôt nous serons d'accord.

Chacun s'approche des deux interlocuteurs : un profond silence s'établit, et l'Ecclésiastique, s'adressant à son adversaire, lui dit : Je suis heureux, Monsieur, d'avoir à faire à un homme instruit : les esprits élevés et les cœurs droits sont faits pour connaître la vérité; la Religion ne redoute que les demi-savants. Doutez-vous de l'authenticité des ouvrages de Platon, de Virgile, d'Horace, de Cicéron, de César? — Jamais un pareil doute ne m'est venu dans l'esprit. — Mais comment savez-vous que ces ouvrages ont été composés par les grands génies dont ils portent le nom? — Comment je le sais? mais comme nous savons tous les faits de l'antiquité; parce que tout le monde s'accorde et s'est toujours accordé à les leur attribuer. Je serais le premier à regarder comme un fou celui qui voudrait soutenir le contraire. — A merveille! Or, Monsieur, un témoignage mille fois plus fort, mille fois plus certain, nous atteste que les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ont été inspirés de Dieu et écrits par les hommes dont ils portent le nom. En effet, connaissez-vous quelqu'un qui soit mort, ou qui serait prêt à mourir pour soutenir l'authenticité des ouvrages de Virgile ou

de Platon. — Non, cet homme est encore à trouver. — Eh bien! Monsieur, des milliers de Juifs et de Chrétiens sont morts pour soutenir l'inspiration et l'authenticité de nos livres saints, et des milliers d'autres seraient prêts à mourir pour la même cause. Qu'en pensez-vous? des témoins qui se laissent égorger pour affermir leurs dépositions, sont-ils récusables? — Je n'avais jamais réfléchi à cela. — Mais ce n'est pas tout. Le témoignage qui m'atteste l'inspiration et l'authenticité de la Bible est bien plus ancien que le vôtre; il est bien plus nombreux : c'est la voix de deux grands peuples, le peuple juif et le peuple chrétien, dont l'existence réunie forme plus de trois mille cinq cents ans. Que vous en semble? un pareil témoignage est-il insuffisant pour rendre raisonnable et légitime la foi du Chrétien ? Sommes-nous des esprits faibles lorsque, appuyés sur une pareille preuve, nous croyons à l'inspiration et à l'authenticité de nos livres sacrés? — Je crois, mon cher Abbé, que vous allez me convertir. — Je l'espère, car vous ne pouvez vous en défendre sans être inconséquent.

Je passe à l'intégrité de la Bible. Sur ce point comme sur les précédents, vous ne tarderez pas à partager ma conviction. J'en appelle à vous-même. Comment savez-vous que les ouvrages de Platon, de César et de Virgile, sont parvenus jusqu'à nous, tels qu'ils sortirent des mains de leurs auteurs? — Ah! je vous vois venir; vous allez me prouver l'intégrité de la Bible, comme vous m'avez prouvé son inspiration et son authenticité, en montrant qu'elle est attestée par un témoignage plus

certain que celui dont l'autorité me fait croire à l'intégrité des œuvres de Virgile et de Platon. — Vous me prévenez. — J'attends vos preuves. — Les voici : L'histoire fait foi, et vous le savez mieux que personne, que des milliers de Juifs et de Chrétiens sont morts pour soutenir ce fait, savoir que nos livres saints sont parvenus jusqu'à nous tels qu'ils étaient en sortant des mains de leurs auteurs, sans augmentation, ni diminution, ni changement; tandis que personne, et vous le savez encore, n'a jamais donné sa vie pour attester que les ouvrages de Virgile ou de Platon, sont tels aujourd'hui qu'ils ont été composés par leurs auteurs. Mais, Monsieur, je veux aller plus loin avec vous, et vous montrer que non-seulement nos livres saints n'ont point été altérés, mais qu'il a toujours été impossible de le faire. —Voyons; si vous faites ce tour de force, j'amène pavillon. — Je vous prends au mot; veuillez me suivre. Ici un redoublement d'attention se fit remarquer parmi les auditeurs.

Parlons d'abord des livres de l'Ancien Testament.

1º Impossible aux Juifs de les altérer avant le schisme des dix tribus. Comment, je vous prie, pourrait-on aujourd'hui, en France, altérer le Code civil? Si un faussaire osait le tenter, ne serait-il pas à l'instant confondu? De même, comment les Juifs auraient-ils pu altérer un livre qu'ils respectaient bien autrement que nous ne respectons notre Code civil; un livre qui se trouvait dans toutes les familles, qu'on méditait tous les jours, dont on conservait religieusement l'original dans le Tabernacle, et qu'à certaines fêtes les Prêtres lisaient à tout

le peuple assemblé? Supposez une tentative d'altération, des milliers de voix auraient réclamé. Cependant il n'existe aucun vestige de pareilles réclamations. D'ailleurs, les altérations auraient sans doute porté sur ce qu'il y a dans ce livre d'humiliant pour l'orgueil national, ou de gênant pour les passions. Eh bien! non; rien de semblable n'est retranché;

2° Impossible aux Juifs depuis le schisme des dix tribus. Si les deux tribus restées fidèles aux descendants de David, avaient voulu altérer les livres de la loi, comment les autres tribus, devenues leurs mortelles ennemies, auraient-elles consenti à recevoir ces altérations? Et cependant, le Pentatheuque des Samaritains ou des dix tribus séparées, est absolument le même que celui des Juifs;

3° Impossible depuis la venue du Messie. Depuis cette époque, les livres de l'Ancien Testament sont entre les mains des Juifs et des Chrétiens, deux nations essentiellement opposées. Si donc les Juifs avaient altéré l'Ancien Testament, les Chrétiens auraient réclamé et n'auraient pas reçu ces altérations. Il en eût été de même des Juifs par rapport aux Chrétiens. Cependant, l'Ancien Testament qui se trouve entre les mains des Juifs, cet Ancien Testament qui fut déposé dans la bibliothèque royale d'Alexandrie deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ, est absolument le même que celui des Chrétiens. Voilà pour l'Ancien Testament.

Quant au Nouveau, l'altération n'en a pas été moins impossible.

1° Impossible avant le schisme des Grecs. En effet, Monsieur, vous conviendrez sans peine qu'il est impossible d'altérer un livre qui se trouve entre les mains de milliers de personnes répandues sur toute la surface du globe, sans que bientôt on s'en aperçoive. Il y aurait eu des réclamations, car les Chrétiens se sont toujours montrés extrêmement délicats sur ce point. A ce propos, je vais vous citer un trait rapporté par saint Augustin. Un Évêque d'Afrique, prêchant devant son peuple, voulut substituer à un mot de l'Évangile un terme qui lui semblait plus convenable. Le peuple se souleva. Les choses en vinrent au point que l'Évêque fut obligé de se rétracter et de rétablir l'ancien mot, pour n'être pas abandonné de son peuple[1]. Et la preuve matérielle que le Nouveau Testament n'a jamais subi la moindre altération, c'est que les exemplaires qui sont entre les mains des Chrétiens d'Orient, sont absolument conformes à ceux dont font usage leurs frères d'Occident;

2° Impossible depuis le schisme des Grecs. Si l'Église latine avait voulu altérer le Nouveau Testament, l'Église grecque, son ennemie mortelle, si pointilleuse, si malignement attentive, loin d'adopter ces altérations sacriléges, n'aurait pas manqué de les signaler et de réclamer de toute la puissance de sa haine. Or, elle n'a jamais fait entendre la moindre réclamation, et le Nouveau Testament dont elle se sert.

[1] St. Aug. *Ép.* 71 *et* 82; *Voyez aussi* Tassoni, *liv.* I. 181.

est de tout point conforme à celui de l'Église latine[1]. — Monsieur l'Abbé, je vous remercie : je vous rends les armes : il m'est glorieux d'avoir été vaincu ; je vous avoue que je n'avais jamais réfléchi à tout ce que vous venez de dire. — Ce n'est pas être vaincu que d'être éclairé. Je vous l'avais dit, les esprits élevés sont toujours dociles à la vérité, je vous félicite d'être de ce nombre.

Vous voyez maintenant que la foi du simple Fidèle qui, sur la parole de l'Église croit à la divinité de la Bible, est parfaitement fondée, et que les plus érudits n'ont rien de raisonnable à lui opposer. Concluons de là que tous tant que nous sommes, savants ou igno-

[1] La philologie moderne a porté jusqu'au dernier degré d'évidence la preuve de l'intégrité parfaite du Nouveau Testament. Sans parler ici des précieuses recherches de Michaëlis, de Griesbach, de Mill, de Wetztein, de Bengel, de Semler, de Matthaeï et de Hug, il suffit, pour être à jamais convaincu de cette vérité capitale, de connaître les grands et pénibles travaux d'un de nos premiers philologues, M. le docteur Scholz, professeur de théologie catholique à l'université de Bonn. Cet infatigable savant, marchant sur les traces des modèles que nous venons de citer, n'a pas tardé à les dépasser dans la carrière qu'ils avaient si honorablement parcourue. Après deux années passées dans l'étude attentive des manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, après des recherches soigneuses dans celles de Vienne, du Vatican et des principales villes de l'Europe, il a eu le courage d'entreprendre le voyage d'Égypte, de Palestine, de Syrie et de Grèce, pour y visiter tous les dépôts littéraires où l'on pouvait espérer de trouver d'anciens manuscrits des évangiles. Le résultat de ces infatigables recherches est que le Nouveau Testament est parvenu sans altération depuis les Apôtres, qui l'ont écrit sous l'inspiration divine, jusqu'à nous.

L'ouvrage du docteur Scholz est intitulé : Voyage Critico-Biblique en France, en Suisse, en Italie, en Palestine et dans l'Archipel, pendant les années 1818, 1819, 1820 et 1821, accompagné d'une histoire du texte du Nouveau Testament. Un vol. in-8°.

rants, nous devons aux livres saints la foi la plus entière, et le respect le plus profond; ils sont tous et dans toutes leurs parties la véritable parole de Dieu[1]. — Ici finit la discussion. Les éloges furent partagés entre l'Ecclésiastique qui avait prouvé l'inspiration, l'authenticité et l'intégrité de la Bible avec autant de force que de modestie, et entre son adversaire, qui avait eu le courage si rare de se rendre sincèrement à l'évidence de la vérité.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné votre sainte loi et de l'avoir écrite, afin que les passions ne pussent jamais l'altérer. Donnez-moi un grand respect pour votre sainte parole.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'écouterai la lecture de l'Évangile avec le plus profond respect.*

PETIT CATÉCHISME.

ENSEIGNEMENT ÉCRIT.

Q. Pourquoi Dieu écrivit-il sa loi?

R. Dieu écrivit sa loi afin d'empêcher les hommes de l'oublier ou de l'altérer. Il la donna lui-même à

[1] *C. Trid. Sess.* IV.

Moïse, gravée sur deux tables de pierre. Il lui ordonna aussi d'écrire toutes ses ordonnances. Dans la suite, les Prophètes et les autres auteurs inspirés écrivirent leurs prophéties et l'histoire du peuple Juif. Tous ces livres réunis s'appellent l'Ancien Testament.

Q. Que veut dire ce mot Testament?

R. Le mot Testament veut dire alliance. L'Ancien Testament est donc l'alliance que Dieu fit avec l'ancien peuple, ou le peuple Juif. C'est un contrat qui contient, d'une part, les volontés et les promesses de Dieu ; et de l'autre, les engagements du peuple Juif. Son but comme celui de toutes les œuvres de Dieu, est d'assurer le bonheur de l'homme sur la terre et dans le Ciel, par le moyen de Jésus-Christ.

Q. Comment se divisent les livres de l'Ancien Testament?

R. Les livres de l'Ancien Testament peuvent se diviser en quatre parties : 1° les livres de Moïse, qui sont au nombre de cinq : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome : on les appelle le Pentateuque, ou la loi, parce qu'ils contiennent l'alliance ; 2° les livres historiques qui contiennent l'histoire du peuple de Dieu en général, tels que les livres de Josué, celui des Juges, les quatre livres des Rois, les deux livres appelés Paralipomènes, le livre d'Esdras, celui de Néhémias et les deux livres des Machabées ; ou l'histoire de quelques saints et autres personnages illustres, telles sont les histoires de Ruth, de Tobie, de Judith, d'Esther et de Job.

Q. Continuez la même réponse.

R. 3° L'Ancien Testament contient des livres d'instruction pour apprendre à bien vivre. Tels sont les Psaumes de David, au nombre de cent cinquante, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, le livre de la Sagesse et l'Ecclésiastique ; 4° des livres prophétiques, c'est-à-dire les livres des quatre grands Prophètes, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel, auxquels on peut ajouter David, et les livres des douze petits Prophètes, parce qu'ils ont moins écrit que les premiers.

Q. Toutes les vérités de la Religion furent-elles écrites ?

R. Non, toutes les vérités de la Religion ne furent pas écrites. Il y en eut un certain nombre qui continuèrent d'être transmises de vive voix. C'est ce qu'on appelle la Tradition.

Q. Qu'est-ce que le Nouveau Testament ?

R. Le Nouveau Testament est l'alliance que Dieu a faite avec le peuple nouveau ou le peuple Chrétien, par le ministère de Jésus-Christ lui-même. Cette alliance est bien plus parfaite que l'ancienne.

Q. De quoi se compose le Nouveau Testament ?

R. Le Nouveau Testament se compose : 1° de livres historiques. Ce sont les quatre Evangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc, de saint Jean, et les actes des Apôtres, écrits par saint Luc ; 2° de livres d'instruction ; telles sont les lettres que les Apôtres écrivaient à leurs disciples ou aux églises qu'ils avaient fondées. On en compte quatorze de saint Paul, une de

saint Jacques, deux de saint Pierre, trois de saint Jean, et une de saint Jude; 3° d'un livre prophétique, c'est l'Apocalypse de saint Jean. La réunion des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, s'appelle la Bible, c'est-à-dire, le livre par excellence.

Q. Toutes les vérités enseignées par Notre Seigneur sont-elles écrites dans le Nouveau Testament?

R. Non, toutes les vérités enseignées par Notre Seigneur ne sont pas écrites dans le Nouveau Testament. Depuis sa venue comme auparavant, il y a certaines vérités qui sont transmises par la tradition. Ainsi, l'Écriture et la tradition, voilà où se trouvent les vérités de la Religion.

Q. Qu'entendez-vous par l'inspiration, l'authenticité et l'intégrité des livres saints?

R. Un livre est *inspiré* lorsque Dieu lui-même a révélé les choses qu'il contient, et que l'auteur ne pouvait pas connaître; lorsqu'il l'a dirigé dans le choix des choses que l'auteur connaissait, et l'a préservé d'erreur en les écrivant; *authentique* lorsqu'il est véritablement de l'auteur auquel on l'attribue; *intègre* lorsqu'il est parvenu jusqu'à nous tel qu'il sortit des mains de l'auteur, sans aucun changement. Nous savons que tous les livres saints sont inspirés, intègres et authentiques, avec bien plus de certitude que nous ne connaissons l'authenticité et l'intégrité des ouvrages de Platon ou de Virgile. Il a été impossible de les altérer; enfin, l'Eglise catholique, dont la divinité est prouvée par des miracles incontestables, nous enseigne que tous les livres de

l'Ancien et du Nouveau Testament ont été inspirés de Dieu, écrits par les auteurs auxquels on les attribue, et qu'ils sont parvenus jusqu'à nous sans altération. Ainsi, nous devons avoir une foi entière à l'Ecriture-Sainte.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné votre loi par écrit, afin que les passions ne pussent jamais l'altérer. Donnez-nous un grand respect pour votre sainte parole.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'écouterai la lecture de l'Évangile avec le plus profond respect.*



IIIe LEÇON.

DIEU.

Son existence. — Preuves. — Traits historiques. — Perfections de Dieu. — Éternité, Indépendance, Immensité, Unité, Immutabilité, Liberté, Spiritualité, Intelligence. — Présence de Dieu.

Cieux et terre, faites silence; enfants des hommes, prêtez l'oreille. Avant tous les siècles, par delà tous les Cieux, au-dessus de tous les mondes, il est un ÊTRE éternel, infini, immuable, qui est à lui-même son principe, sa fin, sa félicité. La création toute entière avec ses soleils et ses mondes, chacun desquels enferme en soi des myriades de monde, n'est qu'un reflet de la gloire de ce grand Être. Il est partout, il voit tout, il entend tout. Être des êtres, qui suis-je, faible mortel, pour parler de vos grandeurs? Le silence est le seul hymne qui soit digne de vous : *Silentium tibi laus Deus in Sion*.

Et d'abord, quel nom vous donner? « Être au-dessus de tous les êtres, disait autrefois un de ceux qui contemplent aujourd'hui votre ineffable essence; Être au-dessus de tous les êtres, ce nom est le seul qui ne soit point indigne de vous. Quelle langue pourrait vous nommer, vous dont toutes les langues ne pourraient

représenter l'idée ? Vous êtes ineffable pour toutes les bouches, parce que c'est vous qui avez départi la parole à toutes les bouches. Vous êtes incompréhensible, parce que c'est de vous que sont émanées toutes les intelligences. Tout célèbre vos louanges; ce qui parle, vous loue par ses acclamations; ce qui est muet, par son silence. Tout révère votre majesté : la nature vivante et la nature morte. A vous s'adressent tous les vœux, toutes les douleurs; vers vous s'élèvent toutes les prières. Vous êtes la vie de toutes les vies, le centre de tous les mouvements, la fin de tout; vous êtes seul, vous êtes tout. O vanité des expressions humaines! tous ces noms vous conviennent, et cependant aucun ne saurait vous désigner. Seul dans l'immensité de l'univers, vous n'avez pas de nom. Comment pénétrer par-delà tous les Cieux dans votre sanctuaire impénétrable? Être au-dessus de tous les êtres, ce nom est le seul qui ne soit point indigne de vous[1]. »

Voilà Dieu!

Quel homme douta jamais de son existence? Il n'y a point d'effet sans cause. Un palais suppose un architecte, un tableau suppose un peintre, une statue suppose un statuaire; la terre avec ses montagnes gigantesques, et ses plaines fertiles, et ses lacs, et ses rivières; la mer, et son immensité, et son mouvement régulier, et ses vagues écumantes, et ses monstrueux habitants; le Ciel avec ses globes lumineux, immenses, innombrables, supposent aussi une cause toute puissante, créatrice de

[1] *St. Grégoire de Nazianze.*

tant de merveilles. Cette cause quelle est-elle ? ces merveilleux ouvrages sont-ils à eux-mêmes leur propre cause? Mais tous vous répondent dans leur éloquent langage : *ipse fecit nos et non ipsi nos* ; c'est Dieu qui nous a faits, ce n'est pas nous qui nous sommes faits nous-mêmes. Non, ils ne se sont pas faits, car ils ne sont pas *Dieu*, la terre n'est pas Dieu, la mer n'est pas Dieu, le Ciel n'est pas Dieu, l'univers n'est pas Dieu ; en eux ne sont ni les propriétés ni les caractères incommunicables de l'Être par excellence, l'éternité, l'indépendance, l'immensité, la liberté, la spiritualité.

Quelle est donc la cause qui a produit tant de merveilles? Le hasard ? Mais le hasard n'est rien, c'est un mot vide de sens dont l'homme se sert pour cacher son ignorance, comme le mendiant d'un haillon pour couvrir sa nudité. En effet, nous disons qu'une chose s'est faite par hasard, pour signifier que nous n'en connaissons pas la cause. Le hasard n'est donc rien, il n'a donc pas fait le monde. Quelle est donc la cause créatrice de l'univers? Les hommes? Vraiment l'histoire est inexcusable de n'avoir pas conservé le nom de l'astronome qui a fabriqué le soleil et attaché les étoiles au firmament; le nom du géologue qui a fabriqué les Alpes et les Pyrénées; le nom du chimiste qui a fait l'Océan. Hélas ! tous les hommes ensemble ne pouraient faire un moucheron, un grain de sable, et ils auraient fait l'univers !

Ainsi, d'une part, ce n'est ni le hasard ni l'homme qui ont fait les merveilles qui frappent nos regards;

d'autre part, ces admirables ouvrages n'ont pas toujours existé et n'ont pu se faire eux-mêmes puisqu'ils n'ont pas les propriétés de l'Être nécessaire; que reste-t-il? sinon qu'ils sont l'ouvrage de cet Être éternel, infini, tout-puissant, que la langue de tous les peuples appelle *Dieu*.

En effet, tous les peuples ont cru à l'existence de Dieu; ils ont pu se tromper sur ses perfections et ses attributs; mais toujours ils ont reconnu son existence. Prenez le genre humain depuis son berceau, suivez-le dans les divers climats qu'il a successivement habités, qu'aucun pays, qu'aucune nation, qu'aucune famille n'échappe à vos regards; des peuples civilisés, passez aux nations barbares, pénétrez chez les tribus dégénérées qui ont planté leurs tentes au milieu des sables brûlants de l'Afrique, ou chez les hordes sauvages qui errent dans les vastes savanes du Nouveau-Monde; partout la langue humaine prononce le nom de Dieu; partout vous suivrez le genre humain à la trace des autels qu'il élève à la gloire de ce grand Être, à l'odeur des sacrifices qu'il offre en son honneur, au bruit des hymnes et des prières qu'il fait monter vers son trône éternel. Faites le tour du monde, il vous sera plus facile de trouver une ville bâtie dans les airs que de rencontrer un peuple sans l'idée de Dieu. Il faut qu'elle soit bien enracinée, bien indestructible dans le cœur humain, cette grande idée de Dieu, puisque l'homme, enseveli dans la boue des plus grossières voluptés et devenu en quelque sorte semblable aux brutes stupides, laisse

néanmoins échapper, malgré lui, le nom de Dieu et porte ses regards vers le séjour de ce grand Être.

C'est l'observation que Tertullien faisait aux Payens de son temps : « Voulez-vous, leur disait-il, que je vous prouve l'existence de Dieu par le seul témoignage de l'ame? Eh bien, quoiqu'au fond de cette prison de boue qui la retient, quoiqu'enchaînée par une foule de préjugés, énervée par les passions et la concupiscence, esclave des fausses divinités, lorsque l'ame revient à elle-même comme du sein de l'ivresse ou de quelque maladie, et recouvre un instant de santé, elle proclame Dieu, elle l'invoque sous le seul nom qui lui convienne! Grand Dieu! Bon Dieu! ces paroles viennent à la bouche de tous les hommes. *Omnium vox est!* O témoignage de l'ame naturellement chrétienne! *O testimonium animæ naturaliter christianæ!* Et quand elle tient ce langage, ce n'est point le Capitole qu'elle regarde, mais le Ciel, parce qu'elle sait bien que là est le siége du Dieu vivant, qu'elle-même vient de là et de lui [1]. » Ainsi, l'homme et le monde proclament à l'envi l'existence de Dieu; la nature morte le loue par son silence et la nature vivante par ses chants et ses prières.

Aussi peut-on raisonnablement douter si jamais il exista un homme assez fou pour nier avec conviction l'existence de Dieu. Quoi qu'il en soit, voici un raisonnement bien simple avec lequel un enfant peut mettre à bout tous les prétendus athées. Nous l'appellerons, si vous voulez, l'argument de la poule.

[1] *Apolog. c.* 18.

Il y a quelques années, un jeune homme de province fut envoyé à Paris pour achever ses études ; comme tant d'autres, il eut le malheur de rencontrer de mauvaises compagnies. Ses propres passions, d'accord avec les discours impies de ses camarades, lui firent oublier les leçons de sa pieuse mère et mépriser la Religion. Il en vint au point de désirer et enfin de dire comme l'impie dont parle le Prophète : *Il n'y a point de Dieu; Dieu n'est qu'un mot.* Pour le dire en passant, c'est toujours ainsi que l'incrédulité commence ; c'est une plante qui ne prend racine que dans la fange. Après plusieurs années de séjour dans la capitale, ce jeune homme revint dans sa famille. Un jour il fut invité dans une maison honorable, où se trouvait une nombreuse compagnie.

Pendant que tout le monde s'entretenait de nouvelles, de plaisirs et d'affaires, deux petites filles de douze à treize ans lisaient ensemble, assises dans l'embrasure d'une croisée. Ce jeune homme s'approche et leur dit : Quel roman lisez-vous, Mesdemoiselles, avec tant d'attention? — Monsieur, nous ne lisons pas de roman. — Pas de roman ! quel livre lisez-vous donc? — Nous lisons l'histoire du *peuple de Dieu*. — L'histoire du peuple de Dieu ! vous croyez donc vous autres qu'il y a un Dieu !

Étonnées d'une pareille question, les deux petites filles se regardent, la rougeur leur monte au visage ; et vous, Monsieur, ne le croyez-vous pas, lui dit vivement la plus âgée? — Je le croyais autrefois, mais depuis que j'ai habité Paris, que j'ai étudié la philosophie, les

mathématiques, la politique, je me suis convaincu que Dieu n'est qu'un mot. — Pour moi, Monsieur, je n'ai jamais été à Paris, je n'ai jamais étudié la philosophie ni les mathématiques, ni toutes les belles choses que vous savez, je ne connais que mon Catéchisme; mais puisque vous êtes si savant et que vous dites qu'il n'y a pas de Dieu, me diriez-vous bien d'où vient un œuf?

La jeune enfant prononça ces paroles assez haut pour être entendue d'une partie de la société. Quelques personnes d'abord s'approchèrent pour savoir de quoi il était question, d'autres les suivirent, enfin toute la compagnie se réunit autour de la croisée pour savoir ce qu'on disait. — Oui, Monsieur, reprit la jeune personne, puisque vous dites qu'il n'y a point de Dieu, me diriez-vous bien d'où vient un œuf? — Plaisante question! un œuf vient d'une poule. — Et maintenant, Monsieur, me diriez-vous bien d'où vient une poule? — Mademoiselle le sait aussi bien que moi, une poule vient d'un œuf. — Eh bien! lequel des deux a existé le premier, de l'œuf ou de la poule? — Je ne sais vraiment ce que vous voulez dire avec vos œufs et vos poules; mais enfin, celle des deux choses qui a existé la première, c'est la poule. — Il y a donc une poule qui n'est pas venue d'un œuf? — Ah! pardon, Mademoiselle, je ne faisais pas attention, c'est l'œuf qui a existé le premier. — Il y a donc un œuf qui n'est pas venu d'une poule? répondez, Monsieur. — Ah! si, pardon... c'est que... parce que... voyez-vous... — Ce que je vois, Monsieur, c'est que vous ignorez si c'est l'œuf qui a existé avant la poule, ou

si c'est la poule qui a existé avant l'œuf. — Je dis que c'est la poule. — Soit, il y a donc une poule qui n'est pas venue d'un œuf; dites-moi maintenant qui a créé cette première poule d'où sont venues toutes les poules et tous les œufs? — Avec vos poules et vos œufs, vous avez l'air de me prendre pour une fille de basse-cour. — Pas du tout, Monsieur, je vous prie seulement de me dire d'où est venue la mère de toutes les poules et de tous les œufs?... Puisque vous ne le savez pas, vous me permettrez de vous l'apprendre. Celui qui a créé la première poule ou le premier œuf, comme vous aimerez le mieux, est le même qui a créé le monde, et cet Être, nous l'appelons Dieu. Comment, Monsieur, vous ne pouvez, sans Dieu, expliquer l'existence d'un œuf ou d'une poule, et vous prétendriez, sans Dieu, expliquer l'existence de l'univers?

Le jeune impie n'en demanda pas davantage, il saisit furtivement son chapeau et s'en alla, honteux, dit-on, comme un renard qu'une poule aurait pris. — A ce trait nous pouvons en ajouter un autre.

Nous connaissons une jeune enfant qui confondit, il y a très-peu de temps, un de nos prétendus Athées. Cet homme voyageait dans une voiture publique; pendant toute la route qui avait été très-longue, il n'avait cessé d'assourdir les voyageurs par son jargon d'impiété. Arrivé à un relais, il regarde par la portière et voit les petites filles qui sortent de la classe des bonnes sœurs de Saint-Vincent. S'adressant à la première de ligne : Ma petite, lui dit-il d'un air moqueur, je te donnerai

deux sous si tu veux me dire ce que c'est que Dieu. La petite fille, comprenant qu'il voulait se moquer, quitte son rang et s'approchant de la voiture, lui dit : Dieu est un pur esprit, Monsieur, et vous vous n'êtes qu'une bête. Là-dessus elle lui fait une grande révérence et s'en va souriant rejoindre ses compagnes. On devine le reste.

De l'existence de Dieu passons à ses perfections adorables.

Dieu est un esprit infini, éternel, incompréhensible, qui est partout, qui voit tout, qui peut tout, qui a tout créé par sa puissance et qui gouverne tout par sa sagesse. Qui dit Dieu, dit l'Être par excellence, l'Être proprement dit, l'Être infiniment parfait. De cette notion incontestable se déduisent, par une chaîne de conséquences évidentes, tous les attributs essentiels de la divinité.

1° *L'éternité*. Puisque Dieu est infiniment parfait, il résulte qu'il n'a aucun principe extérieur de son existence, qu'il est par lui-même et par la nécessité de son être. Dieu ne s'étant pas donné l'être et ne l'ayant pas reçu, il est donc l'Être même, il est donc éternel, c'est-à-dire qu'il n'a ni commencement ni fin. Il est ; voilà son nom : *Je suis celui qui suis*, définition sublime, incommunicable, qu'il donne de lui-même : *Ego Jehovah* : *moi Jehovah : Voilà mon nom pour l'éternité*[1].

2° *L'indépendance*. Puisque Dieu est l'Être par excellence, l'Être infini, il ne peut avoir ni supérieur ni égal, autrement il serait limité, imparfait, il ne serait pas Dieu.

[1] *Exod. c.* 3. 14.

3° *L'immensité.* Puisque Dieu est l'Être infini, il en résulte qu'il ne peut être borné par aucune cause, par aucun temps, par aucun lieu, ni dans aucune de ses perfections; infini en tous sens, il est donc immense aussi bien qu'éternel.

4° *L'unité.* Puisque Dieu est l'Être infini, il en résulte qu'il est un, qu'il est unique; hors de l'infini que peut-il y avoir que le néant ou des images de l'infini?

5° *L'immutabilité.* Puisque Dieu est infini, il ne peut rien perdre, rien acquérir, ni se modifier, ni changer, ni avoir des pensées nouvelles ou des volontés successives, il est donc immuable.

6° *La liberté.* Puisque Dieu est infini, nulle cause étrangère ne peut gêner ses opérations. Il a donc créé librement le monde dans le temps sans qu'il lui soit arrivé une nouvelle action ni un nouveau dessein; il l'a voulu de toute éternité et l'effet s'en est suivi dans le temps. Aussi librement qu'il l'a créé, aussi librement il le gouverne.

7° *La spiritualité.* Puisque Dieu est infini, il en résulte qu'il n'a point de corps, car tout corps est borné, imparfait, sujet au changement et à la dissolution. Dieu est donc un pur esprit. Être simple, invisible, bien que présent partout; sans mélange et sans forme, il ne peut être vu de nos yeux, ni touché de nos mains, ni tomber sous aucun de nos sens. Ainsi, quand vous entendez parler des mains, des bras, des pieds, des oreilles, des yeux de Dieu; quand vous lui entendez prêter des sentiments de colère ou de haine, gardez-vous de prendre

ces paroles à la lettre et dans une acception matérielle ou humaine, ce n'est là qu'un langage figuré par lequel la majesté divine daigne s'abaisser à la portée de notre faible intelligence. La même chose a lieu dans le commerce journalier. Toutes les fois que nous nous rencontrons avec des hommes peu civilisés, nous empruntons leur langage pour nous faire entendre d'eux. Lors donc qu'on parle des mains, des bras, des oreilles, des yeux de Dieu, on veut dire par ses mains : qu'il fait tout ; par ses bras, qu'il peut tout ; par ses oreilles, qu'il entend tout ; par ses yeux, qu'il voit tout ; par sa haine et sa colère, qu'il ne peut souffrir le péché et qu'il le punit autant qu'il le mérite.

8° *L'intelligence*. Puisque Dieu est infini, il en résulte qu'il connaît tout, le passé, le présent et l'avenir : ou plutôt il n'y a pour Dieu ni passé ni futur, mais tout lui est présent. Le monde est une de ses pensées; il le comprend, il le pénètre mille fois mieux que nous ne comprenons, que nous ne pénétrons nous-mêmes notre propre pensée.

De ce que Dieu voit tout dans le présent, il en résulte que la connaissance qu'il a des actions humaines ne blesse en rien notre liberté. En effet, les actions de l'homme ne se font pas parce qu'elles sont vues de Dieu ; au contraire, elles sont vues de Dieu parce qu'elles se font. Soutenir le contraire, serait soutenir une absurdité et un blasphème ; une absurdité, puisque ce serait prétendre que Dieu voit ce qui n'est pas ; un blasphème, puisque ce serait anéantir la liberté de l'homme. La raison

en est claire : si les actions de l'homme ont lieu parce que Dieu les a vues, il est évident qu'elles doivent avoir lieu, bon gré malgré que nous en ayons, autrement Dieu se serait trompé et le raisonnement suivant serait rigoureusement logique : ou Dieu a prévu que je mourrai dans un mois, par exemple, ou bien il ne l'a pas prévu ; s'il l'a prévu, quoi que je fasse, telles précautions que je prenne, je mourrai ; si, au contraire, Dieu ne l'a pas prévu, quoi que je fasse, telle imprudence que je commette, que je refuse toute espèce d'aliment ou que je me précipite du haut d'une tour, je ne mourrai pas. L'absurdité d'un pareil raisonnement fait sauter aux yeux l'absurdité de cette proposition, que les actions humaines sont nécessitées par la prescience divine. Non, image de Dieu, l'homme est libre comme son auteur.

A toutes ces perfections joignez la puissance, la sainteté, la bonté, la miséricorde, la vérité, la justice, et tout cela dans le degré le plus élevé, et vous aurez cet Être que la langue humaine appelle Dieu[1]. Cet Être est présent partout. Nous sommes tout enveloppés de lui, nous vivons en lui, comme le poisson dans le vaste Océan.

Dieu me voit : ces trois mots ont empêché et empêchent encore plus de crimes que tous les prédicateurs ensemble. La pensée que Dieu est partout, remplit l'ame attentive de religion, de respect, de confiance et d'amour ; le souvenir de la présence de Dieu est l'école

[1] *Voyez* Fénélon, *de l'existence de Dieu* ; — Bergier, *art. Dieu.* — St. Thomas, 1. *p. q.* 2, etc.

de toutes les vertus. Les Saints et les Patriarches de l'Ancien Testament avaient un soin particulier de marcher toujours en cette sainte présence. *Vive le Seigneur en la présence duquel je suis*[1]. Tel était leur devise, leur cri de guerre, leur expression familière. David ne se contentait pas de le louer sept fois le jour : *J'avais*, dit-il, *le Seigneur toujours présent devant mes yeux, parce que je sais qu'il est toujours à ma droite, pour empêcher que rien ne me trouble*[2].

Pourquoi, dans ces grands hommes, cette extrême attention à se rappeler si souvent la présence de Dieu? 1° Parce que la pensée que Dieu nous regarde, qu'il veille sur nous comme nous veillons sur la prunelle de notre œil, qu'il écrit au livre de l'éternité les moindres œuvres que nous faisons pour sa gloire, est très-propre à nous réjouir le cœur, à nous encourager au bien, à nous soutenir au milieu des dangers; 2° parce que la pensée que Dieu nous regarde suffit pour nous obliger à être toujours très-réglés dans tout ce que nous faisons. Quel est le serviteur assez insolent pour mépriser les ordres de son maître en sa présence? et le voleur assez hardi pour dérober dans le moment même où son juge tient les yeux fixés sur lui? Or, Dieu nous regarde incessamment, le jour et la nuit, quand nous sommes seuls ou en compagnie; il est notre maître, il est notre juge, il est tout-puissant : il peut faire que le Ciel s'ouvre, que la foudre tombe, et que l'Enfer en-

[1] 3. *Reg.* 17.
[2] 1. *Ps.* 15. 8.

gloutisse celui qui osera l'outrager ; qui sera assez hardi pour le faire ? « Seigneur, disait saint Augustin, quand je considère que vous avez perpétuellement les yeux sur moi, et que vous veillez sur moi jour et nuit avec autant de soin que si dans le Ciel et sur la terre vous n'aviez point d'autre créature que moi à gouverner, quand je songe que vous voyez toutes mes actions, que vous pénétrez toutes mes pensées et que tous mes désirs sont exposés à votre vue, je suis rempli de confusion[1]. » Certes, si la seule présence d'un homme grave est capable de nous contenir dans le devoir, que ne devra point faire la présence de la majesté infinie de Dieu ? Qui osera faire devant Dieu ce qu'il rougirait de faire devant un valet ?

3° Parce que la pensée de la présence de Dieu console dans toutes les peines. Rien n'arrive que par la volonté ou la permission de Dieu, et Dieu est un père qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut, qui nous aime plus tendrement que nous ne nous aimons nous-mêmes. *Quelqu'affliction qui m'arrive*, disait David, *je n'ai pas même la pensée d'en former la moindre plainte ; je me suis tu, et je n'ai pas même ouvert la bouche parce que c'est vous, Seigneur, qui l'avez fait*[2]. Et le saint homme Job : *Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté, il a fait ce qu'il a trouvé bon ; que son saint nom soit béni*[3] !

[1] *Soliloq. c.* XIV.
[2] *Ps.* 38.
[3] Job. *c.* 1. 21.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de vous être fait connaître à nous ; éclairez ceux qui ne vous connaissent pas ; je vous adore, je vous aime, je vous consacre tout ce que j'ai et tout ce que je suis.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, je me dirai souvent : *Dieu me voit.*

PETIT CATÉCHISME.

DIEU.

Q. Qu'est-ce que Dieu ?

R. Dieu est un esprit infini, éternel, tout-puissant, qui voit tout, qui entend tout, qui est partout, qui a créé le monde par sa puissance et qui le gouverne par sa sagesse.

Q. Quelles sont les principales perfections de Dieu ?

R. Les principales perfections de Dieu sont 1° l'éternité : Dieu étant l'Être infini, il n'a point eu de commencement et il n'aura point de fin ; 2° l'indépendance : Dieu étant infini, il ne dépend de personne, tout dépend de lui, il est le maître de toutes choses, il n'arrive rien que par sa permission ou par sa volonté ; 3° l'unité : Dieu étant infini, il est nécessairement un ; 4° la spiri-

tualité : Dieu étant infini, n'a pas de corps, parce que tout corps est borné, imparfait, sujet au changement et à la dissolution.

Q. Qu'entend-on par les mains, les bras, les oreilles, les yeux de Dieu?

R. Par les mains de Dieu on veut dire qu'il fait tout; par ses bras, qu'il peut tout; par ses oreilles, qu'il entend tout; par ses yeux, qu'il voit tout. C'est une manière de parler par laquelle Dieu veut bien se mettre à notre portée. De même, par la colère de Dieu on entend la justice avec laquelle il punit le péché ; mais Dieu ne se met pas en colère.

Q. Quelles sont les autres perfections de Dieu ?

R. Les autres perfections de Dieu sont l'intelligence : Dieu étant infini, il connaît tout, le passé, le présent et l'avenir, ou plutôt il n'y a pour Dieu ni passé ni avenir, tout lui est présent. La bonté, la sainteté, la miséricorde, sont encore d'autres perfections de Dieu. En un mot, Dieu possède toutes les perfections sans aucun mélange d'imperfection.

Q. Quelles sont les preuves de l'existence de Dieu ?

R. Les preuves de l'existence de Dieu sont très-nombreuses. En voici deux seulement : il n'y a point d'effet sans cause. Un tableau suppose un peintre, une maison suppose un architecte; de même le monde suppose une cause qui l'a créé. Ainsi la vue de l'univers est une preuve sensible de l'existence de Dieu, ensuite le témoignage de tous les hommes. Tous les peuples ont cru à l'existence de Dieu ; cette croyance ne peut leur

venir que d'une révélation primitive. On devrait regarder comme un fou celui qui oserait dire le contraire.

Q. Quel effet produit la présence de Dieu ?

R. La présence de Dieu produit des effets bien salutaires : 1° elle console dans les peines ; 2° elle encourage au bien ; 3° elle préserve du péché ; 4° elle bannit toutes les vaines frayeurs Aussi les Patriarches et tous les Saints avaient-ils un soin particulier de se rappeler souvent la présence de Dieu.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de vous être fait connaître à nous ; éclairez ceux qui ne vous connaissent pas ; je vous adore, je vous aime, je vous offre et vous consacre tout ce que j'ai et tout ce que je suis.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, je dirai souvent : *Dieu me voit*.



IVe LEÇON.

OUVRAGE DES SIX JOURS.

Premier jour. — Explication de ces paroles : Au commencement Dieu créa le Ciel et la terre. — Cette première parole piédestal de la science. — Les ténèbres couvraient la surface de l'abîme. — Explication. — Et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. — Explication. — Image du Baptême. — Création de la lumière. — Rapidité de sa propagation. — Couleurs. — Leurs avantages.

Après avoir contemplé Dieu en lui-même, considérons-le dans ses ouvrages. Ils nous raconteront sa gloire et, mieux que tous les raisonnements, nous expliqueront ses perfections infinies. Nous avons vu que Dieu est de toute éternité; il n'en est pas ainsi des créatures. Au commencement, rien de ce que nous voyons n'existait : nous-mêmes n'existions pas. Il n'y avait ni Ciel, ni terre, ni soleil, ni montagnes, ni rivières, ni mer, ni animaux, ni hommes. Dieu résolut de créer toutes ces choses. Mais comment fera-t-il? où prendra-t-il des éléments pour former ce magnifique univers? Quand l'homme veut bâtir une maison, il lui faut des pierres, du bois, du fer. La première cabane serait encore à construire si l'homme avait dû en créer les matériaux. Mais Dieu est bien autrement puissant : *Il dit et*

tout fut fait; car celui qui peut tout opère ce qu'il veut en parlant.

De toute éternité Dieu avait conçu la pensée du monde, au temps marqué il parla sa pensée, c'est-à-dire qu'il l'exprima au-dehors par son verbe ou sa parole; en un mot, il dit et tout fut fait. C'est d'une manière analogue que l'homme lui-même produit ses ouvrages, car l'homme est l'image de Dieu. Quand il veut bâtir une maison, par exemple, il commence par en concevoir l'idée, puis au temps fixé il dit : que cette maison soit. Si l'effet ne suit pas immédiatement sa parole, c'est que l'homme n'étant pas tout-puissant, n'opère pas ce qu'il veut en parlant. Il a besoin pour suppléer à sa faiblesse d'une foule de coadjuteurs et de moyens étrangers dont le concours et l'emploi demandent du temps. Mais il n'en est pas moins vrai que les ouvrages de l'homme sont l'expression de sa pensée, comme le monde est l'expression d'une pensée de Dieu.

Pour connaître combien fut puissante et féconde la parole qui créa l'univers, recueillons-nous, et nous transportant en esprit au moment de la création, écoutons-en le récit avec les mêmes sentiments d'admiration dont nous aurions été touchés si nous avions été présents à ce grand ouvrage, et que nous eussions vu à chaque parole du Créateur, sortir du néant cette foule de créatures si diversifiées et si parfaites. Devant nos yeux va se dérouler un livre magnifique, le premier dans lequel Dieu veut que les enfants des hommes lisent son existence,

sa gloire, sa puissance, sa bonté et toutes ses perfections. Ce livre admirable, Dieu l'écrivit en six jours, il y a environ six mille ans. Que chacun de ces jours soit une révolution de vingt-quatre heures ou un espace de temps plus long, c'est une question laissée aux vaines disputes des philosophes. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que Dieu ne voulut pas créer le monde en un instant et tout d'un coup, mais successivement, afin de nous apprendre qu'il est libre d'agir comme il lui plaît. Voici en quel ordre il appela toutes les créatures du néant.

Au commencement, Dieu créa le Ciel et la terre. Au commencement, c'est-à-dire, dès le premier commencement de toutes choses; lorsque Dieu commença de créer le monde.

Le Ciel et la terre; Moïse a voulu nous marquer d'abord en général la création de l'univers, dont les principales parties, à notre égard, sont le Ciel et la terre. Dans ce peu de paroles il réunit tout et nous le met sous les yeux. Il descendra ensuite dans le détail, en marquant ce qui fut fait chaque jour de cette grande semaine [1]. Combien de doutes éclaircis par ce peu de paroles : *Dieu créa le Ciel et la terre!* Combien d'erreurs dissipées? combien de vérités salutaires révélées? qu'eût fait notre raison sans cette lumière? Que chercher toujours et s'égarer peut-être toujours.

Cette première phrase de la Bible est le piédestal de la science moderne. C'est à ces lumineuses paroles

[1] St. Grégoire de Nysse, *lib. in hexaemeron.* — St. Cyril. d'Alexand. *lib.* II. *contr. Julian.* — Et St. Aug. *lib.* I *de Gen. ad litt. c.* III.

qu'elle doit d'être délivrée de toutes les cosmogonies absurdes dont l'antiquité payenne n'a pu sortir, et qui, condamnant la science à des tâtonnements éternels, l'ont retenue dans l'état pitoyable que chacun connaît. La science impie du dernier siècle, est retombée dans le cahos, pour avoir rejeté cette base de l'édifice. La science actuelle sort des ténèbres et grandit à mesure qu'elle redevient *biblique*.

Voyez encore quelle majesté et en même temps quelle simplicité dans ce peu de paroles : *Au commencement, Dieu créa le Ciel et la terre!* On sent que c'est Dieu lui-même qui nous instruit d'une merveille qui ne l'étonne point, et au-dessus de laquelle il est. Un homme ordinaire se serait efforcé de répondre par la magnificence de ses expressions à la grandeur de son sujet, et il n'aurait montré que sa faiblesse. La sagesse éternelle qui s'est jouée en faisant le monde, comme elle le dit elle-même, en fait le récit sans s'émouvoir.

La terre était informe et toute nue, c'est-à-dire sans ornements, sans hommes, sans animaux, en un mot, privée de tout ce qui peut embellir un pays [1]. Dieu n'a pas voulu créer la terre avec sa magnifique parure, quoiqu'il le pût avec une égale facilité, afin que l'homme ne regardât pas la terre comme riche et féconde par son propre fond; qu'il sût qu'elle a été dans son origine sans fruits, sans habitants, sans beauté; qu'elle pouvait être dans tous les temps aussi stérile et aussi dénuée qu'au jour de sa naissance; et que les richesses dont elle est

[1] Jérém. c. IV. 23.

aujourd'hui comblée lui sont étrangères et viennent d'une main invisible.

Les ténèbres couvraient la surface de l'abîme. Par cet abîme on entend des eaux profondes qui enveloppaient la terre, la couvraient de toutes parts, et ne faisaient avec elle qu'un seul globe. D'épaisses ténèbres cachaient tout cela, ce qui doit s'entendre non-seulement de la privation de la lumière où était alors tout l'univers; mais d'un brouillard fort épais, élevé jusqu'à une certaine hauteur, qui aurait caché la surface des eaux, quand même la lumière aurait paru, et qui en dérobait la vue, après même que la lumière fut faite. Cette circonstance a paru à Dieu même mériter une attention particulière : *Où étais-tu*, disait-il à Job, *lorsque je couvrais la mer d'un nuage, et que je l'environnais au moment de sa naissance d'un brouillard ténébreux, comme on emmaillotte un enfant*[1]?

Il y a peu de personnes qui n'aient observé que les rivières, les lacs et à plus forte raison la mer, se couvrent en certain temps pendant la nuit d'un brouillard qui au point du jour paraît être comme un coton et un duvet, sous lequel la surface des eaux est tranquille et comme dormante. C'est ainsi à peu près que dans les ténèbres générales et dans la nuit où tout l'univers était plongé, Dieu tenait tranquille un abîme immense sous un brouillard épais, et qu'il paraissait l'endormir dans son enfance sous le coton dont il l'avait revêtu : réservant à un autre temps à agiter ce redoutable Océan, et

[1] Job. XXXVIII. 9.

à le mettre en fuite par sa parole, et demeurant également le maître ou de le tenir dans le sommeil ou de le réveiller.

Et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. Ces paroles signifient l'opération de Dieu qui préparait les eaux et la terre à la fécondité, et nous représentait le Saint-Esprit lui-même inspirant la chaleur et la vie à ces eaux dont le monde devait sortir. Voyez l'admirable et touchante comparaison! Les eaux étaient couvertes d'un brouillard qui leur servait comme de drapeaux et de langes. L'Esprit de Dieu *était porté* sur elles. Semblable à un oiseau qui étend ses ailes sur ses petits pour les couvrir, ou même sur ses œufs pour les échauffer, les animer et les faire éclore; l'Esprit vivifiant enfantait pour ainsi dire le monde futur, il l'animait par son souffle et lui inspirait la chaleur et la vie [1].

Là se trouve une belle figure d'une autre naissance bien plus miraculeuse aux yeux éclairés de la foi. Notre Seigneur parlant à Nicodème, lui dit : « En vérité, en vérité, je vous dis que si un homme ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume des Cieux. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit, qu'il faut que vous naissiez de nouveau [2]. » Notre Seigneur compare l'Esprit de Dieu imprimant une vertu secrète aux eaux pour une première naissance, avec le même Esprit rendant fécondes les eaux du

[1] *Voyez* Duguet, *ouvrage des Six Jours.*
[2] *Joan.* III. 3, 5 et suiv.

Baptême pour une seconde naissance. Il montre dans la création de l'homme le modèle de la réparation. Il l'avertit qu'il n'a retenu de sa première origine qu'une naissance charnelle, s'étant privé de l'Esprit dont la vie et la chaleur l'avaient animé, et qu'il sera toujours exclu du Ciel s'il ne reçoit une nouvelle naissance, dont l'Esprit de Dieu et les eaux soient comme autrefois le principe [1]. Ce n'est pas la seule fois que nous aurons occasion de remarquer que Dieu, dans la régénération de l'homme, a suivi les mêmes lois que dans sa création [2].

[1] *Voyez* les prières pour la bénédiction des Fonts Baptismaux.

[2] La submersion primitive du globe est avouée par la géologie moderne. « Dans la première période, disent les auteurs de l'*Encyclopédie moderne*, l'Océan paraît avoir stationné sur le globe. C'est un aveu dont il faut tenir compte à nos savants. Il en est de même de tous ceux qu'ils font en faveur du récit de Moïse. Quand ils osent s'en éloigner ou le contredire, ils sont dans le faux, et nous nous permettrons de leur dire avec M. Ampère : *Vos observations sont bonnes, mais la conclusion est attaquable.* Attaquable ; pourquoi ? Parce qu'en bonne logique il n'est pas permis de conclure du particulier au général. Or, évidemment les géologues ne connaissent pas une portion suffisante du globe, ils n'ont pas creusé à une assez grande profondeur pour fonder un système absolu. Ils disent par exemple que la terre est un soleil *encroûté* ; qu'ainsi le centre du globe est incandescent. Messieurs, qu'en savez-vous ? Mais le thermomètre, disent-ils, indique une élévation de température à mesure que l'on descend. Fort bien ; mais qui vous a dit que si l'on descendait plus bas encore, cette température ne deviendrait pas uniforme, ou même ne commencerait pas à décroître ? » Oserons-nous le dire, il nous semble voir un ciron qui, placé sur le sommet d'une pyramide d'Égypte, éprouve un peu plus de chaleur à mesure qu'il s'enfonce dans les fentes du pavé. Il est parvenu jusqu'à une ou deux lignes de profondeur, et plus à l'abri de l'agitation de l'air, il éprouve plus de chaleur encore. S'il raisonnait, serait-il en droit de conclure qu'un feu épouvantable brûle au sein de la pyramide ? Et cependant nous avons bien moins pénétré dans l'intérieur de la terre, que le ciron dans le pavé de la pyramide ; à peine dans la plus

Et le Seigneur dit : Que la lumière soit, et la lumière fut; et Dieu vit que la lumière était bonne, c'est-à-dire conforme en tout aux règles et aux desseins de sa divine sagesse. *Il sépara la lumière d'avec les ténèbres, et donna à la lumière le nom de jour et aux ténèbres le nom de nuit* [1].

La lumière est le premier ouvrage et le premier bienfait du Créateur, elle doit donc être le premier sujet de notre reconnaissance. Sans la lumière, toute la nature serait comme si elle n'était pas, et les beautés et les merveilles que la sagesse divine y a répandues, seraient inutiles à l'homme qui doit en être l'admirateur. Mais qu'est-ce que la lumière? Ici commence cette longue suite de mystères qui confondent notre raison? Inexplicables quoique évidents, ces mystères de la nature nous apprennent à croire les mystères encore plus élevés de la Religion, bien que nous ne les comprenions pas. Tout ce que les plus grands philosophes ont dit de la lumière n'est que conjectural.

Les uns prétendent que la lumière est une substance fluide dont nous sommes environnés, et qui devient visible lorsqu'elle est ébranlée et mise en mouvement

grande profondeur de nos mines, avons-nous effleuré la pellicule la plus extérieure du globe : ces profondeurs sont moindres, dit M. Biot, que ces rides qu'on aperçoit sur la peau d'une orange; et nous aurions la prétention de savoir ce qui se passe au centre même de la terre, c'est-à-dire à plus de mille lieues au-dessous de nous! Le même raisonnement s'applique avec une égale justesse à toutes les autres inductions ou suppositions anti-mosaïques de la géologie ancienne et moderne.—*Voyez* Moïse et les géologues modernes, *p.* 45.

[1] *Gen. c.* 1. *v.* 3, 4, 5.

par le soleil ou par quelqu'autre corps enflammé. D'autres disent que la lumière n'est que le feu lui-même, qui, par l'émanation de ses parties infiniment subtiles, frappe doucement nos yeux à une certaine distance.

Si la lumière est incompréhensible dans sa nature, elle ne l'est pas moins dans ses effets et dans ses propriétés. La rapidité avec laquelle elle se propage est prodigieuse. Si sa vîtesse n'était pas plus grande que celle du son, elle emploirait *dix-sept ans* à parvenir du soleil jusqu'à nous ; mais elle n'a besoin pour cela que de *sept à huit secondes*. Dans ce court espace, un rayon du soleil parcourt plusieurs millions de lieues. Il y a plus : les observations astronomiques nous apprennent que les rayons d'une étoile fixe doivent, pour arriver jusqu'à nous, parcourir une route qu'un boulet de canon, chassé avec la plus grande vîtesse possible, ne ferait qu'en *cent millions quatre cent mille lieues*.

Le développement de la lumière n'est pas moins inconcevable. L'espace où elle se répand n'a point d'autres limites que celles de l'univers même, et l'immensité de l'univers est si prodigieuse qu'elle excède la capacité de l'entendement humain. La preuve en est que les objets les plus éloignés, les corps célestes par exemple, peuvent être discernés à la simple vue ou à l'aide des télescopes ; et si nous avions des instruments optiques qui étendissent notre vue aussi loin que la lumière se répand, nous verrions par cela même les corps placés à l'extrémité de l'univers.

Mais pourquoi la lumière se propage-t-elle de tous côtés avec une vîtesse si prodigieuse? C'est afin qu'un nombre infini d'objets puissent être aperçus en même temps par une infinité de personnes, et qu'à chaque instant l'homme puisse jouir de l'univers aussi loin que sa vue peut s'étendre. Pourquoi les particules de lumière sont-elles d'une subtilité presque infinie? C'est afin qu'elles puissent peindre les objets dans les yeux même les plus petits; c'est encore afin qu'elles ne nous éblouissent point par leur éclat, et qu'elles ne nous nuisent point par leur chaleur. Pourquoi enfin les rayons sont-ils réfractés en tant de manières? C'est afin que nous puissions mieux distinguer les objets qui s'offrent à nos yeux.

Il est donc vrai, dans la création de la lumière comme dans tous ses autres ouvrages, Dieu s'est proposé l'utilité et les plaisirs de l'homme. Quelle reconnaissance ne vous devons-nous pas, ô Père de la lumière! pour des arrangements si sages et si bienfaisants.

Une admirable propriété de la lumière, c'est de colorer tous les objets et de nous les faire aisément distinguer. Au lieu d'une campagne embellie de tout ce que le printemps et la main de l'homme peuvent y mettre de plus agréable, imaginons-la toute couverte de neige. La lumière du soleil qui commence à monter sur l'horizon, est fortement réfléchie par cette blancheur universelle. Le jour en est considérablement augmenté. Tout y est éclairé et visible; cependant tout y est confondu : il faut deviner les objets. L'uniformité de la

blancheur empêche, malgré son éclat, de distinguer les rochers d'avec les habitations des hommes, les arbres d'avec la colline qui les porte, les terres cultivées d'avec celles qui ne le sont pas. On voit donc tout et on ne distingue rien. Tel aurait été l'aspect de la nature, si Dieu nous avait donné la lumière sans la propriété de colorer les objets.

Mais grace à cette propriété de la lumière qui peint et habille tout ce qui nous environne, chaque créature est rendue reconnaissable ; chaque espèce porte sa livrée particulière. Tout ce qui doit nous servir a une marque qui le caractérise ; nous n'avons point d'effort à faire pour démêler ce que nous cherchons : la couleur nous l'annonce. A quelle longueur et à quelle perplexité eussions-nous été réduits, s'il eût fallu à chaque instant distinguer une chose d'une autre par des raisonnements? Toute notre vie aurait été employée à étudier plutôt qu'à agir. Le dessein du Père céleste n'a pas été d'occuper ses enfants à des spéculations oisives. L'on voit aisément qu'il nous a caché le fond des êtres pour nous ramener efficacement aux besoins de la vie et à l'exercice de la vertu. La terre n'a pas été faite pour loger des philosophes désunis et rêvant à l'écart, mais une société de frères, liés par des besoins et par des devoirs réciproques.

C'est dans cette vue, qu'au lieu de la longue et pénible voie des discussions, Dieu a bien voulu accorder au genre humain et même aux animaux qui nous servent, la voie expéditive et commode de distinguer

les objets par la couleur. L'homme ouvre le matin sa paupière et voilà toutes ses recherches faites. Son ouvrage, ses outils, sa nourriture, tout ce qui l'intéresse se présente à découvert; nul embarras pour en faire le discernement : la couleur est l'étiquette qui conduit sa main et qui la mène à coup sûr où il faut qu'elle arrive.

L'intention de nous faire promptement distinguer les objets, n'est pas la seule qui ait donné naissance aux couleurs. Ici, comme en tout autre chose, Dieu s'est occupé de nos plaisirs, comme de nos besoins. Quel autre dessein s'est-il proposé que celui de nous placer dans un agréable séjour, en ornant toutes les parties de l'univers de peintures si brillantes et si variées? Remarquez l'art parfait de ce Peintre divin. Le Ciel et tout ce qui est vu de loin ont été peints à grands traits. L'éclat et la magnificence du coloris en sont le caractère. La légèreté, la finesse et les graces de la miniature se retrouvent dans les objets destinés à être vus de plus près, comme les feuillages, les oiseaux, les fleurs. Ce n'est pas tout, dans la crainte que l'uniformité des couleurs ne devienne en quelque sorte ennuyeuse, la terre change de robe et de parure, selon les saisons. Il est vrai, pendant l'hiver le divin Peintre étend un vaste rideau blanc sur son tableau. Mais l'hiver qui enlève à la terre une partie de ses beautés, lui ramène un repos utile, et plus utile encore à celui qui la cultive. Tandis qu'il retient l'homme dans sa retraite, à quoi bon la terre se parerait-elle pour n'être point vue de son maître? Au retour du printemps, la toile se lève, et le spectateur de l'univers

contemple ce riche tableau avec un plaisir nouveau et toujours renaissant.

Les couleurs qui font un si bel effet dans la nature, n'embellissent pas moins la société. Quels agréments ne mettent-elles pas dans nos habits et dans nos meubles? Mais de tous les services que les couleurs nous rendent, il n'en est point qui nous flatte plus que de se prêter, comme elles font, à toutes nos intentions, et de s'accorder avec toutes nos situations. Les couleurs les plus communes servent dans les usages ordinaires ; les plus vives et les plus brillantes se réservent pour les occasions distinguées. Elles animent nos fêtes, et avec leur éclat elles répandent une joie secrète qui en est presque inséparable. Sommes-nous dans l'affliction? d'autres couleurs succèdent. Elles nous environnent de deuil ; et c'est pour nous une sorte de consolation de voir tout ce qui nous approche entrer dans nos peines et s'attrister avec nous [1].

Cette lumière immatérielle qui éclaire et embellit le monde visible, n'est cependant que l'imparfaite image de la lumière immatérielle qui éclaire et embellit le monde invisible. Le Verbe de Dieu, Jésus-Christ, est cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde : divine lumière qui possède dans un degré supérieur toutes les propriétés de la lumière créée. Elle se répand par la parole avec une prodigieuse rapidité ; elle éclaire toutes les intelligences dans quelque pays et dans quelque siècle qu'on les rencontre ; elle ne perd rien de

1 *Voyez* Sturm. *t.* II, et Pluche, *t.* IV.

son efficacité ; elle apprend à tous à distinguer le vrai du faux, le bien du mal, le parfait de l'imparfait ; elle colore, elle embellit, elle caractérise tous les objets de notre connaissance et de notre amour.

Après l'avoir créée, Dieu sépara la lumière des ténèbres. Cela signifie qu'il marqua un ordre et une succession entre les ténèbres et la lumière. Depuis ce moment, on voit le jour et la nuit se remplacer sans se nuire. On dirait deux enfants qui ont divisé entre eux l'héritage paternel dont ils jouissent en commun, sans trouble, sans empiétement, rigoureusement renfermés depuis tant de siècles dans les limites qui furent assignées à chacun d'eux.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir créé pour moi la lumière et de m'avoir ainsi procuré tant de jouissances. Ne permettez pas que jamais j'en abuse pour faire le mal. Eclairez aussi mon ame de la lumière de votre vérité, dont celle qui frappe ma vue n'est que l'imparfaite image.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'élèverai souvent mes regards vers le Ciel.*

PETIT CATÉCHISME.

OUVRAGE DES SIX JOURS. — PREMIER JOUR.

Q. Quelle fut la première parole que Dieu prononça en créant le monde?

R. La première parole que Dieu prononça en créant le monde fut celle-ci : *Que la lumière soit, et la lumière fut.* Cette parole si simple et aussitôt suivie de son effet, nous montre la toute-puissance de Dieu. Celui qui peut tout, opère ce qu'il veut en parlant. Dieu ne prononça que six paroles et le monde fut créé.

Q. Dieu n'aurait-il pas pu créer le monde en un instant?

R. Dieu aurait pu créer le monde en un instant ; mais en mettant six jours pour le tirer du néant et l'arranger, il a voulu nous apprendre qu'il est libre d'agir comme il lui plaît.

Q. En quel état était la terre lorsque Dieu la créa?

R. Lorsque Dieu créa la terre, elle se trouva nue, sans ornement, sans habitants, et toute environnée d'eaux profondes, et ces eaux étaient enveloppées d'un brouillard épais. L'esprit de Dieu était porté sur ces eaux, d'où le monde devait sortir, pour les réchauffer et les vivifier, semblable à un oiseau qui s'étend sur son nid pour échauffer ses œufs, les animer et les faire éclore. C'était une image du Baptême. Nous naissons enfants de Dieu par l'eau que le Saint-Esprit sanctifie, comme le monde naquit de l'eau et du Saint-Esprit.

Q. Qu'est-ce que la lumière?

R. Il est impossible de savoir ce que c'est que la lumière. Nous savons bien qu'elle existe, mais nous ne pouvons comprendre sa nature : c'est un mystère qui nous apprend à croire avec docilité les mystères de la foi.

Q. La lumière du soleil arrive-t-elle jusqu'à nous avec bien de la vîtesse?

R. La lumière du soleil se propage avec une vîtesse incompréhensible ; elle ne met que sept ou huit secondes pour parvenir jusqu'à nous. Dans ce court espace, un rayon de soleil parcourt plusieurs millions de lieues.

Q. Pourquoi Dieu a-t-il créé la lumière?

R. Dieu a créé la lumière pour nous faire jouir du spectacle de l'univers, nous en faire admirer les beautés et nous mettre à même de vaquer à nos occupations.

Q. Pourquoi veut-il que la lumière se propage avec tant de vîtesse et dans tous les sens?

R. Il veut que la lumière se propage avec tant de vîtesse et dans tous les sens, pour qu'une infinité d'objets puissent être aperçus en un instant par un grand nombre de personnes, et que la nuit soit promptement dissipée.

Q. Quel est encore l'effet de la lumière?

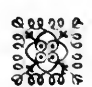
R. Un autre effet de la lumière est de colorer les objets. Quand la terre est toute couverte de neige on voit tout et on ne distingue rien. Il en serait de même si la lumière ne colorait pas les objets; nous aurions bien de la peine à les reconnaître. Mais le matin il nous suffit

d'ouvrir la paupière, et voilà tous les objets distingués. Les couleurs que donne la lumière servent encore à nos plaisirs; elles embellissent nos vêtements et nos meubles; elles se prêtent à toutes nos situations. Les unes nous environnent de modestie, les autres d'éclat, quelques-unes de deuil. Ainsi Dieu a tout fait pour nous.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir créé pour moi la lumière, et de m'avoir ainsi procuré tant de jouissances. Ne permettez pas que jamais j'en abuse pour faire le mal. Eclairez aussi mon ame de la lumière de votre vérité, dont celle qui frappe ma vue n'est que l'image imparfaite.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'élèverai souvent mes regards vers le Ciel*.



Ve LEÇON.

OUVRAGE DES SIX JOURS.

Second jour. — Création du Firmament. — Son étendue. — Sa couleur. — Eaux supérieures et inférieures. — Air. — Ses propriétés. — Pesanteur. — Invisibilité. — Son utilité. — Crépuscules. — Odeurs. — Son. — Pluie. — Respiration.

Dieu dit : *Que le Firmament soit au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.*

Et Dieu fit le Firmament, et il sépara les eaux qui étaient sous le Firmament, de celles qui étaient au-dessus du Firmament, et cela se fit ainsi.

Et Dieu donna au Firmament le nom de Ciel[1].

Le Firmament, ou le Ciel, est tout cet espace qui s'étend depuis la surface de la terre jusqu'aux étoiles fixes.

C'est dans le Ciel que brille avec éclat la grandeur et la puissance de Dieu. Pour avoir quelque idée de l'étendue du Ciel, observez que le soleil qui nous paraît y occuper si peu de place, est un million de fois plus gros que la terre, dont le circuit est de neuf mille lieues. Observez encore que pour arriver de la terre au soleil, il faudrait *cent vingt-cinq ans* à un boulet de canon qui

[1] *Gen. c.* I. *v.* 7, 8.

ferait trois lieues dans une minute, et pour arriver à l'étoile fixe la plus proche de nous, il lui faudrait plus de *six cent mille ans*. Observez enfin que ces étoiles fixes sont autant de soleils qui font jaillir jusqu'à nous, non pas une lumière empruntée, mais la lumière qui leur est propre; soleils que le Créateur a semés par millions dans l'espace incommensurable qui est au-dessus de nos têtes. Concevons par là combien est puissant celui qui, d'une seule parole, a fait de si grandes choses. Et c'est ce même Dieu qui, pour l'amour de nous, s'est fait petit enfant, et qui, caché sous les apparences du pain, se donne à nous dans la Communion!

Si les étoiles fixes peuvent être vues de nous dans l'effroyable distance où elles sont à notre égard, ce ne peut être que parce qu'elles égalent le soleil en grosseur, et leur diminution est la marque de leur prodigieux éloignement, et non de leur petitesse. Ce sont donc autant de soleils qui ont été reculés de nous pour nous garantir de leur feu, sans nous ôter la jouissance de leur lumière. De plus, si cette blancheur qu'on nomme *voie lactée* n'est, selon le rapport du télescope, qu'un vaste amas d'étoiles ou de soleils plus éloignés encore, la main de Dieu a donc jeté les mondes le long de cette voie avec autant de profusion qu'il a répandu le sable sur le bord de la mer. Toutes ces sphères énormes qui roulent si diversement au-dessus de nos têtes, sont des machines terribles, dont le moindre choc suffirait pour mettre notre globe en morceaux; mais la même main qui les a suspendues dans l'espace, a tracé leur route.

Un calcul infaillible a réglé tous les degrés de leur poids et de leur vitesse : aucun obstacle imprévu, aucune force étrangère n'en dérange le cours.

Et au milieu de cette immensité, qu'est-ce que la motte de terre que nous habitons ? que sont en comparaison de ces mondes les provinces et les royaumes ? des atomes qui se jouent dans les airs, et qu'on aperçoit aux rayons du soleil. Et qui suis-je, moi, au milieu de tout cela ? Ah ! comme je me perds dans mon propre néant ! Cependant, ô abîme de bonté ! c'est pour nous que Dieu a fait ses magnifiques ouvrages[1]. L'excellence des êtres que Dieu a créés ne se mesure pas à la toise. L'homme a reçu une intelligence, une volonté, une ame. C'est à ce petit être que Dieu communique la connaissance de ses œuvres, tandis qu'il la refuse au soleil même. C'est à l'homme qu'il destine l'usage et le profit du riche appareil des Cieux. Il est la seule de toutes les créatures visibles que Dieu invite à le louer. Quelle dignité ! quelle grandeur d'avoir un Père qui couvre pour nous la terre de toutes sortes de biens, et

[1] « La *seule* raison, disait le célèbre Huyghens, qui oblige à croire » qu'il y a dans les planètes *un animal raisonnable*, c'est que sans cela » notre terre aurait de trop grands avantages, et serait trop élevée en di- » gnité sur le reste des planètes. » Ne voilà-t-il pas une belle raison que cette *seule raison !* « L'opinion que l'univers a été fait pour l'homme, dit » M. le vicomte de Bonald, n'a rien qui étonne une haute philosophie, » qui nous apprend que l'univers matériel n'est que le moindre des dons » que le Créateur a fait à l'homme. » Quand on pense que le Créateur de tous les mondes s'est donné lui-même à l'homme, pourquoi refuser d'admettre qu'il lui ait donné ses créatures? L'ouvrage vaut-il mieux que l'ouvrier?

qui daigne mettre le Ciel même à notre service ! Quelle reconnaissance nous devons avoir pour un Dieu qui nous traite avec tant de distinction !

A en juger simplement par le rapport de nos sens, on pourrait croire qu'il y a au-dessus de nous une grande voûte peinte en bleu, et prendre les étoiles pour de petits clous brillants qui y sont attachés. Nous venons de voir que cette petitesse apparente des étoiles, est due à leur prodigieux éloignement. Quant à la couleur bleue du Firmament, elle vient 1° de ce que l'atmosphère, ou cette masse d'air qui nous environne, n'est pas tout à fait transparente; 2° de ce que l'atmosphère est toujours chargée d'une grande couche d'eaux légères qui réfléchissent conjointement avec l'air les rayons du soleil. La couleur bleuâtre est naturelle à l'eau, soit épaisse, soit raréfiée, surtout quand le volume en est considérable. L'atmosphère doit donc être de couleur d'azur, et cet azur est plus ou moins clair à proportion de la quantité de rayons qui le pénètrent. C'est du mélange de cet air et de ces eaux légères que Dieu a formé la couleur de cette voûte éclatante qui réjouit de toutes parts la vue de l'homme, et qui devient le gracieux lambris de son palais. Une semblable merveille demande de nous plus que de l'admiration, car elle est la preuve complète que nous sommes l'objet des plus tendres complaisances du Créateur.

En effet, Dieu aurait pu rembrunir ou noircir cette voûte céleste; mais le noir est une couleur lugubre qui eût attristé toute la nature. Le rouge et le blanc n'y

convenaient pas davantage. Le jaune est réservé pour l'aurore. D'ailleurs, une voûte entière de cette couleur n'aurait pas été assez détachée des astres qu'on y devait voir rouler. Le vert aurait à la vérité produit tout le relief nécessaire, mais c'est l'aimable couleur dont Dieu a paré notre demeure : c'est le tapis qu'il a étendu sous nos pieds. Le bleu, sans tristesse et sans rudesse, a encore le mérite de trancher sur la couleur des astres, et de les relever tous. Voilà pourquoi le divin Décorateur l'a choisi de préférence.

Qu'il est redoutable, l'aspect du Ciel, lorsqu'il se montre à nous couvert de nuées orageuses ! Mais quelle beauté, quelle majesté, quelle simplicité dans sa couleur, lorsque le Ciel est serein ! Les appartements des rois, que le pinceau des plus habiles peintres a décorés, ne sont rien quand on les compare à la majestueuse simplicité de la voûte céleste. Et qui a revêtu le Ciel de cette couleur ? qui l'a si richement paré ?

Par une attention vraiment paternelle, le Ciel ne conserve pas toujours une teinte uniforme. Au contraire, sa couleur se nuance plusieurs fois tous les jours. Le matin, de tendres clartés blanchissent peu à peu l'horizon, l'azur des Cieux pâlit. C'est afin de préparer nos yeux à soutenir l'éclat du grand jour. Et quand le soir est venu, le soleil ne nous retire pas tout d'un coup sa lumière ; des clartés aussi douces que celles du matin, nous disposent aux ténèbres de la nuit. Passer tout d'un coup du grand jour dans une obscurité profonde, serait très-incommode. Un passage si subit de la lumière

aux ténèbres blesserait les organes de notre vue, et pourrait les détruire. Bien des voyageurs, surpris par une nuit soudaine, s'égareraient, et laplupart des oiseaux seraient en danger de périr. Graces vous en soient rendues, ô Père céleste! vous avez prévenu tous ces inconvénients.

Après avoir étendu le Ciel comme un magnifique pavillon, Dieu voulut que ce Ciel ou ce Firmament fût au milieu des eaux; en sorte qu'il y a des eaux supérieures au Firmament, et d'autres qui lui sont inférieures. Dieu fit évaporer la plus grande partie de ces eaux immenses qui enveloppaient la terre, et il les réduisit à des atomes si imperceptibles, que ne composant plus de masse, et acquérant un mouvement très-rapide, elles s'élevèrent si haut, qu'il resta un très-grand intervalle entre elles et celles dont la terre demeura couverte. Comme cet intervalle faisait partie du Ciel ou du Firmament, et méritait d'en porter le nom, le Firmament fut alors la séparation des eaux, et il se trouva au milieu de celles qui avaient été élevées, et de celles qui ne l'étaient pas. Ainsi, nous avons au-dessus de nos têtes et par-delà le Firmament une immense quantité d'eaux, un formidable Océan soutenu par la seule main du Tout-Puissant. Ces eaux étant nuisibles ou inutiles ici bas, elles sont salutaires ailleurs. Elles seraient d'un grand usage quand elles n'auraient d'autre effet que de nous rappeler perpétuellement qu'elles ont cédé la place à des hommes qui doivent être justes et innocents. De plus, elles rappelaient aux premiers habitants de la terre qu'elles étaient

prêtes à retourner à leur ancien lieu pour punir l'ingratitude et l'irréligion.

C'est sans doute pour ce double dessein que Dieu les instruisit de cette séparation des eaux, dont les unes sont suspendues sur nos têtes, et les autres ne sont arrêtées que par les bornes que sa main a prescrites. Quand l'impénitence des hommes l'eut porté à se repentir lui-même de leur avoir donné la vie, il remit les choses dans leur premier état. Il rompit les digues qu'il avait opposées à la mer ; et, ne se contentant pas de verser des torrents de pluie, il ouvrit les écluses qui servaient de barrière et de séparation aux eaux supérieures, et la terre fut de nouveau plongée et toute enveloppée dans les eaux comme au jour de sa naissance. Ainsi eut lieu le déluge. *Toutes les sources du grand abîme des eaux*, dit l'Écriture, *furent rompues, et les cataractes du Ciel furent ouvertes*[1]. Plusieurs savants prétendent que ces eaux supérieures alimentent certains fleuves, tels que le Nil et le Niger, dont on ne peut trouver la source, et dont les débordements sont tout à fait inexplicables aux physiciens de nos jours. C'est ainsi que la vieille physique, fondée sur le récit de Moïse, nous explique très-raisonnablement un phénomène sur lequel la science moderne, malgré tous ses progrès, nous déclare qu'elle n'a *rien de raisonnable à nous dire*[2].

Une partie de cette immense quantité d'eaux qui enveloppaient la terre, resta au-dessous du Firmament,

[1] *Gen.* VII. 11.

[2] *Voyez* Moïse et les géologues, *p.* 83.

et compose nos mers, nos rivières et nos lacs. C'est ce qu'on appelle les eaux inférieures. Nous en parlerons au *troisième jour*.

L'espace qui s'étend de la terre au Ciel est rempli à une grande hauteur d'une matière fluide, pesante, élastique, qu'on appelle *air*. Toute cette masse d'air qui environne la terre et lui sert comme de vêtement, s'appelle *atmosphère*.

La force avec laquelle cette colonne d'air pèse sur chaque surface d'un pied carré, est de deux mille livres. Ainsi, un homme de taille ordinaire a donc très-réellement un poids de *vingt-un mille* livres sur la tête. Comment n'en sommes-nous pas accablés? Cette pensée semble capable de nous jeter dans le trouble; mais l'inquiétude qu'elle cause d'abord se change en admiration, quand on apprend que ce peu d'air qui est dans notre corps, et qui se renouvelle sans cesse, suffit pour maintenir l'équilibre avec cet épouvantable fardeau qui pèse sur nous, et avec l'air qui nous environne de toutes parts. Ces deux actions s'entre-détruisent, ou plutôt elles ne sont point senties, parce qu'elles sont contrebalancées. Elles sont cependant très-réelles. En voici une preuve évidente : Quand on pompe l'air qui est dans le corps d'un animal, cet animal s'applatit sous le poids de l'air extérieur, et meurt sur-le-champ. Quand, au contraire, on pompe l'air qui est autour d'un animal, comme on le fait avec la machine pneumatique, l'air intérieur se dilate extrêmement, et gonfle l'animal, de façon qu'il meurt également.

Ainsi, ce peu d'air qui est dans notre corps, est capable de suspendre et de contrebalancer un poids de plus de vingt-un mille livres ; il agit donc par une force qui est égale à ce poids. Voilà un premier mystère. En voici un second. Ce même air qui est dans nos poumons, et qui soutient un poids de vingt-un mille livres, fait un effort égal pour se dilater, et, par là, désunir et rompre violemment tout l'assemblage de notre corps. Cette tendance terrible est contrebalancée par l'air qui nous environne. La seule égalité de ces forces redoutables et meurtrières fait toute notre sûreté ; que l'équilibre vienne à être rompu, et nous périssons. Mais non ; la main qui a créé ces forces prodigieuses pour mettre en action toute la nature, les balance avec précaution, et modère à chaque instant la fougue de l'une par la résistance de l'autre.

On peut demander pourquoi l'air qui est aussi voisin de nous, et qui agit sur nous avec tant de force, ne saurait être aperçu? La réponse à cette question nous donne une nouvelle preuve d'une Providence attentive à tous nos besoins. Si l'air était visible, la vue des objets ne serait plus distincte. Chaque parcelle d'air ayant assez d'étendue pour réfléchir la lumière, nous ne verrions ce qui nous environne que comme au travers de ces rayons de soleil qui passent dans une chambre obscure, et sont réfléchis par la poussière qui y vole. En rendant l'air totalement invisible, Dieu ne s'est pas contenté de nous dévoiler plus nettement les dehors de ses ouvrages : il dérobe encore à nos yeux tout ce qu'il est de notre intérêt de ne pas voir.

En effet, si l'air était visible, les vapeurs le seraient encore plus. Les moindres fumées défigureraient le riche tableau de l'univers. La vie même en deviendrait désagréable et pleine d'inquiétudes. Nous apercevrions de toutes parts ce que la perpétuelle transpiration y élève du corps des animaux, ce qui s'exhale des cuisines, des rues et de tous les endroits habités. La société nous serait insupportable. Cependant, comme les exhalaisons qui cessent d'être nuisibles quand elles se dispersent, pourraient, n'étant point vues, nous suffoquer ou nous faire tort, Dieu nous avertit du danger par les odeurs, et nous en délivre par le souffle des vents.

Mais quelque délicatesse qu'il ait donné aux particules de l'air pour les rendre invisibles, notre Père céleste leur a donné en même temps assez de solidité pour en faire une masse capable de modifier ou de courber les rayons de lumière quand ils y entrent de côté ; c'est à cela que nous devons les *crépuscules* qui procurent de si grands avantages au genre humain.

Lorsque le soleil s'abaisse sous l'horizon, nous devrions être totalement privés de lumière, et entrer tout d'un coup dans la nuit la plus noire. C'est cependant ce qui n'arrive pas. Nous voyons encore le jour durant une heure entière et souvent beaucoup plus, après que le soleil est couché : c'est le crépuscule du soir. Un crépuscule d'aussi longue durée devance l'arrivée du soleil sur l'horizon. Nous sommes redevables de cette utile augmentation du jour, à la manière dont Dieu a construit le corps de l'air. Il a mis une telle proportion entre cet

air et la lumière qui y entre, que quand elle y entre d'aplomb, rien ne dérange sa direction. Mais quand un rayon entre obliquement ou de côté dans cet air, le rayon, au lieu de traverser l'air de part en part, se courbe et descend un peu.

Ainsi, lorsque le soleil approche de notre horizon, plusieurs de ses rayons qui passent au-dessus de nous, et qui ne sont point envoyés vers nous, rencontrant la masse d'air qui nous environne, se courbent dans cette masse, se plient vers la terre et parviennent à nos yeux, de sorte que nous voyons le jour long-temps avant que l'astre, qui en est le père, paraisse à découvert; et le soir, nous jouissons encore d'une partie de sa lumière, lorsque lui-même a disparu. Enfin, quand le soleil est descendu à une certaine profondeur au-dessous de notre horizon, l'air cesse, pour notre service, de rompre ses rayons et de les abaisser vers nous. C'est alors que d'épaisses ténèbres avertissent l'homme de mettre fin à son travail. Si la lune et les étoiles veillent encore pour lui fournir le secours de leurs flambeaux, la lueur en est douce, et n'est pas capable de troubler son repos.

L'air produit d'autres effets plus merveilleux encore. C'est un messager qui nous apporte de toutes parts et de fort loin des avis aussi justes que prompts, de tout ce qui peut nous intéresser, soit en bien, soit en mal. Il est le véhicule des odeurs. En les transmettant jusqu'à nous, il nous informe de la bonne ou mauvaise qualité des viandes. Comme il nous annonce par des sensations

délicates et flatteuses ce qui est d'une nature bienfaisante et convenable à nos usages ; il n'est pas moins fidèle à nous affliger à propos, quand il faut fuir un poison, un séjour marécageux, une demeure infecte ou malsaine.

Si l'air est pour nous un moniteur fidèle par la diversité des odeurs qu'il nous apporte, il s'acquitte encore de la même fonction par les différents sons dont il nous frappe. On peut regarder ces sons comme autant de postillons qu'il nous envoie à chaque instant pour nous dire ce qui se passe souvent à des distances considérables : à nous de profiter de l'avis.

Ce n'est pas tout : il nous avertit encore de ce qui se passe dans l'esprit des autres. Différentes pensées m'occupent ; elles ne sont connues que de moi ; elles ne sont point visibles. Comment pourrai-je les communiquer à la compagnie qui me fait l'honneur de m'entendre ? Je forme par les mouvements de ma langue et de mes lèvres quelques mots dont les articulations différentes sont des signes de certaines pensées. Par ce moyen, ceux qui entendent le bruit dont mes lèvres ont frappé l'air, sont informés de tout ce que j'ai dans l'esprit. Ils sont occupés des mêmes pensées, et leur cœur est touché des mêmes sentiments. C'est donc l'air qui est, pour ainsi dire, l'interprète du genre humain : il est le lien des esprits.

Il n'unit pas seulement ceux qui sont à portée de communiquer leurs pensées par la parole, il met en correspondance ceux mêmes qui sont séparés par de grands intervalles. Les habitants d'une ville ne peuvent pas

voir ce qui se passe hors des murs qui les renferment, et ceux qui ont connaissance que l'ennemi attaque une de leurs portes, ne peuvent point, par le simple secours de la voix, faire promptement connaître leurs besoins à l'autre extrémité de la ville. L'air va venir à leur secours. La sentinelle qui a vu paraître de loin l'ennemi, frappe quelques coups sur une cloche. En une *seconde*, c'est-à-dire durant la soixantième partie d'une minute, l'air a déjà porté le son de la cloche à *mille quatre-vingts pieds* ou à *cent quatre-vingts toises* aux environs de la tour. Dans *la seconde suivante*, le son est à *cent quatre-vingts autres toises*. La nouvelle du danger est sue dans toute la ville en moins du demi-quart d'une minute. A l'instant, chacun court aux armes, l'ennemi est repoussé. C'est à l'air qu'on doit la victoire.

L'air est donc le messager le plus tôt prêt à partir et le plus diligent que nous puissions employer. Mais s'il nous étonne par la vigilance et par la promptitude de sa course, que dirons-nous de la fidélité avec laquelle il rend ce qu'on lui a confié? Il distribue à la ronde l'harmonie d'un concert; il nous rapporte sans méprise toute la justesse de la mesure, toute la légèreté des cadences, les moindres inflexions de la voix, un quart de ton, une nuance de ton; il prend toutes les formes de la musique; il en saisit finement tous les caractères; il éclate, il tonne, un moment après il languit, il tremble, il sanglotte, il se ranime ensuite et prend tour à tour une manière fière et emportée, une manière douce et gracieuse; il entre si vivement dans toutes les passions

dont la musique imite les transports, qu'elle remplit les auditeurs des mêmes mouvements. Quel abus si nous faisions jamais servir ce précieux messager à porter des paroles de médisance ou d'immodestie ! Ah ! plutôt qu'il ne porte jamais que les accents de la prière et de la charité !

Sous la main du Père céleste, l'air prend toutes les formes, diversifie ses fonctions pour servir à nos plaisirs et à nos besoins. La mer contient l'eau, le sel volatil et l'huile, qui sont les premiers principes de la fécondité de la terre et par conséquent les conditions de notre existence. Mais il faut les tirer de là et les disperser partout. L'air est chargé de ce soin. Comme une pompe, il élève toutes ces choses et les distribue, suivant l'ordre du Créateur, sur toute la surface de la terre. Quelquefois ce zélé serviteur s'agite, il prend alors le nom de vent; il souffle violemment, il balaye, il purifie nos demeures. Sans lui, les grandes villes deviendraient bientôt autant de cloaques. De plus il nous réchauffe et nous rafraîchit tour à tour ; son service est toujours accompagné d'une bienséance parfaite, puisque le transport qu'il fait de tout ce qui peut salir ou infecter n'est jamais aperçu. Mais nous ressemblons à ces maîtres bizarres et dédaigneux, qui ne sentent jamais le mérite de leurs domestiques et qui n'en voient que les défauts. Il ne nous est peut-être jamais arrivé une seule fois de remarquer le service assidu que les vents nous rendent mille fois, et les moindres souffles de l'air ont suffi pour blesser notre délicatesse.

Enfin, le plus grand bienfait de l'air, c'est de nous faire vivre : il entre dans nos poumons, il y séjourne le temps nécessaire pour donner la force et le mouvement à nos organes. Quand il a perdu son ressort, il nous quitte ; un air nouveau le remplace et perpétue notre vie. Image parfaite de la prière qui doit sans cesse aspirer Dieu en nous et nous porter en Dieu.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir mis toutes les créatures à mon service. Ce Ciel où vous paraissez si grand, cet air où vous vous montrez si admirable, sont des bienfaits de votre main paternelle ; faites-moi la grace d'en user toujours pour votre gloire et mon salut.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'obéirai promptement à tous mes supérieurs*.

PETIT CATÉCHISME.

OUVRAGE DES SIX JOURS. — SECOND JOUR

Q. Qu'est-ce que Dieu fit le second jour ?

R. Le second jour Dieu fit le Firmament et sépara les eaux qui enveloppaient toute la terre : il éleva les

unes au-dessus du Firmament, et on les appelle les eaux supérieures ; il laissa les autres au-dessous, et on les appelle les eaux inférieures.

Q. Quest-ce que le Firmament ?

R. Le Firmament ou le Ciel est tout cet espace qui s'étend depuis la terre jusqu'aux étoiles fixes.

Q. Le Ciel est-il bien étendu ?

R. Le Ciel est bien étendu. Pour juger de sa prodigieuse étendue, il suffit de savoir 1° que le soleil qui paraît y tenir si peu de place, est un million de fois plus gros que la terre dont le circuit est de neuf mille lieues : 2° que pour arriver de la terre au soleil il faudrait cent vingt-cinq ans à un boulet de canon qui ferait trois lieues dans une minute; 3° que pour arriver jusqu'à l'étoile fixe la plus voisine de la terre, il lui faudrait six cent mille ans ; 4° enfin, que ces étoiles fixes sont autant de soleils et il y en a des millions. C'est ainsi que le Firmament raconte la gloire de Dieu.

Q. Que faut-il conclure de là?

R. Il faut conclure de là que nous sommes bien peu de chose dans le monde, si nous ne faisons attention qu'à la place que nous y tenons ; mais que nous sommes bien grands, si nous pensons que c'est pour nous que le Firmament et toutes ses merveilles ont été créés. Il faut encore conclure que nous devons bien respecter et bien aimer Dieu, puisqu'il est si puissant et que néanmoins il a daigné se faire petit enfant pour nous, et qu'il se donne à nous dans la sainte Communion.

Q. Que remarquez-vous sur la couleur du Ciel ?

R. La couleur du Ciel, qui est l'azur, est la plus propre à charmer nos yeux. Cette couleur change quelquefois; par exemple, le matin et le soir, afin de soulager notre vue et la préparer, soit aux rayons brillants du soleil, soit aux ténèbres de la nuit.

Q. Qu'y a-t-il dans l'espace qui sépare la terre du Ciel?

R. Dans l'espace qui sépare la terre du Ciel on trouve l'air. L'air enveloppe toute la terre et pèse sur nous avec beaucoup de force : chaque homme en porte sur sa tête une colonne qui pèse au moins vingt-un mille livres; nous n'en sommes pas écrasés, parce que l'air qui est dans notre corps fait équilibre à celui qui est sur nous. Si cet équilibre venait à manquer, nous péririons sur-le-champ. L'air qui nous touche de si près est invisible, parce que s'il était visible, la vue des objets ne serait pas distincte.

Q, Quelle est l'utilité de l'air?

R. L'utilité de l'air est bien grande. L'air est un messager qui nous donne des avis aussi justes que prompts de tout ce qui peut nous intéresser, soit en bien, soit en mal; il nous apporte les odeurs et nous fait connaître la bonne ou mauvaise qualité des viandes; il nous apporte les sons et nous fait connaître ce qui se passe loin de nous, ainsi que la pensée de celui qui parle. L'air est comme une pompe qui élève de la mer l'eau, le sel, l'huile, nécessaires à la fécondité de la terre, et qui les distribue ensuite partout où le Créateur l'ordonne; enfin, l'air nous fait vivre par la respiration.

C'est un grand bienfait dont bien des hommes oublient de remercier le Seigneur.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir mis toutes les créatures à mon service. Le Ciel où vous paraissez si grand, l'air où vous vous montrez si admirable, sont des bienfaits de votre main paternelle; faites-moi la grace d'en user toujours pour votre gloire et mon salut.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'obéirai promptement à tous mes supérieurs*.



VIe LEÇON.

OUVRAGE DES SIX JOURS.

Troisième jour. — La mer. — Son lit. — Son mouvement. — Sa salure. — Son étendue. — La navigation. — La terre. — Couleur de l'herbe. — Fécondité des plantes. — Leur propagation. — La racine. — La tige. — La feuille. — La graine et le fruit.

Dieu dit : *Que les eaux qui sont sous le Ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'aride paraisse, et cela se fit ainsi.*

Dieu donna à l'aride le nom de terre, et il appela mer toutes ces eaux rassemblées, et il vit que cela était bon.

Dieu dit encore que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent du fruit, chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes pour se reproduire sur la terre, et cela se fit ainsi [1].

Expliquons chacun de ces commandements. Dieu ayant séparé les eaux en deux parties, et n'ayant laissé sur la terre que la quantité qui convenait à ses desseins et à l'usage qu'il en voulait faire, commanda à toutes ces eaux inférieures de se réunir dans un même lieu, afin que la terre devînt visible. Il donna à ces eaux

[1] *Gen. c.* 1. *v.* 9. 10, 11.

ainsi réunies le nom de *mer*. Ce commandement, *que les eaux qui sont sous le Ciel se rassemblent en un seul lieu*, qui n'est ici qu'une simple parole, fut une menace terrible et un tonnerre, suivant le Prophète [1]. Au lieu de s'écouler tranquillement, elles prirent la fuite avec épouvante, et parurent prêtes, non-seulement à abandonner la terre, mais à sortir même de l'univers, tant elles se hâtèrent de se précipiter et de s'entasser les unes sur les autres, pour laisser libre l'espace qu'elles avaient, ce semble, usurpé, puisque Dieu les en chassait.

Dans cette obéissance tumultueuse, où les eaux effrayées paraissaient devoir porter le désordre partout où elles se déborderaient, une main invisible les gouverna avec autant de facilité qu'une mère gouverne et manie un enfant qu'elle avait d'abord emmaillotté, et qu'elle place ensuite dans son berceau. C'est sous cette simple image que Dieu lui-même nous représente ce qu'il fit alors. « Qui présida à la naissance de la mer, demandait-il à Job, lorsqu'elle sortit du sein où elle avait été retenue? lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, et que je l'environnai de vapeurs obscures et ténébreuses, comme de langes et de bandelettes? lorsque je lui donnai mes ordres et que je lui opposai des portes et des barrières, en lui disant : Tu viendras jusque-là, mais tu n'iras pas plus loin ; là tu briseras l'orgueil de tes flots [2]. »

La mer n'abandonna de la terre que ce qu'il plut à

[1] *Ps. c.* 111. 6. *et* 7.

[2] Job. XXXVIII. 8. *q.* 10.

Dieu d'en découvrir ; elle laissa les îles qu'il avait résolu de peupler, et remplit seulement les lieux qu'il lui avait destinés. Ainsi fut placé dans son lit ce redoutable enfant ; depuis ce moment il y reste tranquille, retenu par le grain de sable que le Seigneur a marqué pour limite à son berceau.

Cependant, les eaux de la mer renfermées dans leur vaste réservoir, pouvaient se corrompre et répandre des vapeurs malignes qui auraient rendu la terre inhabitable. La sagesse créatrice a prévenu cet inconvénient. Le même Dieu qui a défendu à la mer de jamais sortir de son lit, lui a ordonné en même temps d'être dans un mouvement continuel; et la mer obéissante pousse chaque jour, pendant six heures, toutes ses eaux, du milieu vers les extrémités, et chaque jour aussi elle les rappelle, des extrémités vers le milieu, également pendant six heures. Depuis six mille ans elle n'y a pas manqué une seule fois. Ce mouvement s'appelle le flux et le reflux. Il est commun à toutes les mers. S'il est plus sensible dans l'Océan qu'ailleurs, c'est qu'il est plus nécessaire, parce que la quantité d'eau est plus grande.

Ainsi ce mouvement miraculeux a pour but d'empêcher les eaux de la mer de croupir ou de s'infecter par un trop grand repos. A la vérité, les vents contribuent aussi à les assainir ; mais comme il règne souvent un grand calme sur les eaux, il pourrait en résulter une putréfaction dans le bassin de la mer, qui est le réceptacle où toutes les balayures de la terre vont se rendre. Aux secousses des vents qui sont irrégulières et interrompues, Dieu a

donc joint les allées et les venues journalières du flux et du reflux, pour empêcher les dépôts nuisibles. Et bien loin que ces balayures des terres que les fleuves charient à la mer, puissent s'y multiplier et causer la moindre infection, le mouvement perpétuel de l'eau qui monte et descend, les disperse, les atténue et les amène sur la surface, d'où elles s'élèvent par l'évaporation et se convertissent pour nous en rosée, en pluie, en verdure, en fleurs et en aliments.

Le mouvement de la mer nous rend encore de grands services; car c'est pour nous que la mer existe, et c'est aussi pour nous qu'elle est perpétuellement agitée. Le premier service que nous procurent le flux ou les marées, c'est de repousser l'eau des fleuves, de les faire remonter bien avant dans les terres, et d'en rendre le lit assez profond pour pouvoir amener jusqu'aux portes des grandes villes, les énormes charges de marchandises étrangères, dont le transport leur serait impraticable sans ce secours. Les vaisseaux attendent quelque temps ces crues d'eau, et ils en profitent pour arriver à la rade sans toucher le fond, ou pour entrer dans le lit des rivières sans danger. Après ce service important, les marées diminuent, et laissant rentrer la rivière dans ses bords, elles facilitent à ceux qui les habitent, la jouissance des commodités qu'ils tirent de son cours ordinaire.

Un autre avantage que ce mouvement perpétuel de la mer procure au Chrétien, c'est de lui offrir une image instructive de sa vie. Elle n'est qu'un flux et un reflux. Elle croît et diminue; tout y est inconstant, point de

joie, ni de graces, ni de bonheur durables. Nous nageons dans une eau rapide et capricieuse. Prenons garde de n'être point entraînés dans l'abîme, tâchons au contraire d'arriver heureusement au port, à des rives riantes et fleuries.

Le flux et le reflux, tel est donc le premier moyen par lequel Dieu empêche les eaux de la mer de se corrompre ; le second, c'est leur salure.

Pour entretenir efficacement la mer dans sa pureté, le flux et le reflux y disperse tous les jours, d'un bout à l'autre, le sel dont elle est pleine. Sans ce mouvement non interrompu, le sel se précipiterait promptement au fond. S'il en était ainsi, la mer nous infecterait par une puanteur insupportable, et elle ne nourrirait plus ces poissons, dont nous admirons également le nombre, et la délicatesse. Mais la Sagesse créatrice a tout prévu et tout fait avec nombre, poids et mesure.

Le sel a une force terrible pour ronger les corps. Pour la contrebalancer, Dieu a rendu l'eau de la mer huileuse et bitumineuse, afin qu'elle déposât toujours sur son fond une glu qui l'empêche de pénétrer les terres, de les ronger et de les mettre en bouillie. Cette salure de la mer qui nous intéresse déjà si fort par la conservation de ses eaux et par l'entretien des poissons, nous procure deux autres avantages également importants. D'abord, les plus petites parties du sel marin deviennent volatiles, et s'élevant dans l'air avec les vapeurs, elles sont pour toute la terre un des principes les plus actifs de la végétation. En second lieu, les parties salines les plus

lourdes résistent à la chaleur et à l'air qui font évaporer les eaux, ce qui fixe la mesure de l'évaporation. Plus la chaleur et l'air rencontrent de parties salines qui leur résistent, moins il s'offre de parties d'eau à enlever; le sel, qui appesantit l'eau, modère donc l'évaporation de celle-ci, et nous sommes redevables à la salure de la mer de la juste quantité d'eau douce que le soleil en enlève pour nos besoins. Sans la résistance de ces sels, il élèverait une plus grande masse de vapeurs, qui inonderait la terre au lieu de la fertiliser. Nous aurions la moitié, le tiers de plus, de pluies, de fleuves, d'étangs, et la terre serait un véritable marais. Ainsi on peut dire en toute vérité, que si l'eau de la mer n'était pas salée, nous mourrions de faim.

Cette juste proportion se trouve également dans l'étendue de la mer. Elle couvre à peu près les deux tiers de notre globe. Il semble, au premier aspect, qu'il serait plus avantageux que le Créateur eût converti en terre ferme cet immense espace occupé par l'eau, c'est-à-dire, par la mer, les lacs et les fleuves. Raisonner ainsi, c'est démontrer son ignorance et son défaut de jugement. Si l'Océan se trouvait réduit seulement à la moitié de ce qu'il est, il ne pourrait fournir que la moitié des vapeurs qu'il exhale; dès-lors nous n'aurions plus que la moitié de nos fleuves et la moitié de nos pluies; la terre ne serait pas suffisamment arrosée. La mer a donc été établie le réservoir général des eaux, afin que la chaleur du soleil en attirât la quantité de vapeurs suffisantes pour retomber en pluie sur toutes les

campagnes, et pour devenir la source des ruisseaux et des rivières. Si l'étendue de la mer était plus resserrée, il y aurait beaucoup plus de déserts et de contrées arides, parce qu'il tomberait moins de pluies et qu'il y aurait moins de fleuves.

Voici encore une autre preuve de cette admirable sagesse qui a présidé à la division des eaux et de la terre. Si Dieu eût laissé dans la terre une plus grande quantité d'eau, elle eût été comme un vaste marais, nous n'aurions pu l'habiter. S'il en eût laissé une moindre quantité, la terre eût été trop dure, nous n'aurions pu l'ensemencer; les plantes, les arbres, rien ne pourrait y croître. Il fallait qu'elle fût assez dure pour nous offrir un point d'appui solide, et assez molle pour laisser à l'homme la faculté de la cultiver, et aux plantes celle d'enfoncer leurs racines dans ses entrailles, et à l'eau qui les nourrit une libre circulation.

De plus, que deviendraient les avantages que nous retirons du commerce si ce grand amas d'eau n'existait pas? Dieu n'a pas eu dessein qu'une partie du globe se trouvât totalement indépendante et séparée des autres; au contraire, il a voulu qu'il y eût des relations entre tous les peuples; et c'est la mer qui les rend possibles. Comment pourrions-nous acquérir nos richesses et nos trésors, rendre toutes les parties du monde tributaires de nos besoins ou de nos plaisirs, sans le secours de la navigation? Ainsi, loin que la mer soit un moyen établi pour tenir les nations séparées et les renfermer dans certaines bornes, c'est au contraire un moyen que Dieu

a préparé pour unir tous les hommes, pour les dédommager de ce qu'il leur a refusé, et faciliter le transport des marchandises, qui aurait été impraticable sans ce secours.

Peut-être n'avons-nous jamais réfléchi aux avantages de la navigation ; peut-être n'en avons-nous jamais remercié le Créateur. Cependant c'est à elle que nous devons directement ou indirectement une grande partie des choses nécessaires à notre subsistance. Les aromates et les médicaments, les étoffes, les couleurs, les fruits précieux qui nous viennent des pays lointains nous manqueraient, ou du moins nous ne pourrions nous les procurer qu'avec beaucoup de peine et de dépenses, si les vaisseaux ne les amenaient dans nos ports. Que vous seriez à plaindre si vous étiez obligé de faire venir par terre toutes les choses dont vous avez besoin ! Le calcul suivant va nous le faire sentir.

Un vaisseau porte jusqu'à un million deux cent mille livres. Or, en comptant deux mille livres pour chaque cheval, il faudrait, pour transporter cette charge, cent cinquante-six chariots à deux chevaux. Enfin, un dernier bienfait de la navigation, par conséquent un dernier service de la mer, sans laquelle il n'y aurait point de navigation, c'est la propagation de l'Évangile jusqu'aux nations les plus éloignées.

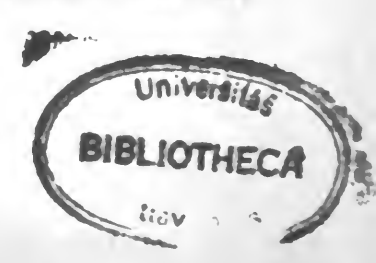
Peuples et tribus, enfants des hommes autrefois assis dans les ombres de la mort, rendez graces au Dieu qui a créé l'Océan ; sans cette vaste plaine que traversent avec la rapidité de l'éclair les Apôtres de la

bonne nouvelle, vous seriez peut-être long-temps encore ensevelis dans les ténèbres de l'erreur. Mais il est temps de quitter la mer, voici la terre qui appelle notre attention.

Après que toutes les eaux se furent rendues dans les vastes bassins que la main du Tout-Puissant leur avait préparés, *l'aride*, c'est-à-dire, la terre parut. Le dessein de Dieu, en découvrant la terre, était de la rendre féconde, de la parer d'une belle verdure, de la couvrir de plantes et de toutes sortes d'arbres ; de la remplir d'animaux et de la donner à l'homme pour son séjour. Mais il la laisse quelque temps aride, nue et stérile ; il la montre telle qu'elle est par son propre fond ; il veut qu'à l'avenir elle tire son nom de son aridité naturelle, afin que ceux qui seraient un jour tentés de la regarder comme l'origine de tous les biens qui la parent et l'embellissent, se souviennent de sa première indigence : *Que l'aride paraisse. Dieu donna à l'aride le nom de terre.*

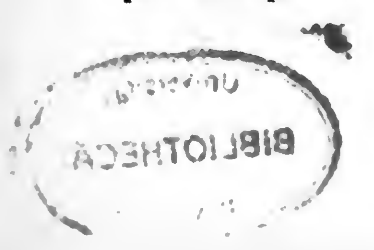
Voilà donc une nouvelle créature qui se montre aux regards. Cette terre, notre mère nourricière, fut bien honteuse à ce premier moment, car elle était toute nue, sèche et stérile. Dieu s'empresse de lui donner une robe digne de sa magnificence et de sa bonté. Il dit que la terre *produise de l'herbe verte*, et à l'instant une superbe parure couvre la terre. Parure immortelle, aussi fraîche, aussi éclatante, aussi agréable à voir, après six mille ans, qu'au premier jour où la terre en fut ornée.

La première chose qui frappe, c'est le choix que



Dieu a fait de la couleur verte pour le vêtement de la terre. Le vert naissant a une telle proportion avec les yeux, qu'on voit bien que c'est la même main qui a coloré la nature et qui a formé l'œil de l'homme, pour en être le spectateur. S'il eût teint en blanc ou en rouge toutes les campagnes, qui aurait pu en soutenir l'éclat ou la dureté? S'il les eût obscurcies par des couleurs plus sombres, qui aurait pu faire ses délices d'une vue si triste et si lugubre? Une agréable verdure tient le milieu entre ces deux extrémités; elle a un tel rapport avec la structure de l'œil, qu'elle le délasse au lieu de l'étendre; qu'elle le soutient et le nourrit au lieu de l'épuiser; et ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est qu'il se trouve dans cette seule couleur une telle diversité, qu'il n'y a pas une plante dont le vert soit exactement aussi clair ou aussi foncé que celui de la plante voisine. Ces gracieuses nuances ôtent la monotonie, et attestent la richesse du pinceau et l'habileté du Peintre divin qui a décoré la nature. Tant de sagesse et de bonté ne disent-elles rien à notre cœur? ne nous imposent-elles aucun devoir?

En créant l'herbe, gracieuse parure de la terre, Dieu dit : *Que l'aride produise de l'herbe verte qui porte de la graine*. Ceci est plus merveilleux que tout ce que nous venons de dire; car Dieu s'engage par là à conserver les plantes, et leur communique une espèce d'immortalité. En effet, l'herbe ne demande ni labour ni semaille; elle croît et se perpétue indépendamment de nos soins. Combien seraient



tristes et arides nos pâturages et nos prairies, si nous étions chargés de jeter en terre les graines des herbes et d'arroser ensuite ce que nos mains auraient semé et planté? Notre Père céleste nous a dispensé de ce soin : voyez comme lui-même s'en acquitte. Quel nombre infini de plantes il cultive pour les plaisirs ou les besoins de ses enfants! Dans une prairie de mille pas de longueur et de largeur, vous avez cent milliers de brins d'herbe, et dans un pied carré plus de mille de différentes espèces; et ces brins d'herbe sont odoriférants ; et toutes ces mille odeurs se réunissant, forment un parfum exquis que l'air, fidèle messager du Créateur, nous apporte gratuitement ; et, chose admirable ! parmi ces plantes et ces herbes, les plus nombreuses sont celles qui nous servent d'aliment ou de remède.

Mais pourquoi le Créateur a-t-il multiplié si prodigieusement les productions du règne végétal? C'est d'abord, pour notre nourriture et notre santé; c'est ensuite, pour la subsistance des bêtes qui nous servent. Les prairies sont proprement les magasins des animaux.

Ce n'est pas seulement dans le nombre des plantes que brille la magnificence de notre Père céleste, c'est encore dans leur étonnante fécondité. Une seule en peut produire des milliers, et même des millions. Une tige de tabac, par exemple, donne quelquefois quarante mille trois cent et vingt grains de semence. Si d'après cela on calcule sa fécondité dans l'espace de quatre ans, il se trouvera que d'une seule graine il peut provenir deux millions six cent quarante-deux mille neuf cent et huit

billions deux cent quatre-vingt-treize mille trois cent soixante-cinq millions sept cent soixante mille grains de semence. Un orme de douze ans a souvent cinq mille grains de semence. Quel nombre prodigieux n'en résultera-t-il pas dans quelques années ! quand on songe qu'il en est de même, proportion gardée, des autres plantes, on est vraiment surpris que la terre n'ait pas encore été consumée par les plantes.

Quel est donc le miracle continuel qui réduit les plantes à leur juste nombre? Le voici. Une multitude innombrable d'animaux tirent leur nourriture des herbes et des plantes; ils en font annuellement une si grande consommation, que si Dieu n'avait pas doué les végétaux de cette extraordinaire fécondité, on devrait craindre leur totale destruction : c'est encore ici une de ces belles harmonies de la création. Si la multiplication des plantes était moins considérable, un grand nombre d'animaux mourraient de faim; d'un autre côté, si les animaux se multipliaient davantage, les plantes se consumeraient bientôt, et plusieurs espèces d'animaux disparaîtraient entièrement. Mais grace aux rapports établis entre le règne végétal et le règne animal, les habitants de l'un et de l'autre se multiplient dans une juste proportion et sans qu'aucune espèce périsse.

En disant aux plantes de porter de la graine, Dieu leur a donné, nous l'avons vu, une espèce d'immortalité; arrêtons-nous un instant à considérer comment cette immortalité se perpétue, en d'autres termes, comment les plantes se reproduisent. Nous ne ferons

en cela que suivre le conseil du Sauveur lui-même, qui nous exhorte, pour animer notre confiance en Dieu, à examiner de quelle manière croissent et se conservent les lis des champs.

Dans toutes les plantes, on distingue quatre parties : 1° la racine ; 2° la tige ; 3° la feuille ; 4° la graine ou le fruit. Une graine tombe sur la terre ; ne craignez rien, elle ne périra pas : Dieu veille sur cette petite créature, comme il veille sur le monde entier. Suivons les opérations du divin Agriculteur. Il commence par recouvrir la graine d'une couche de terre, qui n'est pas trop épaisse, afin de ne pas l'étouffer, mais qui est suffisante pour la mettre à l'abri du froid qui pourrait la geler, de la chaleur qui pourrait la brûler, du vent qui pourrait l'enlever, des oiseaux qui pourraient la manger. Voyez maintenant ce qui arrive : il appelle la chaleur et l'humidité qui font gonfler la graine. Son enveloppe éclate et vous en voyez sortir deux petits germes ; l'un monte, l'autre descend : celui qui monte, c'est la tige, celui qui descend, c'est la racine de la plante. Qui a dit à ces deux germes de se diviser et de prendre chacun une direction si différente ? Suivons-les dans leur développement.

1° *La racine*. La racine a pour but 1° de fixer la plante, afin qu'elle ne tombe pas sur la terre, dont la trop grande humidité la ferait périr, et afin qu'elle ne soit pas emportée par les vents ; 2° de procurer à la tige une partie de sa nourriture. Voilà pourquoi la racine est percée par le milieu. C'est par ce petit canal que mon-

tent, attirés par la chaleur, les sucs qu'elle puise dans la terre. Mais ici quel danger? Tous les sucs dont la terre est remplie ne conviennent pas à chaque plante, et il y en a des milliers d'espèces. Ne craignez rien, la racine ne s'y trompera pas; elle ne choisira que ceux qui lui conviennent. Qui lui a appris à les distinguer? dans quelle école, sous quel maître a-t-elle fait un cours de chimie? Voici une autre difficulté. Quelquefois les sucs convenables à la plante ne se trouvent qu'à quelque distance: Comment fera la racine? Rassurez-vous encore. Conduite par la main de la Providence, la racine s'allonge, envoie à droite et à gauche de petits filaments pour sonder le terrain, essayer les sucs et donner des nouvelles de leur qualité. Ici nouvelle difficulté? La racine est séparée des sucs convenables par une pierre ou par un petit fossé : quel parti va-t-elle prendre! La fidèle nourricière ne s'épouvante pas, et la voilà qui se détourne habilement de la pierre ou qui franchit hardiment le fossé.

En passant par la racine, les sucs se préparent et se purifient comme les substances qu'on fait passer à l'alambic, ou comme les aliments que la mère triture, adoucit, imprègne d'une salive digestive avant de les mettre dans la bouche de son petit enfant. Entre la racine et la tige est déposé un levain qui, se mêlant aux sucs, leur communique les qualités propres de la plante, et c'est de là que viennent dans les fruits la diversité des goûts.

2° *La tige*. A mesure que la racine s'enfonce dans

la terre, la tige s'élève vers le Ciel. La tige est percée d'une foule de petits canaux par lesquels montent et descendent les sucs nourriciers transmis par la racine. C'est ainsi qu'il y a dans notre corps une foule de veines dans lesquelles le sang circule continuellement et entretient notre vie. La tige sortie de terre se noue; ces nœuds servent d'abord à l'affermir et ensuite à purifier de plus en plus les sucs qu'apportent les racines. Ce sont de petits alambics, placés l'un au-dessus de l'autre, qui ne laissent passer que ce qu'il y a de plus fin et de plus délicat. Mais en devenant plus forte, la tige a besoin de sucs plus abondants, comme l'enfant qui grandit demande une plus grande quantité de nourriture. La racine, qui est la nourrice de la tige, court donc risque de s'épuiser et la tige de mourir de faim. Dieu l'a prévu; Père nourricier de tout ce qui vit, le voici qui va venir au secours de son ouvrage. C'est par le moyen des feuilles.

3° *La feuille.* De la tige se détache une petite peau qui se développe insensiblement : c'est la feuille. Le côté de la feuille qui regarde le soleil est lisse et luisant. Pourquoi cela? C'est afin de s'échauffer plus facilement aux rayons du soleil et de servir de petit réverbère pour communiquer à la tige une chaleur qui la conserve, qui la dilate, qui active la circulation des sucs et les purifie. Le côté de la feuille qui regarde la terre est raboteux et couvert de petits poils, percés par le milieu. Pourquoi cette différence? C'est encore une invention admirable du divin Jardinier. Tous ces petits poils sont ouverts

afin de pomper l'air environnant, ainsi que toutes les vapeurs qui s'élèvent de la terre, et de les introduire dans la tige pour la nourrir. Aussi habiles que la racine, ces nouveaux chimistes n'admettent que les parties d'air et de vapeurs qui conviennent; mais ces sucs recueillis par la racine et par les feuilles, pourraient devenir trop abondants et la plante périr, étouffée par la nourriture. Comment la Providence a-t-elle obvié à ce nouveau péril? Le voici : tous ces petits poils qui couvrent le côté inférieur de la feuille sont autant de pores par lesquels la tige rejette, comme une transpiration, les sucs surabondants ou épuisés.

4° *La graine ou le fruit.* Voilà déjà trois parties de la plante, la racine, la tige, la feuille. Toutes concourent au même but, la formation de la graine ou du fruit. Quand donc la tige est parvenue à la hauteur et à la force convenables, on voit se former à sa partie supérieure un petit bouton. Ce bouton renferme tout ce qu'il y a de plus précieux dans la plante. Aussi nous allons voir de quels soins tendres et multipliés la Providence l'environne. Elle le couvre d'abord de trois ou quatre enveloppes bien unies, bien serrées, afin de le protéger contre le froid, la chaleur, les insectes, les vents et la pluie. La première de ses enveloppes est plus dure et offre plus de résistance; la seconde surpasse en finesse et en beauté la mousseline et la soie; enfin la troisième, qui touche à la graine, n'a rien qui lui soit comparable pour la délicatesse et la douceur. Elle est faite ainsi, afin de ne pas blesser la petite créature qu'elle renferme. A

mesure que ce germe précieux grossit, les enveloppes s'élargissent; enfin elles s'ouvrent, mais non pas entièrement ni tout d'un coup, afin de ne pas exposer le petit nourrisson au danger de périr. Quand il est assez fort, toutes ces petites enveloppes de mousseline, tous ces tendres duvets sont écartés, ainsi qu'on écarte les langes qui emmaillottent un enfant.

Ce germe précieux est destiné à donner naissance à de nouvelles plantes; mais cette nouvelle naissance sera accompagnée d'une joie et d'une magnificence inexprimables. Lorsque l'enfant d'un roi vient au monde, on le reçoit dans un berceau doré, on le place dans des appartements richement décorés. Voilà ce que fait le bon Dieu pour l'enfant ou le fruit de la moindre plante. Des feuilles d'une douceur, d'une finesse, d'un moëlleux inimitables, peintes des couleurs les plus belles, les plus variées et les plus agréables, lui servent de langes et de berceau. Autour de lui s'exhale le parfum le plus suave; c'est au milieu de cette demeure plus riche que les Louvres des rois, qu'il naît et qu'il grandit. Examinez tout cela de près, et, si vous pouvez, défendez à vos lèvres de dire avec le divin Sauveur : Je vous assure que Salomon, dans toute sa magnificence, ne fut jamais si richement habillé, si royalement logé. Hommes de peu de foi! si votre Père céleste prend tant de soin d'un peu d'herbe qui ne vit qu'un jour et qu'on brûle le lendemain, que ne fera-t-il pas pour vous? Comment vous défier de sa Providence?

Quand ces nouvelles graines sont assez formées pour

devenir à leur tour mères de nouvelles plantes, la tige qui les porte baisse la tête; elle dit à Dieu : ma tâche est finie. La graine tombe à terre; alors commence, pour la formation d'autres plantes, l'admirable travail que nous venons de décrire. Si la plante doit se propager au loin, Dieu donne des plumes à la graine, et quand elle est prête à partir, il commande aux vents de venir la prendre sur leurs ailes; les vents obéissent, et, transportée par ces fidèles messagers, la graine va se reposer dans les lieux que la Providence lui a désignés. Là, elle donne naissance à de nouvelles générations, forme de nombreuses colonies, et, nouveau missionnaire, elle raconte à d'autres hommes la toute-puissance et la sagesse du Créateur. Puissions-nous profiter de son éloquente parole !

Ne croirait-on pas en voyant le soin et pour ainsi dire la complaisance avec laquelle Dieu forme la moindre plante, ce petit brin d'herbe que nous foulons aux pieds, la plus humble fleur, en un mot, ne croirait-on pas qu'elle doit durer toujours ? Cependant du matin au soir elle est flétrie ; le lendemain elle est grillée par le soleil, un autre jour elle tombe sous la faucille. Que devons-nous donc penser de l'immense océan de beautés qui est en Dieu, puisqu'il en répand avec tant de profusion sur une herbe qui ne doit durer que quelques heures? Enfin, que devons-nous penser des soins qu'il prodigue à nos ames, ses immortelles images ?

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir créé la mer pour nous donner des pluies et des rosées, et la terre pour nous servir de demeure, de l'avoir parée de tant de beauté et d'avoir pris un si tendre soin des moindres plantes ; c'est pour moi que vous faites tout cela, accordez-moi la grace de profiter de tant de bienfaits.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je donnerai mon cœur à Dieu tous les matins.*

PETIT CATÉCHISME.

OUVRAGE DES SIX JOURS. — TROISIÈME JOUR.

Q. Qu'est-ce que Dieu fit le troisième jour ?

R. Le troisième jour Dieu plaça la mer dans le lit qu'il lui avait préparé ; il ordonna à la terre de paraître et de produire de l'herbe verte, des plantes et des arbres.

Q. Que remarquez-vous sur l'étendue de la mer?

R. Il faut remarquer sur l'étendue de la mer qu'elle occupe à peu près les deux tiers de notre globe. Cette étendue n'est ni trop grande ni trop petite : si elle était plus grande, la terre serait un marais inhabitable, parce

que nous aurions beaucoup trop de pluies ; si elle était plus petite, nous n'en aurions pas assez ; la terre serait stérile, et nous mourrions de faim.

Q. Comment Dieu a-t-il empêché l'eau de la mer de se corrompre ?

R. Dieu a empêché l'eau de la mer de se corrompre par deux moyens : le premier c'est le flux et le reflux. La mer est toujours agitée : pendant six heures elle pousse ses eaux, du milieu vers les côtes, et pendant six heures elle les rappelle, des côtes vers le milieu. Ainsi le même Dieu qui dit à la mer : Tu viendras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin, lui a dit aussi : Tu seras toujours en mouvement. Et la mer lui obéit comme un enfant docile obéit à sa mère. Le second moyen par lequel Dieu empêche l'eau de la mer de se corrompre, c'est le sel. L'eau de la mer est salée. Ce sel rend l'eau plus lourde et empêche le soleil d'en pomper une trop grande quantité.

Q. Pourquoi l'eau de la mer étant salée ne ronge-t-elle pas la terre ?

R. L'eau de la mer étant très-salée, elle devrait ronger la terre et s'étendre dans nos campagnes, ou se creuser un lit de plus en plus profond. Pour prévenir ce danger, Dieu a déposé dans l'eau de la mer une espèce de bitume ou de goudron, qui, se précipitant au fond et aux rives, empêche l'eau de ronger ce qu'elle touche.

Q. Que devons-nous à la mer ?

R. Nous devons à la mer un grand nombre de bien-

faits. Elle nous fournit 1° la pluie; 2° le poisson; 3° les perles; 4° elle nous apporte, au moyen de la navigation, les richesses de tous les pays; 5° enfin, elle facilite la rapide propagation de la Foi chez toutes les nations.

Q. Que fit Dieu après avoir placé la mer dans le lit qu'il lui avait préparé?

R. Après avoir placé la mer dans le lit qu'il lui avait préparé, Dieu dit que l'*aride paraisse, et qu'elle produise de l'herbe verte*. Dieu donna à la terre le nom d'aride, afin de nous apprendre que les biens qu'elle produit ne viennent pas de son fond. Il la couvrit ensuite d'herbe verte. Dieu a choisi le vert pour la couleur générale dont il a embelli la terre, parce que le vert est la couleur qui convient le mieux à notre œil. S'il eût teint la terre en rouge, en blanc ou en noir, qui aurait pu en soutenir la vue?

Q. Quelle autre parole Dieu dit-il encore?

R. Dieu dit encore que l'*herbe porte de la graine*. Par cette parole, il a rendu les plantes immortelles. Le nombre des herbes et des plantes nous est inconnu. Mais Dieu les a multipliées de la sorte, afin de pourvoir à notre subsistance et à celle des animaux qui nous servent.

Q. Combien distingue-t-on de parties dans la plante?

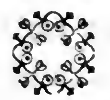
R. On distingue quatre parties dans la plante : 1° la racine, qui fixe et nourrit la plante; 2° la tige, qui est destinée à porter la graine ou le fruit; 3° la feuille, qui l'embellit, l'échauffe et la nourrit; 4° la graine ou le fruit, qui sert à nos besoins ou à nos plaisirs, et qui per-

pétue la plante. Il suffit d'étudier la moindre fleur pour être rempli de confiance et d'amour envers Dieu, et pour s'écrier avec Notre Seigneur : Jamais Salomon, dans toute sa gloire, ne fut habillé avec tant de magnificence. Hommes de peu de foi! si Dieu prend tant de soin d'une herbe qui ne dure qu'un jour, quel soin ne prendra-t-il pas de nous qui sommes ses enfants?

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir créé la mer pour nous donner des pluies et des rosées, et la terre pour nous servir de demeure, de l'avoir parée de tant de beautés, et d'avoir pris un si tendre soin des moindres plantes; c'est pour moi que vous faites tout cela, accordez-moi la grace de profiter de tant de bienfaits.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je donnerai mon cœur à Dieu tous les matins.*



VII[e] LEÇON.

OUVRAGE DES SIX JOURS.

Suite du troisième jour. — Création et variété des arbres fruitiers. — Propriétés des fruits. — Arbres qui ne portent pas de fruits. — Leur utilité. — Utilité et magnificence des forêts. — Richesses renfermées dans l'intérieur de la terre. — Les métaux. — L'or. — Le fer. — Quatrième jour. — Création du soleil. — Sa distance de la terre. — Son mouvement. — Son lever. — Sa lumière.

Il ne suffisait ni à la magnificence du Créateur, ni à sa bonté pour l'homme, que la terre fût parée d'un vert gazon et de fleurs odoriférantes et salutaires; une nouvelle parole vint achever d'embellir le futur séjour du Roi de la création. Dieu dit : *Que l'aride produise des arbres fruitiers qui portent des fruits chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes pour se reproduire sur la terre. Et cela se fit ainsi*[1].

Avant cette parole, la terre n'était qu'une prairie ou un jardin potager. Mais à cette parole elle devient sur-le-champ un immense verger planté de toutes sortes d'arbres, chargés de fruits de mille espèces dont les uns doivent succéder aux autres suivant les saisons. O hommes! ouvrez les yeux, les yeux de votre cœur et voyez encore ici la sagesse et la bonté de votre Père céleste.

[1] *Gen. c.* 1. 12.

1° *Dans la création et la variété des arbres fruitiers.* Quelle source de jouissances dans cette prodigieuse variété de fruits qui se succèdent naturellement, ou que l'on sait conserver pendant l'année tout entière! Entre les arbres fruitiers il y en a qui ne portent des fruits que dans une seule saison, d'autres en deux saisons différentes. Enfin, il en est qui unissent ensemble et les saisons et les années mêmes; les orangers, par exemple, portent tout à la fois des fleurs naissantes, des fruits verts et des fruits mûrs. Dieu l'a fait ainsi, pour plusieurs raisons qui sont toutes à notre avantage. D'abord, il nous instruit en nous montrant la souveraine liberté, avec laquelle il peut à son gré diversifier les lois de la nature, et en tout temps et de toutes choses faire également ce qu'il lui plaît. Ensuite il parle à notre cœur. Cet arbre dont les branches sont courbées jusqu'à terre sous le poids de fruits excellents, dont la couleur et l'odeur annoncent le goût, et dont l'abondance étonne l'imagination, ne semble-t-il pas nous dire, par cette pompe qu'il étale à nos yeux : Apprenez de moi quelle est la bonté et la magnificence du Dieu qui m'a formé pour vous. Ce n'est ni pour lui ni pour moi que je suis si riche. Lui, il n'a besoin de rien, et moi, je ne saurais user de ce qu'il m'a donné. Bénissez-le, et déchargez-moi. Rendez-lui grace; et puisqu'il m'a rendu le ministre de vos délices, devenez-le de ma reconnaissance.

De toutes parts, ne vous semble-t-il pas entendre les mêmes invitations? A chaque pas c'est une espèce nouvelle. Voyez donc, ô hommes ! comme la sagesse divine

s'est jouée dans la formation des créatures! Ici, le fruit est caché au-dedans, la noix; là, c'est l'amande qui est intérieure, la pêche, tandis qu'une chair délicate brille au-dehors des plus vives couleurs.

2° *Dans leurs rapports avec les climats et les saisons.* Tous ces arbres qui, à la parole du Créateur, paraissent en un seul jour et dans un même pays, afin d'instruire et de charmer Adam qui doit bientôt les suivre, sont destinés pour des lieux différents. Les fruits acides seront plus ordinaires dans les pays chauds, où ils sont plus nécessaires : les citrons, par exemple. Les fruits d'un goût plus doux et plus diversifié, seront plus abondants où la chaleur sera plus modérée : les pommes, les poires, etc. Il en est de même des autres fruits que nous donnent les arbrisseaux et les plantes : ils sont tous dans une harmonie parfaite avec les climats et les saisons. Pourquoi viennent-ils s'offrir à nous pendant la chaleur de l'été et de l'automne ? Ah ! c'est que notre sang, échauffé par le soleil ou le travail, a besoin de rafraîchissement. Voyez si nous ne sommes pas, permettez l'expression, les enfants gâtés de notre Père céleste.

Dès le mois de juin, il nous fournit, sans que nous nous en mêlions, des framboises, des groseilles et des cerises.

Le mois de juillet garnit nos tables de cerises, de pêches, d'abricots et de quelques espèces de poires.

Le mois d'août semble moins donner que prodiguer ses fruits : les figues, les cerises tardives, et une foule d'excellentes poires.

Le mois de septembre nous pourvoit déjà de quelques raisins, des poires d'hiver et des pommes.

Les présents du mois d'octobre sont diverses sortes de poires, de pommes, et le délicieux fruit de la vigne.

C'est avec cette sage économie que ce bon Père nous départit ses dons; d'un côté, afin que leur trop grande abondance ne nous soit point à charge, et, de l'autre, afin de nous procurer une longue suite de jouissances variées. Et ce n'est pas seulement pour servir au luxe des riches, c'est aussi pour satisfaire aux besoins des pauvres, que Dieu a si prodigieusement multiplié les fruits. Il en faudrait beaucoup moins s'il n'était question que de conserver et de propager les arbres. Il est donc évident que le Créateur a voulu pourvoir à la nourriture des hommes, et en particulier à celle des pauvres. Il leur donne, dans les fruits, un moyen de subsistance peu coûteux, nourrissant, salubre et si agréable, qu'ils n'ont aucun sujet d'envier aux riches leurs mets recherchés et si souvent nuisibles.

3° *Dans les arbres qui ne portent pas de fruits*. Nous remarquons encore au sujet des arbres fruitiers une attention de la Providence. Ces arbres ne s'élèvent jamais à une grande hauteur. Le but du Créateur est évident; où en serions-nous s'il fallait cueillir les pommes ou les pêches sur des arbres aussi élancés que les pins ou les peupliers? La parole créatrice n'exprime que des arbres fruitiers; c'est qu'en effet tout arbre porte du fruit. Mais nous appelons proprement arbres fruitiers, ceux dont les fruits servent à notre nourriture. Les autres

arbres ont également leur utilité. D'abord, leurs fruits servent pour certains médicaments, ou pour la nourriture d'une foule d'oiseaux et d'insectes utiles à nos besoins; ensuite à combien d'usages ne sert pas leur bois!

Le chêne, dont les accroissements sont fort lents et qui ne se couvre de feuilles que lorsque les autres arbres en sont déjà ornés, fournit le bois le plus dur, et l'art sait l'employer pour une multitude d'ouvrages de charpente, de menuiserie et de sculpture, qui semblent braver l'action du temps. Le bois plus léger sert à d'autres usages; et comme il est plus abondant et qu'il croît plus vite, il est aussi d'une utilité plus générale. C'est au bois des arbres que nous devons nos vaisseaux, nos maisons, notre chauffage, mille meubles et mille ustensiles nécessaires et commodes. Il contient la principale matière ou l'aliment le plus naturel du feu, sans lequel nous ne pourrions ni apprêter nos nourritures les plus communes, ni fabriquer les choses les plus nécessaires, ni conserver notre santé.

Sans doute le soleil est l'ame de la nature; c'est lui qui communique à tout la vie et l'action; mais nous ne sommes pas maîtres de détourner à notre usage une portion de ces feux pour cuire nos viandes, pour fondre et façonner nos métaux. C'est le bois qui supplée au soleil dans la plupart de ces opérations, et qui, par la quantité plus ou moins grande, donne à l'homme tous les degrés de chaleur ou de flamme.

Ces arbres aussi sont des prédicateurs éloquents de la sagesse et de la bonté du Créateur. Ceux qui sont pleins

de résine et de poix sont réservés pour les montagnes long-temps couvertes de neige, comme les pins, les sapins. L'humeur chaude et gluante qui leur tient lieu de sève les garantit de la rigueur du froid. Conservant toujours leur verdure, ils sont un signe de l'immortalité, comme les autres qui se dépouillent l'hiver pour se revêtir au printemps, sont une image de la résurrection.

Ce n'est pas assez. Tandis que Dieu fait succéder pour la plupart des plantes et des arbres, le repos de l'hiver au travail des trois autres saisons, il fait voir, en conservant le feuillage du genevrier, du houx, du chêne vert et de plusieurs autres, qu'il n'est assujetti à aucune loi ni à aucune nécessité. Mais il ne se sert pas de sa liberté par caprice; il en règle l'usage sur l'utilité de l'homme : c'est cet enfant chéri qu'il a toujours en vue. Sans la verdure perpétuelle de certains arbustes, quelle aurait été la ressource du lièvre, du lapin, du cerf, du chevreuil et de tant d'autres animaux, dont l'homme fait usage sans en prendre aucun soin?

4° *Dans les forêts*. La première chose qui doit nous frapper, c'est leur magnificence. Quelle différence entre ces hautes tiges qui s'élancent dans les airs comme pour porter jusqu'aux nues la gloire du Créateur, et ces petites plantes que nous cultivons dans nos plaines! Les forêts sont les jardins du Créateur, mais quelle différence encore entre ses jardins et les nôtres! Les nôtres sont spacieux quand ils contiennent quelques arpents; ceux-ci couvrent des pays tout entiers : les productions en sont sans nombre et d'une taille démesurée. Cependant

tous ces troncs si bien nourris sont à peine distants de quelques pieds. Qui a pu entreprendre et conduire à perfection tout cet ouvrage? quel jardinier a pris soin de planter cette multitude d'arbres? qui a pu suffire au soin de les élaguer, de les arroser? C'est Dieu. Lui seul s'est réservé les arbres et les forêts. Quoiqu'il donne aussi l'être et l'accroissement à toutes les autres plantes, les forêts sont proprement ses jardins. Lui seul les a plantées, lui seul les entretient, lui seul les affermit par de fortes attaches et les maintient dans la durée de plusieurs siècles contre les efforts des vents et des orages. Lui seul tire de ses trésors des rosées et des pluies suffisantes, pour leur rendre tous les ans une verdure nouvelle, et pour y entretenir une espèce d'immortalité.

La sagesse divine a distribué les forêts sur la terre avec plus ou moins d'économie ou d'abondance, mais partout dans une juste proportion. Elles purifient l'air; elles nous donnent un frais ombrage; elles embellissent la nature, en y répandant une agréable variété; elles abritent et entretiennent une foule d'animaux utiles à notre existence; c'est dans les bois que Dieu a préparé au plus grand nombre une retraite sûre; c'est là qu'il les pourvoit abondamment de tout; lui seul les y habille, les y nourrit, les y loge. Aux uns il donne la force, aux autres la ruse, à celui-ci la légèreté, à celui-là la fureur, pour tirer l'homme de l'indolence en le tirant de la sécurité. Partout nous reconnaissons la sagesse et la bonté de celui qui a tout fait pour nos besoins et même pour nos plaisirs.

Si les richesses qui couvrent la surface de la terre excitent, à bon droit, notre reconnaissance et notre admiration, quels sentiments devons-nous éprouver lorsque nous saurons que les entrailles de la terre en renferment d'aussi nombreuses et d'aussi variées? il faudrait des volumes entiers pour en faire le détail. Nous voyons tour à tour le diamant, les pierres précieuses, les marbres, les pierres à construire, les métaux. Disons seulement un mot de ces derniers.

1° *L'or*. L'or est le roi des métaux, et ce n'est point par caprice et par prévention que nous le préférons à tous les autres. L'idée avantageuse que nous en avons est fondée sur une excellence réelle. Il est de tous les métaux le plus compacte et le plus pesant; c'est celui qui s'épure le mieux; il a sans contredit la plus belle couleur, et qui approche le plus de la vivacité du feu. Il est le plus ductile et celui qui se prête le plus aisément à tout ce qu'on en veut faire. D'un lingot de ce métal de deux pieds de long sur trois pouces de large, on peut tirer un fil qui occuperait presque tout l'espace qu'il y a de Paris à Lyon. Il ne salit point, comme les autres métaux, les mains qui le travaillent. Il suffit qu'il laisse la plus légère portion de sa substance, une simple trace de son passage sur un endroit, pour y répandre de l'éclat. Il embellit tout ce qu'il touche. A toutes ces grandes qualités, il en joint une autre qui l'élève au-dessus de tous les autres métaux, c'est de ne pouvoir être rongé par la rouille, et de ne point diminuer de poids en passant par le feu. Il n'est pas surpre-

nant que les hommes soient convenus de choisir une matière si parfaite et si constante dans son état, pour en faire le payement et la compensation de ce qu'ils voulaient acquérir. La rareté même de ce beau métal fait qu'on se contente d'en recevoir une très-petite quantité pour un grand nombre de marchandises. Quelle utilité ! quelle facilité pour le commerce ! Avons-nous jamais songé à remercier celui qui nous a fait présent de ce commode métal ?

Telle est la principale utilité de l'or. Examinons les autres. Ce métal devient une source de beautés et de riches parures dans les mains d'une multitude d'ouvriers, dont l'industrie ne se fait pas moins admirer que la matière qu'ils mettent en œuvre. Les orfèvres en font mille sortes d'ouvrages, dont les uns, par leur petitesse, sont proportionnés à la fortune des particuliers ; les autres, par leur magnificence, conviennent mieux à la majesté des temples et à l'opulence des rois. Les joailliers en réhaussent l'éclat des pierreries qui perdraient presque toutes leurs graces sans cet accompagnement. Les brodeurs l'unissent habilement à la soie, à la laine, soit en le faisant briller seul sur une étoffe unie, soit en le faisant entrer avec les plus vives couleurs dans des dessins variés, qui ont tantôt toute la légèreté et l'éclat des fleurs, tantôt toute la souplesse d'un feuillage qui badine avec le vent, quelquefois tout le feu et les expressions de la peinture. Les doreurs savent l'appliquer sur les métaux, en embellir les bois, les lambris des

appartements, les faîtes des palais et les dômes des grandes églises.

2° *Le fer*. Ainsi l'or est incontestablement le plus parfait de tous les métaux. Tous les autres ont également des propriétés qui nous les rendent estimables. Mais le plus vil de tous, le plus grossier, le plus plein d'alliage, le plus lugubre en sa couleur, le plus sujet à s'enlaidir par la rouille, en un mot, le fer est réellement le plus utile de tous. Il a une qualité qui suffit pour le relever en un sens au-dessus de tous les précédents. Il est de tous le plus dur et le plus tenace. Trempé chaud dans l'eau froide, il acquiert une augmentation de dureté qui rend ses services sûrs et permanents. Par cette dureté qui résiste aux plus grands efforts, il est le défenseur de nos demeures et le dépositaire de tout ce qui nous est cher. En unissant inséparablement les bois et les pierres, il met nos personnes à couvert des insultes des vents et des entreprises des voleurs. Les pierreries et l'or même ne sont en sûreté que sous la garde du fer. C'est le fer qui fournit à la navigation, à l'horlogerie et à tous les arts, les outils dont ils ont besoin pour abattre, pour affermir, pour creuser, pour tailler, pour limer, pour embellir, pour produire, en un mot, toutes les commodités de la vie. En vain aurions-nous de l'or, de l'argent et d'autres métaux, s'il nous manquait du fer pour les fabriquer : ils mollissent tous les uns contre les autres. Le fer seul les traite impérieusement et les dompte sans s'affaiblir. Aussi est-ce sous la figure d'une bête

armée de dents de fer que trois mille ans plus tard Diéu représenta cet empire romain qui devait renverser et broyer tous les autres empires. De cette multitude innombrable d'aliments, de meubles et de machines qui chaque jour et à chaque instant nous offrent leurs services, il n'y en a peut-être pas une qui ne soit redevable au fer de la forme qu'elle a prise pour nous servir. Nous pouvons à présent faire le juste discernement du mérite du fer d'avec celui des autres métaux. Ceux-ci nous sont d'une extrême commodité; le fer seul nous est d'une exacte nécessité.

En lisant l'histoire de la découverte de l'Amérique, nous avons peut-être jugé fort simples les sauvages qui donnaient à leurs conquérants une grande quantité d'or pour une serpe, une bêche, ou quelqu'autre instrument de fer. Nous pouvons voir maintenant qu'ils raisonnaient assez juste, puisque le fer leur rend des services qu'ils ne peuvent tirer de leur or.

Il est donc vrai, l'homme ne peut porter les yeux en haut, ni faire un pas sur la terre, ni creuser sous ses pieds, qu'il ne trouve partout des richesses qui n'y ont été placées que pour lui. Il peut voir partout qu'il est l'objet d'une complaisance tendre qui a prévu tous ses besoins, qui a placé partout de quoi occuper ses mains, de quoi exercer son industrie, de quoi gagner son cœur. Se pourrait-il qu'au milieu de tant de soins, de tant de bienfaits, il fût ingrat?

Mais cette complaisance, qui est si manifeste dans les excellentes qualités des métaux que la Providence a placés

pour nous sous terre, paraît encore évidemment dans la juste proportion qu'elle a mise entre la quantité de ces métaux et la mesure de nos besoins. Si un homme avait été chargé de créer les métaux, et d'en faire la provision au genre humain, cet homme n'aurait pas manqué de répandre plus d'or que de fer. Il aurait cru illustrer sa libéralité en donnant avec réserve le métal le plus méprisable, et en prodiguant noblement les métaux que nous admirons. Dieu a fait tout le contraire. Comme le mérite et la grande commodité de l'or proviennent de sa rareté, Dieu nous l'a donné avec économie. Cette épargne, dont l'ingratitude se plaint, est un nouveau présent. Au contraire, le fer entre généralement dans tous les besoins de notre vie : c'est pour nous mettre en état d'y pourvoir sans peine, qu'il a mis le fer partout sous notre main. Ainsi, nulle ostentation dans les dons de ce bon Père. Le caractère de sa libéralité est d'étudier, non ce qui peut faire un vain honneur à la main qui donne, mais ce qui est solidement avantageux à celui qui reçoit. Précieuse leçon pour nous, et nouveau sujet de reconnaissance!

Passons au quatrième jour de la grande semaine; voici d'autres merveilles.

Le quatrième jour Dieu dit : *Que des corps de lumière soient faits dans le Firmament du Ciel, afin qu'ils séparent le jour et la nuit, et qu'ils servent de signe pour marquer les temps et les saisons, les jours et les années.*

Qu'ils luisent dans le Firmament du Ciel, et qu'ils éclairent la terre. Et cela se fit ainsi.

Dieu fit donc deux grands luminaires, l'un plus grand

pour présider au jour, et l'autre moindre pour présider à la nuit ; il fit aussi les étoiles.

Et il les mit dans le Firmament du Ciel, pour luire sur la terre.

Pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres.

Et du soir et du matin se fit le quatrième jour. Et Dieu vit que cela était bon[1].

A cette quatrième parole un nouveau spectacle va paraître : recueillons-nous, contemplons dans le silence de l'admiration et de l'amour, et les merveilles qui vont s'offrir à nos regards, et la sagesse profonde du Créateur, dont elles sont les monuments toujours anciens et toujours nouveaux.

1° *Création du soleil.* La lumière était déjà : la succession des jours et des nuits était réglée ; la terre était fertile, tout ce qu'elle devait produire était formé ; elle était couronnée de fleurs et chargée de fruits ; chaque plante et chaque arbre n'avait pas seulement sa perfection présente, mais aussi tout ce qui était nécessaire pour la perpétuer ou pour la multiplier. De quel usage sera donc le soleil, après que tout ce que nous attribuons à sa vertu est déjà fait ? Que vient-il faire au monde, plus ancien que lui, et qui s'en est passé ? de quoi sera-t-il le père ? et par quel aveuglement étrange les hommes le regarderont-ils comme le principe de tout ce qui l'a précédé ?

Il est visible, et c'est une observation dont la preuve

[1] *Gen. c.* 1. 14 — 19.

revient souvent, que le monde a été créé avec une attention particulière à prévenir les erreurs des nations, par conséquent avec la supposition de la chute de l'homme, dont l'une des plus funestes suites a été l'idolâtrie. La plus ancienne et la plus générale est celle qui eut le soleil et la lune pour objets. Dieu, qui prévoyait ce coupable égarement, a voulu que par l'histoire même de la création, la famille d'Adam et ensuite celle de Noé, ne regardassent le soleil que comme un nouveau venu dans le monde, moins ancien que le jour, moins âgé qu'une fleur, moins nécessaire qu'aucun des effets qu'on lui attribue.

Aujourd'hui que le danger de l'idolâtrie est passé, et que celui de l'ingratitude est presque général (car la première tentation de l'homme était d'adorer tout, et la dernière dont nous sommes menacés est de n'adorer rien), ne craignons point de regarder avec trop d'attention le soleil, par qui le Créateur a voulu se rendre visible[1].

2° *Sa distance de la terre*. Dieu a placé le soleil dans le Firmament, mais c'est pour l'avantage de la terre. Il a mesuré la distance de l'un sur les besoins de l'autre. Il a mis entre la chaleur du soleil et les choses qu'elle doit faire naître ou conserver une telle proportion, qu'elle leur est toujours salutaire. Un plus grand éloignement laisserait la terre glacée : elle serait brûlée, s'il était moindre. Voyez ici l'incompréhensible précision des calculs du céleste Mathématicien! Il s'agissait

[1] Analyse de l'hexaem. de St. Ambr. *lib.* III, *c.* VI. *n.* 27 ; *lib.* II, *c.* 1. *n.* 1, 3, 4, etc.

d'éclairer et d'échauffer un globe de neuf mille lieues de circonférence. Pour cela il ne veut qu'un seul foyer. Quelle sera donc la grosseur de ce globe de feu? à quelle distance devra-t-il être placé? Il dit : Et voilà qu'un globe de feu d'un million de fois plus gros que la terre, est lancé dans l'espace. Mais les rayons de feu qui partent d'un globe de flammes un million de fois plus grand que la terre, doivent avoir une activité inconcevable, tant qu'ils demeurent serrés les uns contre les autres, et qu'ils agissent de compagnie. Il s'agissait donc de les diviser, afin qu'en arrivant jusqu'à la terre ils n'eussent plus que la lumière et la chaleur convenables. Or, les rayons d'un corps lumineux s'écartent à mesure qu'ils s'éloignent du centre qui les envoie. A quelle distance devra être placée la terre, pour que ces rayons, en lui arrivant, soient suffisamment divisés pour l'éclairer sans l'éblouir, l'échauffer sans la brûler? Qu'en pensez-vous? Si ce problême avait été proposé à nos astronomes, ne serait-il pas encore à résoudre? Mais Dieu, infaillible dans toutes ses opérations, a dit, et le soleil s'est placé à trente millions de lieues de la terre. Et six mille ans d'expérience prouvent la justesse infinie de son calcul.

3° *Son mouvement*. La terre étant ronde, si le soleil était immobile au milieu du Ciel, il n'échaufferait et n'éclairerait que la moitié de notre globe. Il fallait donc que ce grand luminaire fût continuellement en marche autour de la terre, ou que la terre elle-même, en tournant, présentât à ses rayons toutes les parties de son globe. Le divin Ordonnateur du monde ne l'a point

oublié. Il a dit au soleil de se lever tous les jours, et d'éclairer successivement pendant vingt-quatre heures toutes les parties de la terre[1]. Et depuis soixante siècles, le soleil, obéissant, se lève sans manquer un seul jour, et fournit sa carrière sans s'écarter d'une ligne de la route qui lui a été tracée. Voyez avec quelle pompe et quelle profusion de lumière il commence sa course, de quelle couleur il embellit la nature, et de quelle magnificence il est revêtu lui-même! Comme un jeune époux qui sort de la chambre nuptiale pour paraître au jour le plus solennel de sa vie, le soleil se lève sur l'horizon comme l'époux que le Ciel et la terre attendent, et dont il fait les délices. A ce premier moment, son éclat est plein de douceur. Tout lui applaudit à son arrivée; tous les regards se tournent vers lui : et pour recevoir les premiers saluts, il se rend accessible à tous les yeux.

Mais il a ordre de répandre partout la chaleur, la lumière et la vie. Aussi, voyez comme il allie avec la majesté et les graces d'un époux, la course rapide d'un géant! Il se presse, il se hâte, songeant bien moins à plaire qu'à porter partout la nouvelle du Prince qui l'envoie, infiniment moins occupé de sa parure que de son devoir. Parcourant huit millions de lieues à l'heure, il darde plus de feux à mesure qu'il monte, il vivifie tout ce qu'il éclaire; rien ne peut échapper à sa lumière ni se passer de sa chaleur, il atteint, par ses flammes

1 On comprend que nous ne tranchons point ici la grande question astronomique du mouvement ou du repos du soleil; nous parlons suivant le rapport des sens.

pénétrantes, aux endroits mêmes où ses rayons ne peuvent arriver.

Image bien naturelle de celui qui est venu éclairer l'univers et qui a rempli si dignement les deux qualités d'époux et d'envoyé. Du sein de son Père, il est sorti plein d'ardeur pour courir comme un géant dans sa carrière ; et comme le soleil, il est retourné au point d'où il était parti, après avoir, comme ce bel astre, passé en faisant le bien.

4° *Son lever*. Si le soleil parcourait chaque jour la même route, la plus grande partie de la terre serait inhabitable, soit à cause des ténèbres qui seraient continuelles, soit à cause de la chaleur qui serait brûlante, soit à cause du froid qui serait excessif. D'ailleurs, cette marche uniforme du soleil ne nous découvrirait qu'imparfaitement la sagesse de Dieu et son attention à conduire l'univers ; mais il n'en est pas ainsi. Aucun jour, à parler exactement, n'est égal à celui qui l'a précédé ni à celui qui le suit. Il faut donc nécessairement que tous les jours le soleil se lève et se couche à des points différents. C'est pourquoi, suivant l'expression du Prophète, un jour porte au jour qui suivra un nouvel ordre, et la nuit marque à la nuit suivante à quel instant précis elle doit commencer et finir ; et la nature en suspend, apprend à chaque moment de celui qui la conduit, ce qu'elle doit faire et jusqu'où elle doit aller.

Quelles merveilles ! Qui a dit au soleil : ne commencez pas demain le jour où vous l'avez commencé

aujourd'hui, et ne le finissez pas aujourd'hui où vous le finîtes hier? Qui lui a mesuré l'espace entre deux levers, afin qu'il ne passe pas cette mesure? qui lui a ordonné de revenir sur ses pas quand il a touché certaines bornes? et qui lui a défendu, quand il est arrivé au point opposé, de passer au-delà? C'est ainsi que les Cieux nous racontent chaque jour, à chaque instant, la gloire de leur auteur. Leur langage n'est ni barbare ni étranger; la voix des Cieux nous est familière et intelligible, elle est forte, éclatante, infatigable, elle passe du Ciel en terre, elle est portée d'un bout du monde à l'autre; le Grec et le Barbare, le Scythe et l'Indien, le Chrétien et l'Idolâtre, l'entendent également, et l'univers entier est instruit par ces éloquents prédicateurs.

4° *Sa lumière.* Il semble que Dieu ait pris soin de rassembler dans ce bel astre les traits les plus propres à nous peindre la perfection de la divinité. Comme Dieu, le soleil est unique; ce qu'il y a de plus riche et de plus beau semble anéanti et disparaît en sa présence; il voit tout, il agit partout, il anime tout, il est toujours le même. N'est-il pas étonnant que depuis tant de siècles, le soleil n'ait en rien diminué, que sa lumière soit toujours aussi vive et aussi abondante, que la terre en soit aussi éclairée que le premier jour? Si on nous avait consultés avant la création du soleil, sur le moyen d'éclairer le monde, de combien de flambeaux n'aurions-nous pas cru avoir besoin? qui de nous eût pu penser qu'un seul pouvait suffire à la nature? que cet unique flambeau, placé à une certaine distance, éclairerait tout

d'un seul coup d'œil? qu'il s'avancerait de l'Orient au couchant, sans guide visible, sans appui, sans char, sans machine, et qu'après un grand nombre de siècles il serait aussi brillant et aussi parfait que le premier jour.

Comprenons maintenant ce que nous devons, non pas au soleil, mais à celui qui l'a créé et qui tous les jours le fait lever sur les méchants comme sur les bons; et, dignes enfants de notre Père céleste, aimons tous nos frères sans distinction.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir prodigué toutes les richesses de la terre et du Ciel; comment vous témoigner mon admiration et ma reconnaissance? Pour tant de bienfaits, vous me demandez mon cœur, je vous le donne tout entier et sans retour.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne manquerai jamais à mes prières avant et après mes repas.*

PETIT CATÉCHISME.

OUVRAGE DES SIX JOURS. — SUITE DU TROISIÈME JOUR. — QUATRIÈME JOUR.

Q. Que Dieu fit-il encore le troisième jour?

R. Le troisième jour, Dieu créa encore des arbres de

toute espèce. La terre, qui n'était jusqu'alors qu'une prairie, devint tout à coup un immense verger planté de toutes sortes d'arbres, chargés de fruits de mille espèces différentes.

Q. Pourquoi Dieu les a-t-il créés?

R. Dieu les a créés pour nos besoins et pour nos plaisirs, il nous montre sa tendresse paternelle en nous offrant une nourriture aussi saine qu'agréable et peu coûteuse. Il nous montre sa sagesse en nous envoyant les fruits dans la saison où nous en avons le plus besoin. En général, les fruits sont rafraîchissants, voilà pourquoi ils nous sont donnés dans les grandes chaleurs de l'été et de l'automne.

Q. Dieu ne créa-t-il pas aussi d'autres arbres?

R. Dieu créa aussi d'autres arbres dont les fruits ne servent pas à notre nourriture. Ces arbres sont très-utiles, c'est avec leur bois qu'on fait les maisons, les vaisseaux, les meubles, et qu'on cuit les aliments nécessaires à notre vie. Ces arbres nous donnent de l'ombrage, purifient l'air et charment notre vue par la grandeur de leur taille et la beauté de leur verdure.

Q. Voyons-nous toutes les richesses de la terre?

R. Nous ne voyons pas toutes les richesses de la terre, ses entrailles sont pleines de métaux précieux et fort utiles, tels que l'or et le fer; Dieu nous les a donnés pour les faire servir à nos usages et non pour y attacher notre cœur.

Q. Qu'est-ce que Dieu fit le quatrième jour?

R. Le quatrième jour, Dieu créa le soleil, la lune et

les étoiles ; le soleil pour présider au jour et la lune pour présider à la nuit. Ces créatures sont encore plus merveilleuses que celles qui précèdent ; elles nous manifestent avec éclat la puissance, la sagesse et la bonté de notre Père céleste. Les astres ne furent créés que le quatrième jour, pour apprendre à l'homme qu'ils ne sont pas le principe des productions de la terre. Dieu voulait prévenir l'idolâtrie.

Q. Pourquoi le soleil est-il si éloigné de la terre?

R. Le soleil est si éloigné de la terre, afin de nous éclairer sans nous éblouir et de nous échauffer sans nous brûler. S'il était plus près de nous, la terre serait stérile, s'il en était plus éloigné, la terre serait glacée ; ainsi, nous péririons de faim ou de froid. Il en serait de même si le soleil était plus gros ou plus petit. C'est ainsi que la distance et la grandeur du soleil nous révèlent la bonté et la sagesse infinie de Dieu.

Q. Que remarquez-vous encore au sujet du soleil?

R. Je remarque encore, au sujet du soleil, qu'il se lève tous les jours, qu'il fournit sa carrière avec une grande vîtesse et qu'il éclaire et vivifie toute la nature. En cela, il est l'image de Notre Seigneur qui est sorti du sein de son Père et qui est retourné dans le Ciel après avoir éclairé tous les hommes par sa doctrine, et les avoir sanctifiés par ses mérites et ses exemples.

Q. Le soleil se lève-t-il chaque jour au même point?

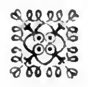
R. Le soleil ne se lève jamais au même point, c'est pourquoi les jours ne sont pas égaux. Il faut qu'il éclaire et qu'il vivifie successivement toutes les parties du

monde. Chaque jour, Dieu lui marque le point d'où il doit partir et celui où il doit s'arrêter. Le soleil obéit toujours, toujours il répand sa chaleur et sa lumière sur les méchants comme sur les bons. Notre Père céleste a voulu nous apprendre par là, que nous devons aimer tous les hommes sans exception, parce qu'ils sont tous nos frères.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir prodigué toutes les richesses de la terre et du Ciel. Comment vous témoigner mon admiration et ma reconnaissance? Pour tant de bienfaits, vous me demandez mon cœur, je vous le donne tout entier et sans retour.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne manquerai jamais à mes prières avant et après mes repas*.



VIIIe LEÇON.

OUVRAGE DES SIX JOURS.

Suite du quatrième jour. — La lune. — Sa beauté. — Son utilité. — Les étoiles. — Leur nombre. — Leur mouvement. — Leur utilité. — Bienfaits de la nuit. — L'instruction. — Le repos. — Le sommeil. — La conservation de notre vie. — Dernière commission du soleil et de la lune. — Le printemps. — L'été. — L'automne. — L'hiver.

1° *Beauté de la lune*. La même parole qui créa le soleil et suspendit au Firmament cet immense globe de feu pour présider au jour, fit aussi la lune et ces myriades d'étoiles qui lui servent de cortége. Comme une reine bienfaisante et douce, la lune fut chargée de présider à la nuit, c'est-à-dire d'en tempérer les noires ténèbres par son aimable clarté. La nuit est le moment de son triomphe. Elle tire de l'obscurité les objets les plus près de nous et y répand un coloris qui en change agréablement toute l'apparence. La lune elle-même est un des plus beaux objets de la nature. Elle réjouit les yeux par la douceur de sa clarté, et varie la scène en changeant toujours de figure. Comme le soleil, elle apprend aussi chaque jour du souverain Maître la place où elle doit paraître ou disparaître. Tous les jours elle recule d'Occident en Orient le lieu de son lever ; tantôt elle prend une robe cendrée et bordée presqu'en entier d'un simple fil d'or ; tantôt elle revêt un habit de pourpre, et monte sur

l'horizon avec une taille beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire ; elle diminue ensuite et blanchit en s'élevant ; elle devient plus éclatante et d'un service plus utile à mesure que le jour fuit, et, soit qu'elle ne se montre qu'en partie, soit qu'elle paraisse en entier, elle met partout de nouveaux ornements dans la nature. Voyez-la dans ses aimables caprices, sortant tout à coup du milieu des nuages et nous surprenant agréablement par la clarté de son visage, puis se couvrant d'un voile diaphane et se laissant chercher ; tantôt elle lance ses rayons au travers de quelques feuillages épais ; tantôt elle se pare d'une couronne de différentes couleurs que les nuées lui prêtent.

Cependant le soleil approche, la lune lui cède l'empire ; elle disparaît pour reparaître encore. Quel agent dans la nature est chargé de rallumer cette lampe, et de nous la ramener régulièrement?

2° *Son utilité.* O hommes ! jusques à quand aurez-vous des yeux pour ne point voir ? jusques à quand surtout aurez-vous un cœur pour ne point aimer ? Servez-vous de votre raison et vous ne verrez dans le cours de la lune que précautions et attentions sur vos besoins. Ce corps tout massif et tout obscur qu'il est, a été placé, à l'égard de la terre, dans un point si peu éloigné, qu'il nous donne plus de lumière que les étoiles ne nous en envoient toutes ensemble, bien qu'elles soient autant de soleils. Remarquez en cela la sagesse et la bonté du Créateur : il a tellement éloigné de nous les étoiles, que la nuit dont nous avons besoin ne souffre rien de leur éclat ; mais il a posé la lune si près de nous, qu'elle devient un magni-

fique miroir qui nous rend durant la nuit une grande partie de la lumière du soleil que nous avions perdue. Il est vrai que le transport de ce miroir placé successivement tout autour de la terre, offre une espèce d'irrégularité; mais ces écarts sont bornés et ils sont cause que l'on éprouve rarement des éclipses. S'il en était autrement, nous aurions chaque année douze éclipses de lune et de même douze éclipses de soleil. Voyez comme cette apparente irrégularité est encore un bienfait, et l'ouvrage d'une sagesse profonde!

Mais voici des bienfaits encore plus marqués: l'homme veut-il se mettre en voyage avant le jour, ou prolonger sa course après le coucher du soleil? Le premier quartier de la lune vient s'offrir, pour lui servir de guide, aussitôt que le soleil s'est retiré. Veut-il, plus vigilant que l'astre du jour, commencer sa course avant lui? voici le dernier quartier de la lune qui prévient pour lui de plusieurs heures le lever de l'aurore. Il est maître de réserver ses voyages au temps de la pleine lune qui lui donne, pour ainsi dire, des jours de vingt-quatre heures en l'éclairant sans interruption; avec ce secours il évite les ardeurs de l'été, ou il expédie en sûreté et quand il veut ce qu'il a intérêt de ne pas confier au jour.

Mais une nuit toujours claire n'eût-elle pas été plus avantageuse? Dieu concilie presque partout diverses utilités tout ensemble, et la diversité des services ajoute un nouveau prix à l'excellence de ses présents. La lune n'est pas seulement destinée à adoucir la tristesse de la

nuit, par une lumière qui prolonge ou qui remplace celle du soleil, elle est une vraie sentinelle attachée auprès du palais de l'homme et chargée d'y occuper successivement différents postes pour lui donner dans chacun de ses postes un nouvel avis et un nouveau signal. Le soleil devait servir à régler l'ordre des travaux champêtres, par la révolution d'une année. Mais la lune, en faisant une révolution semblable autour de nous, en vingt-neuf jours, et changeant régulièrement de figure aux quatre quartiers de sa course, devait servir à régler l'ordre civil et les affaires communes de la société. Elle montre à tous les peuples un fanal qui prend une forme toute nouvelle de sept jours en sept jours, et leur offre à tous des divisions commodes, des durées régulières, courtes et propres pour déterminer les commencements et la fin des opérations de détail.

Aussi les Hébreux, les Grecs, les Romains, et généralement tous les anciens peuples, s'assemblaient-ils à la nouvelle lune pour acquitter les devoirs de leur piété et de leur reconnaissance. On leur annonçait en ce jour ce qui pouvait les intéresser dans la durée du nouveau mois ; la pleine lune les rassemblait au milieu du mois ; les deux autres quartiers étaient deux autres termes aussi faciles à reconnaître. Encore aujourd'hui, les Turcs, les Arabes, les Maures, plusieurs peuples d'Amérique et bien d'autres nations, rappellent tout l'ordre de leur calendrier aux renouvellements et aux autres phases de la lune. Si nous y sommes moins attentifs, ce n'est pas que cet astre ait cessé de nous rendre les mêmes services. Nous sommes

déchargés de tout soin et de toute inspection par les calculs commodes que d'habiles astronomes nous mettent en mains ; mais leurs calendriers qui nous dirigent, sont réglés par l'observation du cours de la lune. Ils sont ajustés par avance aux avis que ce satellite vigilant ne manquera jamais de donner, jusqu'à ce que celui qui l'a mis pour nous en sentinelle juge à propos de changer ses fonctions en changeant l'état de l'homme au service duquel il l'avait attaché. Etat heureux ! où nous n'aurons plus besoin pour nous éclairer ni du soleil ni de la lune, mais où l'Agneau divin sera notre lumière et celle de toute la sainte Jérusalem ! Etat heureux ! soyez l'objet de tous nos désirs et de tous nos efforts !

Dieu fit aussi les étoiles. Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant spectacle dont il ait orné l'univers. Il dit en un mot ce qui ne lui a coûté qu'une parole; mais qui peut mesurer la puissance de cette parole ?

1° *Nombre des étoiles*. Sortons un moment durant le calme d'une belle nuit d'été, comme Dieu fit sortir Abraham de sa tente, pour considérer le Ciel; *après l'avoir fait sortir dehors, il lui dit : Levez les yeux au Ciel, et comptez les étoiles si vous pouvez*[1]. Et Abraham leva les yeux, et il se contenta d'admirer, car il ne put compter les étoiles, et nul homme ne le pourra jamais : les étoiles sont innombrables. Depuis l'invention des télescopes on en a découvert des milliers, et plus on

[1] *Gen*. xv. 5.

perfectionne les instruments astronomiques, plus on en découvre. C'est avec beaucoup de raison qu'on suppose que le nombre de celles que leur enfoncement dans un espace incommensurable rend imperceptibles, est au-dessus de nos supputations. Nous avons vu que la grandeur du soleil et celle de plusieurs planètes qui tournent autour de lui, l'emporte de beaucoup sur celle de la terre que nous habitons. Et qui sait combien, parmi les autres étoiles, il en est qui ne leur cèdent en rien et dont la masse est plus considérable encore ? Leur prodigieux éloignement fait qu'elles ne paraissent que comme de petites lumières qui brillent dans le Firmament. Mais dans la réalité ce sont autant de soleils dont l'immense circonférence ne saurait être mesurée. Il est donc vrai, des milliers de soleils et de mondes roulent dans l'espace ; et ce que nous en voyons n'est que la moindre partie de cette grande armée qui est rangée au-dessus de nous dans un si bel ordre.

Voici de plus grandes merveilles encore. Celui qui a semé ces millions de globes lumineux dans les vastes plaines du Firmament, ainsi que le laboureur sème le grain dans son champ, soutient toutes ces masses prodigieuses au milieu d'un air subtil. Il n'y a ni appui ni colonnes qui supportent cette immense voûte et les fardeaux énormes dont elle est chargée ; et cependant elle se maintient toujours la même depuis des milliers d'années, et se maintiendra toujours, afin de raconter à toutes les générations la gloire de son auteur.

2° *Leur mouvement.* Les étoiles offrent à un esprit

attentif un autre sujet d'étonnement. Ces corps immenses sont dans un mouvement continuel. Ils tournent tous autour de leur axe, comme la roue d'un char autour de son moyeu ; et la plupart parcourent encore des cercles immenses autour d'autres globes. Une route particulière est marquée à chacun d'eux, ils ne s'en écartent jamais ; et cependant ils fournissent leur carrière avec une rapidité qui passe l'imagination. Ils ont une force qui les éloigne continuellement de leur centre, et une force égale les retient dans leur orbite. Quoique tous ces milliers de corps se meuvent dans l'espace, ils ne s'entrechoquent et ne s'embarrassent jamais. Ces étoiles, qui nous paraissent semées avec confusion dans le Firmament, s'y trouvent cependant dans le plus grand ordre et dans la plus parfaite harmonie. Depuis des milliers d'années elles se lèvent et se couchent régulièrement de la même manière. Ces millions de soldats de l'armée des Cieux, toujours en marche, reviennent toujours à leurs premiers campements, et les astronômes peuvent déterminer mille ans d'avance avec exactitude leur position et leur cours. O Dieu ! que vous êtes grand ! Qu'est-ce que l'homme, pour oser se révolter contre vous ?

3° *Leur utilité*. Quelle peut être l'utilité de tant de merveilles ? que nous veut cette armée du Ciel dont toutes les sentinelles sont si vigilantes ? Ce qu'elle nous veut, c'est de combattre contre notre ingratitude, contre notre orgueil, contre notre indifférence ; ce qu'elle nous veut, c'est d'assurer le triomphe de ces grands dogmes,

l'existence de Dieu, sa puissance, sa majesté, sa bonté. Il ne faut pour rendre tous les hommes inexcusables, que cette éloquente armée des Cieux, que ce livre du Firmament, écrit en caractère de flammes. Voilà sa première utilité.

Il en est bien d'autres. D'abord, ces globes prodigieux sont placés à une distance si juste de la demeure de l'homme, que de cette position il résulte un ordre dont il jouit seul, une beauté qui enchante ses yeux, et une régularité qui fait le bonheur de ses jours. Écoutez : Ces feux innombrables deviennent pour lui par leur bel arrangement, des milliers de lustres suspendus au riche lambris qui couvre sa demeure. Il les voit briller et étinceler de toutes parts, et l'azur sombre qui leur tient lieu de fond, en rend encore l'éclat plus vif. Mais leurs traits sont doux : leurs rayons se dispersent dans des espaces si vastes, qu'ils sont émoussés et sans chaleur quand ils parviennent au séjour de l'homme. Grace aux précautions du Créateur, nous jouissons de la vue d'une multitude de globes tout en feu, sans aucun risque, ni pour la fraîcheur de la nuit, ni pour la tranquillité de notre sommeil.

Mais ce n'est pas seulement pour embellir le palais de l'homme de riches dorures et d'une agréable variété, que Dieu fait rouler tous les jours autour de nous cette magnifique voûte avec toutes ses décorations : il nous en revient des avantages positifs, et en quelque sorte matériels. Parmi les étoiles que nous pouvons aisément distinguer, il en est qui sont toujours élevées au-dessus

de nos têtes dans la même partie du Ciel, sans jamais la quitter : de ce nombre est l'étoile polaire. Nous en voyons d'autres qui décrivent de grands cercles, qui s'élèvent par degrés sur notre horizon, et qui disparaissent sous les extrémités de la terre qui terminent notre vue.

Les premières règlent les voyages de l'homme par terre et par mer, en lui montrant dans l'obscurité un côté du Ciel dont l'aspect demeure invariable, ce qui lui suffit pour ne point se dérouter. Mais comme les nuages et l'épaississement de l'air peuvent de temps en temps dérober à l'homme la vue des étoiles qui lui ont été données pour guides, Dieu a mis un tel rapport entre cette partie du Ciel et le fer qui a été touché de la pierre d'aimant, que si ce fer est suspendu en équilibre, il tourne sans cesse un de ses côtés, et toujours le même vers le pôle. De là est venue l'invention de la boussole qui a rendu et qui rend encore de si grands services à la navigation. Grace à elle, le voyageur est informé du lieu où sont les guides qu'il ne voit plus, et sa course est toujours réglée malgré les désordres de l'air.

Les autres étoiles varient leurs aspects, et quoiqu'elles gardent toujours entre elles la même situation, elles changent de jour en jour à notre égard, l'ordre de leur lever et de leur coucher. Ce sont ces changements mêmes qui, par leur régularité, fixent l'ordre de nos travaux, et déterminent le retour et la fin des saisons par des points précis. L'épreuve du chaud et du froid eût été trop incertaine et sujette à trop d'accidents fâcheux, pour en faire la règle des semailles et de la

culture de la terre, ou pour discerner les temps propres à la navigation. L'homme trouve toutes les instructions nécessaires à cet égard, en voyant le soleil se placer sous une suite de différentes étoiles, et les parcourir uniformément d'années en années, il connaît ainsi la voie de ce bel astre. Il donne un nom à chacune de ces maisons d'étoiles où il passe dans sa route. Il sait la juste durée de son séjour dans chacune de ces douze maisons. Il connaît ainsi à point nommé le temps favorable aux opérations qu'il est obligé de faire sur la terre ou sur l'eau.

Le soleil et la lune ont été créés pour séparer le jour et la nuit; pour marquer les temps, les saisons et les années. Régulatrices de l'homme et de ses travaux, ces admirables horloges n'ont jamais varié d'une minute. Savez-vous le nom, connaissez-vous la demeure de l'horloger qui les monte? Mais pourquoi cette succession perpétuelle de jour et de nuit, de lumière et de ténèbres? O vous qui interrogez ainsi, préparez votre esprit à l'admiration, et votre cœur à la reconnaissance. Voici de nouvelles preuves de la sagesse et de la bonté de votre Père céleste. Déjà vous ne doutez pas des avantages du jour; apprenez à connaître ceux de la nuit.

1° *Ses bienfaits; l'instruction*. La nuit n'est rien. Elle n'est que l'interruption du mouvement de la lumière vers nos yeux. Mais le néant même n'est point stérile dans les mains de Dieu. Comme il tire sa gloire d'en avoir fait sortir tous les êtres, chaque jour il en tire en

faveur de l'homme, non des êtres nouveaux, mais des instructions salutaires et des bienfaits.

La nuit, en nous ôtant la vue et l'usage de la nature, nous rappelle à ce néant duquel nous sommes sortis, ou nous remet dans cet état de ténèbres et d'imperfection qui a précédé la création de la lumière. La nuit qui dans un sens anéantit pour nous tout l'univers, nous fait mieux connaître le prix inestimable du jour. Mais elle n'est pas seulement destinée à relever par ses ombres les beautés du grand tableau du monde, et à nous rendre ou plus humbles par la vue des ténèbres qui nous sont naturelles, ou plus reconnaissants par le retour d'une lumière qui ne nous est point due. Quelque utiles que soient les avis qu'elle nous donne, il serait triste que pour nous instruire elle nous appauvrît. Ce qu'elle semble retrancher de notre vie, en nous privant tous les jours pendant plusieurs heures de l'usage de la lumière et de la vue de l'univers, elle nous le rend abondamment par le repos qu'elle nous procure.

2° *Le repos*. L'homme est né pour le travail : c'est sa vocation et son état. Pour suffire à ce travail, il faut que son sang lui fournisse sans cesse une matière infiniment déliée et agile, qui mette en jeu les ressorts du cerveau et les différents muscles du corps. Mais la dissipation qui se fait perpétuellement de cette matière, si prompte à exécuter toutes ses volontés, le jetterait enfin dans la langueur et dans l'épuisement, s'il ne réparait ses pertes par de nouveaux aliments. Or, ces aliments ne pourraient ni se digérer ni se distribuer

régulièrement dans tout le corps, s'il était toujours en action. Il faut qu'il interrompe le travail de la tête, et celui des bras ou des pieds, afin que la chaleur et les esprits qui se répandraient dans les dehors, ne soient plus employés qu'à aider les fonctions de l'estomac, pendant l'inaction des autres parties du corps. Sans le repos nous péririons bien vite, et c'est la nuit qui nous procure le repos. Combien d'ouvriers qui, durant le jour, consumant leurs forces dans un travail pénible et néanmoins nécessaire, bénissent la nuit qui vient suspendre leurs travaux, en leur apportant le soulagement et le sommeil!

2° *Le sommeil.* Nous-mêmes, bénissons Dieu de n'avoir pas abandonné l'usage et la disposition de ce repos nécessaire à notre capricieuse et vacillante raison. Ce bon Père prend soin lui-même d'assoupir son enfant. Il lui a fait du sommeil une agréable nécessité sans lui en donner ni l'intelligence ni le gouvernement. Le sommeil est un état incompréhensible; l'homme en conçoit si peu la nature, qu'il ne lui est ni possible de se donner le sommeil quand il se refuse, ni de le refuser quand il s'empare de lui. Dieu s'est réservé à lui seul la dispensation de ce repos dont il savait que le raisonnement humain réglerait mal le temps et la mesure. Mais si nous ne comprenons pas la nature du sommeil, oh! comme nous en sentons le bienfait! Il suspend les soucis d'une foule de malheureux, ainsi que le douloureux sentiment de leur misère. Pour être heureux alors, il ne faut qu'un lit; le sommeil y ferme les paupières de l'in-

digent, et tous ses besoins sont satisfaits. Le sommeil égale le mendiant au monarque, tous deux y trouvent un bien qu'on ne saurait se procurer à prix d'argent. Or, c'est la nuit que Dieu a choisie pour être la messagère de ce bienfait universel.

Voyez avec quelle précaution et quel respect elle s'acquitte de son intéressante commission ! elle ne vient pas d'un air brusque, éteindre le flambeau du jour, et nous dérober tout d'un coup la vue des objets dont nous sommes occupés. Loin de nous surprendre au milieu de notre travail ou de nos voyages, elle s'avance à pas lents, elle ne double et n'épaissit ses ombres que par degrés. Ce n'est qu'après nous avoir avertis avec bienséance, de la nécessité de prendre du repos, qu'elle achève enfin d'obscurcir la nature. Elle ôte à l'homme le spectacle de l'univers pour lui ôter l'usage de ses sens ; ensuite elle abaisse un voile sur nos yeux, en fermant nos paupières. Durant tout le temps que l'homme repose, elle veille avec complaisance pour assurer sa tranquillité. Non-seulement elle éteint toutes les lumières éclatantes, elle suspend encore le bruit et toutes les impressions trop vives ; elle impose silence à tout ce qui l'environne ; elle tient le cheval, le bœuf et tous ses autres domestiques, assoupis autour de lui. Un seul bruit n'est point interrompu, c'est celui de l'horloge qui marque l'heure, car il est bon que l'homme qui se réveille, songe à la dernière. Ce n'est pas tout, elle disperse les oiseaux dans leurs différentes retraites ; elle fait taire peu à peu les vents qui troublent l'air, et pendant plusieurs heures

il règne dans la demeure de l'homme un calme universel. Ainsi, on le voit, la nuit est chargée d'assurer le repos au roi de la nature et de faire respecter son sommeil. Dans ces aimables attentions de la Providence, comment ne pas reconnaître les soins d'une mère tendre, qui, pour endormir son petit enfant, éloigne le bruit et les grandes lumières du lieu où elle a placé son berceau?

3° *La conservation de notre vie.* Sans la nuit, nous péririons non-seulement de fatigues, mais de faim. Si le soleil demeurait toujours sur notre horizon, il brûlerait sur la terre tout ce qu'il y fait naître. Mais la nuit, en succédant au jour, apporte avec elle une fraîcheur qui, en resserrant partout le ressort de l'air, le met en état d'agir ensuite avec plus d'activité dans tous les corps, et de rendre une vigueur toute nouvelle, tant à la terre desséchée qu'à la verdure altérée et aux animaux affaiblis. Dans sa main bienfaisante, elle nous apporte encore la rosée qui, non-seulement réjouit notre vue lorsqu'au matin toutes ces gouttes, belles et pures, étincellent comme des rubis aux premiers rayons du soleil, mais encore qui tient lieu de pluies pendant long-temps et conserve ainsi les fleurs, les blés et les plantes. Sans la nuit, nous serions privés des richesses si utiles des peuples séparés de nous par de vastes mers, car l'astronome n'aurait jamais pu faire ses savants calculs d'où dépend la navigation.

Ce n'est pas tout encore. Sans la nuit, les hommes obligés de voyager ou de travailler à la campagne, seraient continuellement exposés aux bêtes sauvages.

Pendant le jour, la Providence retient ces bêtes dans les forêts et dans les cavernes; mais si le jour était continuel, la faim les forcerait à sortir de leurs retraites et elles se jetteraient sur les hommes plus faibles et moins prompts à la course que la plupart d'entre elles. En donnant des bornes au jour et en lui faisant succéder la nuit, Dieu a mis les hommes en sûreté et les bêtes en liberté. L'horreur naturelle que les hommes ont pour les ténèbres, les oblige de retourner dans leurs maisons pendant la nuit, et la crainte naturelle que les bêtes ont pour la lumière, les retient dans leurs tanières pendant le jour. Lorsque l'homme est arrivé chez lui, elles sortent de leurs cavernes, elles n'ont la permission de chercher leur proie que lorsque la main du Seigneur a mis l'homme en sûreté.

Alors, lorsque la nuit est fermée et qu'il n'y a plus personne dans la campagne, on entend les rugissements des lions et les hurlements des loups, qui apprennent à l'homme quel est le maître qui veille sur lui pendant le jour. Mais dès que le soleil paraît, toutes les bêtes ennemies de l'homme se hâtent de lui laisser la place libre; un pasteur invisible les chasse dans les bois avec sa houlette, il semble alors que tous ces animaux aient changé de nature, tant ils sont paisibles. Ils dorment ou ils sont aussi tranquilles que dans le sommeil; une puissance supérieure les tient enchaînés, et, à moins qu'on ne s'approche imprudemment de leurs cavernes, on n'en a rien à craindre. Au contraire, dès que le soleil commence à dissiper les ténèbres de la nuit, l'homme, plein

d'allégresse et de force, sent renaître en lui l'amour du travail, sa maison lui paraît triste et sombre, la campagne, au contraire, pleine d'attraits. Heureux s'il sait reconnaître dans ce bel ordre la main paternelle qui règle tout pour son bien !

La dernière commission donnée au soleil et à la lune, c'est de marquer les saisons. Voyez avec quelle fidélité et quelle respectueuse attention ils s'en acquittent. Rien de brusque dans leur marche. Le soleil qui pendant l'hiver nous avait retiré sa chaleur, nous la rapporte au printemps ; mais il la mesure tellement, que les plantes ont le temps de pousser et de croître insensiblement, sans être détruites par des gelées tardives, ni trop hâtées par des chaleurs précoces. De même, l'été diminue par degrés, de sorte que les fruits d'automne ont le temps de mûrir peu à peu sans être endommagés par le froid de l'hiver. Ce n'est pas tout, chaque saison varie nos plaisirs et nous dédommage par des bienfaits particuliers de ceux qu'elle nous enlève ; mais aussi, elle nous impose de nouveaux devoirs.

1° *Le printemps.* La nature qui était comme engourdie pendant l'hiver, reprend une vie nouvelle ; les petits oiseaux reviennent de leurs longs voyages et recommencent leurs chants joyeux. Ces innombrables musiciens portés sur l'aile des vents, vont tour à tour donner leurs concerts gratuits aux portes de toutes les chaumières. Toujours ils chantent : au printemps c'est pour nous, en hiver c'est pour d'autres. Les prairies reverdissent au travers d'une fine et tendre verdure, on voit

poindre les premières fleurs ; de suaves parfums parviennent à notre odorat, comme d'agréables couleurs à notre vue. Les arbres déploient peu à peu leur magnifique feuillage, et préparent à l'homme un ombrage protecteur contre les rayons du soleil. Image de la jeunesse, image de la résurrection générale, le printemps ouvre notre cœur à l'espérance, il nous porte aussi au détachement de tout ce qui passe. Combien dureront ces beaux jours et ces fleurs si fraîches et si délicates? O homme ! combien dureront tes années? combien durera la fleur de ta jeunesse et de ta beauté? Console-toi, le printemps ne passe que pour revenir, et toi aussi tu meurs pour renaître ; pour renaître, et ne plus mourir.

2° *L'été*. Le soleil continue sa marche, la nature prend un nouvel aspect : l'été commence. Des fruits de toute espèce se montrent à nos regards et sollicitent notre goût ; les moissons jaunissent ; des nuées de jeunes oiseaux s'élancent de leurs nids, et, en publiant nuit et jour les louanges du Créateur, réjouissent l'homme qui, durant cette saison, est presque toujours dans la campagne. Qui dira les bienfaits du Père céleste pendant l'été? C'est l'heureuse saison où il verse le plus abondamment sur toutes les créatures le trésor de ses bénédictions. La nature, après nous avoir ranimés par les douces chaleurs du printemps, s'occupe sans relâche pendant l'été à nous procurer ce qui peut satisfaire nos sens, faciliter notre subsistance et réveiller dans nos cœurs des sentiments de reconnaissance et d'amour.

Comme les autres saisons, l'été est un prédicateur qui

nous annonce de salutaires vérités. Voyez, nous dit-il, le moissonneur qui se prépare à couper ses moissons. Sa faux abat les épis à droite et à gauche, et laisse derrière elle les champs vides et déserts. Mortels, voilà votre destinée. Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe. Voyez ces diligentes abeilles; que leur empressement à recueillir et à préparer leur miel, vous apprenne à amasser de bonne heure des trésors de sagesse et de vertu qui puissent faire votre consolation durant l'hiver de la vieillesse.

3° *L'automne*. La terre a reçu la chaleur dont elle avait besoin. Le Seigneur dit au soleil de s'arrêter et de revenir sur ses pas, non point tout d'un coup, mais peu à peu, afin d'achever par cette chaleur tempérée la maturité des fruits, et surtout pour donner toute sa perfection à la liqueur précieuse qui réjouit le cœur de l'homme. Quelle activité règne encore dans les travaux! les celliers se remplissent, les marchandises de tout genre circulent avec plus d'activité et d'abondance; de toutes parts l'homme fait des provisions, mais il ne borne pas sa pensée aux besoins du prochain hiver. Il ne met pas tout dans ses greniers, le feu pourrait consumer sa maison, les voleurs la percer et lui enlever ses richesses; il en confie une partie à la garde de la terre, certain qu'au retour du printemps, la terre les lui rendra avec usure. Mais ces hommes qui amassent, ces oiseaux qui émigrent, ces feuilles qui tombent, ce Ciel qui s'assombrit, ces jours qui diminuent, tout ce spectacle de décadence ne vous dira-t-il rien?

4° *L'hiver*. Chaque jour l'homme a besoin de repos ; de même chaque année la terre en a besoin pour réparer ses forces épuisées à notre service. Sans l'hiver, la nature appauvrie, fatiguée, ne produirait plus rien et nous mourrions de misère. C'est ainsi que dans le plan de la Providence les quatre saisons sont nécessaires : le printemps prépare, l'été mûrit, l'automne nous prodigue les productions qui nous font exister ; l'hiver répare les forces de notre mère nourricière. Lors donc qu'elle s'est dépouillée de tout en notre faveur, Dieu dit au soleil de s'éloigner, comme une mère attentive éloigne la lumière qui pourrait empêcher son fils de s'endormir ; il fait plus encore : il enveloppe la terre d'une épaisse couverture de neige, afin de la tenir chaudement.

Quoique la neige elle-même nous paraisse froide, elle est cependant un excellent duvet qui met la terre à l'abri des vents glacés et qui entretient la chaleur nécessaire à la conservation des semences, des plantes et des arbres. La neige est encore un puissant engrais : quand elle est amollie par le soleil, elle fond peu à peu, et le salpêtre dont elle est pleine entre profondément dans la terre et vivifie les racines et les tuyaux des plantes. Voyez comme dans la saison la plus rude notre Père céleste s'occupe du bien-être de ses enfants, et comment, sans que nous l'aidions de notre travail, il nous prépare en silence tous les trésors de la nature ! Enfants de ce Père céleste, préparons-nous aussi à nous-mêmes les trésors de la grace, en redoublant de charité pendant cette saison rigoureuse, chauffant ceux qui ont froid et nourrissant ceux qui ont faim.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir créé pour notre avantage et le jour, et la nuit, et les saisons ; que votre louange soit toujours sur mes lèvres et votre amour toujours dans mon cœur.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me conformerai en tout à la volonté de Dieu.*

PETIT CATÉCHISME.

SUITE DU QUATRIÈME JOUR.

Q. Qu'est-ce que Dieu fit encore le quatrième jour ?

R. Le quatrième jour Dieu fit encore la lune pour présider à la nuit. Ce bel astre nous rend les plus grands services : il tempère l'obscurité profonde que le soleil laisse en se retirant ; il règle les travaux de la campagne ; il éclaire l'homme qui a besoin de voyager durant la nuit; il nous révèle à chaque instant la sagesse du Créateur : car chaque jour la lune change, comme le soleil, le moment de son lever et de son coucher.

Q. Que Dieu fit-il encore ?

R. Dieu fit encore les étoiles. Le nombre de ces immenses soleils nous est inconnu. Ce qui doit nous

frapper d'étonnement, c'est leur prodigieuse grandeur, c'est leur mouvement continuel; jamais ils ne s'égarent dans leur route; c'est enfin la puissance infinie de celui qui commande avec tant de pouvoir à cette armée du Ciel. Les étoiles racontent ainsi la gloire de notre Père céleste; elles nous racontent aussi sa bonté.

Q. Comment cela?

R. Voici comment : les étoiles nous rendent de grands services. L'étoile polaire, par exemple, dirige nos voyages par mer et par terre; les autres tempèrent les ténèbres de la nuit en l'absence de la lune, et nous laissent ainsi la facilité de reconnaître notre route lorsque nous sommes en chemin avant ou après le coucher du soleil. Si elles étaient plus près de nous, elles nous éblouiraient et nous brûleraient; plus éloignées, elles nous seraient inutiles. Comme le soleil et la lune, les étoiles ont été placées à la distance la plus convenable pour nous.

Q. Pourquoi Dieu créa-t-il le soleil et la lune?

R. Dieu créa le soleil et la lune pour séparer le jour et la nuit, et pour régler l'ordre des saisons. La nuit nous apporte beaucoup de bienfaits : 1° elle nous instruit; en nous ôtant la vue et l'usage des créatures, elle nous rappelle à ce néant d'où nous sommes sortis, à ces ténèbres de l'idolâtrie d'où nous avons été tirés par l'Evangile; 2° elle nous procure le repos et le sommeil; mais elle le fait par degrés et avec respect, pour nous apprendre que toutes les créatures sont faites pour nous et nous-mêmes pour Dieu; 3° elle rafraîchit l'air et

conserve les herbes et les plantes qui périraient si le soleil était toujours sur l'horizon; 4° elle assure notre existence contre les bêtes sauvages. Ces bêtes sortent pendant la nuit pour chercher leur proie; mais s'il n'y avait point de nuit la faim les forcerait à sortir durant le jour, et l'homme serait sans cesse exposé à leur fureur.

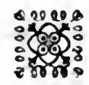
Q. Quel autre service retirons-nous encore du soleil et de la lune?

R. Le soleil et la lune règlent encore l'ordre des saisons. Si la chaleur ou le froid étaient toujours les mêmes, la terre serait stérile ou inhabitable. Les quatre saisons sont nécessaires : le printemps prépare, l'été mûrit, l'automne nous prodigue les productions dont nous avons besoin, et l'hiver repose la terre fatiguée. Chaque saison nous apporte ses bienfaits et ses instructions : le printemps ranime toute la nature et nous prêche la brièveté de la jeunesse et de la vie; l'été nous donne une partie de ce qui nous est nécessaire et nous apprend que dans l'âge mûr il faut surtout travailler pour le Ciel; l'automne remplit nos maisons de biens; mais il nous avertit en même temps de ne pas y attacher notre cœur; il nous parle de la mort en nous montrant les feuilles qui tombent et les oiseaux qui émigrent. Enfin, l'hiver nous fait jouir de ce que les autres saisons nous ont donné, et il nous dit d'être charitables envers ceux qui ont froid et qui ont faim.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir créé pour notre avantage, et le jour, et la nuit, et les saisons. Que votre louange soit toujours sur mes lèvres et votre amour dans mon cœur.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me conformerai en tout à la volonté de Dieu*.



IXe LEÇON.

OUVRAGE DES SIX JOURS.

Cinquième jour. — Les poissons. — Leur création. — Leur conservation. — Grandeur de quelques-uns. — Leur utilité. — Les oiseaux. — La structure de leur corps. — Leur conservation. — Leurs nids. — Leur instinct.

Dieu dit encore : *Que les eaux produisent des animaux vivants, qui nagent dans l'eau, et des oiseaux qui volent sur la terre, sur le firmament du Ciel.*

Dieu créa donc les grands poissons et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement que les eaux produisent, chacun selon son espèce ; et il créa aussi les oiseaux selon leur espèce. Et il vit que cela était bon.

Il les bénit, en disant : Croissez et multipliez-vous, et remplissez les eaux de la mer, et que les oiseaux se multiplient sur la terre.

Et du soir et du matin se fit le cinquième jour[1].

Jusqu'ici nous avons vu paraître une foule de merveilles à chaque parole du Créateur. Quel sera l'effet de celle-ci ? que reste-t-il encore à produire ? Le Ciel a tout son éclat, la terre toute sa parure, les plantes et les fruits une variété et une perfection qu'on ne se

[1] *Gen. c.* 1. 20 — 23.

lasse point d'admirer. Naîtrait-il quelque chose de la mer que Dieu a regardée, ce semble, comme un obstacle à ses desseins, et qu'il a séparée de la terre avec une espèce de colère? *Votre voix menaçante, Seigneur, l'a mise en fuite*. Oui, c'est à la mer que Dieu parle, et aussitôt elle est remplie d'une multitude innombrable de créatures d'une nouvelle espèce. Elles ne sont plus comme les herbes et les plantes attachées par la racine, mais elles ont un mouvement, une vie propre. Transportons-nous sur les bords de l'Océan, descendons par la pensée dans ses profonds abîmes. Là, nous attendent des merveilles qui manifestent avec éclat la puissance et la sagesse infinie du Créateur.

1° *Création des poissons*. Les eaux de la mer sont remplies d'amertume et de sel : elles sont donc naturellement stériles. Comment se fait-il qu'elles enfantent tout à coup une multitude innombrable d'êtres vivants et animés? Comment se fait-il qu'au milieu de ces eaux, si chargées de sel, que notre langue ne peut en supporter la moindre goutte, les poissons vivent et jouissent d'une santé parfaite, et d'une vigueur prodigieuse? Comment dans cette eau dont l'aspect est si triste et si insupportable, peuvent-ils s'engraisser et nous donner une chair que les voluptueux préfèrent à celle des oiseaux les plus exquis ? Voilà des choses qui paraissent impossibles, et que nous ne pouvons cependant désavouer. A chaque pas, nous nous apercevons que dans la nature comme dans la Religion, Dieu nous oblige à croire comme certain ce qu'il ne juge pas à propos de nous faire

comprendre ; et que, content de nous montrer la réalité des merveilles qu'il opère, il exige de nous le sacrifice de notre raison ou plutôt de notre ignorance sur la nature de ce qu'il a fait, et sur la manière dont il le produit.

Comment se fait-il que les poissons ne pouvant sortir de l'eau où il ne croît rien, pour venir chercher sur la terre, les biens dont elle est remplie, Dieu les a créés si voraces, qu'ils se mangent mutuellement? O sagesse créatrice! Si vous n'êtes point ici en défaut, vous vous êtes donc jouée de toutes les difficultés. Comment ce peuple nouveau pourra-t-il subsister? Le Créateur y a pourvu. Il l'a multiplié d'une manière si prodigieuse, que ce qui s'en détruit est toujours fort au-dessous de ce qui sert à le renouveler.

Mais du moins la race des petits sera bientôt anéantie par les grands qui les regardent comme leur proie, et qui leur donnent continuellement la chasse ; d'autant plus que dans les plaines de l'Océan il n'y a ni barrière ni rempart : tout est ouvert, tout est commun. Là, comme ailleurs, le Seigneur est venu au secours des petits et des faibles. Il a fait les petits poissons plus agiles à la course que les grands. Ils s'approchent des lieux où l'eau basse ne permet pas à leurs ennemis d'arriver : Dieu leur a donné une prévoyance proportionnée à leur faiblesse et à leurs dangers. Mais en sauvant les petits, vous allez condamner les grands à périr. N'est-il pas à craindre que les poissons d'une taille énorme, tels que les baleines, ne trouvent plus de quoi se nourrir, car la haute mer a peu de poissons, et ces vastes colosses ne pourraient

approcher des côtes sans échouer? Ils ont cependant une grande faim, et un estomac, ou plutôt un gouffre, capable de tout engloutir. De quoi donc se nourrissent tous ces monstres? C'est un secret que Dieu s'est réservé. Sa providence s'étend à tout; et ce dragon, qui est le roi de la mer et qui s'en joue, attend du Créateur, comme les plus petits poissons, et plus encore que les moindres d'entre eux, la nourriture dont il a besoin. Le fait est qu'ils vivent, et qu'ils reçoivent chaque jour les aliments nécessaires. Mortels orgueilleux! qui osez nier les mystères de la Religion parce que vous ne les comprenez pas, niez donc aussi ce mystère de la nature.

2° *Leur conservation*. Tous les animaux qui peuplent les airs, qui courent et qui rampent sur la terre, ceux mêmes qui habitent dans ses entrailles, ont cela de commun qu'ils respirent l'air : sans air ils mourraient sur-le-champ. Si vous les plongez dans l'eau pendant quelque temps, ils périssent. Cependant l'eau a ses habitants: ils vivent dans son sein, et périssent lorsque vous les tirez de l'élément qui leur a été assigné. O hommes! à ces traits éclatants reconnaîtrez-vous enfin l'admirable puissance du Créateur, qui s'est jouée de toutes les difficultés? Mais comment le sang des poissons, car ils ont du sang, peut-il circuler? comment n'est-il pas gelé ou épaissi par le grand froid des eaux ? Comment peuvent-ils vivre sous des montagnes de glace? Les animaux de la terre ont des plumes ou un duvet délicat, ou de bonnes fourrures, pour se défendre du froid. On ne trouve rien de semblable chez les poissons. Qu'ont-ils

donc pour résister à un élément encore plus froid que l'air!

Recueillez vos souvenirs, ils vous diront que la première chose que vous ayez rencontrée en touchant un poisson, est une certaine colle dont tout son corps est enduit par dehors. Ensuite vous avez trouvé une couverture composée de fortes écailles bien serrées, bien unies, posées les unes sur les autres, de la même manière, mais avec bien plus d'art, que les ardoises qui couvrent nos palais. Ce n'est là qu'une première tunique. Avant de parvenir à la chair du poisson, vous rencontrez encore une espèce de graisse huileuse qui s'étend de la tête à la queue, et qui enveloppe le tout. Cette écaille, par sa dureté, empêche d'abord le poisson de se blesser contre les graviers ou les cailloux; ensuite, cette écaille et cette huile, par leur opposition avec l'eau, conservent au poisson sa chaleur et sa vie. On ne pouvait lui donner une robe qui fût tout à la fois plus légère et plus impénétrable. Ainsi, partout où nous portons nos yeux se montre une sagesse toujours féconde en nouveaux desseins, et qui n'est jamais contredite ou gênée par la désobéissance des matériaux qu'elle emploie.

3° *Grandeur de quelques-uns.* Figurez-vous un animal de deux cents pieds de longueur, et d'une grosseur proportionnée; un animal dont les os, semblables à de longs arbres, servent à construire des bateaux; un animal, dont la graisse fournit jusqu'à trois cents barriques d'huile; un animal, dans les flancs duquel on a vu vingt-quatre musiciens donner un concert[1]; un

[1] Ce fait a eu lieu à Ostende, il y a quelques années.

animal, dont les mouvements font bouillonner au loin et agitent comme une tempête les eaux de l'Océan ; un animal, dont la tête seule a jusqu'à soixante-dix pieds de long, et la gueule vingt pieds d'ouverture ; dont la queue est assez forte pour renverser d'un seul coup un vaisseau de haut bord ; un animal qui, malgré son excessive dimension, fend les flots avec une extrême vîtesse ; un animal, enfin, près duquel l'éléphant n'est pas aussi gros qu'un petit chien à côté de l'éléphant : cet animal monstrueux, c'est le souverain des mers, c'est la baleine. Et le grand Dieu qui l'a créé, qui le gouverne comme le berger gouverne un agneau, ce grand Dieu daigne obéir aux enfants des hommes ! Cette pensée ne dit-elle rien à mon cœur ?

La baleine n'a point de dents, mais de grandes barbes de douze ou quinze pieds de long, placées entre ses mâchoires. C'est de ses barbes coupées par flèches que se font ces lames fortes et pliantes qu'on vend chez les marchands sous le nom de *baleines*, et qui servent à une foule d'usages.

4° *Leur utilité pour l'homme.* Les baleines et tous les grands poissons dont la vue alarmerait et ferait fuir ceux qui nous nourrissent, cherchent la haute mer, de crainte d'échouer sur les côtes où ils pourraient manquer d'une quantité d'eau suffisante pour les soutenir. La main invisible qui les a tirés du néant, les pousse vers les parties que les autres abandonnent : elle les nourrit sous les glaces du Nord ; elle les y envoie pour être la ressource des habitants de ces tristes contrées. Ils en mangent la chair, ils en brûlent l'huile pendant leurs

longues nuits, ils en emploient les os et la peau pour construire et recouvrir les grandes barques sur lesquelles ils font leurs pêches[1].

Toutes les autres espèces, au contraire, viennent se ranger sur nos côtes. Les uns sont toujours avec nous; d'autres viennent tous les ans par caravanes, les harengs, par exemple. On connaît le temps de leur passage, et on profite bien de cette connaissance. C'est dans les mers du Nord, habitées par les baleines, que naissent les harengs et les autres poissons de passage. A une certaine saison, ils fuient devant la baleine, et viennent se jeter sur nos côtes. La marche de ces nuées de poissons est animée par la crainte de l'ennemi, et par l'appas des insectes dont ils vivent sur nos rivages; c'est une manne qu'ils viennent recueillir fidèlement. Quand ils ont tout enlevé durant l'été et l'automne, on croit que les restes de ces armées s'en retournent en hiver jusque sous le pôle où ils donnent naissance à de nouvelles générations qui viendront nous visiter l'année suivante.

Il est d'autres poissons, tels que les saumons, les aloses et d'autres des meilleures espèces, qui entrent avec empressement dans l'embouchure des rivières et les remontent jusqu'à leur source. Pourquoi cela? C'est afin de communiquer les avantages de la mer aux pays qui en sont éloignés. Quelle main les conduit avec tant d'attention et de bonté pour les hommes, si ce n'est la vôtre, Seigneur, quoique, hélas! une providence si visible attire rarement leur reconnaissance?

[1] *Voyez* la description de la pêche de la baleine, dans Pluche, *t.* I., 404.

La parole toute-puissante qui peupla les profonds abîmes de l'Océan, fut suivie d'une autre qui remplit les vastes plaines de l'air de joyeux habitants. Comme les poissons, les oiseaux sont nés de la mer. Quel nouveau miracle que cet élément ait produit deux espèces d'êtres si différents ! Nous sommes descendus au fond des eaux ; il est temps d'en sortir et de voyager dans les airs. Nous y trouverons un peuple de musiciens-missionnaires qui publient en chantant la sagesse et la providence admirables du Créateur.

1° *Par la structure de leur corps*. Couvert d'huile et d'écailles, plat et très-flexible vers la queue, garni de plusieurs nageoires, le corps du poisson réunit toutes les conditions nécessaires pour fendre avec grace et facilité le liquide élément dans lequel il doit vivre. Non moins admirable est la structure des oiseaux. La seule vue de leur corps montre qu'il y a une parfaite proportion entre eux et l'élément plus subtil et plus délié qui leur a été donné pour séjour. Le corps d'un oiseau n'est ni extrêmement massif ni également épais partout ; mais parfaitement disposé pour le vol, il est aigu par-devant ; par là il est plus propre à fendre l'air. Ses ailes convexes en dessus et creuses en dessous, sont des rames parfaitement taillées pour l'élément qu'elles doivent fendre ; elles forment de chaque côté deux leviers qui tiennent le corps en équilibre. Ce sont en même temps deux rames qui, en s'appuyant sur l'élément qui leur résiste, font avancer le corps dans un sens contraire. La queue sert à contrebalancer la tête et le cou ; elle tient lieu de gou-

vernail à l'oiseau, tandis qu'il rame avec ses ailes. Ce gouvernail ne sert pas seulement à maintenir l'équilibre du vol, il sert aussi à hausser, baisser et tourner où l'oiseau veut; car la queue ne se porte pas plutôt vers un côté, que la tête se porte vers le côté opposé. Les os des oiseaux, quoique assez solides pour soutenir l'assemblage de leurs membres, sont cependant si vides et si minces, qu'ils n'ajoutent presque rien au poids des chairs. Toutes les plumes sont construites et rangées avec art, tant pour soutenir l'oiseau que pour le défendre contre les injures de l'air. Leurs pieds sont construits de manière que lorsqu'ils viennent à être pressés dans le milieu, les doigts se referment naturellement sur le corps qui les presse. Il résulte de là que les serres de l'oiseau se collent plus ou moins à l'objet sur lequel il repose, en raison des mouvements plus ou moins rapides de cet objet.

« Ainsi, quand nous voyons à l'entrée de la nuit, pendant l'hiver, des corbeaux perchés sur la cime dépouillée de quelque chêne, nous supposons que toujours veillants, attentifs, ils ne se maintiennent qu'avec des fatigues inouïes, au milieu des tourbillons et des nuages. Cependant, insouciants du péril, et appelant la tempête, tous les vents leur apportent le sommeil. L'aquilon les attache lui-même à la branche d'où nous croyons qu'il va les précipiter; et, comme de vieux matelots de qui la couche mobile est suspendue aux mâts agités d'un vaisseau, plus ils sont bercés par les orages, plus ils dorment profondément [1]. »

[1] *Voyez* Châteaubriand, *Abrégé du Génie du Christ. — Oiseaux.*

2° *Par leur conservation*. Celui qui a créé ces millions d'oiseaux de toute espèce, veille sur chacun d'eux avec le même soin que sur l'univers entier. Rien n'a été oublié pour assurer leur conservation et leur bien-être. Instruisons-nous. Si notre Père céleste prend tant de soin d'un passereau qui ne coûte qu'un sou, que ne fera-t-il pas pour nous qui avons coûté tout son sang? Pour mettre les oiseaux à même de faire des voyages de long cours, où l'on ne trouve pas toujours des hôtelleries et des provisions toutes prêtes, et de passer les longues nuits d'hiver sans manger, Dieu leur a placé sous le gosier une poche qu'on nomme le jabot, où l'oiseau met sa nourriture en réserve. La liqueur où elle nage dans ce jabot, aide à en faire la première digestion. Le gésier, où il n'entre que très-peu de nourriture à la fois, fait le reste, souvent à l'aide de petits cailloux raboteux que l'oiseau avale pour mieux briser sa nourriture, et peut-être pour tenir les passages libres.

Le voyageur est pourvu des provisions nécessaires; il s'agit maintenant de le garantir contre l'eau et le froid. Pour cela il faut rendre ses habits impénétrables à la pluie aussi bien qu'à l'air. Et voilà que du côté du corps toutes les plumes sont garnies d'un duvet mou et chaud. Du côté de l'air elles sont garnies d'un double rang de barbes plus longues d'un côté que de l'autre. Ces barbes sont une enfilade de petites lames minces et plates, couchées et serrées dans un alignement aussi juste que si on en avait taillé les extrémités avec des ciseaux. Chacune de ces lames est elle-même un tuyau

qui soutient deux nouveaux rangs de lames d'une petitesse qui les rend presque imperceptibles, et bouchent exactement tous les petits intervalles par où l'air pourrait se glisser.

Tous ces soins délicats que nous aurions certainement oubliés, ne suffisent pas encore à la Providence. Comme cette économie si nécessaire pourrait être troublée par la pluie, le Créateur a pourvu les oiseaux d'un moyen qui rend leurs plumes impénétrables à l'eau, aussi bien qu'elles le sont à l'air par leur structure.

Tous les oiseaux ont un réservoir plein d'huile, situé à l'extrémité du corps[1]. Ce réservoir a plusieurs petites ouvertures; et lorsque l'oiseau sent ses plumes desséchées, gâtées, entr'ouvertes, il presse ou tiraille ce réservoir avec son bec. Il en exprime une huile ou une humeur grasse qui est en réserve dans des glandes, et ensuite, faisant glisser la plupart de ses plumes par son bec, il les passe à l'huile, il les lustre, il remplit tous les vides avec cette matière visqueuse. Après cette opération, l'eau ne fait plus que rouler sur l'oiseau, et trouve toutes les avenues de son corps parfaitement fermées. La volaille de nos basse-cours, qui vit à couvert, est moins fournie de cette liqueur que les oiseaux qui vivent au grand air; d'où il arrive qu'une poule mouillée est un spectacle risible. Au contraire, les cignes, les oies, les canards et tous les oiseaux aquatiques, ont la plume passée à l'huile dès leur naissance. Leur réserve en contient une provision proportionnée à leur continuel besoin.

[1] Le croupion.

Leur chair même en contracte le goût ; et chacun peut remarquer que le soin d'en humecter leurs plumes est leur exercice ordinaire.

Cependant tout s'use dans la nature, et malgré tant de précautions, les vêtements des oiseaux s'usent aussi. Cette brillante armée demande à remplacer son vieil uniforme ; elle veut toujours faire honneur au puissant monarque qui la commande. Quand donc approche la saison des frimats, ses innombrables soldats s'adressent à lui ; il ouvre ses magasins et daigne devenir lui-même leur marchand et leur tailleur, comme il est leur guide et leur nourricier. L'automne est le temps de la distribution générale. Tous se dépouillent de leurs plumes, et reçoivent gratuitement un habillement neuf. Vienne l'hiver maintenant, ils en bravent impunément la rigueur. L'année suivante, lorsque ce nouvel habit sera devenu vieux, il y en aura un autre pour chacun, dans les magasins du Dieu créateur et conservateur de tout ce qui respire.

Mais d'une distribution à l'autre, il faut que tout ce petit monde travaille ; comme l'homme, les oiseaux doivent gagner leur pain à la sueur de leur front. Leur vie doit se partager entre la musique et le travail. Rien ne leur manque pour cela ; tous ont les instruments et les outils convenables à la nature de leurs occupations et à leur manière de vivre. Deux ou trois exemples suffiront pour expliquer cette pensée et faire admirer la Providence.

Le moineau et la plupart des petits oiseaux vivent des menus grains qu'ils trouvent ou dans nos maisons ou dans la campagne. Ils n'ont point d'efforts à faire pour

atteindre leur nourriture ni pour la mettre en pièces. Aussi ont-ils le bec menu, le cou et les ongles assez courts, et cela leur suffit. Il n'en est pas de même de la bécasse et de bien d'autres qui vont chercher leur nourriture bien avant dans la terre et dans le limon, d'où ils tirent les coquillages et les vers dont ils vivent. Le Créateur les a pourvus d'un cou et d'un bec fort longs. Avec ces instruments ils creusent, ils fouillent, et ne manquent de rien.

Le pivert, qui a une toute autre façon de vivre, est tout différemment construit. Il a le bec assez long et extraordinairement fort et dur, la langue aiguë, démesurément longue, armée outre cela de petites pointes, et toujours enduite de glu vers son extrémité. Il a les jambes courtes, deux ongles par-devant, deux ongles par-derrière; les uns et les autres sont crochus. Tout cet appareil a rapport à sa manière de chasser et de vivre. Cet oiseau tire sa subsistance des petits vers ou insectes qui vivent dans le cœur de certaines branches, et plus communément sous l'écorce du vieux bois. C'est une chose fort commune que de trouver sous l'écorce des arbres abattus les retraites de ces vermisseaux, creusées même fort avant. Le pivert avait besoin d'ongles crochus pour empoigner les branches où il s'attache. Des jambes longues lui étaient inutiles pour atteindre ce qui est sous l'écorce. Un bec aigu et fort lui était nécessaire, parce qu'il est obligé d'essayer, par les coups de bec qu'il donne le long des branches, les endroits qui sont cariés et vides. Il s'arrête où la branche sonne creux,

et casse avec son bec l'écorce du bois ; ensuite il avance son bec dans le trou qu'il a fait, et pousse une grande voix ou une sorte de sifflement dans le creux de l'arbre, pour détacher et mettre en mouvement les insectes qui y dorment. Alors il darde sa langue dans le trou ; et à l'aide des aiguillons dont elle est hérissée et de la colle dont elle est enduite, il emporte ce qu'il trouve de petits animaux, et en fait son repas.

Parcourez de même toutes les autres espèces, vous ne trouverez pas un oiseau qui ne vous offre les mêmes proportions entre les outils dont il est pourvu, et sa manière de vivre. C'est là une harmonie d'autant plus admirable, qu'elle porte en apparence sur des objets moins importants, et qui prouve d'autant mieux que tout est l'ouvrage d'une sagesse infinie.

3° *Par leurs nids*. Cette sagesse infinie paraît d'une manière encore plus sensible dans l'industrie des oiseaux à faire leurs nids. Comment contempler sans être attendri, cette bonté divine qui donne l'habileté au faible et la prévoyance à l'insouciant ? Et d'abord, quel maître leur a appris qu'ils avaient besoin de nids ? qui leur a dit comment il fallait les construire pour empêcher les œufs de tomber, et pour les échauffer ? qui leur a dit que la chaleur ne se concentrerait pas autour de ces œufs, si le nid était trop grand ; que tous les petits n'y pourraient pas tenir, s'ils le faisaient plus étroit ? Comment connaissent-ils la juste proportion de l'étendue du nid, avec le nombre des enfants qui doivent naître ? Quel astronome a réglé leur almanach pour ne point se tromper au temps

et ne point se laisser prévenir par la nécessité? Quel mathématicien leur a tracé la figure de leur nid? Quel architecte leur a enseigné à choisir un lieu ferme, et à bâtir sur un fondement solide? Quelle mère tendre leur a conseillé d'en couvrir le fond de matières molles et délicates, telles que le duvet et le coton? Et lorsque ces matières manquent, qui leur a inspiré cette généreuse charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'estomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits?

Lors donc que le printemps est venu, et que les arbres ont développé leurs feuilles, mille ouvriers commencent leurs travaux. Voici des maçons, des charpentiers, des tisserands, qui travaillent avec une perfection qui ravit. Connaissez-vous leur école des arts et métiers? Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur; ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église; d'autres dérobent un crin à une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendue à la ronce. Chacun choisit les matériaux qui lui conviennent. Si vous voulez voir de près l'admirable sagesse qui dirige tous ces architectes, entrez dans une volière où se trouvent réunis des oiseaux d'un grand nombre d'espèces; mettez dans un coin ce qui est nécessaire à la construction de leurs nids, des brins de bois sec, des écorces, des feuilles sèches, du foin, de la paille, de la mousse, du crin, du coton, de la laine, de la soie; regardez avec quel discernement tous les habitants viennent faire emplète à cette foire. Celui-ci a besoin

d'un brin de mousse; celui-là demande une plume, à cet autre, il faut une feuille; deux autres mettent l'enchère à un toupet de laine, et il y a quelquefois de grandes querelles. Communément on tranche le différend, chacun tire de son côté et emporte ce qu'il peut. Mais chaque espèce a son goût et une façon propre de se loger et de se meubler. La maison bâtie, ils ne manquent point de tapisser le dedans de petites plumes ou de l'étoffer avec de la laine, ou même avec de la soie, pour entretenir une chaleur bienfaisante autour d'eux et de leurs petits.

Et pour tout cela, quels sont leurs outils? Voyez l'hirondelle, son nid est un ouvrage d'une structure toute différente des autres, il semble évidemment surpasser ses moyens et ses forces. Ce n'est point avec de petits branchages et du foin qu'elle bâtit, elle emploie le ciment et le mortier, et d'une manière si solide qu'il faut une espèce d'effort pour démolir son ouvrage. Elle n'a cependant ni vase pour puiser de l'eau, ni brouette pour voiturer le sable, ni pelle pour vider le mortier, ni truelle pour l'appliquer. Comment va-t-elle suffire à tout cela? voyez-la passer et repasser sur l'étang voisin, elle tient ses ailes élevées et se mouille l'estomac sur la superficie de l'eau, puis faisant rejaillir cette rosée sur la poussière, elle la détrempe et en fait un mortier qu'elle emporte et maçonne avec le bec. Réduisez, s'il est possible, le plus habile architecte au petit volume de cette hirondelle, ne lui laissez ni bras, ni outils, ni matériaux, conservez-lui seulement sa science et le bec;

l'hirondelle n'a que le bec et point de science, mettez-les à l'œuvre l'un et l'autre et voyez qui des deux réussira le mieux.

4° *Par leur instinct*. C'est ici qu'on ne peut s'empêcher d'admirer l'impression puissante d'une raison supérieure. Quand le nid est fait et que les œufs y sont déposés, tout change dans les habitudes de nos ouvriers. Les oiseaux ne savent assurément ni ce que contiennent leurs œufs, ni la nécessité qu'il y a de les couver pour les faire éclore, ni comment tout cela s'exécute. Cependant, ce petit animal si agile, si inquiet, si volage, oublie en ce moment son naturel pour se fixer sur sa couvée pendant le temps nécessaire. Les petits sortent enfin de leur coquille. Que de nouveaux soins pour le père et pour la mère, jusqu'à ce que la nouvelle troupe puisse se passer d'eux ! Ils sentent alors ce que c'est que d'être chargé de famille : il faut trouver à vivre pour sept ou huit, au lieu de deux. La fauvette et le rossignol travaillent alors comme les autres. Adieu la musique : on n'a plus le temps de chanter, du moins le fait-on plus rarement; on est sur pied dès avant le lever du soleil, on distribue la nourriture avec beaucoup d'égalité, en donnant à chacun sa portion tour à tour, jamais deux fois de suite au même.

Que dis-je? cette tendresse des pères et mères pour leurs petits, va jusqu'à changer leur naturel : de nouveaux devoirs amènent de nouvelles inclinations. Il n'est pas seulement question de nourrir, il faut veiller, il faut défendre, prévoir, faire tête à l'ennemi et payer de sa

personne en toute rencontre. Pour être mieux compris, choisissons nos exemples dans les oiseaux que nous avons chaque jour sous les yeux.

Suivez une poule devenue mère de famille ; elle n'est plus la même. Elle était auparavant gourmande et insatiable, maintenant elle n'a plus rien à elle. Trouve-t-elle un grain de blé, une mie de pain ou même quelque chose de plus abondant et qu'on pourrait partager? elle n'y touche pas ; elle avertit ses petits par un cri qu'ils connaissent, ils accourent bien vite, et toute la trouvaille est pour eux. La mère se borne frugalement à ses repas ; cette mère, naturellement timide, ne savait que fuir auparavant ; à la tête d'une troupe de poussins, c'est une héroïne qui ne connaît plus de danger, qui saute aux yeux du chien le plus fort : elle affronterait un lion avec le courage que sa nouvelle dignité lui inspire.

Il y a quelques jours que j'en vis une dans une autre attitude qui n'était pas moins réjouissante. On avait mis sous elle des œufs de canne qui vinrent à souhait. Les petits, au sortir de la coque, n'avaient pas la forme de ses autres enfants ; mais elle s'en croyait la mère, et par cette raison elle les trouva fort à son gré. Elle les conduisait comme siens, de la meilleure foi du monde ; elle les rassemblait sous ses ailes, les réchauffait, les menait partout avec l'autorité et les droits que donne la qualité de mère. Elle avait toujours été parfaitement respectée, suivie et obéie de toute la troupe. Malheureusement pour son honneur, un ruisseau se trouva sur son chemin, voilà en un clin d'œil tous les petits canards

à l'eau. La pauvre mère était dans une agitation extrême; elle les suivait de l'œil le long du bord, elle leur donnait des avis et leur reprochait leur témérité; elle demandait du secours et comptait ses inquiétudes à tout le monde; elle retournait à l'eau et rappelait ces imprudents; mais les petits canards, ravis de se trouver dans leur élément, continuaient de prendre leurs ébats. La poule, de son côté, ne cessa de s'agiter qu'elle n'eût recueilli sous ses ailes sa famille boiteuse qui devait, à la première occasion, la désoler encore. A quelle école ces petits canards avaient-ils appris que l'eau était leur élément? Assurément ce n'était pas à celle de la poule[1].

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir créé pour notre usage les poissons et les oiseaux; je bénis votre providence qui veille avec tant de soin sur toutes les créatures et qui me prodigue tant de bienfaits. Augmentez ma confiance et mon amour pour vous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ferai avec beaucoup de piété ma prière du matin*.

[1] *Voyez* Pluche, *les Oiseaux*.

PETIT CATÉCHISME.

OUVRAGE DES SIX JOURS. — CINQUIÈME JOUR.

Q. Qu'est-ce que Dieu fit le cinquième jour?

R. Le cinquième jour, Dieu fit les poissons et les oiseaux. Cette nouvelle espèce de créature, plus parfaite que celles qui précèdent, offre un nouveau sujet d'admiration. Nous ne pouvons comprendre comment les poissons peuvent vivre dans l'eau de la mer qui est salée et qui ne produit rien, cependant ils y vivent et nous donnent une chair très-délicate.

Q. Que remarquez-vous sur les poissons?

R. Je remarque sur les poissons que c'est un miracle continuel que la race n'en soit pas anéantie depuis longtemps. Les plus grands donnent continuellement la chasse aux plus petits, nul rempart ne peut les défendre. Pour se mettre à l'abri, ils se retirent vers les côtes où les grands poissons ne peuvent arriver ; mais en sauvant les petits, il semble qu'on condamne les autres à périr en les privant de leur proie. Comment vivent-ils et qui leur donne à manger? C'est encore un mystère que nous ne comprenons pas.

Q. Que remarquez-vous encore?

R. Je remarque encore que les poissons qui devraient en apparence périr de froid, sont tenus très-chaudement par les écailles et par l'huile dont ils sont couverts. Les poissons nous sont très-utiles ; leur chair nous nourrit et leurs os servent à un grand nombre d'usages.

Il y en a qui viennent chaque année se faire prendre sur nos côtes; d'autres remontent les fleuves jusqu'à leur source, afin de porter à tous les hommes les bienfaits du Créateur. Cette attention de la Providence doit bien exciter notre reconnaissance et notre amour.

Q. Que Dieu fit-il encore le cinquième jour?

R. Le cinquième jour, Dieu fit encore les oiseaux. Comme les poissons, les oiseaux sont nés de la mer. Quel nouveau miracle que cet élément ait produit en un clin d'œil deux espèces d'êtres si différentes ! Les oiseaux sont une nouvelle preuve de la sagesse infinie du Seigneur.

Q. Comment cela?

R. 1° Par la structure de leurs corps ; ils sont admirablement disposés pour fendre l'air ; 2° par leur conservation ; ils sont pourvus de tout ce qui est nécessaire pour être à l'abri de l'air et de la pluie, de plus ils ont tous les instruments nécessaires pour se procurer leur subsistance ; les uns ont de longs becs pour chercher leur nourriture dans les marais ou dans la terre, les autres ont un bec plus court, mais très-fort, pour percer le bois dans lequel ils trouvent les insectes dont ils se nourrissent.

Q. Comment encore ?

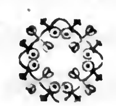
R. 3° Par leurs nids. Qui a dit aux oiseaux qu'ils auraient besoin de nids ? quel maître leur a enseigné le temps où ils devaient les faire ? quel architecte leur en a donné le plan ? quel mathématicien leur a dit que leurs nids devaient avoir telle grandeur, que s'il était plus

petit il serait insuffisant, que s'il était plus large il ne serait pas assez chaud? Ce n'est pas l'homme, mais Dieu qui a enseigné tout cela aux oiseaux; 4° enfin par leur instinct. Les oiseaux changent de naturel et d'inclination, du moment où ils ont des œufs à couver ou des petits à nourrir. Ces petites créatures, auparavant si volages, si inquiètes, si avides, si gourmandes, deviennent sédentaires, sobres, courageuses. Qui leur a donné ces qualités si nécessaires à la conservation de leurs petits? C'est vous, ô mon Dieu! dont la Providence s'étend à tout ce qui existe.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir créé pour notre usage les poissons et les oiseaux. Je bénis votre Providence qui veille avec tant de soin sur toutes vos créatures et qui me prodigue tant de bienfaits; augmentez ma confiance et mon amour pour vous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ferai avec beaucoup de piété ma prière du matin.*



Xe LEÇON.

OUVRAGE DES SIX JOURS.

Suite du cinquième jour. — Encore de l'instinct des oiseaux. — Leurs migrations. — Soins maternels de la Providence. — Sixième jour. — Les animaux domestiques. — Leur docilité. — Leur sobriété. — Leurs services. — Les insectes et les reptiles. — Leur parure. — Leurs armes. — Leur adresse.

1° *Instinct des oiseaux*. Nous avons vu de quel admirable instinct sont doués les oiseaux, soit pour faire leur nid, soit pour couver leurs œufs, soit enfin pour nourrir leurs petits ; cet instinct s'étend encore à prévoir le danger, à signaler l'ennemi qui pourrait leur nuire. Entre mille exemples ; nous en choisirons un seul : il est plus facile à comprendre parce qu'il est plus familier.

Observez une poule d'Inde à la tête de ses petits. On lui entend quelquefois pousser un cri lugubre dont on ignore la cause et l'intention. Aussitôt, tous ses petits se tapissent sous les buissons, sous l'herbe, sous tout ce qui se présente : ils disparaissent tous ; s'il n'y a pas de quoi les couvrir, ils s'étendent par terre et contrefont les morts. On les voit dans cette posture, sans branler, pendant des quarts-d'heure entiers, et souvent beaucoup plus. La mère cependant porte ses regards en haut d'un

air alarmé, elle redouble ses soupirs, elle réitère ce cri sinistre qui abat tous ses petits.

Les personnes qui remarquent l'embarras de cette mère et son attention inquiète, cherchent dans l'air ce qui peut y donner lieu ; à force de regarder, on aperçoit sous les nues qui traversent l'air un point noir qu'on a peine à démêler. C'est un oiseau de proie que son éloignement dérobe à notre vue, mais qui n'échappe ni à la vigilance ni à la pénétration de notre mère de famille. C'est ce qui cause son effroi et qui a mis l'alarme au camp. Un jour nous en vîmes une demeurer dans cette agitation et ses petits se tenir collés contre terre, pendant quatre heures de suite que l'oiseau tournait, montait et descendait au-dessus d'eux.

Enfin l'oiseau disparaît-il, la mère change de note, elle pousse un autre cri qui rend la vie à ses petits. Ils accourent tous auprès d'elle, ils battent des ailes, ils lui font fête, ils ont mille choses à lui dire. On se raconte apparemment tous les dangers qu'on a courus, on donne des malédictions à la vilaine bête. Que tout ceci est étonnant ! Qui peut avoir fait connaître à cette mère un ennemi qui ne lui a jamais fait de mal ? comment distingue-t-elle cet ennemi à une pareille distance ? où est son télescope ? D'un autre côté, quelles leçons a-t-elle données à sa famille pour distinguer, suivant le besoin, les différents sens de ses cris, et pour régler leurs actions sur son langage !

Ces admirables harmonies entre les organes de cette poule et l'usage qu'elle en doit faire pour se conserver,

elle et sa famille, toutes ces merveilles de structure et d'instinct sont tous les jours sous nos yeux. Et qui est-ce qui les remarque et qui en remercie la Providence? La sollicitude maternelle de cette poule, justifie la comparaison dont Notre Seigneur a daigné faire usage dans l'Évangile. Rien ne nous montre sous des traits plus touchants sa prévoyante bonté : *Jérusalem! Jérusalem! combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu?...*

2° *Leurs migrations*. La vie des oiseaux est remplie d'instructions pour nous, chaque page nous montre la sagesse, la bonté, la puissance du Créateur et sollicite notre cœur à la confiance et à l'amour. Voici un nouveau chapitre du grand livre de l'univers, non moins intéressant que les autres, puisse-t-il produire sur nous les impressions salutaires que s'est proposées le céleste Écrivain qui l'a rédigé !

Les mêmes oiseaux n'habitent pas constamment les mêmes lieux, ils changent de pays suivant les saisons. Au printemps, arrivent dans nos climats des armées d'hirondelles; à la fin de l'été, viennent les cailles. Tous ces oiseaux disparaissent quand l'automne est venu et que les froids approchent. Toute la joyeuse armée va prendre ses quartiers d'hiver dans des climats plus chauds; là, se trouvent des magasins abondamment pourvus : leur grand Fournisseur est parti d'avance. Il est vrai, tout manque à nos pèlerins, ils ne connaissent pas même la route. N'importe, ni la distance des lieux, ni la largeur

des mers, ni l'obscurité de la nuit, rien ne les effraie, ni ne les arrête. Confiants en celui qui les appelle, ils comptent bien trouver la route, et sur la route, des étapes et des rations, et ils ne se trompent pas.

Lors donc que le moment de partir approche, vous les voyez faire leurs préparatifs. Chaque espèce a sa manière de voyager, comme dans une armée chaque corps a son allure et ses manœuvres particulières. En voici qui décampent les premiers et qui partent seuls, d'autres avec leur famille, ceux-là en petite compagnie. Bientôt le gros de l'armée s'ébranle; les troupes nombreuses qui le composent se sont donné rendez-vous dans une plaine isolée ou sur le clocher d'un village solitaire. Là sont les canards sauvages, ici les hirondelles.

Au signal du départ, les premiers s'arrangent ordinairement sur une longue colonne comme un I, ou sur deux lignes réunies en un point, comme un V renversé. Le canard qui fait la pointe, fend l'air et facilite le passage à ceux qui le suivent. L'oiseau conducteur n'est qu'un temps chargé de la commission : il passe de la pointe à la queue pour se reposer ; un autre lui succède.

Les secondes, plus légères, forment une masse compacte dont l'air est quelquefois obscurci. Plusieurs passent la mer; d'autres s'arrêtent en Europe; elles se cachent dans des trous sous terre, en s'accrochant les unes aux autres, pattes contre pattes, bec contre bec; elles se mettent par tas dans des endroits éloignés du passage des hommes, où elles sont même quelquefois gagnées par les eaux. La précaution qu'elles ont

prise par avance de se bien lustrer les plumes avec leur huile et de se pelotonner, la tête au dedans et le dos en dehors, les garantit sous l'eau et la glace même. Elles s'y engourdissent et y passent l'hiver sans mouvement. Le cœur continue cependant toujours à leur battre, et au retour du printemps la chaleur les dégourdit.

Heureux moment! où chacune d'elles se réveillant, se hâte de regagner la ville, le village, la chaumière, la vieille fenêtre où elle a laissé toutes ses affections, parce qu'elle y trouva l'hospitalité l'année précédente. Celles qui traversent la mer font leur voyage en peu de temps. On a compté qu'elles peuvent facilement parcourir quatre-vingts lieues par jour, en supposant même qu'elles se reposent par intervalles et durant la nuit. Ainsi en huit ou neuf jours elles vont dans l'intérieur de l'Afrique.

Combien de merveilles! Que la rigueur du froid et le défaut de nourriture avertissent les oiseaux de changer de domicile, on le conçoit encore; mais d'où vient que lorsque la température leur permet de rester et qu'ils trouvent encore des aliments ils ne laissent pas de partir au temps marqué? Quel historien, quel voyageur est venu leur apprendre qu'ils trouveront dans d'autres climats la nourriture et la chaleur convenables? Quel magistrat prend soin d'assembler le conseil pour fixer le jour du départ? Dans quelle langue les mères ont-elles dit à leurs petits, nés seulement depuis quelques mois, qu'il fallait quitter le pays natal et voyager dans une terre étrangère? Pourquoi ceux qui sont retenus dans

une cage s'agitent-ils au temps du départ, et semblent-ils affligés de n'être pas de la partie? Comment se nomme celui qui sonne de la trompette pour annoncer au peuple la résolution prise, afin que chacun se trouve prêt? Ont-ils un calendrier pour reconnaître la saison et le jour où il faut se mettre en route? Ont-ils des officiers pour maintenir la discipline qui est si grande parmi eux : car avant la publication de l'ordonnance, personne ne déloge; le lendemain du départ il ne paraît ni traîneurs ni déserteurs? Ont-ils une boussole pour se diriger invariablement vers la côte de la mer où ils se proposent d'arriver, sans être jamais dérangés dans leur vol, ni par la pluie, ni par le vent, ni par l'obscurité de la nuit? Ou bien, enfin, sont-ils sous l'influence d'une raison infaillible, supérieure à celle de l'homme qui n'ose tenter le passage de l'Océan qu'avec tant de machines, de précautions et de provisions? Vous qui affectez de ne pas croire en Dieu, répondez.

Tous sont partis maintenant; adieu leur aimable compagnie, adieu leur musique; quelques-uns seulement nous restent : c'est le loriot, c'est le moineau, c'est le roitelet. Pauvres petits! que vont-ils devenir pendant nos longs hivers? Qui les chauffera? qui les nourrira? Père de tout ce qui respire, les avez-vous oubliés? Non, non. Pour eux il y aura quelques tièdes rayons de soleil, un sapin touffu, un toit de chaume; pour eux le genevrier restera couvert de fruits; pour eux les baies de l'églantier s'amolliront à la gelée, et les petits solitaires auront une table et un abri. C'est ainsi, ô Providence

maternelle ! que rien n'échappe à votre prévoyante sollicitude.

Il est donc vrai, Dieu tient lieu de tout aux oiseaux. Ceux qui émigrent n'ont assurément ni cartes, ni boussole, ni greniers disposés sur la route, ni guides, ni raison, cependant ils arrivent tous sans manquer de rien. Ceux qui restent sont également logés, chauffés, nourris par sa bonté. Mais s'il prend tant de soin de ces petits oiseaux dont une paire ne se vend qu'une obole, suivant le langage de Notre Seigneur, quel soin ne prendra-t-il pas de nous, pour qui non-seulement les oiseaux, mais le monde entier a été créé?

Oui, les oiseaux ont été créés pour nous : leur chair nous nourrit, leurs plumes nous servent à mille usages, leur chant nous réjouit. Ce sont des musiciens que notre Père céleste a placés auprès de nos demeures, de la demeure du pauvre surtout, pour charmer nos douleurs et chanter ses bienfaits. Cela est tellement vrai que les oiseaux qui chantent ne se trouvent que dans les lieux habités ; que lorsque l'homme dort, ils se taisent, et ne recommencent à chanter que pour saluer son réveil ; qu'ils aiment à se trouver sur son passage pour lui dire leurs chansons. Voyez l'innocente alouette ; elle nous mange bien quelques grains, elle habite bien dans nos champs ; mais elle paye sa nourriture et son loyer par les concerts qu'elle nous donne. Quand l'homme traverse la campagne au midi d'un jour d'été, la vigilante musicienne se lève au bruit de ses pas ; elle monte en chantant, elle monte encore, tant que dure sa chanson et que

l'homme peut l'entendre; quand son seigneur a passé elle redescend, se repose pour recommencer encore. Reposons-nous aussi un instant : voici un nouveau jour qui va commencer, un jour dont la lumière éclairera des merveilles plus grandes que toutes celles qui ont jusqu'ici passé sous nos yeux.

Le sixième jour Dieu dit : *Que la terre produise des animaux vivants, chacun selon son espèce : les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes sauvages, selon leurs différentes espèces, et cela se fit ainsi.*

Dieu fit donc les bêtes sauvages de la terre, selon leurs espèces, les animaux domestiques et tous les reptiles, chacun selon son espèce, et Dieu vit que cela était bon[1].

Vraiment, mon Dieu! vous prenez plaisir à dérouter ma raison, en créant sans cesse de nouvelles difficultés, pour vous en jouer devant moi. Hier vous disiez à la mer de produire des poissons et des oiseaux, elle vous obéit; je ne suis pas encore revenu de mon étonnement et voilà qu'aujourd'hui vous vous adressez à la terre, et vous lui ordonnez de mettre au monde de nouvelles créatures. Mais déjà n'est-elle pas couverte de millions d'arbres et de plantes? sa fécondité n'est-elle pas épuisée? Où voulez-vous, d'ailleurs, qu'elle loge ces nouveaux venus, tout est plein? Taisez-vous, ma raison, recueillez-vous et préparez-vous à l'adoration; et vous, mon cœur, ouvrez-vous à l'amour.

A cette sixième parole du Créateur, trois nouvelles

[1] *Gen. c.* 1. 24, 25.

espèces d'animaux sortent du néant. Parmi ceux que nous connaissons déjà, les uns nagent dans l'eau, les autres volent dans l'air. En voici qui marcheront sur la terre et nous approcheront de plus près. Ils se divisent en trois classes : les premiers sont les animaux domestiques; les seconds, les reptiles et les insectes; les troisièmes, les animaux sauvages. Ici encore se manifeste avec éclat la prévoyante bonté du Créateur.

1° *Dans la docilité des animaux domestiques*. Par animaux domestiques on entend toutes les bêtes de service destinées à obéir à l'homme, à le soulager dans ses travaux, à suppléer ce qui manque à ses forces, à lui fournir des vêtements et à le nourrir. Dieu à qui toutes les suites de son ouvrage étaient connues dès le commencement, avait ainsi préparé à l'homme, devenu pécheur et condamné à la pénitence, des domestiques obéissants pour partager avec lui son travail, ou même pour le dispenser de ce qu'il y avait de plus pénible. Il a commandé à des animaux d'une grande force de n'en faire usage que pour l'homme, de ne se souvenir de leur agilité que pour son service, d'accepter son joug sans résistance, d'aimer sa maison plus que leur liberté, et de respecter la voix de l'enfant qui aurait ordre de les conduire.

A quoi faut-il attribuer les inclinations douces et la docilité parfaite de tous les animaux domestiques? Uniquement à l'ordre que Dieu leur a donné d'obéir à l'homme comme à leur maître. Si vous en doutez, essayez d'apprivoiser les lions, les tigres, les ours et

les loups; essayez de les réunir en troupeau et de les confier à un berger; essayez de leur faire labourer vos champs, porter vos fardeaux, battre votre grain : vous n'y réussirez jamais.

2° *Dans leur sobriété*. Non content d'avoir donné à l'homme cette foule de domestiques aussi forts qu'obéissants, Dieu a voulu se charger lui-même de leur entretien : de plus il les a créés avec des inclinations de sobriété tout entières à notre avantage. Tandis que les animaux sauvages mangent beaucoup, et ruineraient bientôt leur maître, la plupart des animaux domestiques mangent peu et travaillent beaucoup; un peu d'herbe même la plus sèche, ou le moindre de tous nos grains leur suffit. C'est là toute la récompense qu'ils attendent de leurs services. Dieu a poussé plus loin la prévoyance : il a voulu que cette nourriture se trouvât partout. Les campagnes, les vallées, les montagnes, sont comme autant de tables toujours servies et qui fournissent abondamment à la nourriture des domestiques de l'homme;

3° *Dans leurs services*. Pour ce peu que nous leur donnons, voyez combien de services ils nous rendent! Faut-il nous porter rapidement d'un lieu à un autre? Le cheval paraît sensible à cet honneur. Il étudie la manière de contenter son maître. Au moindre signe, il part, il diversifie sa marche, toujours prêt à la retarder, à la doubler, à la précipiter, dès qu'il connaît la volonté du cavalier. Ni la longueur du voyage, ni les chemins raboteux, ni les fossés, ni les rivières même les plus rapides, rien ne le décourage. Il franchit tout : c'est

un oiseau que rien n'arrête. Faut-il faire plus? faut-il défendre son maître ou aller avec lui à l'attaque de l'ennemi? Il va au-devant des hommes armés ; il se rit de la peur. Le son de la trompette et le signal du combat réveillent son courage, et la vue de l'épée ne le fait pas reculer [1].

Voici maintenant le bœuf qui s'avance à pas lents : moins souple, moins agréable dans ses formes que le cheval, ce nouveau domestique ne nous est pas moins utile. Vos champs ont besoin d'être ensemencés; mettez-lui un joug sur les épaules, attachez-le à une charrue, il tracera patiemment vos sillons. Quand le jour de la récolte sera venu, il vous aidera encore à transporter dans vos greniers votre riche moisson; plus tard il conduira au marché les grains surabondants ; il vous amènera votre bois de chauffage pour l'hiver : vous n'avez qu'à parler, il est toujours prêt à obéir.

Ces deux serviteurs ont leur mérite ; mais il en est un autre d'un usage bien plus universel et dont l'existence est un nouveau trait de cette Providence maternelle que tant de preuves nous ont déjà rendue sensible. Le cheval et le bœuf sont d'un prix élevé ; leur entretien ne laisse pas d'être coûteux. Le riche seul ou du moins l'homme aisé peut se les procurer et les nourrir. Le pauvre ne le peut. Cependant c'est le pauvre qui a le plus besoin d'aide ; le pauvre qui porte pour nous le poids de la chaleur et du jour, sera-t-il seul pour ses rudes travaux? qui viendra les partager? Le Dieu des petits et des pauvres

[1] Job. c. XXXIX. 12.

ne s'est point démenti. Pour eux il a créé tout exprès un nouveau serviteur : c'est l'âne.

L'air noble du cheval est remplacé chez lui par une douce et modeste contenance, et la force du bœuf par une patience à l'épreuve. Il ne va pas bien vite, mais il va de suite et long-temps. Il vous rend ses services avec persévérance, et ce qui est un grand point dans un domestique, il ne les fait point valoir. Nul apprêt pour son repas. Le premier chardon en fait l'affaire. Il ne se croit rien dû : on ne le voit jamais ni dégoûté, ni mécontent : tout ce qu'on lui donne est bien reçu. Il est le compagnon fidèle des paysans et des ouvriers qui sont eux-mêmes le nerf des états et le soutien de notre vie. Où en seraient réduits les vignerons, les jardiniers, les maçons, et la plupart des gens de campagne, c'est-à-dire les deux tiers des hommes, s'il leur fallait d'autres hommes, ou des chevaux, ou des bœufs pour le transport de leurs marchandises et des matières qu'ils emploient? L'âne est sans cesse à leur secours. Il porte les fruits, les herbages, les peaux de bêtes, le charbon, le bois, la tuile, la brique, le plâtre, la chaux, la paille et le fumier. Tout ce qu'il y a de plus abject est son lot ordinaire. Quel avantage pour cette multitude d'ouvriers et pour nous d'avoir un animal doux, vigoureux et infatigable, qui, sans frais et sans orgueil, remplit nos villages et nos villes de toutes sortes de provisions !

Que dirons-nous du chien, de ce fidèle ami que Dieu a placé auprès de l'homme pour lui servir de compagnie, d'aide et de défense? Les services que les chiens

nous rendent sont aussi diversifiés que leurs espèces. Le dogue garde nos maisons durant la nuit; le chien berger sait également faire la guerre aux loups et discipliner le troupeau: le chien de chasse réunit à la force l'adresse et l'agilité nécessaires pour varier nos plaisirs; le barbet se charge tour à tour de retrouver ce que nous avons perdu et d'amuser les enfants de son maître. Celui-ci devient-il pauvre et infirme; il partage sa misère et semble pleurer avec lui. Devient-il aveugle? c'est le barbet qui le conduit de porte en porte, et on ne sait ce qui attendrit davantage, ou de l'infirmité du maître, ou de l'air triste et suppliant du fidèle serviteur. L'aveugle est mort. Tout le monde l'oublie, car il est pauvre, et les pauvres n'ont point d'amis. Personne n'ira pleurer sur sa tombe, personne excepté son chien : entre lui et son maître c'est à la vie et à la mort.

L'homme trouve dans le cheval, le bœuf et l'âne, des voitures commodes; dans le chien une garde sûre, un guide fidèle; mais il y a des choses qui lui sont plus nécessaires, la nourriture et le vêtement : c'est dans les troupeaux qu'il va les chercher. Il est visible que la vache, la chèvre, la brebis, n'ont été mises auprès de nous que pour nous enrichir. Nous leur donnons quelque peu d'herbe, ou la liberté d'aller amasser dans la campagne ce qui nous est le plus inutile, et elles reviennent tous les soirs payer ce service par des ruisseaux de crème et de lait. La nuit n'est point passée, qu'elles gagnent par un second payement la nourriture du jour qui suit.

La vache seule fournit ce qui suffit à une famille

entière, après le pain ; et elle met sur la table des riches la diversité la plus délicieuse. La chèvre est la vache du pauvre, comme l'âne est son cheval. Providence maternelle! on vous retrouve partout. Ici encore quelle merveille! Comment une herbe fanée et qui n'a plus de suc, dont on ne saurait extraire rien de solide et de nourrissant, devient-elle une source de lait? C'est-là une bénédiction dont le secret nous échappe, mais dont les effets nous sont chaque jour présents. Nous y sommes tellement accoutumés, que nous n'avons peut-être jamais pensé à remercier celui qui en est l'auteur.

La brebis, contente d'être vêtue pendant l'hiver, nous abandonne sa toison pendant l'été. C'est ainsi, suivant l'ingénieuse expression de saint Martin, qu'elle accomplit le précepte de l'Évangile en conservant une robe pour elle et donnant l'autre. Riches du siècle, comprenez-vous la leçon qui condamne les superfluités de votre luxe?

Il est donc vrai, les animaux domestiques ne sont placés auprès de nous que pour nous aider et nous donner. Si quelque chose diminue l'estime des services qu'ils nous rendent et des présents qu'ils nous font, c'est qu'ils les réitèrent tous les jours. On n'y pense plus. La facilité de les avoir les avilit. Mais c'est réellement ce qui en augmente le mérite. Une libéralité qui n'est jamais interrompue et qui recommence tous les jours, mérite une reconnaissance toujours nouvelle; et le moins que nous puissions faire, quand nous recevons du bien, est de daigner nous en apercevoir.

La seconde espèce d'êtres que la sixième parole créatrice appela du néant, sont les insectes et les reptiles. S'il est vrai que la sagesse et la puissance de Dieu éclatent dans les grands ouvrages de la nature, elles ne brillent pas avec moins d'éclat dans les plus petits [1]. Les uns et les autres étonnent également notre raison et sollicitent la reconnaissance de notre cœur. Lisons cette nouvelle page du grand Livre de l'univers. Dieu lui-même nous y convie d'une manière spéciale : pour nous la fourmi même tient une école de sagesse. Avant d'y entrer, jetons un coup d'œil rapide sur les insectes.

1° *Leur parure*. Si Dieu n'a pas jugé indigne de lui de créer les insectes, est-il indigne de l'homme de les considérer? Leur petitesse semble d'abord autoriser le mépris qu'on en fait, mais elle est une nouvelle raison d'admirer l'art et le mécanisme de leur structure, qui allie tant de vaisseaux, de fibres, de veines, de muscles, une tête, un cœur, un estomac, et tant de mouvement dans un point qui est souvent imperceptible. Le préjugé commun les regarde, ou comme un effet du hasard, ou comme le rebut de la nature. Mais des yeux attentifs y aperçoivent une sagesse qui bien loin de les négliger, a pris un soin tout particulier de les vêtir, de les armer, de les pourvoir de tous les instruments nécessaires à leur état.

Oui, le Père de famille a vêtu les insectes et même avec complaisance, en prodiguant dans leurs robes, sur leurs ailes et dans leurs ornements de tête, l'azur, le

[1] Magnus in magnis non parvus in minimis. *St. Aug.*

vert, le rouge, l'or et l'argent, les diamants même, les franges, les aigrettes et les panaches. Il ne faut que voir une mouche luisante, un papillon, une simple chenille, pour être frappé de cette magnificence.

2° *Leurs armes*. La même sagesse qui s'est jouée dans leurs divers ajustements, les a armés de pied en cap, et les a mis en état de faire la guerre, d'attaquer et de se défendre. S'ils ne parviennent pas toujours à attraper ce qu'ils guettent, ou à éviter ce qui leur nuit, ils sont cependant pourvus de ce qui leur convenait le mieux pour y réussir. Ils ont la plupart de fortes dents, ou une double scie, ou un aiguillon et deux dards, ou de vigoureuses pinces. Une cuirasse d'écaille leur couvre et leur garantit tout le corps. Les plus délicats sont garnis par dehors d'un poil épais qui affaiblit les chocs qu'ils pourraient recevoir, et les frottements qui les endommageraient.

Presque tous trouvent leur salut dans l'agilité de leur fuite, et se dérobent au danger, ceux-ci par le secours de leurs ailes; ceux-là à l'aide d'un fil sur lequel ils se soutiennent en se jetant brusquement à bas des feuillages où ils vivent, et bien loin de l'ennemi qui les cherche : d'autres par le ressort de leurs pieds de derrière, dont la détente les élance sur-le-champ à une assez grande distance et les met hors d'insulte. Enfin, où la force manque, les détours et les ruses viennent au secours Cette guerre continuelle que nous voyons entre les animaux est une des plus importantes harmonies de la nature : tout en fournissant à plusieurs leur nourriture ordinaire et délivrant l'homme du trop grand nombre,

elle en conserve cependant de toutes les espèces en nombre suffisant pour les perpétuer.

Qui ne serait ravi de voir le Créateur des mondes si occupé de la parure et de l'équipage de guerre de ces insectes que nous méprisons? Quelle serait notre surprise si nous examinions en détail l'artifice des organes qu'il leur a donnés pour vivre et des outils avec lesquels ils travaillent tous, suivant leurs professions; car chacun d'eux a la sienne?

3° *Leur adresse.* Les uns sont fileurs, et ils filent à merveille, ayant deux quenouilles et des doigts pour façonner leur fil; d'autres sont tisserands et font de la toile et des filets, ils sont pourvus pour cela de pelotons et de navettes. Il y en a qui sont bûcherons, ils bâtissent en bois et ont reçu deux serpes pour faire leur abattis. Il y en a qui sont ciriers, et leur atelier est garni de ratissoires, de cuillers et de truelles. Plusieurs sont charpentiers et menuisiers; outre la scie et les tenailles dont ils ont la tête munie, ils portent à l'autre extrémité de leurs corps une tarrière qu'ils allongent, qu'ils tournent et retournent à volonté. Au moyen de cet instrument, ils creusent des demeures commodes pour loger et nourrir leurs familles, dans le cœur des fruits, sous l'écorce des arbres, souvent même dans le bois le plus dur. La plupart sont excellents distillateurs; ils ont une trompe qui, plus merveilleuse que celle de l'éléphant, sert, aux uns, d'alambic pour distiller un sirop que l'homme n'a jamais pu imiter; à d'autres, de langue pour goûter, et presque à tous, de chalumeau pour sucer. Enfin, tous sont archi-

tectes et bâtissent des palais qui, pour la commodité, l'élégance et le fini du travail, l'emportent sur les Louvres des rois.

S'ils sont forts sur les arts, ils ne sont pas moins habiles dans les sciences. Tous sont botanistes, chimistes, astronomes, mathématiciens ; jamais ils ne leur arrive de se tromper sur la qualité de la fleur ou de la plante qui doit les nourrir, ni sur la saison où ils doivent exécuter leurs travaux, ni sur les proportions qu'ils doivent leur donner. Et maintenant où se forment ces nuées d'artistes et de savants? Pourriez-vous me nommer les professeurs des vers à soie? me dire où s'impriment les livres classiques des fourmis? dans quelle ville se trouve l'école polytechnique des abeilles?

Que dirons-nous de leurs organes? Il en est peu qui, avec d'excellents yeux, ne soient encore avantagés de deux antennes ou espèces de cornes qui mettent leurs yeux à couvert et qui, en devançant le corps dans sa marche, surtout dans les ténèbres, sondent le terrain et éprouvent, par un sentiment vif et délicat, ce qui pourrait les salir, les noyer ou les heurter. Si les cornes se mouillent dans quelque liqueur nuisible, ou se plient par la résistance de quelque corps dur, l'animal est averti du danger et se détourne. De ces cornes, les unes sont composées de petits nœuds, pour leur donner plus de solidité, comme celles des écrevisses; d'autres les ont couvertes de petites plumes ou veloutées et garnies de brosses, pour être à couvert de l'humidité.

Outre ces secours et bien d'autres qui se diversifient

selon les espèces, la plupart des insectes ont encore reçu le don de voler. Quelques-uns ont quatre ailes ; d'autres dont les ailes sont d'une finesse si grande que le moindre frottement pourrait les déchirer, ont deux fortes écailles qu'ils élèvent et abaissent comme si c'étaient deux ailes, mais qui servent réellement d'étui aux véritables. Vous voyez de ces étuis aux mouches cantarides, par exemple, et aux hannetons. Si ce que nous voyons dans les insectes nous cause tant d'admiration, combien ce qui demeure caché à nos yeux et à notre raison ne nous causerait-il pas de surprise, s'il nous était dévoilé? Du moins, ce qui nous est connu suffit au cœur bien né pour adorer et aimer le Créateur de tant de merveilles.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir mis à nos ordres tant de créatures qui nous aident, qui nous gardent, qui nous nourrissent ; faites, Seigneur, que nous nous en servions toujours pour vous aimer davantage.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je serai fidèle à mes bonnes résolutions du matin.*

PETIT CATÉCHISME.

OUVRAGE DES SIX JOURS. — SUITE DU CINQUIÈME JOUR. — SIXIÈME JOUR.

Q. Que remarquez-vous encore sur les oiseaux ?

R. Je remarque encore sur les oiseaux qu'ils changent de pays chaque année. A l'approche de l'hiver, ils vont dans des régions où ils trouvent la chaleur et la nourriture qui leur manqueraient ailleurs. Ils font ces voyages au temps convenable, sans guide, sans cartes, sans provisions, et cependant ils arrivent tous à bon port. C'est la Providence qui les entretient et qui les conduit.

Q. Quelle est l'utilité des oiseaux ?

R. Les oiseaux nous sont d'une grande utilité, leur chair nous nourrit, leurs plumes nous servent à mille usages, leur chant nous réjouit, et ils nous délivrent d'une foule d'insectes dont le trop grand nombre dévorerait nos fruits et nos moissons.

Q. Qu'est-ce que Dieu fit le sixième jour ?

R. Le sixième jour, Dieu fit d'abord les animaux domestiques ; on entend par là toutes les bêtes de service, destinées à obéir à l'homme, à le soulager dans ses travaux et à le fournir de vêtements et de nourriture. C'est en faveur de l'homme devenu pécheur qu'ils ont été créés.

Q. Quelles sont leurs principales qualités ?

R. Les principales qualités des animaux domestiques, c'est la docilité, ils obéissent à la voix d'un enfant ; c'est

la sobriété, ils mangent peu et se contentent de ce qu'il y a de moins utile dans les productions de la terre ; c'est l'espèce d'amitié qu'ils nous portent, ils connaissent leur maître et sont toujours disposés à le servir.

Q. Quels sont leurs principaux services?

R. Leurs principaux services sont de transporter nos marchandises ou de nous transporter nous-mêmes rapidement d'un lieu à l'autre, de labourer nos champs, de nous nourrir de leur lait, de nous habiller de leur toison. Pour toute récompense, ils ne demandent qu'un peu d'herbe ; et, par un miracle de tous les jours, cette herbe se change en ruisseaux de lait. Parce que ce bienfait est journalier, ce n'est pas une raison pour nous d'en être moins reconnaissants.

Q. Que Dieu fit-il encore le sixième jour?

R. Le sixième jour, Dieu fit encore les insectes et les reptiles. La sagesse et la puissance de Dieu ne brillent pas avec moins d'éclat dans la création du plus petit insecte, que dans celle du firmament.

Q. Comment le montrez-vous?

R. Je le montre : 1° par les riches parures dont il a orné les insectes, il les a vêtus avec une magnificence royale; sur leurs vêtements brille la pourpre, l'or, les diamants et les plus riches couleurs ; 2° par les armes qu'il leur a données pour se défendre ; 3° par les outils qu'il leur a fournis pour travailler, car chaque insecte a sa profession. Les uns sont tisserands, comme l'araignée; les autres sont distillateurs, comme l'abeille; tous sont chimistes et mathématiciens, c'est-à-dire qu'ils

savent distinguer parfaitement les plantes qui leur conviennent et la manière de construire leurs demeures pour les rendre chaudes, commodes, agréables et suffisantes pour se loger eux et leurs familles. O Providence de mon Dieu ! comment ne pas vous admirer et vous bénir !

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir mis à nos ordres tant de créatures qui nous aident, qui nous gardent, qui nous nourrissent ; faites, Seigneur, que nous nous en servions toujours pour vous aimer davantage.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je serai fidèle à mes résolutions du matin*.

XIe LEÇON.

OUVRAGE DES SIX JOURS.

Suite du sixième jour. — Les fourmis. — Les abeilles. — Les vers à soie. — Les reptiles et les animaux sauvages. — Harmonies du monde. — Le monde est un livre.

1° *Les fourmis*. Maintenant que nous avons parcouru rapidement le monde des insectes, entrons à l'école de la fourmi. La savante institutrice est à nos ordres. Prenons place et voyons. Les fourmis sont un petit peuple réuni comme les abeilles en un corps de république qui a ses lois et sa police. Elles habitent une espèce de ville coupée de plusieurs rues qui aboutissent à différents magasins. Une partie des citoyens affermissent les terres et en empêchent l'éboulement par un enduit de colle qu'ils y répandent; ce sont les maçons de la république. Les autres fourmis, celles que nous voyons ordinairement, en sont les charpentiers; elles ramassent avec une activité incroyable des brins de bois pour traverser le haut des rues et en soutenir la couverture; elles chargent ces poutres d'autres bois de longueur; puis, tout à coup, devenus d'habiles couvreurs, elles amassent par-dessus un tas de joncs, d'herbes et de pailles sèches. Au premier coup d'œil tout cela paraît fort irrégulier, mais ce désordre

apparent cache un art et un dessein qu'on découvre dès qu'on cherche à le voir.

Sous ce monticule qui est leur logement et dont la forme facilite l'écoulement des eaux, se trouvent des galeries qui, communiquant les unes avec les autres, sont comme les rues de cette petite ville : elles aboutissent aux magasins dont les uns servent à renfermer les provisions, les autres à placer les œufs et les vermisseaux qui en sortent.

Quant aux provisions tout leur est bon : elles s'accommodent de tout ce qui se peut manger. On les voit se charger avec un empressement merveilleux, l'une d'un pépin de fruit, l'autre d'un moucheron mort. Il n'est pas permis à tout ce petit monde de courir çà et là à l'aventure : il y en a qui sont chargées d'aller à la découverte. Sur leur rapport, tout le peuple se met en campagne pour aller donner l'assaut à une poire bien mûre, ou à un pain de sucre, ou à un pot de confiture. On court du fond du jardin à un troisième étage pour parvenir à ce pot. C'est une carrière de sucre, c'est un Pérou qu'on leur a découvert; mais pour y aller et pour en revenir, la marche est réglée; tout le monde a ordre de se rassembler par un même sentier.

Les chemins souvent sont longs et fort tortueux. La Providence a donné à ces voyageurs un moyen de ne jamais s'égarer. Comme les chenilles, les fourmis laissent des traces partout où elles passent. Ces traces ne sont pas sensibles aux yeux ; elles le seraient plutôt à l'odorat. On sait que les fourmis ont une odeur pénétrante. Si

l'on passe le doigt à plusieurs reprises sur un mur le long duquel les fourmis montent et descendent à la file, on les arrêtera tout court, et on les verra hésiter, reculer, aller et venir à droite et à gauche jusqu'à ce qu'une plus hardie ose tenter le passage et frayer la route.

Après avoir passé l'été dans un travail et une agitation continuelle, les fourmis se tiennent l'hiver closes et couvertes, jouissant en paix du fruit de leurs peines. Il y a cependant grande apparence qu'elles mangent peu dans l'hiver, et qu'elles sont engourdies alors ou endormies, comme bien d'autres insectes. Ainsi leur ardeur à faire des provisions tend moins à se précautionner pour l'hiver qu'à se pourvoir durant la moisson de ce qui est nécessaire à leurs petits. Elles les nourrissent au sortir de l'œuf avec une attention qui occupe la nation entière. Le soin de la jeunesse y est regardé comme une affaire d'état.

Ce n'est pas la seule leçon que les fourmis nous donnent. La structure de leurs membres, leur industrie, leur diligence infatigable, la police de leur république, les tendres soins qu'elles ont de leurs petits et bien d'autres propriétés, font briller à nos yeux la sagesse de ce grand être qui est leur Créateur et le nôtre. De toutes les œuvres de Dieu, il n'y en a aucune qui ne soit bonne et digne d'admiration, quelque inutile ou nuisible qu'elle paraisse à la première vue. Les arbres n'ont pas une feuille, nos prairies pas un brin d'herbe, nos fleurs pas une étamine qui soit inutile, et le ciron même n'a pas été

fait en vain. Dieu a bien voulu nous faire connaître l'usage de quelques-unes de ces créatures, afin que nous ne pussions douter de l'usage des autres, bien qu'il nous soit caché. Fourmis si méprisées, vous pouvez nous enseigner cette vérité ; et si nous profitons de vos leçons, nous ne quitterons jamais une fourmilière sans avoir fait des progrès dans la sagesse.

Nous venons de visiter une république, nous allons entrer dans une monarchie. Nous voilà tout à fait lancés dans la politique. Chez les abeilles, une seule mouche dirige toute la nation. Elle est non-seulement la reine du peuple, elle en est la mère. C'est à cette prérogative qu'elle doit l'extrême affection que tout son peuple lui porte. Vous la voyez presque toujours environnée d'un cercle d'abeilles uniquement occupées du soin de lui être utiles. Les unes lui présentent du miel, les autres passent légèrement leur trompe sur son corps à diverses reprises, afin d'en détacher tout ce qui pourrait le salir. Lorsqu'elle marche, toutes celles qui sont sur son passage se rangent pour lui faire place.

Le gros de la nation se compose *d'ouvrières*. C'est à elles qu'on doit la construction de ces gâteaux où brille une si fine géométrie. Elles en vont recueillir la matière sur les fleurs ; la cire est faite des poussières des étamines. C'est avec leur trompe qu'elles amassent le miel. Quel sujet d'admiration ! Qu'on présente la trompe d'une abeille à qui vous voudrez, on dira : c'est une patte de mouche, à quoi cela est-il bon ? Cet instrument est cependant tel, qu'avec son secours une abeille

va amasser plus de miel en un jour que tous les chimistes du monde n'en recueilleraient dans un an.

Pendant qu'une partie des abeilles s'occupent à recueillir la cire et le miel, à en remplir les magasins, d'autres s'emploient à différents travaux. Les unes mettent la cire en œuvre et en construisent des cellules ; d'autres polissent l'ouvrage et le perfectionnent ; d'autres ferment avec un couvercle de cire les cellules qui contiennent le miel qui doit être conservé pour l'hiver, précaution qui en prévient l'altération ; d'autres donnent à manger aux petits : chacune a son emploi[1].

On ne donne rien à manger à celles qui vont aux champs ; on suppose qu'elles ne s'oublient pas. Celles qui font les cellules ont un travail fort pénible. Elles passent et repassent leur bouche, leurs pattes et l'extrémité de leur corps sur tout l'ouvrage ; elles ne quittent point prise que tout ne soit poli et parfait. Comme elles ont besoin de manger de temps en temps, et que cependant elles ne doivent point quitter, il y en a d'autres toujours prêtes à leur donner à manger quand elles en demandent. On se parle par signe : l'ouvrière qui a faim baisse sa trompe devant la dépensière, et cela

[1] *Voyez* St. Basile, hexaem. homil. VII. *p.* 73. — Ceux d'entre les modernes qui ont traité de l'ouvrage des six jours et qui ont écrit sur l'histoire naturelle, ou n'ont fait que copier St. Basile et St. Chrysostôme, ou n'ont rien dit de plus sensé et de plus ingénieux. Il est bon d'en faire la remarque aujourd'hui surtout, où l'on fait tant de cas de la science actuelle et si peu de la science *ancienne*. Aux yeux des littérateurs, nos pères ont même sur les auteurs modernes l'avantage incontestable de l'éloquence ; et aux yeux du Chrétien, l'avantage bien plus précieux de la foi et de la piété qui voit et qui montre Dieu dans toutes ses œuvres.

signifie qu'il lui faut à manger. La dépensière ouvre sa bouteille de miel, et en verse quelques gouttes sur la trompe de sa sœur. Le petit repas fini, on recourt à l'ouvrage, on remue les pattes et tout le corps comme auparavant.

Pourquoi tant d'activité ? pourquoi ce délicieux nectar ? Ah ! c'est pour moi, c'est pour ma bouche qui se laisse si souvent aller aux paroles de médisance et de péché. Mon Dieu, pardonnez mon ingratitude.

2° *Les vers à soie*. Si les abeilles nous fournissent ce qu'il y a de plus exquis dans notre nourriture, les vers à soie nous donnent tout ce qu'il y a de plus recherché dans notre habillement. C'est ainsi que dans l'ordre de la nature comme dans celui de la Religion, Dieu se sert des plus faibles instruments pour opérer de grandes choses. Oui, la soie qui ne servit long-temps qu'aux usages des rois, la soie qui se vend aux poids de l'or, nous est fournie par un petit insecte qui ne semble bon qu'à fouler aux pieds.

Le ver à soie fait d'une partie de sa nourriture une espèce de liqueur gluante et épaisse qu'il met en réserve dans un petit sac fort long, caché dans l'intérieur de son corps. Ce petit animal a sous la bouche une espèce de filière, c'est une petite peau percée de plusieurs trous. Par deux ouvertures de cette filière, il fait sortir deux gouttes de la liqueur dont son sac est rempli. Ce sont là comme deux quenouilles qui fournissent continuellement la matière dont il fait son fil. Un seul ver donne jusqu'à deux mille pieds de soie.

Ainsi un ver que nous daignons à peine honorer d'un regard, devient une bénédiction pour des provinces entières, un objet considérable de commerce et une source de richesses. Lui seul fait vivre des millions d'hommes. Lorsque le ver à soie a rempli sa tâche, lorsqu'il a long-temps filé pour le public, et que sa vie de quelques jours touche à son déclin, il travaille pour lui, il s'enveloppe tout entier de fil de soie qu'il passe autour de son corps; il s'en fait un linceul funèbre, un tombeau; il s'y cache, il s'y perd. Y meurt-il? Non; il s'y transforme et devient un joli papillon. Ce sont deux animaux totalement différents.

Le premier n'avait rien que de terrestre et rampait avec pesanteur; le second est l'agilité même, il ne tient plus à la terre, il dédaigne en quelque sorte de s'y poser. Le premier était d'un aspect rebutant, l'autre est paré des plus vives couleurs; le premier se bornait stupidement à une nourriture grossière; celui-ci va de fleurs en fleurs; il vit de miel et de rosée, et varie continuellement ses plaisirs; il jouit en liberté de toute la nature et l'embellit lui-même. Image frappante de notre propre résurrection! C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous avez semé de toutes parts dans la nature des traits de lumière qui nous aident à concevoir les choses célestes et les vérités les plus sublimes.

3° *Les reptiles et les animaux sauvages*. Dans la première partie du sixième jour, Dieu fit aussi les reptiles et les animaux sauvages. On range les insectes parmi les reptiles; c'est pourquoi nous en avons parlé plus haut

dans les œuvres de la sixième journée. Nous nous bornerons sur les reptiles et les animaux sauvages à quelques réflexions générales. Applicables à tout ce qui dans la nature paraît un désordre à notre ignorance, elles ne justifieront pas la Providence, elle n'en a pas besoin ; mais elles feront briller d'un nouvel éclat la puissance et la sagesse du Créateur.

Le monde est l'ouvrage d'une puissance, d'une sagesse et d'un amour infini. Il porte écrit en traits de flammes le cachet de son origine ; et Dieu, après chaque création, disait : *Cela est bon;* c'est-à-dire, cela correspond parfaitement à mon idée et au but que je me suis proposé. Le monde est bon, puisqu'il raconte ma gloire ; le monde est bon, puisqu'il enseigne à l'homme innocent mon existence, ma puissance, ma sagesse, mon amour pour lui ; le monde est bon, puisqu'il corrige l'homme pécheur, l'empêche de m'oublier et le rappelle à lui-même et à son bien, en le rappelant à moi.

Ainsi, le dernier mot du monde visible, comme le dernier mot du monde invisible, c'est la gloire de Dieu et le salut de l'homme. Il s'agit de le montrer. Toutes les créatures dont nous avons jusqu'ici fait connaître la destination, nous prouvent assez cette vérité ; nous n'avons donc qu'à nous occuper que de celles dont l'usage nous est moins connu, qui même nous paraissent nuisibles ou tout au moins inutiles.

Puisque nous en sommes aux reptiles, commençons par les serpents. Ces animaux dont la seule vue nous épouvante et dont la morsure donne la mort, nous mani-

festent cependant la puissance et la sagesse de Dieu. 1° Les serpents sont d'une adresse et d'une agilité surprenante ; quelques-uns d'une grandeur démesurée et d'une force prodigieuse. 2° Ils nous délivrent d'une foule d'animaux et d'insectes dont le grand nombre ravagerait les campagnes; par là, ils entretiennent l'équilibre entre les différentes espèces de créations. 3° Ils absorbent les poisons répandus dans l'air ; par là, ils le purifient et contribuent à la santé de l'homme. Ces poisons eux-mêmes entrent dans le plan divin ; leur existence est un anneau de la grande chaîne des êtres, on ne pourrait les ôter sans bouleverser l'univers. 4° Ils sont d'un grand usage dans la médecine. Ainsi la vipère contient le meilleur contre-poison contre sa propre morsure et contre les autres morsures envenimées. 5° Mais voici un avantage bien supérieur : ils apprennent à l'homme pécheur à redouter le Dieu puissant et terrible qui a créé ces milliers d'animaux dont un seul suffirait pour désoler un pays.

Il en est de même des bêtes sauvages. Le dessein de Dieu en remplissant les montagnes et les forêts de bêtes sauvages dont l'homme ne prend aucun soin, a été de lui prouver l'étendue de sa Providence et son attention particulière sur des animaux cachés dans les rochers et dans les solitudes. Sans cabanes, sans parterres, sans magasins, sans aucun secours de la part des hommes, ces animaux sont mieux pourvus de tout, plus légers à la course, plus forts, mieux nourris, d'un poil plus poli, d'une taille plus régulière que la plupart de ceux dont les hommes sont les pourvoyeurs.

Ces bêtes sauvages et carnassières servent donc 1° à nous montrer, comme nous venons de le dire, l'étendue de la Providence ; 2° à retenir l'homme dans la crainte, en lui apprenant à trembler devant celui qui a créé tant de redoutables animaux et que sa main seule confine dans les déserts ; 3° à punir l'homme pécheur qui, en désobéissant, a mérité que tout ce qui lui avait été soumis refusât de lui obéir. Quand l'homme s'est perverti et qu'il a été chassé du seul lieu où tout avait été mesuré sur son innocence, il a trouvé son exil tout préparé à lui faire accomplir la pénitence qui lui était imposée. C'est encore ici une de ces belles harmonies qu'on rencontre à chaque pas entre le monde physique et le monde moral.

4° Ces animaux féroces sont encore utiles à l'homme, parce qu'ils emportent loin de son habitation et mangent les cadavres qui, restant exposés sur la terre, corrompraient l'air et engendreraient des maladies ; 5° parce qu'ils diminuent, en leur faisant la guerre, d'autres espèces d'animaux qui, devenus trop nombreux, détruiraient les moissons ou les fruits, ou nuiraient aux animaux domestiques. La main qui les déchaîne, les arrête au moment précis où ils ont fait des animaux qui leur servent de pâture un assez grand carnage pour les empêcher de nuire à l'homme, mais insuffisant pour empêcher les espèces de se perpétuer et d'accomplir leur mission providentielle.

Si des serpents et des animaux sauvages nous passons aux insectes, nous trouverons la même sagesse et

les mêmes harmonies. Quelle est, dit-on, l'utilité des chenilles, par exemple, et de tant d'autres insectes si incommodes? Le monde ne pourrait-il s'en passer? L'ignorant et l'impie font seuls de pareilles questions. Lorsqu'il les entend, l'homme éclairé de la double lumière de la science et de la foi hausse les épaules.

Non, tout cela n'est rien moins qu'inutile.

Supprimez les chenilles et les vermisseaux, vous ôtez la vie aux oiseaux. Ceux que nous mangeons et qui nous réjouissent par leurs chants n'ont point d'autre lait pendant leur enfance. Du fond de leur berceau, ils adressent leurs cris au Seigneur, et il multiplie pour eux une nourriture proportionnée à leur extrême délicatesse; c'est pour eux qu'il dispense partout les vermisseaux et les chenilles.

Par une admirable coïncidence, les petits oiseaux ne sortent de leurs œufs que lorsque les chenilles sont aux champs, et les chenilles disparaissent quand les petits devenus forts ont besoin ou peuvent se contenter d'une autre nourriture. Avant le mois d'avril, point de chenilles ni de couvée; au mois d'août ou de septembre, plus ou presque plus de couvées ni de chenilles. La terre alors se couvre pour les oiseaux de grains et d'autres vivres de toute espèce.

Jusque-là les oiseaux ont eu leur provision assurée sur les chenilles, il était juste que celles-ci eussent aussi une nourriture assurée. On la leur a donnée à prendre sur les plantes. Elles ont leur droit comme nous sur la verdure de la terre ; elles ont un titre certain, dans la per-

mission que Dieu accorda dès le commencement à tout ce qui vit et à tout ce qui rampe sur la terre, de tirer leur nourriture des plantes qu'elles produit. Leur charte est en aussi bonne forme que la nôtre, puisque c'est précisément la même. Quand nous trouvons mauvais qu'elles fassent usage de leur droit, les chenilles et les autres insectes peuvent nous renvoyer à la Genèse, chapitre premier, versets vingt-neuf et trente. Ce titre à la main, leur avocat pourrait nous citer devant les tribunaux, et ce n'est pas en notre faveur qu'un juge incorruptible déciderait le différent.

Cette association des insectes avec l'homme, dans la permission de faire usage de l'herbe et des fruits de la terre, nous devient quelquefois incommode. Nous nous plaignons, et en cela nous sommes injustes, puisqu'ils ont leur droit ; aveugles, puisque nous ne voyons pas ou nous feignons de ne pas voir leur utilité ; égoïstes, puisque si ces insectes, ces chenilles, ces mouches, ces fourmis nous recueillaient du miel ou nous filaient de la soie, fût-ce même aux dépens d'un million d'autres créatures, nous en ferions beaucoup de cas ; mais, parce qu'elles nuisent à quelques plantes dont nous faisons usage, nous nous croyons autorisés à les exterminer.

D'ailleurs, il faut bien nous le rappeler, c'est un mal prévu et ordonné. L'homme n'a pas seulement besoin de vivre, il a aussi besoin d'être instruit. Son ingratitude est confondue, quand les insectes lui viennent enlever ce que Dieu avait libéralement étalé à ses yeux ; son or-

gueil ne l'est pas moins quand le Seigneur fait marcher ses armées vengeresses, et qu'il appelle contre l'homme la chenille, la sauterelle ou la mouche, au lieu de faire venir les lions et les tigres. Pour humilier des hommes qui se croient forts, qui se croient riches, grands, indépendants, quels instruments emploie-t-il ? Des vermisseaux ou des mouches. Il faut bien encore que l'homme soit sans cesse averti que la terre est un exil et sa vie une épreuve. Tout ce qui trouble ses jouissances, tout ce qui mélange son bonheur terrestre, tout ce qui répand des nuages sur sa vie, est un messager céleste qui lui dit : Souviens-toi que le bonheur n'est pas de ce monde. Oh ! s'il la comprenait cette leçon que les insectes donnent à leur manière, la concupiscence serait éteinte ou retenue dans de justes limites ; et la société serait en paix, parce que le cœur de l'homme serait dans l'ordre.

Ainsi, vous le voyez, tout à son but et son utilité, parce que *tout ce que Dieu a fait est bon en son temps* [1]. Quand notre faible raison ne pénétrerait pas les motifs de ses ouvrages, nous appartient-il pour cela d'en retrancher quelque chose, ou de vouloir y ajouter ? Ecoutez le trait suivant qui résume tout ce que nous venons de dire et qui s'applique à tous les prétendus désordres de la nature.

Dans le dernier siècle, Frédéric, roi de Prusse, apprend que les moineaux mangent chaque année, dans ses états, au moins deux millions de boisseaux de blé.

[1] Eccl. III. 11.

Quel ravage! C'est un désordre. Vite il faut en arrêter le cours. En conséquence il fait un édit par lequel il promet une somme pour chaque tête de moineau qu'on lui apportera. Chaque prussien devient chasseur. Les malheureux moineaux disparaissent à vue d'œil. On leur fait si bonne guerre, qu'en moins d'une année rien n'était plus rare qu'un moineau dans le royaume de Prusse. Le peuple s'attendait à une récolte magnifique, et le roi philosophe n'était pas fâché d'avoir donné une petite leçon de sagesse à la Providence. Mais qu'arriva-t-il? L'année suivante, des nuées de chenilles et de sauterelles, délivrées de leurs ennemis, dévorèrent les prairies et les moissons. La désolation fut telle que Frédéric, humilié et confus, se vit obligé de rapporter sa loi au plus vite, et de défendre, sous les peines les plus graves, de tuer un seul moineau dans toute l'étendue de ses états.

4° *Harmonies du monde*. Il est donc vrai, tout se tient dans le monde visible comme dans le monde invisible. Otez un insecte, un brin d'herbe, un atome, et vous brisez la chaîne des êtres, vous dérangez l'équilibre et vous troublez l'harmonie universelle. Car cet insecte, ce brin d'herbe, cet atome, ainsi que l'idée dont ils sont l'expression, tiennent à d'autres idées ou à d'autres atomes, et par ceux-ci à des parties plus considérables du tout. Si l'on disait qu'ils ne tiennent à rien, où serait la raison de leur existence?

Ainsi ces petites productions de la nature, que les hommes à courte vue jugent inutiles, ne sont pas des grains de poussière sur les roues de la vaste machine du

monde ; ce sont de petits rouages qui s'engrènent dans de plus grands. Il n'est donc rien d'isolé. Chaque être a son activité propre, dont la sphère a été déterminée par le rang qu'il doit tenir dans l'univers. Une mitte est un très-petit mobile qui conspire avec des mobiles dont l'activité s'étend à de plus grandes distances. Les sphères s'élargissent ainsi de plus en plus, cette merveilleuse progression s'élève par degré, de la sphère de la mitte à celle de l'Ange.

Toutes les parties de l'univers agissent réciproquement les unes sur les autres. Les animaux s'appuyent sur les végétaux, les végétaux sur les minéraux, les minéraux sur la terre ; la terre pèse sur le soleil, le soleil pèse sur la terre et sur les autres planètes ; les planètes pèsent sur le soleil, et les unes sur les autres ; et la balance de l'univers demeure en équilibre dans la main de l'Ancien des jours[1].

Les espèces et les individus ont du rapport à la grandeur et à la solidité de la terre. La grandeur et la solidité de la terre ont du rapport à la place qu'elle occupe dans l'univers. Le physique correspond au moral, le moral au physique. L'un et l'autre ont pour fin le bonheur des êtres intelligents. De ces rapports qui existent entre toutes les parties du monde et en vertu desquels elles conspirent à un but général, résulte l'harmonie de l'univers.

Toutes les créatures se tiennent, se supposent, s'appellent mutuellement, entre la plus élevée et la plus

[1] *Voyez* Linnée.

basse, entre l'ange et la mitte il y a un nombre presque infini de degrés intermédiaires. La suite de ses degrés compose la *chaine universelle*, chaîne magnifique qui unit tous les êtres, lie tous les mondes, embrasse toutes les sphères. Un seul être est hors de cette chaîne, c'est CELUI qui l'a faite.

Un nuage épais nous dérobe les plus belles parties de cette chaîne immense, nos yeux n'en peuvent entrevoir que quelques chaînons mal liés, interrompus et dans un ordre très-différent, sans doute, de l'ordre naturel. Nous la voyons serpenter sur la surface de notre globe, percer dans ses entrailles, pénétrer dans les abîmes de la mer, s'élancer dans l'atmosphère et s'enfoncer dans les espaces célestes où nous ne la découvrons plus que par les traits de feu qu'elle jette çà et là.

Ce qui en brille à nos yeux enflamme notre cœur, ce qui échappe à nos regards humilie notre raison : visible ou invisible, elle nous instruit et nous rend meilleurs. C'est pour cela que Dieu l'a faite.

5° *Le monde est un livre.* Ainsi, le monde est l'expression d'une pensée divine. Dieu n'a exprimé sa pensée que pour se faire connaître, par conséquent aimer et servir; car l'expression de sa pensée révèle une puissance infinie, une sagesse infinie, un amour infini. Le monde visible n'est donc que l'enveloppe transparente d'un monde invisible. Chaque créature est comme une lettre, un mot de ce grand livre de Dieu. Or, un livre avec les lignes et les caractères qui le composent ne fait pas *voir* la pensée de l'auteur, il en présente seulement

les signes ; tellement que si vous ne connaissez pas ses signes, comme si ce livre est écrit dans une langue étrangère, vous ne savez ce que l'auteur a voulu dire ; de même si nous nous contentons de regarder le grand livre de l'univers, comme le regardent les animaux, si nous nous arrêtons aux signes et aux caractères sans chercher à les comprendre, nous ne répondrons pas aux intentions de Dieu : nous sommes coupables devant lui.

Les Payens n'ont pas lu dans la Bible, et néanmoins, dit l'apôtre saint Paul, ils sont inexcusables et ils seront condamnés pour avoir retenu la vérité captive, en fermant les yeux à la lumière[1]. Mais comment la vérité se manifestait-elle à leurs yeux, demande saint Chrysostôme ? quel Prophète, quel Évangéliste, quel Docteur suppléait à la Bible ? Le livre de Dieu, le spectacle de l'univers, répond ce grand docteur[2].

Les Cieux nous racontent son existence et sa puissance infinie ; la terre, sa bonté ; la mer, son terrible courroux ; les plus petites créatures, sa maternelle providence. Les abeilles nous prêchent l'obéissance et la charité ; la brebis, la douceur et le détachement ; les oiseaux, la pureté ; toutes les saisons, la mort et la brièveté de la vie ; l'insecte qui meurt pour renaître transformé en un nouvel être plein de grace et de beauté, nous prêche notre propre résurrection. Pas une vertu, pas une vérité, pas un devoir qui n'ait son chapitre dans le grand livre de l'univers, et ce livre est intelligible à tous.

[1] Ad Rom. 2.

[2] Homil. *in Gen.* ad popul. Antioch.

Heureux celui qui veut y lire ! une incessante harmonie frappe son oreille et ravit son cœur. Pour lui le monde devient un temple ; en tout, partout, Dieu lui est présent ; à chaque instant il se sent pressé de cette présence tour à tour majestueuse, paternelle, sainte, redoutable, consolante. Pour lui Dieu est près, Dieu est loin, Dieu est ici, Dieu est là. Dieu est au-dessus, il est au-dessous, il est autour. Voilà une fleur, il y est ; voilà une étoile, il y est ; il est dans le feu, il est dans l'eau, il est dans le souffle et dans la tempête, dans la lumière et dans la nuit, dans un atome et dans le soleil ; il est autour de moi dans cette chaleur qui m'anime, et au-dedans de moi, dans cet air qui me fait vivre. Il entend tout, et les chants sublimes des séraphins, et les sons joyeux de l'alouette et le bourdonnement de l'abeille, et le rugissement du lion, et le murmure du ruisseau, et le mugissement des vagues de la mer, et le pas de la fourmi, et le bruit de la feuille. Il voit tout, et le soleil visible à l'univers, et l'insecte caché sous l'herbe ou enseveli sous l'écorce de l'arbre, et le poisson perdu dans les abîmes de l'Océan ; il voit le mouvement de leurs muscles, il voit la circulation de leur sang ; il voit les pensées de mon esprit, il entend les battements de mon cœur ; il connaît les besoins du petit oiseau qui ouvre son bec pour demander sa pâture ; il connaît aussi mes vœux : il nourrit, il réchauffe, il habille, il protège tout ce qui respire ; il est mon père, pourrait-il m'oublier ?

Cet homme sera juste et bon ; dominé par cette pensée de la toute-présence de Dieu, son cœur sera pur,

sa main libérale, sa vie sainte, sa paix constante, son visage serein, sa mort tranquille, son éternité glorieuse. Heureux celui qui veut lire dans le grand livre de l'univers !

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir créé pour moi ce magnifique univers ; je vous adore également dans ce que je comprends et dans ce que je ne comprends pas ; car vous êtes en toutes choses également sage, puissant et bon ; faites-moi la grace de lire avec les yeux de la foi dans le grand livre de l'univers.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me dirai souvent : Dieu est ici.*

PETIT CATÉCHISME.

OUVRAGE DES SIX JOURS. — SUITE DU SIXIÈME JOUR.

Q. Que nous apprennent les fourmis ?

R. Les fourmis nous apprennent, comme toutes les créatures, à glorifier Dieu. Elles nous apprennent aussi à être prévoyants et zélés au travail, enfin elles nous montrent la tendresse que les parents doivent avoir pour leurs enfants et le soin qu'ils doivent prendre de leur éducation.

Q. Que nous apprennent les abeilles?

R. Les abeilles nous apprennent à respecter nos supérieurs, à aimer et à secourir notre prochain. Les abeilles n'ont qu'une reine qui est aussi leur mère. Elles lui portent le plus grand respect et la plus grande affection; toutes les abeilles qui travaillent s'aident mutuellement dans leurs pénibles travaux. Entre elles, tout est commun. C'est pour nous qu'elles composent leur miel délicieux; par là, elles nous invitent à remercier leur Créateur et le nôtre.

Q. Que nous apprennent les vers à soie?

R. Les vers à soie nous apprennent combien Dieu est puissant. Quand il le veut, un simple vermisseau fait vivre des millions d'hommes et devient une source de richesse pour des provinces entières. C'est ainsi que dans la Religion, comme dans la nature, Dieu se sert des petits et des humbles pour opérer les plus grandes choses. Puisque nos plus précieux habits nous viennent d'un vermisseau, nous ne devons pas en tirer vanité.

Q. Quels services nous rendent les reptiles et les animaux sauvages?

R. Les reptiles et les animaux sauvages nous rendent un grand nombre de services. D'abord ils nous instruisent en nous montrant quelle est la puissance de Dieu qui a créé tant d'animaux redoutables dont un seul suffirait pour désoler un pays. Par là, ils nous apprennent à craindre celui qui les tient enchaînés dans les déserts et les rochers et qui pourrait les déchaîner s'il le voulait. Les serpents nous sont encore utiles parce qu'ils absorbent les poisons

qui pourraient nous nuire, et les animaux sauvages nous sont utiles aussi parce qu'ils nous fournissent de précieuses fourures et dévorent les cadavres des autres animaux qui pourraient corrompre l'air s'ils restaient sur la terre.

Q. Que faut-il penser des choses que nous ne comprenons pas dans la nature ?

R. Il faut penser des choses que nous ne comprenons pas dans la nature : 1° qu'elles sont comme les autres, l'ouvrage d'un Dieu infiniment bon et infiniment sage ; 2° qu'elles nous sont utiles et que nous serions bien à plaindre si elles n'existaient pas, parce qu'elles tiennent à tout le reste des créatures ; 3° elles nous font connaître notre ignorance et nous apprennent à croire les mystères de la Religion ; 4° beaucoup servent à exercer notre vertu, à expier nos péchés et contribuent ainsi à nous sanctifier : ce qui est le but que Dieu s'est proposé en créant le monde.

Q. Qu'entendez-vous en disant que tout est en harmonie dans le monde ?

R. En disant que tout est en harmonie dans le monde, j'entends que toutes les parties de l'univers se rapportent les unes aux autres, qu'elles se supposent, qu'elles s'engrènent pour ainsi dire les unes dans les autres, comme les roues d'une horloge ; que si on y retranchait ou bien si on y ajoutait la moindre chose, l'équilibre serait rompu ; il n'y aurait plus d'ordre ni d'harmonie.

Q. Comment devons-nous envisager le monde ?

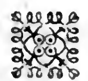
R. Nous devons envisager le monde comme un livre dans lequel Dieu a écrit son existence, sa bonté, sa

sagesse, sa puissance; nos devoirs envers lui, envers notre prochain et envers nous-mêmes. Nous serions inexcusables, si nous nous contentions de regarder le monde comme les animaux le regardent. Si nous savons lire dans ce beau livre, nous verrons Dieu présent partout, et la pensée de sa présence nous sanctifiera en nous remplissant de respect, de confiance et d'amour.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir créé pour moi ce magnifique univers; je vous adore également dans ce que je comprends et dans ce que je ne comprends pas, car vous êtes en tout également sage, puissant et bon; faites-moi la grace de lire avec les yeux de la foi dans le grand livre de l'univers.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me dirai souvent : Dieu est ici.*



XII[e] LEÇON.

OUVRAGE DES SIX JOURS.

Suite du sixième jour. — L'homme. — Explication de ces paroles *faisons l'homme*. — L'homme dans son corps. — Dans son ame. — Spiritualité. — Liberté, immortalité. — L'homme dans sa ressemblance avec Dieu.

Dieu dit ensuite : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du Ciel, aux bêtes, à toute la terre et à tous les reptiles qui se remuent sous le Ciel.*

Dieu créa donc l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu[1].

Le Seigneur Dieu forma donc l'homme du limon de la terre et souffla sur sa face un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé[2].

Le grand livre de l'univers est écrit, mais à quoi bon un livre s'il n'y a pas de lecteur? à quoi bon un magnifique tableau s'il n'y a ni spectateur, ni admirateur? Or, ce lecteur, ce spectateur, cet admirateur n'existe pas. Les Anges n'avaient besoin ni de ce livre ni de ce tableau, ils connaissent l'auteur en lui-même, ils lisent sa pensée

[1] *Gen.* 1. 26. 27.
[2] *Id.* 11. 7.

dans sa divine essence, ils le voient face à face. Pour les animaux et les plantes, ce grand spectacle est comme s'il n'était pas; ils sont privés d'intelligence. Encore un coup, à quoi bon ce livre? à quoi bon ce tableau? à quoi bon ce bel ordre et toutes ces magnifiques harmonies?

Les globes répandus dans l'espace, roulent avec majesté ; mais ils ne comprennent pas leurs mouvements. Le soleil éclaire la terre, mais la terre est aveugle et n'a pas besoin de lumière. La chaleur, les pluies et la rosée, feront germer les semences et couvriront les campagnes de moissons et de fruits; mais ce sont des richesses perdues, il n'y a personne pour les recueillir ni pour les consommer. La terre nourrira d'innombrables animaux, mais ces animaux ne tendent à rien, faute d'un maître qui mette en œuvre leurs bonnes qualités et qui concentre pour ainsi dire leurs services. Le cheval et le bœuf sont doués de forces, capables de traîner ou de porter les plus lourds fardeaux; mais ces forces sont inutiles. La brebis est accablée du poids de sa toison ; la vache et la chèvre sont incommodées de l'abondance de leur lait. La terre renferme dans son sein des pierres propres à bâtir et des métaux propres à fabriquer toutes sortes d'ouvrages; mais elle n'a point d'hôte à loger ni d'ouvriers qui puissent mettre les matériaux en œuvre. Sa surface est un magnifique jardin, mais qui n'est point vu; toute la nature est un beau spectacle, mais qui n'est donné à personne. Il manque donc une créature sans laquelle toutes les autres n'aboutissent à rien.

Que dirons-nous encore? Le monde existe comme un

palais magnifique ; il est orné de tout ce qui peut en rendre l'habitation agréable et commode. Suspendus à la voûte du Ciel comme autant de lustres, des millions d'astres l'éclairent jour et nuit. La terre entière est couverte d'un riche tapis vert, émaillé de fleurs de toute espèce ; l'air est embaumé des plus agréables parfums, les arbres sont chargés de fruits ; les ruisseaux murmurent ; les poissons se jouent dans les eaux ; les oiseaux, comme autant de musiciens, font retentir les campagnes des plus agréables concerts ; les animaux attendent dans un respectueux silence le maître qui doit leur commander : tout est prêt.

C'est ainsi, dit saint Jean Chrysostôme, que lorsque l'empereur doit faire son entrée dans une ville, toutes les personnes attachées à son service prennent les devants, afin qu'à l'arrivée du maître, tout soit disposé à le recevoir. Mais quel sera le roi à qui Dieu destine un si beau royaume ? Quel sera le lecteur de ce grand livre, le spectateur de ce magnifique tableau ?

Recueillez-vous et prêtez l'oreille.

Après avoir jeté un dernier regard sur son ouvrage et reconnu que tout y était bien, Dieu rentre en lui-même... il délibère... il se consulte... Puis, sortant tout à coup de son mystérieux conseil, il dit : FAISONS !!!

Quelle expression nouvelle ! quel est donc l'être extraordinaire qui va paraître pour qu'il faille que le Créateur se consulte et délibère auparavant en lui-même ?

Ce n'est point ainsi que le Ciel et la terre ont été créés : un mot les a tirés du néant. *Qu'ils soient*, et ils

furent. Le commandement convenait aux esclaves ; mais quand il s'agit du maître qui doit leur commander, Dieu change de langage. Pour rendre le roi du monde recommandable à tous ses sujets, Dieu lui-même commence par l'honorer en le traitant presque d'égal.

Faisons!!! Mais à qui Dieu parle-t-il? A quelqu'un qui fait comme lui ; il parle à un autre lui-même ; il parle au Fils par qui tout a été fait ; il parle au Saint-Esprit, tout-puissant, égal, coéternel à l'un et à l'autre, qui porté sur les eaux féconda le cahos, comme l'oiseau féconde son nid. La Trinité commence à se déclarer.

Faisons!!! Et que va-t-il faire! un Ange? Non. Un Séraphin? Non, il va faire le spectateur du magnifique tableau qu'il vient de peindre ; le lecteur du grand livre qu'il vient d'écrire ; l'anneau sacré qui doit unir les deux extrémités de la chaîne des êtres ; il va faire le pontife et le roi de l'univers! Voulez-vous savoir son nom? Il s'appelle **L'HOMME**!!!

Oui, ce chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant, cet être que toute la nature appelle, attend avec respect, c'est l'homme, c'est nous, c'est moi. *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*.

Tombons à genoux maintenant : et tandis que toute la création nous honore, adorons nous-mêmes en silence le Dieu qui nous a faits si grands. Qu'un noble orgueil fasse battre notre cœur ; reconnaissons notre dignité, et craignons de dégrader par des actes indignes l'image auguste que la main divine nous grava sur le front et dans le cœur.

L'homme est donc le roi du monde, la plus belle des créatures visibles. Arrêtons-nous un instant à le considérer.

Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants. Tandis que tous les animaux courbés vers la terre ne peuvent regarder qu'elle, l'homme se soutient droit et élevé ; son attitude est celle du commandement ; sa tête, ornée d'une agréable chevelure, présente une face auguste et un front ouvert, sur lequel est imprimé le caractère de sa dignité ; un feu divin anime les traits de son visage ; ses yeux regardent le Ciel d'où il vient, pour lequel il est fait et toute la nature qui est faite pour lui. Ses oreilles dont la délicatesse extrême saisit jusqu'à une nuance de ton ; sa bouche, siége de l'aimable sourire, organe de la parole ; ses mains, instruments précieux, source intarissable de chefs-d'œuvre ; sa poitrine, ouverte et relevée avec grace ; sa taille riche et dégagée ; ses jambes, élégantes colonnes et qui répondent si bien à l'édifice qu'elles soutiennent ; son pied, base étroite, mais dont la solidité et les mouvements n'en sont que plus merveilleux ; enfin son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, tout annonce sa noblesse et sa dignité.

Admirez maintenant comment la place et la structure de chacun de ses sens correspond merveilleusement à leur destination.

Les yeux, ainsi que des sentinelles, occupent la place la plus élevée. De là, ils découvrent au loin les objets et avertissent l'ame à temps de ce qu'elle doit faire. Un

lieu éminent convenait aux oreilles, afin de recevoir le son qui monte naturellement. Les narrines doivent être dans la même situation parce que l'odeur monte aussi, et il les fallait près de la bouche, parce qu'elles nous aident beaucoup à juger du boire et du manger. Le goût qui doit nous faire connaître la qualité de ce que nous prenons, réside dans cette partie de la bouche par où passent les aliments. Pour le tact, il est répandu dans tout le corps, afin que nous ne puissions recevoir aucune impression ni être attaqués du froid ou du chaud, sans le sentir.

Remarquez encore que les sens sont placés dans l'ordre de leur dignité et de leur importance : Les yeux occupent le plus haut rang, parce que la vue est de tous les sens le plus noble et le plus utile. Viennent ensuite les oreilles, et ainsi des autres.

Quant à leur structure, quel autre ouvrier que le Dieu infiniment sage aurait pu si artistement former nos sens? Pour ne parler que de la vue, il a entouré les yeux de tuniques fort minces, transparentes par devant, afin qu'on pût voir à travers ; fermes dans leur tissu, afin de tenir les yeux en état. Les yeux sont glissants et mobiles, afin qu'ils aient le moyen d'éviter ce qui pourrait les offenser, et de porter aisément leurs regards où ils veulent. La prunelle où se réunit la force de la vision, est si petite, qu'elle se dérobe sans peine à ce qui serait capable de lui faire mal. Les paupières qui sont les couvertures des yeux, ont une surface polie et douce pour ne point les blesser. Soit que la peur de quelque acci-

dent oblige de les fermer, soit qu'on veuille les ouvrir, les paupières sont faites pour s'y prêter, et l'un ou l'autre de ces mouvements ne leur coûte qu'un instant. Les cils sont comme une espèce de palissade qui sert aux paupières à repousser ce qui viendrait attaquer les yeux quand ils sont ouverts, et à les envelopper, afin qu'ils reposent paisiblement quand le sommeil les ferme et nous les rend inutiles. Nos yeux ont de plus l'avantage d'être cachés et défendus par des éminences ; car, d'un côté, pour arrêter la sueur qui coule de la tête et du front, ils ont les sourcils, et de l'autre, pour se garantir par le bas, ils ont les joues qui avancent un peu[1].

Qui dira les merveilles dont l'œil est l'instrument? Des millions d'objets, des montagnes, des rivières, des forêts, des maisons, des villes entières, des campagnes de plusieurs lieues d'étendue, viennent se peindre en même temps et sans confusion, sur un miroir d'une ligne d'étendue. Chose plus merveilleuse encore, tous ces objets se peignent renversés dans notre œil et cependant nous les voyons dans leur position naturelle !

Nous pourrions examiner ainsi la structure de tous nos sens et nous découvririons en chacun d'eux la profonde sagesse de l'ouvrier qui les a formés. Si nous entrons ensuite dans l'intérieur du corps humain, le nombre prodigieux de ses pièces, leur surprenante diversité, leur admirable construction, leur harmonie merveilleuse, l'art infini de leur distribution, nous jetteront dans un ravissement dont nous ne sortirons que pour

[1] Saint Basile, *Hexaem. sixième jour.*

nous plaindre de ne pas suffire à admirer tant de merveilles.

Les os, par leur solidité et par leur assemblage, forment la charpente de l'édifice ; les ligaments sont des liens qui unissent ensemble toutes les pièces ; les muscles comme autant de ressorts, opèrent leur jeu ; les nerfs, en se répandant dans toutes les parties, établissent entre elles une étroite communication ; les artères et les veines, semblables à des ruisseaux, portent partout le rafraîchissement et la vie ; le cœur, placé au centre, est le réservoir ou la principale force destinée à imprimer le mouvement au sang et à l'entretenir ; les poumons sont une autre puissance, ménagée pour porter dans l'intérieur un air frais et pour en chasser les vapeurs nuisibles ; l'estomac et les viscères de différents genres, sont les magasins et les laboratoires où se préparent les matières qui fournissent aux réparations nécessaires ; le cerveau, appartement de l'ame, est, comme tel, spacieux et meublé d'une manière assortie à la dignité du maître qui l'habite ; les sens, domestiques prompts et fidèles, l'avertissent de tout ce qui lui convient de savoir, et servent également à ses plaisirs et à ses besoins.

Comment ne pas s'écrier avec un célèbre médecin de l'antiquité, Galien : « O toi qui nous a formés ! en décrivant le corps humain, je crois chanter un hymne à ta gloire. Je t'honore plus en découvrant la beauté de tes ouvrages qu'en faisant fumer les temples de l'encens le plus précieux. La véritable piété consiste à me connaître moi-même, ensuite à enseigner aux autres quelle est la

grandeur de ta bonté, de ton pouvoir et de ta sagesse. Ta bonté se montre dans l'égale distribution de tes présents, ayant réparti à chaque homme les organes qui lui sont nécessaires. Ta sagesse se voit dans l'excellence de tes dons ; ta puissance, dans l'exécution de tes desseins[1]. »

Après avoir formé le corps de l'homme du limon de la terre, Dieu lui souffla sur la face un souffle de vie et l'homme fut vivant et animé ; cela veut dire que Dieu unit à un corps matériel une ame spirituelle. Notre ame est donc ce souffle sorti de la bouche et du cœur de Dieu ; c'est ce principe spirituel, libre, immortel, qui pense en nous, qui aime, qui veut, qui raisonne et qui nous distingue essentiellement des animaux.

1° *Notre ame est spirituelle*, c'est-à-dire qu'elle n'a ni étendue, ni longueur, ni largeur, ni profondeur, ni figure, qu'elle ne peut être vue de nos yeux, ni touchée de nos mains, ni saisie par aucun de nos sens.

Les opérations de notre ame sont : le souvenir, la pensée et la volonté. Rien de plus spirituel que ces trois opérations. Cependant si notre ame n'était pas spirituelle, ses opérations ne le seraient pas non plus : le souvenir, la pensée, la volonté, seraient matérielles. On pourrait les voir, les toucher, les diviser, les peser ; on pourrait dire, par exemple, une livre de pensée, une aune de volonté, un quintal de souvenir ; une pensée rouge, blanche, bleue, une volonté ronde, ovale, un souvenir triangulaire. Or, tout le monde se moquerait

[1] *Gal.* de usu part. *lib.* III. *c.* 10.

de celui qui tiendrait un pareil langage. Mais pourquoi? Parce que tout le monde sent qu'on ne saurait attribuer au souvenir, à la pensée, à la volonté, les qualités de la matière. Le souvenir, la pensée et la volonté, ne sont donc pas matérielles; l'ame qui en est le principe, n'est donc pas matérielle non plus : car les modifications d'un être quelconque sont toujours de la même nature que cet être, ou plutôt elles ne sont que cet être lui-même modifié de telle ou telle manière. Ainsi le souvenir, c'est notre ame se souvenant; la pensée, c'est notre ame pensant; la volonté, c'est notre ame voulant.

L'ame de l'homme est donc spirituelle, comme le Dieu qui l'a créée à son image.

2° *Notre ame est libre*. Cela veut dire qu'elle peut à son gré faire ce qui lui plaît, agir ou ne pas agir, vouloir de telle ou de telle manière. C'est en cela qu'elle diffère de toutes les créatures qui nous environnent.

Le soleil, par exemple, n'est pas libre de se lever ou de ne pas se lever chaque matin, de parcourir tel chemin plutôt que tel autre, d'avancer ou de reculer à son gré. Il est forcé de faire tout ce qu'il fait. C'est pour cela qu'il fait toujours et invariablement la même chose. Les animaux non plus ne sont pas libres. C'est pourquoi ils ont toujours les mêmes habitudes, les mêmes goûts, les mêmes opérations. Cependant si les animaux étaient libres, s'ils avaient en eux-mêmes le principe et la règle de leur conduite, comme nous avons en nous le principe et la règle de la nôtre, ils varieraient comme nous, ils inventeraient, ils réformeraient, ils perfection-

neraient tous les jours, et feraient comme nous cent choses importantes et raisonnables.

Les hirondelles d'aujourd'hui, par exemple, ne bâtiraient plus leurs nids comme leurs aïeules les bâtissaient il y a cent ans. Les hirondelles chinoises ne bâtiraient pas comme les hirondelles françaises. En France même les hirondelles de Paris n'auraient garde de se loger et de vivre comme les hirondelles de province ; elles feraient la mode en tout, elles la communiqueraient aux autres ; puis se moqueraient de cette mode comme d'une chose ridicule et gothique, dès qu'il leur serait venu en tête d'en établir une autre. C'est ainsi que la chose se pratique parmi nous. Pourquoi n'en est-il pas de même parmi les hirondelles ? La raison en est qu'elles obéissent à une volonté supérieure, immuable, qui les force d'exécuter toujours et partout ses commandements.

Il en est bien autrement de notre ame : elle agit ou elle n'agit pas ; elle veut ou ne veut pas ; elle fait une chose, et en la faisant elle sent très-bien qu'elle pourrait en faire une autre. Si c'est un bien, elle en éprouve de la joie ; si c'est un mal, elle en ressent du remords, parce qu'elle sent qu'elle était libre de ne pas le faire. Personne d'entre nous qui n'ait éprouvé ce sentiment de peine ou de plaisir qui suit la bonne ou la mauvaise action. Mais ce sentiment, nous ne l'éprouverions pas si nous n'avions pas été libres de faire autrement.

Que diriez-vous d'un homme qui battrait sa pendule parce qu'elle avance ou qu'elle retarde? Vous diriez

qu'il est absurde, qu'il est fou. Personne cependant ne dit d'un père qu'il est absurde, qu'il est fou, quand il corrige son enfant qui a mal fait. Cependant on devrait le dire si nous n'étions pas libres; car dans cette supposition, tout serait égal, puisque tout serait forcé. Il serait donc injuste et absurde de punir le vice et de récompenser la vertu; ou plutôt, il n'y aurait plus ni bien, ni mal, ni vice, ni vertu, nous serions comme des pendules ou comme tout autre machine.

Ainsi Dieu serait injuste de récompenser les uns et de punir les autres; mais si Dieu était injuste, il ne serait plus Dieu, il ne serait plus rien; le monde serait un effet sans cause. Tel est l'abîme dans lequel on tombe en quatre pas, lorsqu'on nie la liberté de l'ame.

3° *Notre ame est immortelle.* Cela veut dire que notre ame ne mourra jamais, qu'il est même impossible qu'elle meure. Le corps meurt quand les parties qui le composent se séparent, quand la tête, les pieds, les bras, le cœur, s'en vont chacun de son côté. Mais notre ame n'a point de parties, elle n'a ni tête, ni pieds, ni bras, ni cœur; ces parties ne peuvent donc ni se séparer ni se désunir; elle ne peut donc pas périr.

Une seule chose pourrait l'anéantir, c'est la volonté toute-puissante de celui qui l'a créée. Eh bien! loin que Dieu *veuille* faire mourir notre ame, il déclare au contraire, dans les termes les plus exprès, qu'il *veut* la faire vivre toujours, autant que lui-même, pendant toute l'éternité. Les méchants, dit-il, seront punis dans l'Enfer pendant *toute l'éternité;* les bons, au contraire,

seront récompensés dans le Ciel pendant *toute l'éternité*[1].

D'ailleurs, si notre ame n'était pas immortelle, il faudrait dire 1° que Dieu se serait joué de nous en nous donnant le désir invincible de l'immortalité ; 2° que tous les hommes et tous les peuples du monde ont été jusqu'ici dans l'erreur, tandis qu'une poignée de libertins ont eu seuls raison ; 3° que le sort de l'assassin serait le même que celui de son innocente victime ; que Néron et saint Paul, les Saints qui vivent dans la pratique de toutes les vertus, qui ont été les bienfaiteurs de l'humanité, et les méchants qui en ont été les fléaux, et qui se sont souillés de toute sorte de crimes, doivent être traités de la même manière. Dire cela, n'est-ce pas encourager tous les crimes ? N'est-ce pas faire du monde un repaire de brigands et de bêtes féroces? Ces conséquences sont affreuses : donc le principe qui les produit est faux et abominable.

Avant de créer l'homme, Dieu se recueille et dit : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*. Comme un peintre examine, étudie la personne dont il veut reproduire les traits sur la toile ; ainsi Dieu lui-même s'est examiné, étudié, puis il a exprimé dans l'homme ses traits divins. Examinons l'admirable ressemblance qui existe entre le modèle et la copie. Cette ressemblance est dans notre ame ; c'est par elle que nous ressemblons à Dieu[2].

[1] *Matth.* c. 25. 46.

[2] Il y en a qui étendent plus loin cette divine ressemblance. Notre corps

Dieu est un en nature ; notre ame est une en nature. — En Dieu il y a trois personnes distinctes ; en notre ame il y a trois facultés distinctes, la mémoire, l'intelligence et la volonté. — Dieu est un pur esprit ; notre ame est un pur esprit. — Dieu est éternel ; notre ame est immortelle : rien ne ressemble plus à l'éternité que l'immortalité. — Dieu est libre ; notre ame est libre. — Dieu connaît le passé, le présent et l'avenir ; notre ame se souvient du passé, connaît le présent et prévoit l'avenir. — Dieu est présent partout ; notre ame est présente à toutes les parties de notre corps, mystérieux abrégé de l'univers, et en un clin d'œil elle fait le tour du monde. — Dieu est juste, vrai, saint,

aussi, disent-ils, a été créé à l'image de Dieu ; car au moment où il formait le corps du premier homme, Dieu, à qui tout est présent, voyait son divin Fils revêtu d'un corps humain, et c'est sur le modèle de ce corps adorable du second Adam, que fut formé le corps du premier ; et c'est en ce sens que le corps d'Adam et de tous les hommes a été fait à l'image et à la ressemblance de *Dieu*. Dieu ne dit pas faisons l'*ame* de l'homme à notre image et ressemblance, mais il dit *faisons l'homme* à notre image et ressemblance. Or, l'homme n'est pas seulement l'ame, mais le corps. Pour que l'homme puisse être dit l'image de Dieu, il faut donc qu'il en porte la ressemblance et les traits dans tout son être. Tel est le raisonnement de quelques philosophes. *Voyez* Duguet, *Ouvrag. des six jours*.

Quoi qu'il en soit de cette explication, voici en quels termes saint Thomas dit que notre corps a été fait à l'image de Dieu : Quia corpus hominis solum inter terrenorum animalium corpora non pronum in alveum prostratum est ; sed tale est ut ad contemplandum cœlum sit aptius, magis hoc ad imaginem et similitudinem Dei, quam cætera corpora animalium factum jure videri potest. Quod tamen non sic intelligendum quasi in corpore hominis sit imago Dei, sed quia ipsa figura humani corporis repræsentat imaginem Dei in anima, per modum vestigii. — *P*. 1, *q*. 93. *Art*. VII.

bon, miséricordieux ; telle était l'ame d'Adam avant sa chute, telle est encore la nôtre depuis sa chute : car elle a l'idée et le sentiment de la vérité, de la justice, de la sainteté, de la bonté, de la miséricorde. — Dieu est infini ; notre ame est infinie dans ses désirs : rien de fini ne peut la contenter. Tout ce qui est borné l'importune, la gêne, la dégoûte. Cette inquiétude et ce malheur que l'ame éprouve, rendent témoignage de sa dignité, car il faut être bien grand pour être malheureux et inconsolable si on est privé du seul bien qui soit infini. — Dieu est le plus parfait de tous les êtres ; l'homme est la plus parfaite de toutes les créatures visibles. — Dieu ne dépend de personne ; l'homme ne dépend de personne que de Dieu. — Dieu est le maître souverain du Ciel et de la terre ; l'homme est le roi de tout ce qui l'environne. — Tout se rapporte à Dieu ; tout se rapporte à l'homme et l'homme à Dieu.

Que nous sommes donc grands, puisque nous avons été créés sur le modèle de Dieu même !

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir créé à votre image et ressemblance ; ne permettez pas que je défigure jamais votre image par le péché.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ferai avec beaucoup de respect le signe de la Croix.*

PETIT CATÉCHISME.

SUITE DU SIXIÈME JOUR. — L'HOMME.

Q. Que Dieu fit-il encore le sixième jour?

R. Le sixième jour Dieu fit encore l'homme, en disant : Faisons l'homme à notre image et ressemblance. Le monde existait comme un livre magnifique où Dieu avait écrit ses perfections adorables, mais il n'y avait point de lecteur; le monde était un brillant palais, mais il n'y avait point de roi pour l'habiter et en jouir.

Q. Pourquoi Dieu fit-il l'homme le dernier?

R. Dieu fit l'homme le dernier, parce qu'il convenait que tout fût préparé pour le recevoir. Ainsi, lorsqu'un roi doit faire son entrée dans une ville, toutes les personnes attachées à son service prennent les devants, afin que tout soit prêt à l'arrivée du maître, l'homme a été fait le dernier parce qu'il est le roi de toutes les créatures.

Q. Pourquoi Dieu dit-il faisons l'homme?

R. Dieu dit faisons l'homme et non pas que l'homme soit; pour montrer la grandeur de l'ouvrage qu'il allait faire, il se consulte, il délibère, enfin il dit faisons. Il prit donc du limon de la terre et en forma le corps de l'homme; ensuite il lui donna une ame. Ainsi l'homme est composé d'un corps et d'une ame.

Q. Qu'annonce le corps de l'homme?

R. Le corps de l'homme annonce d'abord la puissance et la sagesse infinie du Créateur, ensuite il marque la dignité de l'homme. Son port noble et majestueux, son

front élevé, ses yeux qui regardent le Ciel, tout annonce dans l'homme le roi de la nature. Son corps est un chef-d'œuvre admirable.

Q. Qu'est-ce que l'ame?

R. L'ame est ce principe spirituel, libre, immortel, qui pense, qui veut et qui agit en nous. Notre ame est spirituelle, c'est-à-dire qu'elle n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur, qu'elle ne peut être ni vue de nos yeux ni touchée de nos mains. Notre ame est spirituelle, puisque ses opérations sont spirituelles.

Q. Notre ame est-elle libre?

R. Notre ame est libre, c'est-à-dire qu'elle peut vouloir ou ne pas vouloir, agir ou ne pas agir. Les créatures visibles ne sont pas libres, puisqu'elles font toujours et invariablement la même chose. Le soleil, par exemple, n'est pas libre de se lever ou de ne pas se lever tous les jours. Les animaux non plus ne sont pas libres, ils n'inventent rien, ils ne perfectionnent rien, ils font toujours et partout la même chose. Nous sentons que nous sommes libres parce que nous éprouvons de la joie quand nous avons fait le bien, et des remords quand nous avons fait le mal.

Q. Notre ame est-elle immortelle?

R. Notre ame est immortelle, c'est-à-dire qu'elle ne mourra jamais. Dieu seul pourrait l'anéantir, et Dieu a dit qu'il ne l'anéantirait jamais; mais qu'il la punirait ou la récompenserait pendant toute l'éternité.

Q. Montrez-nous que l'homme a été fait à l'image de Dieu?

R. L'homme a été fait à l'image de Dieu, car Dieu est un pur esprit ; l'homme par son ame est un pur esprit. — Dieu est libre et éternel; l'homme par son ame est libre et immortel. — Dieu est le roi de tous l'univers ; l'homme est le lieutenant de Dieu et le roi de tout ce qui l'environne. — Tout se rapporte à Dieu ; tout se rapporte à l'homme, mais l'homme doit se rapporter à Dieu. Puisque nous sommes créés à l'image de Dieu, nous sommes bien grands et nous devons bien craindre de rien faire qui soit indigne de nous.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir créé à votre image et ressemblance ; ne permettez pas que je défigure jamais votre image par le péché.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ferai avec beaucoup de respect le signe de la Croix.*

XIII[e] LEÇON.

OUVRAGE DES SIX JOURS.

Suite du sixième jour. — L'homme roi de l'univers. — Usufruitier de l'univers. — Pontife de l'univers. — Couronnement de l'homme.

L'homme fut créé pour être roi. Ses titres à la royauté sont exprimés dans les paroles mêmes de sa création. Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance, afin qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du Ciel, aux bêtes, à toute la terre et à tous les reptiles qui se remuent sous le Ciel.* Jamais puissance ne fut plus étendue ; jamais sceptre ne fut plus légitimement porté.

Avant sa révolte, Adam exerçait paisiblement son empire sur toute la nature. Les animaux n'avaient rien de redoutable pour lui et lui rien d'effrayant pour eux. On les voit tous demeurer ensemble familièrement, comme les serviteurs dans la maison de leur maître, toujours prêts à exécuter ses ordres. Témoin l'entretien du serpent avec Ève [1]. C'est le péché qui, en dérangeant ce bel ordre, a altéré l'empire de l'homme. Cependant l'homme n'est pas tellement déchu de son empire pri-

[1] St. Chrys. homil. 11. *in Gen.*

mitif, qu'il n'en ait conservé d'honorables témoignages.

Et d'abord, tout en punissant son infidélité, et le condamnant à manger son pain à la sueur de son front, Dieu a voulu le soulager et adoucir ses rudes travaux. Il lui a laissé le plein exercice de son pouvoir sur les animaux domestiques. L'homme parle, et ces nombreux serviteurs s'empressent d'obéir. La brebis lui abandonne sa toison, et le ver à soie file pour lui sa précieuse trame ; l'abeille lui fournit son miel délicieux ; le chien fait sentinelle à sa porte ; le bœuf cultive ses terres ; le cheval transporte ses fardeaux et le transporte lui-même partout où il veut. Quant aux animaux féroces, c'est à lui de les dompter et à reprendre sur eux son premier empire. Et en effet, il les dompte, les soumet, se les assujettit, les apprivoise, les plie à ses usages ou à ses plaisirs; il les prend dans ses filets, il les tue, il les fait attraper par ses animaux domestiques. A-t-il besoin d'un gibier pour son repas? il envoie son chien, et sans qu'il se donne lui-même beaucoup de peine on lui apporte ce qu'il souhaite. Les plus monstrueux et même les plus féroces, l'éléphant et la baleine , le tigre et le lion, sont soumis à ses lois et deviennent ses tributaires.

Non-seulement il commande aux animaux, mais encore à toutes les créatures insensibles ; et nulle créature ne lui commande ; il se sert de toutes, aucune ne se sert de lui. Il se sert des astres pour régler ses travaux et pour diriger sa course au milieu de l'Océan ou dans les

déserts. A sa voix, les chênes descendent du haut des montagnes, les pierres, le fer, l'ardoise, l'or et l'argent sortent du sein de la terre pour venir le loger ou embellir sa demeure; le chanvre et le lin se dépouillent de leur écorce pour lui fournir le vêtement; le métal docile se moule dans ses mains; le marbre s'amollit sous ses doigts; les rochers volent en éclat et lui ouvrent un passage; les fleuves se détournent de leurs lits, arrosent ses prairies et font rouler ses usines.

Est-il attaqué? Toute la création vient à son aide : le bois et la pierre opposent des remparts à ses ennemis. Le sel, le soufre, le feu, le fer, conspirent pour le mettre hors d'insulte. S'il arrive qu'une force supérieure l'emporte sur ses désirs et ses précautions; si une armée de mouches, par exemple, est quelquefois plus forte que lui, c'est parce qu'il a un Maître et qu'il doit s'en souvenir.

Veut-il changer de climat, passer au-delà des mers et y conduire ce qu'il a de trop ou en tirer ce qui lui manque? L'eau et les vents lui prêtent des ailes qui le transportent autour du globe entier. Ses vaisseaux lui rapportent les productions des quatre parties du monde. Ses désirs s'accomplissent d'un bout de l'univers à l'autre; il en rapproche les extrémités quand il lui plaît, et les met en correspondance sans sortir de chez lui. Un oiseau lui donne sa plume, une plante son écorce, un minéral sa couleur, avec cela il peint sa pensée. Cette écriture part, et sans qu'il s'en mette en peine, elle traverse des millions d'hommes, franchit les montagnes,

passe les mers, et va manifester sa volonté à des gens qui sont à deux ou trois mille lieues loin de lui ; il en informe toute la terre ; il en entretient encore après sa mort la postérité la plus reculée.

Il se joue dans le monde, comme la sagesse toute puissante qui le créa. Tantôt d'un coup de pinceau il change une toile ingrate en une perspective enchantée ; tantôt, le ciseau ou le burin à la main, il anime le marbre et fait respirer le bronze ; tantôt, à l'aide d'un microscope qu'il a lui-même inventé, il va découvrir de nouveaux mondes dans des atomes invisibles ; tantôt, faisant de ce microscope un télescope, il perce jusque dans les Cieux, et va contempler la lune et sa brillante armée. Revenu dans sa demeure, il prescrit des lois aux corps célestes, marque leurs routes, mesure la terre et pèse le soleil.

Il est donc vrai, la nature entière est dans les mains de l'homme, comme le hochet entre les mains d'un enfant. Ainsi conserve-t-il, malgré sa chute, une vaste partie du pouvoir qui lui fut donné par ces sublimes paroles : *Qu'il commande aux poissons, aux animaux, à la terre entière.*

L'homme n'est pas un roi constitutionnel. Sa royauté sur le monde n'est pas un vain mot : elle est réelle, efficace. Il commande et il jouit. Il commande, nous l'avons vu ; il jouit, nous allons le voir. Placée dans le corps comme dans son palais, son ame a sous ses ordres cinq ministres fidèles, qui lui apportent tour à tour, et quelquefois tous ensemble, l'hommage de l'univers.

Ces ministres s'appellent la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. Par leur moyen, l'homme jouit sans exception de toutes les créatures.

Depuis le Firmament, où sont les étoiles les plus éloignées de nous, jusqu'à la surface de la terre, tout ce qui est visible est du domaine de l'œil : grace à lui, aucune beauté n'échappe à la jouissance de l'ame. Tous les sons si diversifiés en tant de manières, sont du domaine de l'oreille ; grace à elle, aucune mélodie n'échappe à la jouissance de l'ame. Toutes les odeurs sont du domaine de l'odorat ; grace à lui, aucun parfum n'échappe à la jouissance de l'ame. Toutes les saveurs sont du domaine du goût ; grace à lui, aucunes délices n'échappent à la jouissance de l'ame. Tous les corps qui nous environnent sont du domaine du toucher ; grace à lui, aucune impression n'échappe à la jouissance de l'ame.

C'est ainsi que le monde entier est réduit à l'usage de l'homme, et par cet usage à l'unité ; toute la création matérielle est comprise dans l'étendue des sensations, dont le corps de l'homme a les organes, et dont son ame est le terme. Vous croyez peut-être que pour jouir de son immense domaine, l'homme soit obligé de faire de pénibles efforts. Détrompez-vous, cette jouissance ne lui coûte rien, elle est de tous les instants. Ce n'est pas ici la merveille la moins étonnante de la sagesse divine. Elle a voulu que toutes les choses que l'homme tient continuellement sous sa main, comme les animaux et les plantes, eussent une liaison générale et nécessaire avec toutes les parties de l'univers. Ainsi,

elle a voulu que le dernier brin d'herbe eût besoin de la terre, de l'air, de l'eau, des vents, des pluies, du soleil, de la chaleur du jour, de la fraîcheur de la nuit, de l'influence différente des quatre saisons; en un mot, de toutes choses.

Toutes les herbes se rapportent aux animaux. A leur tour, les animaux de toute espèce, dont les uns vivent dans l'eau, les autres dans l'air et sur la terre, réunissent à eux une infinité d'autres choses qui paraissent échapper à l'homme, et n'être pas immédiatement à son usage. Et eux-mêmes, après toutes ces réunions particulières, venant s'offrir à l'homme comme à leur maître, lui rapprochent d'une manière admirable toutes les parties de l'univers. C'est ainsi qu'il en jouit quand il veut, et sans efforts.

Un exemple familier va mettre cette vérité dans tout son jour, et montrer comment l'homme, même le plus indigent, est un roi qui jouit à chaque minute de l'univers entier.

Voyez ce petit pauvre qui mange le morceau de pain noir que vous venez de lui donner; sans le savoir, il met à contribution toutes les créatures, toutes les conditions de la société, et Dieu lui-même. En effet, ce morceau de pain suppose :

1° De la farine. Celle-ci suppose un boulanger qui l'a pétrie; de l'eau qui l'a liée; un four qui l'a cuite; du bois qui a chauffé le four; un moulin qui a moulu le blé; le moulin, de la pierre, du fer, du bois pour le construire; de l'eau, du vent, des animaux

pour le faire tourner; des hommes qui l'ont construit, et qui ont eu besoin pour cela de connaître les mathématiques et la mécanique; d'autres hommes pour le gouverner. Cette farine suppose encore des sacs pour la recevoir; les sacs, de la toile; la toile, des tisserands; les tisserands, du fil; le fil, des fileuses; les fileuses, de la filasse; la filasse, du chanvre.

2° Ce morceau de pain suppose du blé; le blé suppose un laboureur qui le sème; une charrue, des bœufs ou des chevaux qui la traînent; la terre, qui reçoit la semence; le soleil, qui l'échauffe; la pluie, qui la fait croître; la pluie suppose des nuages; les nuages, des mers et des rivières: les rivières, des montagnes d'où elles sortent, des plaines où elles coulent; des vents qui transportent des nuages. Ce blé suppose encore les quatre saisons: l'automne, pendant lequel on l'a semé; l'hiver, pendant lequel la terre a repris les forces nécessaires pour le nourrir; le printemps, qui l'a fait croître; l'été, qui l'a fait mûrir.

3° Ce morceau de pain suppose un moissonneur qui coupe le blé, qui le bat, qui le vanne. Tout cela suppose des faucilles, des fléaux, des vans. Les faucilles supposent des mineurs qui tirent le minérais des entrailles de la terre; des forgerons qui le fendent; des taillandiers qui le façonnent. Les fléaux supposent du bois; le bois, des bûcherons qui le coupent, des ouvriers qui le mettent en œuvre. Les vans supposent des arbustes, de l'osier par exemple, et des vanniers qui le travaillent. Ce boulanger qui cuit le pain, ce laboureur qui le sème, ce moissonneur

qui le coupe, ce meunier qui le moud, tous ces autres ouvriers qui préparent les outils nécessaires à l'agriculture, ont besoin d'habits, de chapeaux, de souliers. Ces différentes choses supposent à leur tour des chapeliers, des tailleurs, des cordonniers, des étoffes, de la laine, des troupeaux, des bergers ; ces états en supposent d'autres ; ceux-ci d'autres encore, jusqu'aux professions les plus élevées et les plus humbles de la société ; un pouvoir, qui fasse des lois pour protéger les propriétés ; des magistrats qui les fassent exécuter ; des agents de la justice, des prisons. Les lois supposent de la science ; la science, de l'étude ; l'étude, des livres, des colléges, des professeurs. Ce n'est pas tout ; ce morceau de pain ne suppose pas seulement la protection du laboureur contre les ennemis intérieurs, mais aussi contre les ennemis du dehors. Ceci suppose des villes fortifiées, des armées, des canons, et cette multitude d'arts et de professions que la guerre emploie et conduit à sa suite.

4° Ce morceau de pain suppose non-seulement le grain de blé dont il est formé, mais encore le grain qui a donné naissance au premier ; celui-ci, un troisième, ainsi de suite jusqu'au premier grain de blé, lequel suppose un Dieu infiniment puissant qui l'a créé, infiniment sage qui l'a fait croître, infiniment bon qui nous le donne.

Ainsi, vous le voyez, le Ciel, la terre, l'eau, le feu, les hommes et Dieu lui-même, ont travaillé de concert à produire un morceau de pain. L'homme qui le mange

jouit donc en même temps de l'univers entier. A la différence des animaux, il en jouit avec intelligence, et il en jouit à toutes les heures du jour et de la nuit, depuis le premier instant de son existence jusqu'à son dernier soupir. Car jour et nuit, le Ciel, la terre, l'eau, le feu, les hommes et Dieu même, travaillent pour préparer ce morceau de pain, et tout ce qui est nécessaire à notre nourriture et à notre habillement. Y avions nous jamais pensé? Jugez par là combien l'égoïste, l'homme qui ne vit que pour soi, est un être monstrueux dans le monde!

Comment encore ne pas reconnaître que dans l'ordre de la nature aussi bien que dans l'ordre de la grace, l'amour de Dieu pour nous est continuel; que dis-je? que cet amour est infini, puisque Dieu fait concourir toutes les créatures avec lui à procurer la nourriture et l'habillement aux plus grands pécheurs comme à ses plus fidèles amis.

Quelle est grande, s'écriait à ce sujet un Saint des premiers siècles, quelle est grande aussi l'ingratitude des hommes! Pendant que je languis dans l'oisiveté, toutes les créatures travaillent pour moi. Le soleil et la lune sont toujours en marche pour répandre partout leur lumière et leur chaleur fécondante. Pendant que je me rends coupable de quelque péché, que j'abuse de mon esprit pour penser au mal, de mon cœur pour le désirer, de mon corps pour le commettre, la terre s'épuise pour me donner le pain qui me nourrit; les abeilles volent de tous côtés le long des ruisseaux et des vallées pour ramasser dans les prairies de quoi former ce miel si

doux à ma langue qui prononce tant de paroles injustes et déshonnêtes. La brebis se dépouille de sa toison pour me fournir des vêtements dont je tire si souvent vanité. Les raisins attendent avec impatience les chaleurs de l'été pour mûrir, afin de satisfaire mon goût et de réjouir mon cœur qui déshonore si souvent celui dont il tient l'être. Les fontaines et les rivières coulent nuit et jour pour arroser les prairies et faire croître mille fleurs agréables sous mes pieds qui suivent si souvent le chemin de l'iniquité. Les oiseaux s'efforcent de charmer par leurs chants mélodieux mes oreilles qui prennent si souvent un plaisir coupable aux discours de médisance et d'impureté. Toutes les créatures de l'univers se réunissent et s'épuisent pour me procurer mes besoins et mes plaisirs; et moi j'abuse presque toujours des créatures, presque jamais je ne songe à remercier celui qui, par leur ministère, me prodigue tant de bienfaits[1] !

Nous venons de le voir, toutes les créatures obéissent à l'homme comme à leur roi; toutes se rapportent à lu comme à leur fin; il jouit de toutes et aucune ne jouit de lui-même; de quelque côté que vous tourniez vos regards, ou que vous dirigiez vos pensées, vous voyez que ces millions d'êtres différents aboutissent à l'homme comme les rayons d'un cercle aboutissent au centre.

Mais est-ce à l'homme qne toutes les créatures doivent s'arrêter? est-il leur fin dernière? Non; autrement il serait Dieu. Qu'est-ce donc que les créatures demandent de lui, en se donnant à lui, en venant se

[1] Vie de saint Jean l'Aumônier, 414.

perdre en lui? Que doit-il faire de tout cela et de lui-même? Il doit tout rapporter au grand Dieu qui est au-dessus de lui : car tout vient de Dieu et tout doit remonter à Dieu. C'est pour moi, dit le Seigneur, que j'ai fait toutes choses. C'est donc à lui que toutes choses doivent tendre, comme tous les fleuves tendent à l'Océan.

Or, par elles-mêmes les créatures sont incapables de tendre à Dieu, c'est-à-dire de l'honorer d'une manière qui lui plaise et qui soit digne de lui. Elles n'ont ni esprit pour le connaître, ni cœur pour l'aimer, ni bouche pour le bénir, ni liberté pour l'adorer; elles ne se connaissent pas elles-mêmes ni les perfections qui sont en elles.

Ainsi, le diamant ne sait ni quel est son prix ni de qui il a reçu son éclat. Comment pourrait-il en remercier Dieu? La brebis ne connaît pas celui qui l'habille et la nourrit; comment pourrait-elle le remercier? Les arbres et les oiseaux, le soleil et la terre, ignorent d'où leur viennent aux uns leurs fleurs et leurs fruits, aux autres leur plumage éclatant et leur voix mélodieuse; à ceux-là leur chaleur, leur lumière, leur mouvement et leur inépuisable fécondité. Quel remercîment Dieu peut-il en attendre?

Il faut cependant que toutes ces créatures remercient leur auteur, l'aiment, le célèbrent d'une manière digne de lui. L'homme seul en est capable, parce que lui seul est libre; seul il a un esprit pour connaître, un cœur pour aimer, une bouche pour bénir le Créateur de

toutes choses ; seul il y est donc obligé, parce que seul il le peut et que seul il jouit à chaque instant de toutes les créatures, tandis que les créatures ne jouissent pas de lui.

Sans lui toute la nature est muette ; avec lui au contraire elle chante au Créateur un éternel cantique. Par l'esprit de l'homme elle le connaît, elle l'aime par son cœur, elle le bénit par sa bouche, elle l'adore par sa liberté. Qu'est-ce donc que l'homme au milieu de l'univers? C'est un pontife dans un temple; sa victime, c'est le monde et lui-même; le glaive qui l'immole, c'est sa volonté; le feu qui la consume, c'est son amour. Adorateur composé d'un corps qui l'unit à toutes les créatures matérielles, et d'une ame qui l'associe aux Anges; Abrégé de l'univers dont toutes les parties aboutissent à lui; Pontife placé entre les choses visibles et invisibles; Roi du monde corporel, inférieur seulement à Dieu, l'homme remplit seul dans toute son étendue la fin que Dieu s'est proposée dans la création du monde. Il est chargé solidairement de la part de toutes les créatures de s'acquitter en leur nom de tout ce qu'elles doivent à celui qui leur a donné l'être. Il est leur ame et leur intelligence, leur cœur, leur voix, leur médiateur, leur député. Moins elles peuvent être religieuses par elles-mêmes, plus elles lui imposent la nécessité d'être religieux pour elles[1].

Après avoir fait connaître à Adam sa double dignité de roi et de pontife, Dieu le prit par la main et le conduisit

[1] Saint Grég. Naz. *Orat.* XXXVIII.

dans le magnifique palais qu'il lui avait préparé. C'était un jardin délicieux, planté de toutes sortes d'arbres et arrosé par une source abondante qui, se divisant en quatre branches, formaient quatre grands fleuves. Deux sont perdus aujourd'hui, c'est le Gehon et le Phison; les deux autres existent encore, c'est le Tigre et l'Euphrate.

Il serait superflu de vouloir décrire le Paradis terrestre. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il était digne de l'homme pontife et roi de la création, représentant visible du Créateur des mondes. Qu'il fut solennel le moment où notre premier père, conduit par Dieu lui-même, entra dans son palais! Qu'il fut brillant le jour qui éclaira cette entrée triomphante! Sans doute que les Séraphins témoins de ce spectacle attendrissant et sublime, chantèrent sur leurs harpes d'or un cantique nouveau, et que la nature entière répondit à leurs accords par un cri d'allégresse! Que l'homme lui-même était beau! Pour nous en faire une idée, ah! n'envisageons pas l'homme tel qu'il se présente aujourd'hui à nos regards, dégradé par le péché, sillonné de rides, rembruni par la tristesse, courbé sous le poids des douleurs, découronné et déchu. L'homme aujourd'hui n'est plus qu'une ruine; mais alors, telle qu'une statue du plus riche métal qui sort du creuset avec le poli et l'éclat éblouissant de l'or, l'homme n'avait rien dans tout son être qui ne fût réellement accompli. Il était beau, admirablement beau, parce qu'il était la vive image de Dieu et que rien jusque-là n'avait altéré cette image[1]. Comme

[1] Saint Chrys. homil. xv. ad pop. Antioch.

le soleil brille en son midi sous un ciel sans nuage, ainsi brillait sur l'homme innocent la grace et la majesté de Dieu même.

Bientôt un nouveau spectacle succède au premier. Adam était couronné de gloire et d'honneur. Que restait-il, sinon à lui donner l'investiture du magnifique empire dont le Créateur l'avait fait roi? Voici donc que le Seigneur Dieu fit venir tous les animaux devant Adam, afin qu'il leur donnât un nom, comme étant ses sujets. Adam les nomma tous, et ce nom exprimait parfaitement le caractère et les qualités de chacun d'eux; et ce nom, ils le portaient encore lorsque Moïse écrivait. Si l'on veut y réfléchir, on verra que ce nom imposé par Adam à tous les animaux, n'est pas seulement la marque de son domaine absolu, mais encore de la profonde connaissance qu'il avait de la nature.

Dès-lors tous les animaux reconnurent l'empire de l'homme et s'y soumirent sans contrainte. Il en fut de même tant qu'Adam demeura fidèle. Il n'en pouvait être autrement. Adam innocent gouvernait le monde avec justice et équité, c'est-à-dire qu'il faisait servir toutes les créatures à la fin par laquelle Dieu les avait tirées du néant et soumises à son empire. Chacune d'elle servait à l'homme comme d'un degré pour s'élever au Créateur; chacune d'elle était un miroir où se réfléchissait aux yeux de l'homme la sagesse, la puissance et la bonté du Créateur. Chaque service qu'elles lui rendaient produisait en lui un acte de reconnaissance et d'amour pour Dieu. C'est ainsi que toute la création descendue de

Dieu remontait sans cesse à Dieu par l'intermédiaire de l'homme.

Depuis la chute tout a changé. Au lieu d'élever l'homme à Dieu, comme des tableaux qui font penser à la personne qu'ils représentent, les créatures ne servirent trop souvent qu'à faire perdre à l'homme la pensée de Dieu. Ce ne fut pas leur faute, ce fut celle de l'homme, et nous en sommes héritiers. Voilà pourquoi, au lieu d'exciter dans notre cœur des sentiments de reconnaissance, le spectacle et la jouissance de l'univers nous amuse et nous dissipe. Nous usons des bienfaits qui pleuvent sur nos têtes et qui naissent sur nos pas, comme cet animal stupide qui mange avidement le gland nourricier, sans élever les yeux vers la main bienfaisante qui le fait tomber.

Bien plus, nous nous servons des créatures pour devenir plus méchants. Entre nos mains elles sont tour à tour des instruments d'orgueil, d'avarice, de corruption personnelle et étrangère. Nous tenons dans l'oppression ces créatures que nous rapportons à nous seuls et dont l'institution naturelle les porte nécessairement à Dieu ; nous les arrêtons en chemin au lieu de leur servir de guides ; nous les contraignons à murmurer en secret contre l'ordre de la Providence qui les empêche de se soustraire à nos usages dépravés ; nous les forçons de demander à Dieu d'être délivrées de la part que nous les obligeons à prendre à notre corruption.

C'est par cela 1° qu'à la fin du monde toutes les

[1] Ad Rom. VIII. 22.

créatures, devenues entre les mains de l'homme autant d'instruments de péché, deviendront à leur tour autant d'instruments de la vengeance divine. C'est ainsi qu'on voit, au jour de la délivrance, des esclaves long-temps asservis, bondir de fureur et briser sur la tête de leur superbe tyran, les fers dont il les avait accablés.

C'est pour cela 2° que toutes les créatures attendent en soupirant la résurrection générale où les Saints désormais impeccables ne les feront plus servir qu'à la gloire de Dieu. Alors, elles seront pleinement et pour toujours rachetées de la servitude et participeront à la gloire des enfants de Dieu [1].

C'est pourquoi 3° elles seront à la fin du monde purifiées par le feu. Les pécheurs relégués dans l'enfer ne seront plus en état de souiller les créatures dont l'usage leur sera interdit. L'homme pleinement justifié et parfaitement rétabli dans l'ordre, y fera rentrer tout l'univers, et le Ciel et la terre qui n'ont été créés que pour les justes, ne seront habités que par eux. La création toute entière accomplira sa destinée en retournant à Dieu qui, comme aux jours de l'innocence, mais d'une manière plus parfaite encore, sera tout en toutes choses [2].

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir comblé de tant de gloire et de puissance ; que vous rendrai-je pour le monde que vous m'avez donné,

[1] Ad Rom. VIII. 20. St. Aug. *Cité de Dieu*, *liv.* XX. *c.* 16.
[2] 1. Petr. *c.* III. 12 et 13.

que vous rendrai-je surtout pour votre sang que vous avez répandu pour moi ?

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *chaque jour je mortifierai quelqu'un de mes sens.*

PETIT CATÉCHISME.

OUVRAGE DES SIX JOURS. — SUITE DU SIXIÈME JOUR.

Q. Pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme ?

R. Dieu a créé l'homme et l'a placé au-dessus de toutes ses créatures visibles, pour être 1° le roi ; 2° l'usufruitier ; 3° le pontife de l'univers. L'homme est roi du monde, Dieu lui donna le commandement de toutes les créatures. Tant que l'homme fut innocent, les créatures se soumirent librement à sa volonté ; elles se révoltèrent contre lui aussitôt qu'il se révolta contre Dieu. Cependant il n'a pas perdu toute sa puissance, il l'exerce encore, au moins en partie, sur les créatures vivantes et inanimées.

Q. Qu'est-ce à dire que l'homme est l'usufruitier de l'univers ?

R. L'homme est l'usufruitier de l'univers, c'est-à-dire qu'il jouit de toutes les créatures et que toutes se rapportent à lui.

Q. Comment cela ?

R. Au moyen de ses cinq sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher, il attire à lui toutes les créatures et les fait servir à ses usages et à ses plaisirs. En mangeant un morceau de pain, nous jouissons de tout l'univers. Pour produire un morceau de pain et le porter à notre bouche, il faut le concours du Ciel, de la terre, de l'eau, du feu, des hommes et de Dieu lui-même.

Q. Qu'est-ce à dire que l'homme est le pontife de l'univers?

R. L'homme est le pontife de l'univers, c'est-à-dire qu'il est obligé de rapporter à Dieu et de lui offrir toutes les créatures. Dieu a tout fait pour sa gloire; mais les créatures ne peuvent pas glorifier Dieu d'une manière digne de lui : elles n'ont ni esprit pour le connaître, ni cœur pour l'aimer, ni bouche pour le bénir. C'est l'homme qui doit les acquitter de tous ces devoirs envers leur Créateur.

Q. Que fit Dieu après avoir créé l'homme?

R. Après avoir créé l'homme, Dieu le couronna roi de tout l'univers; il le conduisit dans le palais qu'il lui avait préparé. Ce palais était un jardin délicieux, planté de toutes sortes d'arbres chargés des plus beaux fruits : c'est ce qu'on appelle le paradis terrestre. Quatre fleuves arrosaient ce jardin et y entretenaient la fraîcheur et la fécondité. Quand Adam y fut entré, Dieu fit venir devant lui tous les animaux, Adam leur donna à chacun un nom comme à ses domestiques, et tous se soumirent à leur nouveau roi.

Q. Comment l'homme devait-il gouverner le monde?

R. L'homme devait gouverner le monde avec sagesse et équité, c'est-à-dire qu'il devait faire servir toutes les créatures à la gloire de Dieu. Adam le fit ainsi tant qu'il fut innocent; mais depuis son péché, les hommes abusent des créatures. Au lieu de s'en servir pour glorifier Dieu, ils s'en servent pour l'offenser, pour l'oublier et pour satisfaire leurs passions.

Q. En sera-t-il toujours de même?

R. Non, il n'en sera pas toujours ainsi, les créatures seront un jour délivrées. En attendant, elles gémissent d'être obligées de prendre part à nos iniquités; elles attendent le jugement dernier avec impatience. Alors elles deviendront toutes des instruments de vengeance contre l'homme coupable, elles passeront ensuite par le feu. Il y aura de nouveaux Cieux et une nouvelle terre, habités seulement par les justes, et ces créatures serviront de nouveau et pour toujours à la gloire de leur auteur.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir comblé de tant de gloire et de puissance; que vous rendrai-je pour le monde que vous m'avez donné? Que vous rendrai-je surtout pour votre sang que vous avez répandu pour moi?

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *chaque jour je mortifierai quelqu'un de mes sens*.

XIVe LEÇON.

OUVRAGE DES SIX JOURS.

Suite du sixième jour. — Bonheur de l'homme innocent. — Création de la femme. — Société de l'homme avec Dieu. — Création des Anges.

Image de Dieu, roi, usufruitier, pontife de l'univers, l'homme, en sortant des mains de son Auteur, fut comblé de tous les dons naturels dont la libéralité divine peut enrichir une créature. Entre les mains de l'homme, ces dons précieux étaient autant de moyens de parvenir à une béatitude naturelle, c'est-à-dire à un bonheur proportionné à sa double nature corporelle et spirituelle. C'est pour cela même que Dieu les lui avait accordés, seulement il fallait que l'homme en fît un bon usage, c'est-à-dire un usage conforme à la volonté du Créateur.

Il est vrai que Dieu bon et sage, créant pour sa gloire une créature raisonnable et libre, composée d'un corps et d'une ame, ne pouvait lui refuser ni les secours naturels pour les fonctions de la vie, ni les moyens nécessaires pour obéir à ses ordres, ni même une récompense si elle répondait à ses desseins. La nature de l'homme créé et la providence du Dieu Créateur l'exigeaient également. Mais Dieu ne devait pas à l'homme l'exemption des misères et des accidents de la vie, des infirmités et

des maladies, de la vieillesse et de la mort, des combats, de la cupidité et de l'importunité des passions ; triste et humiliante condition de la nature dans laquelle Adam eût pu être créé sans avoir lieu de se plaindre de son Créateur, et sans qu'on pût dire que l'homme n'était pas bon ; car dans toutes ces imperfections, il n'y a point de *mal*, c'est-à-dire ni péché ni désordre.

Avec cela, l'homme aurait pu parvenir à un bonheur naturel, c'est-à-dire au contentement de toutes ses facultés. Son esprit aurait connu, son cœur aurait aimé Dieu *médiatement* ou par le moyen des créatures en qui se réfléchissaient avec éclat, comme dans un beau miroir, sa puissance, sa sagesse et sa bonté. Il aurait joui de son Dieu tout le temps marqué par une Providence aussi libérale dans ses récompenses que sage dans ses voies.

Tel est l'état de simple nature dans lequel l'homme aurait pu être créé ; Dieu ne le voulut pas. Non-seulement l'homme sortit de ses mains avec tous les priviléges et tous les dons d'une nature parfaite, exempte de misères et de faiblesses ; il fut encore destiné à une fin surnaturelle. Ce fut pour ainsi dire une nouvelle création qui perfectionna la première[1]. Grace à ce nouveau bienfait, tout son être fut élevé. Ce n'est plus la vue médiate et obscure, mais la vue claire, immédiate, intuitive de son Dieu qui doit faire son bonheur.

Cette destination étant infiniment plus noble que la première, exigeait des moyens proportionnés. Dieu les

[1] Gratia non tollit naturam sed perficit. — *St. Thom.* — Tel paraît être aussi le sens profond du ch. XVII de l'Ecclésiastique.

donna, et Adam reçut les habitudes surnaturelles de toutes les vertus de foi, d'espérance, de charité; des forces nouvelles, des connaissances plus grandes et mille autres privilèges singuliers qui le mettaient en état d'arriver à sa sublime destinée[1].

Après avoir adoré, aimé Dieu pendant quelque temps, après l'avoir contemplé dans les créatures comme dans un miroir et à travers un voile, il serait allé, sans passer par la mort, le contempler face à face, et tel qu'il est dans le Ciel, avec les Anges[2].

Ainsi, non-seulement l'homme sortit des mains du Créateur, orné de tous les dons naturels, et destiné à un bonheur naturel, mais encore enrichi de tous les dons surnaturels, et destiné à voir Dieu face à face. En un mot, l'homme fut créé dans un état de grace et de justice surnaturelle[3].

Dans cet état sublime et purement gratuit, l'homme innocent était parfaitement heureux. Son esprit connaissait clairement tout ce qu'il devait connaître; son cœur aimait d'un amour vif, pur et tranquille tout ce qu'il devait aimer, et rien que ce qu'il devait aimer; son corps jouissait d'une santé et d'une jeunesse éternelles. Et tout cela n'était que le commencement d'un bonheur plus grand dans le Ciel, c'est-à-dire, d'une connaissance plus claire et d'un amour plus parfait.

[1] *Voyez* le passage de Benoit XIV, dans l'introduction de cet ouvrage. *p.* 37.

[2] St. Th. *q.* CIII. *art.* III.

[3] St. Th. *p.* 1. *q.* 95. *art.* 1 — St. Aug. *lib. de corrept. et gratiæ*, c. II. — Ambros. *Epist.* 41 *ad Irenæum*, etc., etc.

Tel était l'homme au sortir de vos mains, ô mon Dieu ! tel il se connut ; et l'on peut penser quels furent les transports de sa reconnaissance et la vivacité de son amour à la vue de ce que son Créateur avait fait pour lui, au-dehors de lui et au-dedans de lui, dans le présent et dans l'avenir.

Tant de bienfaits ne suffisaient pas encore à l'inépuisable bonté de Dieu. Il voulut doubler le bonheur de l'homme en lui donnant quelqu'un qui le partageât avec lui. Exemptes de jalousie et de passions, ne formant qu'un cœur et qu'une ame, ces deux innocentes créatures devaient, en se communiquant leurs pensées, leurs sentiments, les délicieuses impressions de leur reconnaissance, augmenter mutuellement leur félicité, et s'aider à croître chaque jour en perfection.

Lors donc que tous les animaux eurent passé devant Adam, et qu'il eut imposé un nom à chacun d'eux, le Créateur lui envoya un mystérieux sommeil. Il choisit ce moment pour créer à l'homme une épouse. L'ouvrier Tout-Puissant enleva sans violence une des côtes d'Adam endormi, et il remplit de chair la place qu'elle laissa vide. Comme d'un peu de limon il avait formé le corps de l'homme, de cette côte il forma un corps auquel il unit une ame raisonnable, et il créa une femme douée des mêmes avantages, et élevée au même état surnaturel que le premier homme.

Ce fut le premier objet que Dieu présenta au père du genre humain lorsqu'il s'éveilla, en l'instruisant de la manière dont elle avait été formée, et qu'elle était une partie

de lui-même. A cette vue, à ce récit, Adam, qui n'avait point trouvé d'être semblable à lui parmi tous ceux qui venaient de passer sous ses yeux, s'écria : Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse, et ils ne seront tous deux qu'une seule chair.

A son tour, Dieu adressant la parole à ces deux nouvelles créatures, destinées à être ses premières images sur la terre, et les premiers parents de tous les hommes, leur dit : Croissez et multipliez-vous; remplissez toute l'étendue de la terre.

C'est ainsi que Dieu, associant la femme à l'homme, donna une reine au monde visible, et institua la sainte société du mariage qui, dès le principe, consista dans l'union indissoluble d'un seul homme et d'une seule femme, pour la conservation du genre humain. Il résulte de là que le divorce est contraire à la primitive institution du mariage. Si dans l'ancienne loi Dieu le toléra, ce ne fut qu'à regret et à cause de la dureté de cœur des Juifs charnels.

Le Verbe éternel, par qui tout a été fait, s'est empressé, en venant sur la terre, d'abolir le divorce, et de rétablir l'union conjugale dans son premier état. Heureux rétablissement qui rendit à la famille son bonheur et sa dignité, et à la société la paix et les mœurs.

Dieu dit ensuite à nos premiers parents, et dans leur personne à toute la race humaine : Exercez votre domination sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du Ciel et sur tous les animaux qui remplissent les forêts

ou qui errent dans les campagnes. Je vous donne, ajouta-t-il, toutes les herbes de la terre, et tous les arbres qui portent du fruit, afin que vous en tiriez votre nourriture. Je les donne aussi à tous les animaux de la terre et aux oiseaux du Ciel, afin qu'ils aient de quoi se nourrir.

Ces paroles donnent droit à l'homme sur les plantes et sur les fruits de la terre; mais il se rend indigne des dons de Dien s'il en abuse ou s'il est ingrat. Ces paroles assurent aussi la nourriture aux animaux. Et voilà que depuis l'instant où elles furent prononcées, la terre ne cesse de produire ce qui doit servir à la subsistance de ces millions d'êtres vivants qui l'habitent. La vertu toute puissante de la parole de Dieu a mis pour toujours une admirable proportion entre la nourriture de chaque animal et son estomac; elle donne au blé la force de nourrir l'homme, et au foin celle de nourrir le cheval et l'éléphant. En sorte qu'une botte de foin, dont on ne pourrait jamais tirer le suc nécessaire à la vie d'un enfant, suffit pour entretenir l'existence des animaux les plus gros et les plus robustes.

Tout ce qui respire a les yeux tournés vers vous, Seigneur! dit le Prophète royal, et toutes les créatures attendent de vous que vous leur donniez leur nourriture dans le temps convenable. Vous ouvrez votre main, et vous les remplissez des effets de votre bonté. Les soins de votre providence s'étendent jusque sur les plus petits oiseaux; nous qui sommes créés à votre image et ressemblance, aurions-nous assez peu de foi pour craindre que cette providence ne nous manquât?

Au milieu du Paradis terrestre, où Dieu avait établi nos premiers parents, étaient deux arbres remarquables entre tous les autres. Le premier était l'*arbre de vie*, le second, devenu si tristement célèbre, était l'*arbre de la science du bien et du mal*.

Le premier était ainsi appelé, parce que ses fruits contenaient une vertu vivifiante, propre à conserver et à rétablir les forces de l'homme. Car l'homme, destiné à ne point mourir par un privilége gratuit, n'aurait pas laissé de s'affaiblir, de s'altérer, de s'épuiser même, s'il n'avait eu un pareil préservatif contre l'infirmité et la caducité inséparable de sa nature. Saint Augustin dit admirablement que l'arbre de vie était la figure du Verbe incarné, dont la chair vivifiante entretient la vie de l'ame, et communique l'immortalité.

Le second était destiné à mettre à l'épreuve la fidélité de nos premiers parents.

Avant leur péché ils étaient déjà doués de la connaissance du bien et du mal. S'ils ne l'avaient pas eue, à quoi leur servait le présent de la raison? Leur ignorance les eût mis au-dessous même des animaux, et les maîtres eussent été moins bien traités que les esclaves. Le plus stupide animal connaît les plantes utiles à son usage, il sait les discerner de celles qui peuvent lui nuire; il se garde bien de les prendre toutes indifféremment, et l'homme n'aurait pas eu la faculté de faire un pareil discernement! Mieux eût valu pour lui naître sans yeux, et n'avoir autour de lui qu'une sombre obscurité.

Ils avaient donc la science du bien; il ne leur manquait

que la science expérimentale du mal. Celle-là n'était nécessaire ni à leur perfection ni à leur bonheur.

Voilà donc nos premiers pères établis dans le Paradis terrestre, doués de tous les avantages, revêtus de toute la puissance qui convenaient au Roi et à la Reine du monde. Jusqu'ici le Créateur ne leur avait parlé que de leurs prérogatives et de leur bonheur. Cependant il était juste que l'homme se souvînt de sa condition : s'il était Roi de la terre, il était aussi vassal du Ciel; en cette qualité il devait hommage à son Seigneur. Il devait, par l'action de grace et par l'amour, rapporter vers Dieu toute la création descendue de Dieu. Telle était sa mission, et la condition fondamentale de sa royauté, de son existence même.

Par un nouveau trait de bonté, Dieu, qui aurait pu exiger de son noble sujet de nombreux et difficiles hommages, se contenta de lui demander un seul acte de bonne volonté. Tout ce vaste univers, lui dit-il, vous appartient; la mer et ses poissons, la terre et ses animaux et ses plantes, l'air et ses oiseaux, sont à vous; ce jardin délicieux où vous êtes, est abandonné à votre usage; mangez le fruit de tous les arbres que ma main y a plantés; je n'en excepte qu'un seul : c'est l'arbre de la science du bien et du mal. Vous n'y toucherez point. Le jour où vous violeriez ma défense, vous mourriez.

Quoi de plus juste en soi qu'un pareil commandement! quoi de plus facile à exécuter! quoi de plus propre à en assurer l'observance que les terribles châtiments par

lesquels Dieu le sanctionne ! *Vous mourrez*, c'est-à-dire votre corps mourra, votre ame mourra, et vous resterez morts ou séparés de moi pendant toute l'éternité. Non-seulement vous mourrez, vous, mais si vous êtes prévaricateur, vous condamnerez à la mort toute votre postérité ; si au contraire vous êtes fidèle, vous vous assurez pour vous-même et pour tous vos descendants les priviléges et le bonheur dont vous jouissez[1].

Cet unique précepte résumait tous les devoirs de l'homme. Sa fidélité à l'accomplir était le lien sacré qui l'unissait à son Créateur ; là, était en abrégé, *toute la religion de l'homme innocent*. Créé dans un état de justice surnaturelle, il avait toutes les graces nécessaires pour la pratiquer. Qu'il se montre toujours obéissant et fidèle, et la longue chaîne des êtres dont il forme l'anneau supérieur se rattache à Dieu ; et à lui la paix, à Dieu la gloire, à tout l'univers l'ordre et l'harmonie.

O Père du genre humain ! aimez ce facile précepte, aimez-le pour Dieu, aimez-le pour vous, aimez-le pour nous, aimez-le pour lui ; oui, pour lui, car il est le titre fondamental de votre gloire.

En effet, le dernier trait de la grandeur de l'homme et de sa suprême élévation sur les animaux, c'est le commerce qu'il a avec son Créateur par la Religion ; et dans ce précepte, elle se résume toute entière. Enveloppés des plus épaisses ténèbres, les animaux ignorent la main qui les a formés. Ils jouissent de l'existence, et ne sauraient remonter à l'auteur de la vie.

[1] St. Aug. *Cité de Dieu*, *t.* II. 438. 474.

L'homme seul s'élève à ce divin Principe ; et, prosterné au pied du trône de Dieu, il adore dignement la bonté ineffable qui l'a créé.

Par une suite des éminentes facultés dont l'homme est enrichi, Dieu daigne se révéler à lui, et le conduire comme par la main dans les routes du bonheur. Les différentes lois qu'il a reçues de la sagesse suprême sont les grands flambeaux placés de distance en distance sur le chemin qui conduit du temps à l'éternité. Eclairé par cette lumière céleste, l'homme avance dans la carrière de la gloire, déjà il saisit la couronne de vie, et en ceint son front immortel.

Adam, qui se sentait plein de courage et pénétré de reconnaissance, ne regarda vraisemblablement la loi de s'abstenir d'un seul fruit que comme une légère épreuve de sa vertu, et peut-être qu'il crut dès-lors acquis à sa postérité des avantages attachés à une abstinence si facile. Hélas ! il ne savait pas à quelle tentation sa fidélité allait être bientôt exposée.

Dieu, dont la puissance est infinie, et dont la sagesse s'est jouée dans la création de l'univers, avait tiré du néant plusieurs espèces de créatures. Les unes visibles et purement matérielles, telles que la terre, l'eau, les minéraux et les plantes ; d'autres, tout à la fois visibles et invisibles, matérielles et spirituelles, les hommes ; d'autres enfin, invisibles et purement spirituelles : ce sont les Anges.

Ainsi, il n'y a point de sauts dans la nature, point de rupture dans la magnifique chaîne des êtres. Tous les

anneaux se tiennent, s'enchaînent les uns aux autres par des rapports de plus en plus parfaits, en sorte qu'arrivée à l'homme, cette chaîne éblouit des rayons de sa gloire, notre faible raison. Mais voilà que cette chaîne de la création ne se termine point à l'homme; il n'en est pas le plus brillant anneau. S'il voit au-dessous de lui des myriades de créatures moins parfaites, au-dessus de sa tête apparaissent des millions d'autres plus parfaites que lui; entre celles-ci sont divers degrés de perfection, suivant qu'elles approchent de plus près de l'Océan de toute perfection. Là, dans cet univers supérieur au nôtre, et dont l'étendue est peut-être au monde visible, ce qu'est le soleil à un grain de sable, brillent comme des astres resplendissants, les hiérarchies célestes.

Là, rayonnent de toutes parts les chœurs angéliques; au centre de ces augustes sphères, éclate le Soleil de justice, l'Orient d'en haut, dont tous les astres empruntent leur lumière et leur splendeur. Célestes hiérarchies! vous vous anéantissez en présence de l'Éternel, votre existence est par lui; l'Éternel est par soi; il est celui qui est; seul il possède la plénitude de l'être, et vous n'en possédez que l'ombre. Vos perfections sont des ruisseaux; l'être infiniment parfait est un Océan, un abîme dans lequel le Chérubin n'ose regarder.

Tel est le monde angélique. Il nous touche de si près, il a sur le nôtre tant d'influence, que rien n'est plus intéressant pour nous que d'en étudier les habitants et les merveilles. D'ailleurs, avant de s'établir dans une ville ou de s'engager dans une communauté, on cherche

à connaître les personnes avec qui on doit passer sa vie. Or, nous devons habiter éternellement avec les Anges dans le Ciel, nous devons leur devenir semblables, commençons donc, pour parler avec un grand Pape, à faire connaissance avec eux[1].

1° *Leur nature.* Les Anges sont des créatures intelligentes, invisibles, purement spirituelles et supérieures à l'homme. Il est de foi qu'il y a des Anges bons et mauvais. Il n'y a presque point de page dans l'Écriture qui n'atteste leur existence[2]. Les Anges furent créés en même temps que le Ciel et la terre[3]. Telle est la doctrine formelle de l'Église[4].

Mais quel jour les Anges furent-ils créés? La réponse à cette question importe assez peu. Saint Augustin et saint Grégoire pensent que les Anges ont été créés en même temps que les Cieux. Au reste, si Moïse ne s'est pas expliqué plus explicitement sur la création des Anges, la raison en est, suivant saint Thomas, d'accord en cela avec les deux saints Docteurs que nous venons de citer,

[1] In resurrectione erunt sicut Angeli Dei. *Matth. c.* XXII. — Ineamus amicitiam cum Angelis. *St. Leo.*

Par exception, nous rapporterons ici dans leur entier les textes des Conciles et des Pères. On en comprendra facilement la raison.

[2] Angelos pene omnes sacri eloquii paginæ testantur. — *St. Greg. homil.* XXXIV. *in Evang.*

[3] Illud evidenter divinus sermo declarat, neque post sidera productos angelos, neque ante Cœlum terramque constitutos. Est enim certa illa et immutabilis sententia, ante Cœlum et terram, nihil omnino conditarum rerum extitisse, quoniam in principio creavit Deus Cœlum et terram, ut illud sit creandi principium, ante quod creatis ex rebus omnino nulla fuerat. — *St. Epiph.* Hæres. 65.

[4] *Voyez* le IIIe Concile de Latran.

qu'il y avait sujet de craindre que le peuple juif, dont le penchant à l'idolâtrie lui était connu, n'en prît occasion de se porter à quelque culte superstitieux [1]. On peut dire aussi, avec le commun des interprètes, que l'objet principal de la narration de Moïse était l'ordre de la création du monde sensible [2].

Les Anges furent créés dans l'innocence et la justice[3]; mais la grace sanctifiante dans laquelle ils avaient été créés ne les rendait pas impeccables. L'immutabilité dans le bien devait être la récompense de leur fidélité, et du bon usage qu'il feraient de leur libre arbitre avec le secours de la grace.

Les Anges sont supérieurs à l'homme, d'abord parce qu'ils sont de pures intelligences, ensuite parce qu'ils ont des connaissances beaucoup plus étendues et plus parfaites que les nôtres, et que leur puissance est aussi beaucoup plus grande. Cependant la science des Anges ne s'étend pas généralement à tout. En parlant de son second avènement, Notre Seigneur dit que les Anges même n'en savent ni le jour ni l'heure.

Ainsi, il y a des choses dont Dieu s'est réservé le secret à lui seul. Telle est, entre autres, la connaissance des cœurs et des événements futurs qui dépendent du libre concours des volontés. Les auteurs sacrés parlent

[1] Ne populo rudi cui lex proponebatur idololatriæ daretur occasio, si plures spirituales substantias super omnes corporeas introduceret sermo divinus. — *St. Thom. Opuscul.*

[2] St. Hieron. *Epist.* 139.

[3] Si quis dicit diabolum non fuisse primò Angelum bonum a Deo creatum, anathema sit. — *Con. Bracarense, can.* VII.

toujours de cette connaissance comme d'un caractère incommunicable de la divinité [1]. Mais en refusant aux Anges la connaissance certaine du secret des cœurs, on doit convenir qu'ils peuvent, par des signes extérieurs, conjecturer ce qui s'y passe d'une manière bien plus sûre que nous ne pouvons le faire [2]. Cette science conjecturale s'étend aussi aux événements.

2° *Mauvais Anges*. Pas plus que l'homme, les Anges ne furent créés impeccables. Avant de les confirmer en grace, Dieu les soumit à une épreuve. Voici, suivant une opinion fondée quelle fut cette épreuve : Dieu leur fit connaître l'Incarnation de son Fils et l'obligation d'adorer un Homme-Dieu. Adorer un Homme-Dieu leur parut une humiliation insoutenable. Indignés de ce que le Verbe éternel n'avait pas pris la nature angélique pour l'unir à la sienne, ils se révoltèrent [3]. A leur tête était Lucifer, peut-être le plus beau des Archanges,

[1] Prescius rerum et cordium cognitor solus est Deus : nec enim vel angeli cordis abscondita aut futura videre possunt. — *St. Ath. quæst.* 25 *ad Antiochenos.* — Dæmones possunt miracula simulare et apparenter facere : præscientiam autem futurorum et prædictionem evidentem nullus habet, neque Angelus et quanto minus dæmones. — *Theophilact. in cap.* 1. *Joannis.*

[2] Non debemus opinari dæmones occulta cordis rimari, sed ex corporis habitu et gestibus æstimare quid versemus interius. — *St Hier.*

[3] Probat Joannes a sancto Thoma nihil repugnare quod cum Angelis in via revelatum esset mysterium Incarnationis saltem quoad substantiam, inter objecta materialia circa quæ eorum superbia in primo peccato se explicuit, unum fuerit unio hypostatica inordinate appetita naturæ angelicæ, id est solum ratione propriæ excellentiæ, et quia se digniorem existimavit illo summo honore indigne ferens eum naturæ humanæ sibi inferiori concedi : quod totum pertinet ad superbiam. Utrum tamen ita de facto contigerit, fatetur rem esse incertam. Hæc pro opinione probabili

comme son nom l'indique[1]. D'autres théologiens attribuent le malheur des mauvais Anges, tout à la fois à la jalousie qu'ils conçurent contre l'homme qu'ils voyaient créé à l'image de Dieu, et établi comme un petit Dieu sur la terre; et à l'orgueil ou à la vaine complaisance qu'ils prirent en eux-mêmes et dans leurs perfections, comme s'ils ne les eussent pas tenues de Dieu[2]. Aussitôt punis que coupables, tous les Anges rebelles furent précipités dans l'abîme. La possibilité du repentir ne leur fut point laissée; mais changés subitement en horribles démons, ils furent immuablement fixés dans un malheur éternel.

Admirons ici avec une humble reconnaissance la différence que la miséricorde divine a mise entre eux et nous. La porte de la pénitence est ouverte aux hommes pendant tout le temps de leur vie, au lieu que les mauvais Anges furent d'abord après leur chute dans le même état où seront les hommes pécheurs après leur mort[3]. La damnation éternelle des Anges réprouvés, comme celle des hommes, consiste dans la privation de la vision

præstantissimi theologi. — *Billuart, t.* III. *p.* 473. — *Voyez aussi Suarez, lib.* V. *de Angelis, c.* 6. *et Sylvius, art.* V. *q.* 57 *partis* 1. *D. Thomae.*

[1] Haud solus cecidit verum agmine septus ingenti. — *Greg. Naz. carm.* 6.

[2] St. Iren. *lib.* IV, *c.* 78. — St. Aug. *lib.* II. *c.* 13, *de Gen. ad litter.*

[3] 2. Petr. 2. — Solus homo inter creaturas intellectuales potuit pœnitentiam agendo venia dignus effici, nec enim Angeli, aut dæmones pœnitentiam agendo, venia digni effici possunt. — *Greg. Nyss. lib.* 1. *phil. c.* 5.

Quod hominibus mors est, angelis est casus. — *Joan. Damas. lib.* 2, *c.* 4.

intuitive et dans la peine du feu. Il est inutile d'en chercher d'autres preuves que ces paroles de Notre Seigneur aux réprouvés : Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel qui a été préparé au Démon et à ses Anges. Ils souffrent cette double peine dès l'instant de leur chute, ainsi que les réprouvés la souffrent dès l'instant de leur mort [1].

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir comblé nos premiers parents de tant de gloire et de bonheur. Je vous remercie de nous avoir faits si grands, que de nous établir par la religion en communication avec vous; accordez-nous la grace de porter fidèlement votre aimable joug.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ferai chaque jour un acte d'humilité.*

PETIT CATÉCHISME.

OUVRAGE DES SIX JOURS. — SUITE DU SIXIÈME JOUR.

Q. Dans quel état l'homme fut-il créé?

R. L'homme fut créé avec toutes les qualités et tous

[1] Aliqui dixerunt ad diem judicii differri pœnam sensibilem tam dæmonem quam animarum et similiter beatitudinem sanctorum, quod est erroneum. — *St. Th.* 1. *q.* 64. *art.* 4. *ad.* 3.

les priviléges d'une nature parfaite. Il fut encore créé dans un état de grace et de justice surnaturelle.

Q. Expliquez cette vérité.

R. Au lieu de voir Dieu dans les créatures comme dans un miroir, ce qui suffisait à son bonheur, l'homme fut destiné à le voir face à face, comme les Anges le voient dans le Ciel, ce qui est un bonheur infiniment plus grand. Dieu ne le devait pas à l'homme. L'homme ne pouvait y parvenir par les seules forces de sa nature. Dieu lui donna un secours, c'est-à-dire, des lumières et des moyens particuliers : ce secours c'est la grace ; ainsi la grace ne détruit pas notre nature, elle la perfectionne.

Q. L'homme innocent était-il heureux?

R. L'homme innocent était très-heureux ; son esprit connaissait tout ce qu'il devait connaître ; son cœur aimait tout ce qu'il devait aimer; son corps était exempt d'infirmités et immortel. Après avoir adoré, aimé, contemplé Dieu dans les créatures, il devait aller, sans passer par la mort, le contempler face à face dans le Ciel pendant toute l'éternité.

Q. Comment fut créée la première femme?

R. Dieu envoya un sommeil mystérieux à Adam. Pendant qu'il dormait, l'ouvrier tout-puissant qui avait créé le corps de l'homme du limon de la terre, lui enleva sans violence une de ses côtes ; il en forma un corps auquel il unit une ame raisonnable. Ainsi fut créée la première femme. En la voyant, Adam s'écria : Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair. Le Seigneur les

bénit ensuite, et institua la sainte société du mariage.

Q. Quel commandement Dieu fit-il à nos premiers pères?

R. Jusque-là, Dieu n'avait parlé à nos premiers Pères que de leur autorité et de leur bonheur ; il était bien juste qu'il leur demandât l'hommage de leur reconnaissance. Il leur dit de manger de tous les fruits du paradis terrestre, excepté le fruit de la science du bien et du mal. Etait-ce trop? Il leur avait donné l'empire du monde, il leur promettait le Ciel, et pour toute reconnaissance, il ne leur demandait que de s'abstenir d'un seul fruit, leur laissant l'usage de tout le reste.

Q. Nos premiers parents devaient-ils obéir à Dieu?

R. Nos premiers parents avaient toutes sortes de raisons d'obéir à Dieu : 1° ce commandement était très-juste en soi ; 2° il était très-facile; 3° ils avaient toutes les graces nécessaires pour l'accomplir; 4° ils avaient tous les motifs de ne pas le violer : leur bonheur et celui de leurs enfants, dans le temps et dans l'éternité, devait être le prix de leur obéissance.

Q. Par qui furent-ils tentés?

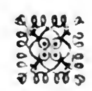
R. Ils furent tentés par le démon. Dieu, dont la sagesse et la puissance sont infinies, avait créé des Anges. Les Anges sont des créatures spirituelles et supérieures à l'homme. Quelques-uns se révoltèrent contre Dieu, ils furent aussitôt punis et changés en démons.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie

d'avoir comblé nos premiers parents de tant de gloire et de bonheur, et de nous avoir établis, par la religion, en communication avec vous; accordez-nous la grace de porter fidèlement votre aimable joug.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ferai chaque jour un acte d'humilité.*



XVe LEÇON.

OUVRAGE DES SIX JOURS.

Fin du sixième jour. — Malice et pouvoir des mauvais Anges. — Bons Anges, leur nombre. —Leurs hiérarchies.—Fonctions des bons Auges. — Ils louent Dieu. — Ils président au gouvernement du monde visible et invisible ; ils veillent à la garde du genre humain. — Des Empires. — De chaque Église. — De l'Église universelle. — De chacun de nous. — Grandeur de l'Homme.

1° *Malice et pouvoir des mauvais Anges.* Jaloux du bonheur de nos premiers parents, le démon les a perdus et il ne cesse de nous tenter pour nous perdre nous-mêmes. L'apôtre saint Pierre nous représente le démon comme un lion rugissant qui rôde nuit et jour autour de chacun de nous, cherchant à nous dévorer. Il osa bien pousser l'insolence jusqu'à s'approcher de notre Seigneur dans le désert, pour le tenter.

Une partie de ces Anges de ténèbres sont sur la terre ou dans l'air grossier qui l'environne, ce que Dieu permet pour l'instruction ou pour l'exercice de ses élus ; mais leur peine n'en est pas moindre : partout ils portent l'enfer avec eux [1]. C'est le sentiment de tous les Doc-

[1] Diabolus ubicumque sit, sive sub aere, sive sub terra secum fert tormenta suarum flammarum. — *Glos. in cap.* III *Jacobi.*

Saint Thomas dit la même chose : Dæmonibus duplex locus pœnalis debetur unus quidem ratione suæ culpæ, et hic est infernus, alius autem ratione exercitationis humanæ et hic est caliginosus aer. — *p.* 1, *q.* 64, *art.* IV.

teurs, dit saint Jérôme, que l'air qui est entre le Ciel et la terre est rempli de mauvais Anges [1]. Saint Augustin ne craint pas de dire que cette doctrine appartient à la foi apostolique [2]. Il le dit avec très-grande raison, puisqu'elle se trouve dans les Épîtres de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jude, et dans l'Apocalypse. Saint Paul nous déclare en propres termes que nous avons à lutter, non contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les esprits de malice, répandus dans l'air.

Ainsi, l'occupation continuelle des démons, c'est de nous tenter. Le démon, nous dit l'apôtre saint Jean, est ce grand dragon, cet antique serpent qu'on appelle Satan et qui séduit l'univers entier. La haine de ces esprits réprouvés contre l'homme est si grande que le tort qu'ils se font à eux-mêmes ne peut en arrêter les effets. Ils attaquent, dit saint Chrysostôme, ceux mêmes qu'ils n'ont aucune espérance de vaincre, par le seul motif de les fatiguer, de les inquiéter, de les troubler, s'ils ne peuvent faire autre chose [3].

Quoique l'intention principale du démon soit toujours de perdre notre ame par le péché et de nous priver des dons de la grace, sa haine le porte à nous faire tous les maux temporels qui sont en son pouvoir. Les excès auxquels il se porta contre Job; les vexations corporelles par

[1] Hæc omnium doctorum opinio est quod aer iste qui cœlum et terram medius dividit et inane appellatur, plenus est contrariis fortitudinibus. — *Hier. in c.* VI, *ad Ephes.*

[2] *Lib.* II, *de Gen. ad litt.*

[3] Homil. *de Lazaro.*

lesquelles il tourmenta les possédés[1] et qui sont décrites en plusieurs endroits de l'Évangile ; les sacrifices cruels et inhumains qu'il exige de ses adorateurs, comme l'atteste l'histoire de presque toutes les nations; ses apparitions à tant de saints solitaires, sous des formes affreuses; ses menaces toujours suivies des effets, quand Dieu n'arrêtait pas sa fureur, sont autant de preuves de cette haine prédite et annoncée dès le commencement du monde[2].

Les démons sont aussi en grande partie cause des maux temporels qui nous affligent. Dans tous les temps, l'Église a été vivement persuadée du pouvoir que Dieu a laissé aux démons sur les créatures, et de l'usage qu'ils font de ce pouvoir pour nuire aux hommes.

De là, les prières, les exorcismes, les bénédictions qu'elle fait sur les créatures qui doivent servir aux sacrements et aux autres usages de la Religion. Il est certain qu'en général le pouvoir des démons, beaucoup diminué depuis l'incarnation du Fils de Dieu, est moindre parmi les Chrétiens que parmi les Idolâtres. Cette diminution de pouvoir paraît surtout en ce qui regarde les apparitions sensibles, les possessions, les vexations corporelles, beaucoup plus communes où l'idolâtrie règne encore, comme l'attestent les relations les plus dignes de foi[3]. La malice opiniâtre du démon, subsiste,

1 Sur les possessions, *voyez* Histoire du peuple de Dieu, 2e *partie*, t. 1, *p.* 199, *édit. de Besançon.*

2 *Gén.*, c. II.

3 *Voyez* le P. Bouchet. *Lettre édif. Inde.*

dit saint Cyprien, jusqu'à ce qu'on vienne aux eaux salutaires du Baptême; mais elle perd sa force dans ce sacrement[1].

Concluons que la puissance des démons surpasse beaucoup les forces de l'homme. Les effets extraordinaires que l'Écriture leur attribue, ne peuvent laisser aucun doute sur cet article. Les bâtiments de Job renversés, ses troupeaux disparus, ses enfants mis à mort dans un même jour, soit par le feu du Ciel, soit par les secousses de la terre, soit par l'impétuosité des vents; ceux qu'il est prédit que l'Antechrist opérera à la fin des siècles; ce que nous lisons dans l'Évangile, des différents possédés guéris par Notre Seigneur, sont autant de preuves que la puissance des démons est bien supérieure à toutes les forces humaines. Aussi, saint Grégoire n'a pas craint de dire que quoique le démon ait perdu le bonheur dont il jouissait, il n'a pas perdu la grandeur de sa nature dont la force surpasse celle de tous les hommes[2].

2° *Bons Anges, leur nombre, leurs hiérarchies.* Quelque nombreuse que soit la multitude des démons, le nombre des bons Anges leur est bien supérieur : saint Augustin le dit expressément[3]. D'ailleurs, ce que dit

[1] Sciat diaboli nequitiam pertinacem usque ad aquam salutarem valere, in Baptismo verò omnes nequitiæ suæ vires amittere. — *Lib. ep.* IV.

[2] Quamvis enim internæ felicitatis beatitudinem perdidit, naturæ tamen suæ magnitudinem non amisit, cujus adhuc viribus omnia humana superat. — *Lib.* 34, *moral*, *c.* 17.

[3] Bonorum longe major numerus, in cœlestibus suæ naturæ ordinem juvans. — *Civ. Dei. lib.* 2, *c.* 23.

l'apôtre saint Jean des prédestinés de toutes les nations, savoir que leur multitude est innombrable, peut se dire avec encore plus de raison des esprits célestes. On convient que le nombre des Anges sera beaucoup plus grand que celui des Saints.

Les théologiens remarquent, après les Pères, que les termes de *milliers* et de *millions* dont se sert l'Écriture en parlant des Anges, ne signifient pas un nombre déterminé, mais que les auteurs sacrés ont employé ces expressions parce qu'ils n'ont pu en trouver d'autres pour marquer un plus grand nombre, qu'on peut regarder comme étant en quelque sorte infini[1].

Quelque grand que soit ce nombre, il n'y a cependant parmi les Anges ni désordre ni confusion. Le Dieu puissant qui entretient cette magnifique harmonie entre les millions de soleils suspendus et roulant dans l'espace, entretient aussi dans l'armée des Cieux un ordre admirable et une subordination merveilleuse. Parmi les Anges, sont diverses hiérarchies dont chacune renferme des chœurs différents, inégaux en dignité et subordonnés les uns aux autres.

La première hiérarchie comprend les *Trônes*, les *Chérubins* et les *Séraphins;*

La seconde, les *Puissances*, les *Vertus* et les *Dominations;*

La troisième, les *Anges*, les *Archanges* et les *Principautés*.

[1] Non quod tanta solum esset multitudo, sed quia majorem dicere non poterat. — *Saint Cyril., hieros. catech.* 15.

C'est ce qu'enseignent, fondés sur l'Écriture, saint Denis l'aréopagite, saint Grégoire, saint Jean Damasiène, saint Thomas, et après lui presque tous les théologiens [1].

3° *Fonctions des Anges*. 1° Ils louent le Seigneur. Il est de foi que les bons Anges jouissent de la vision intuitive. Notre Seigneur l'assure en termes formels ; l'éclat de la majesté divine les pénètre d'une crainte respectueuse. Ils se prosternent et tiennent les yeux baissés de peur d'être éblouis par cette lumière inaccessible [2]. Isaïe les a vus environnant le trône de la majesté divine ; il les a entendus se répondant les uns les autres et disant éternellement : Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu des armées, la terre est remplie de sa gloire [3]. Saint Jean les a vus de même autour du trône et les a entendus s'écrier nuit et jour, sans relâche : Saint, Saint, Saint, le Seigneur Tout-Puissant qui était, qui est et qui sera [4]. 2° Ils président au gouvernement du monde visible. On a toujours été persuadé que la divine Providence gou-

[1] Prima hierarchia scilicet Seraphim et Cherubim et Throni, inspicit rationes rerum in ipso Deo ; secunda vero, id est, Dominationes et Virtutes et Potestates, in causis universalibus ; tertia vero scilicet Principatus, Angeli et Archangeli secundum determinationem ad speciales effectus. Et quia Deus est finis non solum Angelicorum ministeriorum, sed etiam totius creaturæ ad primam hierarchiam pertinet consideratio finis ; ad mediam vero dispositio universalis de agendis ; ad ultimam autem applicatio dispositionis ad affectum quæ est operis executio. — *St. Thom p.* 1. *q.* CVIII. *art.* VI. — Suivent d'admirables détails sur les fonctions propres de chaque hiérarchie.

[2] Matth. *c.* XVIII. *apoc. c.* VII.

[3] Isaïe. *c.* VII.

[4] Apocal. c. IV.

vernait ce monde par le ministère des Anges, et que leur ministère s'étendait même aux éléments corporels et aux créatures inanimées. Les Payens eux-mêmes ont connu cette vérité qui d'ailleurs nous a été transmise par le témoignage unanime des Saints Pères.

Les Anges, dit Origène, président à toutes les choses visibles, à la terre, à l'air, au feu, à l'eau, c'est-à-dire aux principaux éléments, aux animaux, aux astres du Ciel. Leurs ministères sont partagés : quelques-uns sont chargés des productions de la terre, d'autres des fleuves et des fontaines. Les uns président aux vents, les autres à la mer [1]. Les autres Pères de l'Église ne parlent pas en termes moins formels [2].

3° Ils président au gouvernement du monde invisible. Esprits administrateurs envoyés en mission pour procurer la sanctification des élus, les Anges exécutent les volontés de Dieu à l'égard des hommes. Il est certain

[1] Omnibus rebus Angeli præsident tam terræ et aquæ, quam aeri et igni, id est præcipuis elementis et hoc ordine perveniunt ad omnia animalia, ad omne germen, ad ipsa quoque astra cœli. — *Orig. homil.* VIII. *in Jerem.* — Virtutes cœlestes hujus mundi ministeria ita suscepisse, ut illæ terræ, vel arborum germinationibus, illæ fluminibus ac fontibus, aliæ ventis, aliæ marinis, aliæ terrenis animalibus præsint. — *Id. homil. in Josue* 23. — Divinæ illæ virtutes quæ summi Patris numine orbi universo, præsident, bonorum divisioni accommodat. — *Euseb. præpar. Evang. lib.* VII. — Pronaque ad obsequium pars altera sustinet orbem auxilioque suo servat. — *Greg. Naz. carmen.* 6. — Non nulli eos Angelos esse arbitrantur qui quatuor elementis præsident, terræ videlicet, aquæ, igni, aeri. — *Hier. lib.* 22. *in Epist. ad Gal.* — Unaquæque res visibilis in hoc mundo habet angelicam potestatem sibi præpositam, sicut aliquot locis Scriptura divina testatur. — *St. Aug. lib.* 83. *quæst.* 59.

[2] Gen. 18, 19, 22, 28, 31, 32. Exod. 3, 19.

qu'il s'est presque toujours servi de leur ministère dans es merveilles qu'il a opérées, dans les graces qu'il a accordées, dans les justes jugements qu'il a exercés en faveur de son Église, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament.

Les apparitions célèbres faites à Abraham, à Loth, à Jacob, à Moïse, en sont une preuve[1]. Un Ange délivre les Hébreux de la servitude d'Égypte[2]; précède le peuple dans le désert et le conduit à la Terre promise[3]. C'est un Ange qui charge Gédéon de délivrer Israël de l'esclavage des Madianites; qui prédit la naissance de Samson[4], et qui fait respecter la loi pendant la captivité de Babylone[5]; qui délivre les enfants de la fournaise et Daniel de la gueule des lions[6]; qui combat avec les Machabées[7]; en un mot, dans tous les dangers, dans toutes les tribulations où le peuple s'est trouvé, l'Ange du Seigneur l'a sauvé[8].

Dans le Nouveau Testament, ils ont eu part à toutes les circonstances de la naissance, de l'enfance, de la vie, de la mort, de la résurrection et de l'ascension de Notre Seigneur. Ils prédisent la naissance de son Précurseur[9]. Un Ange annonce à Marie le grand mystère qui devait s'opérer en elle[10]. Ils annoncent aux bergers qu'il leur est né un Sauveur[11]. Ils avertissent Joseph de fuir en Egypte; ils le font revenir dans la terre d'Israël[12]. Ils s'approchent de Jésus-Christ pour le servir dans le dé-

[1] Num. 20.— [2] Gen. 14 et 23. —[3] Jud. 6, 13.— [4] Dan. 3.— [5] *Id.* 3. 6. —[6] Macch. 7.— [7] Is. 63. — [8] Luc. 4.— [9] *Id. ibid.*— [10] *Id.* 2.— [11] Matth. 1. 3. — [12] Luc. 4.

sert [1]. Ils le fortifient dans son agonie [2]. Ils publient sa résurrection ; enfin, ils l'accompagnent dans son ascension, et accomplissent ce qu'il avait prédit, qu'on verrait les Anges monter et descendre sur le Fils de l'Homme [3].

Ils veillent également sur les Apôtres et l'Église naissante. Les Apôtres sont mis en prison, un Ange leur ouvre les portes et les fait sortir [4]. Le diacre Philippe est envoyé par un Ange sur le chemin qui conduit de Jérusalem à Gaza, afin d'instruire et de baptiser l'envoyé de la reine Candace, dont la conversion devait bientôt en opérer tant d'autres dans l'Ethiopie [5]. Un Ange apparaît au centurion Corneille, et lui ordonne d'appeler l'apôtre saint Pierre, de qui il recevra l'instruction et le baptême [6]. Il serait inutile de multiplier les témoignages : on les rencontre à chaque page du Nouveau Testament : chacun les connaît.

4° Ils veillent à la garde du genre humain. Les différents ministères des Anges, à l'égard des créatures, se rapportent, comme les créatures elles-mêmes, au salut de l'homme. Ainsi, c'est principalement à la garde, au soin du genre humain que les intelligences célestes sont commises. Dieu, suivant Lactance, a envoyé ses Anges

[1] Matth. 28.
[2] Joan. 1.
[3] Act. 5.
[4] Act. 8.
[5] Act. 10.
[6] Misit Deus Angelos suos ad tutelam cultumque generis humani. — *Lib.* II, *de inst. div. c.* 14.

pour garder et comme pour cultiver le genre humain [1] ; ils sont nos guides et nos tuteurs [2].

5° Ils gardent les empires. Il est parlé dans le chapitre X du prophète Daniel, de l'archange saint Michel qui est appelé un des premiers princes, d'un prince du royaume des Perses, et d'un prince des Grecs. Toute la suite du texte ne permet pas de douter que ces princes ne soient des Anges. Telle est aussi l'interprétation commune des Commentateurs et des Pères. De ce passage et de quelques autres, ils concluent tous comme une chose certaine que chaque nation, chaque royaume a un Ange tutélaire. Saint Basile distingue positivement les Anges gardiens des nations et ceux des particuliers, et prouve, par l'Écriture, l'un et l'autre de ces ministères angéliques. Ainsi l'enseignent les autres Pères de l'Église [3] : l'un d'entre eux déclare que cette vérité est fondée sur le témoignage de l'Écriture [4].

[1] Angelis tanquam providis tutoribus humani generis curam demandavit Deus ad custodiam, salutemque humanam. — *St. Basil. in cap.* 8. *Isaïæ.* — Ad tutelam nostram constitui exercitus Angelorum. — *St. Chry.* — salus in ministerio Angelorum qui ad protectionem hominum deputantur. — *St. Ambr. in psal.* 43.

[2] Angeli omnes ut appellationem unam ita etiam eamdem omnino inter se habent naturam ; sed ex iis quidam præfecti sunt gentibus, alii vero unicuique fidelium adjuncti sunt comites. — *St. Basil. lib.* 3. *contra Eunom.* — Regna et gentes sub Angelis posita sunt. — *St Epiph. hæres.* 51. — Angeli singulis præsunt gentibus. — *St Hier. lib.* 6. *in cap.* 15. *Isaïæ.*

[3] Quin etiam cuique genti proprium Angelum præesse affirmat Scriptura. — *Theodoret. q.* 3. *in Gen.*

[4] Homil. 12-13. *in Ezech. in Luc.* 25.

6° Chaque église. Ce que saint Basile, saint Epiphane, saint Jérôme et plusieurs autres anciens auteurs, disent des royaumes et des nations, ils le disent aussi de chaque église particulière, qu'ils ne doutent point être sous la protection spéciale d'un Ange tutélaire. Origène l'assure en plusieurs endroits qu'il serait trop long de rapporter. Eusèbe de Césarée n'est pas moins formel. Dieu veut, dit-il, que chaque Ange veille à la garde de l'église qui lui est commise [1].

Saint Grégoire de Nazianze ne doute pas que chaque église n'ait son Ange protecteur. C'est pour cela que dans cet admirable discours qu'il fit en quittant Constantinople, et prenant congé de tout ce qui a rapport à cette église, il met au premier rang les saints Anges qui en étaient les protecteurs [2]. Tous les Pères ont été persuadés avec saint Ambroise, que Dieu ne s'est pas contenté d'établir un évêque sur chaque troupeau, mais qu'il a encore commis un Ange pour le garder [3].

7° L'Église universelle. Si chaque église particulière a un Ange tutélaire, nous ne devons pas douter qu'à plus forte raison il n'y en ait un grand nombre qui veillent sans cesse au bien de l'Église universelle. Les puis-

[1] Vult Deus Angelos singulos ecclesiarum singularum sibi commissarum custodes esse. — *In psal.* 47.

[2] Angelis hujus urbis cura commissa est. Nec enim mihi dubium est quin alii aliarum ecclesiarum præsides et patroni sint, quemadmodum in Apocalypsi Joannes me docet. — *Orat.* 32.

[3] Non solum ad eumdem gregem Dominus Episcopos ordinavit, sed etiam Angelos ordinavit. — *Lib.* 2. *in Luc. et lib.* 1. *de pænit. c.* 21.

sances célestes, dit Eusèbe, gardent l'Église de Dieu [1]. Saint Hilaire les représente comme environnant de toutes parts le bercail de Jésus-Christ, et faisant en quelque sorte à son égard les fonctions de soldats destinés pour la garde d'une ville [2]. Saint Grégoire de Nysse les compare à cette tour dont il est parlé dans le Cantique des Cantiques, d'où pendait un grand nombre de boucliers, pour nous faire entendre que ces bienheureux esprits protègent et défendent l'Église dans la guerre continuelle qu'elle soutient contre les puissances des ténèbres [3].

8° Chacun de nous. Chaque homme a un Ange gardien destiné à l'éclairer, à le défendre, à le conduire pendant toute la durée de cette vie. Cette vérité si consolante est, après les dogmes expressément décidés, une des mieux fondées dans l'Écriture et dans la tradition, en sorte que, suivant les théologiens, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait expresse dans les livres saints, ni absolument définie par l'Église, elle est cependant reçue par un consentement unanime de cette même Église universelle. [4] Elle a d'ailleurs un fondement si solide dans les textes de l'Écriture, entendus suivant l'interprétation

[1] Divinis potestatibus quæ Ecclesiam Dei ejusque religiosum institutum custodiunt. — *In psal.* 47.

[2] Ac ne leve præsidium in Angelis qui Ecclesiam quadam custodia circumsepiunt esse putaremus. — *In psal.* 124.

[3] Existimo autem eam turrim multitudine clypeorum significare Angelicum præsidium, quocircum septi sumus.

[4] Assertio catholica est quamvis enim non sit expressa in Scripturis, vel ab Ecclesia definita tanto consensu Ecclesiæ universalis recepta est, et in Scriptura prout à patribus intellecta est, tam magnum habet fundamentum ut sine ingenti temeritate, ac fere errore negari non possit.

des saints Pères, qu'on ne peut le nier sans une très-grande témérité et presque sans erreur.

Ce sont les paroles de Suarez qui remarque en outre que Calvin est le premier qui ait d'abord osé révoquer en doute cette vérité et ensuite la rejeter. Le catéchiste dira donc simplement et absolument: nous avons chacun un Ange gardien.

Le Seigneur, dit le Prophète-Roi, a ordonné à ses Anges de vous garder dans toutes vos voies. Tous les saints Pères entendent ce passage, non-seulement de Notre Seigneur, mais encore de tous les hommes, et plus particulièrement des Justes. Ailleurs, Jésus-Christ lui-même dit ces concluantes paroles : les Anges des enfants voient toujours la face du Père céleste.

Les Anges, dit Origène, ont soin de nos ames qui leur sont confiées, comme des tuteurs ont soin de leurs pupilles [1]. Nous avons appris de l'Écriture, dit Eusèbe de Césarée, que chacun de nous a un Ange que Dieu lui a donné pour le conduire [2]. La dignité de nos ames est si grande, dit saint Jérôme, que, dès notre naissance, chacun a un Ange commis à sa garde [3]. Chaque ame, dit saint Anselme, est confiée à un Ange en même temps qu'elle est unie au corps [4]. Sur ce point, la tra-

[1] Angeli tenent curam animarum nostrarum et eis ab infantia tanquam tutoribus et curatoribus committuntur. — *Homil. 8. in gen.*

[2] Angelum unicuique ad custodiam divinitus datum ex Scriptura didicimus. — *Euseb. 13. præpar. Evang. c. 7.*

[3] Magna dignitas animarum ut unaquæque ab ortu nativitatis habeat in custodiam sui Angelum delegatum. — *In cap. 18. Matth.*

[4] Unaquæque anima dum in corpus mittitur angelo committitur. — *In elucid.*

dition ne saurait être plus suivie, plus constante, plus uniforme.

9° Bienfaits des Anges gardiens. Quoique le salut de nos ames soit l'objet principal des soins de nos Anges tutélaires, ils étendent cependant leurs soins à nous procurer les biens de cette vie; ils nous préservent des accidents auxquels nous sommes tous exposés, et nous délivrent des maux quand nous y sommes tombés. Ils vous porteront dans leurs mains, dit l'Écriture, de peur que vous ne heurtiez contre la pierre. Le Seigneur enverra ses Anges autour de ceux qui le craignent, et il les délivrera de leurs tribulations.

C'est surtout pendant le temps de l'enfance et dans les voyages, que nous sommes exposés à plus de dangers; c'est alors aussi que nos Anges gardiens redoublent de sollicitude, comme s'exprime saint Augustin [1]. Les saints Anges nous procurent encore les biens temporels, en empêchant les Démons de nous nuire. Le Seigneur, dit Origène, nous a donné les Anges comme des tuteurs charitables, afin que les mauvais Anges et leur prince, qui est aussi appelé le prince de ce monde, ne puisse rien contre nous [2].

Notre faiblesse, dit saint Hilaire, ne pourrait résister à la malice des mauvais Anges, sans le secours des Anges gardiens [3]. Dieu aidant, dit saint Cyrille, nous n'avons

[1] Soliloq. *c.* 17.

[2] Tutores piis addit suos angelos ut nec contrarii angeli, nec eorum princeps qui et hujus seculi princeps dicitur, quidquam valeat contra Deo dicatos homines. — *Origen. contra Cels.*

[3] Neque enim infirmitas nostra nisi datis ad custodiam angelis

rien à craindre des puissances des ténèbres; car il est écrit : l'Ange du Seigneur campera autour de ceux qui le craignent et les délivrera [1]. Les Anges gardiens ne se contentent pas de nous faire éviter les piéges du Démon, et de nous détourner du vice; ils nous aident encore dans la pratique de toutes les vertus [2].

Ils offrent nos prières à Dieu, et y joignent les leurs. J'ai présenté votre prière au Seigneur, disait l'ange Raphaël à Tobie [3]. Nous lisons aussi dans l'Apocalypse, qu'on donna à l'Ange qui se tenait debout devant l'autel, un encensoir d'or, avec une grande quantité de parfums, afin qu'il en accompagnât les prières de tous les Saints, en les offrant sur l'autel d'or qui est devant le trône, et la fumée des parfums, jointe aux prières des saints, s'élevant de la main de l'Ange, monte devant Dieu [4].

Nos Anges gardiens, dit Origène, offrent nos prières à Dieu par Jésus-Christ, et ils prient aussi pour celui qui leur est confié [5]. C'est une vérité constante, dit saint

tot tantisque spiritualium cœlestium nequitiis resisteret. — *In psal.* 134.

[1] Deo omnipotente auxiliante, quod contra nos irascantur montes, id est principatus et potestates rectores tenebrarum harum nihil est; scriptum est enim : castrametabuntur angeli circa timentes eum, et eruet eos — *Lib.* I, *in Isa. orat.* 4.

[2] Angelicæ virtutes nobis ad optima quæquæ adjumento sunt. — *Greg. Naz. orat.* 40.

[3] Tob. 12.

[4] Apoc. *c.* 8.

[5] Angelus christiani perpetuo faciem cœlestis patris aspiciens semper preces ejus in cœlum offert per unicum Pontificem summo Deo, ipse quoque pro sibi commisso deprecans. *Lib.* 8, *contra Cels.*

Hilaire, que les Anges président aux prières des fidèles [1]. Les Anges, ajoute saint Augustin, ne nous annoncent pas seulement les bienfaits de Dieu, mais ils lui offrent aussi nos prières ; non pas, dit-il ailleurs, que Dieu les ignore, mais pour nous obtenir plus facilement les dons de sa miséricorde et nous rapporter les bénédictions de la grace [2].

Plusieurs saints Pères, dont nous avons rapporté les témoignages, étendent l'assistance des Anges généralement à tous les hommes, en sorte que chacun en particulier et sans exception ait son Ange gardien qui ne le quitte jamais. D'autres semblent restreindre l'assistance des Anges gardiens aux Justes, et seulement pour le temps qu'ils persévèrent dans la justice. Cette contrariété apparente se concilie aisément. En effet, les Anges ont un soin bien plus particulier des Justes à proportion de leur ferveur dans la pratique des vertus, en sorte que le péché semble les éloigner, en ce qu'il interrompt ou diminue plus ou moins l'effet de leur vigilance. C'est ainsi que s'expliquent eux-mêmes les saints Pères qu'on objecte. Les Anges, dit saint Basile, sont toujours auprès de chaque fidèle, à moins qu'on ne les éloigne par

[1] Fidelium orationibus præesse Angelos absoluta auctoritas est. — *In Matth.*, c. 18.

[2] Annuntiant Angeli non solum beneficia Dei, sed etiam ipsi preces nostras. — *Ep.* 120. *de gratia nov. testament.* — Gemitus nostros atque suspiria referentes ad te, non quidem quod Deus illa ignoret, sed ut impetrent nobis facilem tuæ benignitatis propitiationem, et referant ad nos, tuæ gratiæ benedictionem. — *Soliloq.* c. 7.

de mauvaises actions [1]. Est-ce qu'ils abandonnent entièrement les pécheurs? Non; mais ils n'en prennent pas le même soin que des Justes. Les Anges gardiens, dit encore ce saint docteur, assistent plus spécialement ceux qui s'adonnent aux jeûnes [2]. Saint Thomas enseigne expressément que l'Ange gardien n'abandonne jamais entièrement les pécheurs [3]; et le catéchiste dira la même chose. Dans la quatrième partie de cet ouvrage, nous parlerons de nos devoirs envers les saints Anges.

Tel est le monde invisible qui nous environne, tels en sont les habitants, tels leurs rapports avec nous.

Et maintenant, ô homme! être sublime, mesure si tu peux la grandeur de ta dignité. Placé par ton corps au sommet de l'échelle des êtres matériels, tu vois au-dessous de toi, et gravitant vers toi, des milliers de créatures enchaînées les unes aux autres. Depuis le brin d'herbe jusqu'au cèdre du Liban, depuis la goutte de rosée jusqu'à l'immense Océan, depuis l'atome jusqu'au soleil, depuis la mitte jusqu'à l'éléphant, toute la création matérielle se rapporte à toi. Roi de la terre, tu es vassal du Ciel. Placé par ton ame au premier degré du monde spirituel, tu es le lien des deux mondes. Au-dessous de

[1] Assidet Angelus cuilibet in Domino credenti, nisi operibus pravis abigatur. — *In psal.* 33.

[2] Vitæ nostræ custodes Angeli diligentius adsunt iis qui jejunio purgatam habent animam. — *Homil.* 2, *de jejunio.*

[3] Cum custodia angelorum sit quædam executio divinæ providentiæ quæ nunquam hominem ex toto derelinquit, nec Angelus custos nunquam ex toto hominem deserit licet permittat quandoque secundum ordinationem divinorum judiciorum vel pœnæ, vel culpæ defectum pati. — *D. Th.* 1, *p.* 9. CVIII, *art.* VI.

toi tu ne vois que des créatures matérielles, au-dessus de toi tu ne vois que des substances spirituelles; et ces substances elles-mêmes, quoique d'une nature supérieure à la tienne, se rapportent à toi. O homme! être sublime, mesure si tu peux la grandeur de ta dignité.

Que le voile épais qui te cache le monde invisible se lève à tes yeux. Quel spectacle! A ta gauche, des millions d'Anges révoltés, nuit et jour s'agitant autour de toi, semant des piéges sous tes pas, épuisant leurs forces et leur génie pour t'attirer sous leurs drapeaux; à ta droite, d'innombrables légions d'Anges tutélaires, toujours les armes à la main pour te protéger; au-dessus de ta tête, l'Éternel te contemplant du haut de son trône, d'une main te présentant la couronne, de l'autre t'offrant son appui. Pourquoi ce grand combat du Ciel et de l'Enfer? pourquoi cette lutte incessante? Parce que c'est toi qui dois être le prix du vainqueur. Pourquoi tant de prières de la part de Dieu même? pourquoi tant de sollicitations opposées de la part de Lucifer et de ses Anges, de Michaël et des siens? Parce que ta volonté seule peut faire pencher la balance et décider la victoire. Comprends-tu maintenant la mystérieuse délibération de ton Dieu avant de te créer? comprends-tu pourquoi, après t'avoir créé, ce grand Dieu ne te traite qu'avec un profond respect [1]! comprends-tu enfin pourquoi tu fus le dernier acte de la puissance créatrice! O homme! être sublime, mesure si tu peux la grandeur de ta dignité [2].

1 Cum magna reverentia disponis nos. *Sap.* 12. 18.

2 Tu homo, tantum nomen, si intelligas te. — *Tertull. apolog. c.* XLVIII.

L'homme, telle fut donc la dernière créature par laquelle Dieu finit le sixième jour, et l'œuvre de la création.

Le Seigneur Dieu vit alors toutes les choses qu'il avait créées, et il les trouva très-bonnes. A la fin de chaque jour, Dieu s'était contenté de dire de chaque ouvrage séparé qu'il était bon. Mais aujourd'hui qu'il les considère tous d'une seule vue, qu'il les compare entre eux et avec le modèle éternel dont ils sont l'expression, il en trouve la beauté et la perfection excellentes.

L'univers est à ses yeux comme un magnifique tableau qu'il vient de finir, et auquel il a donné la dernière main. Chaque partie a son usage; chaque trait a sa grace et sa beauté; chaque figure est bien située et produit un bel effet; chaque couleur est appliquée à propos : le tout ensemble est merveilleux; les ombres même donnent du relief au reste.

Mais pourquoi l'Écriture nous dit-elle si souvent que Dieu fut l'approbateur et l'admirateur de ses propres ouvrages? C'est pour nous apprendre l'admiration qu'ils devraient nous causer, quelle étude nous en devrions faire et de quelles réflexions ils sont dignes; c'est aussi pour confondre d'avance notre débile raison qui, dans son ignorant orgueil, s'imagine trouver des défauts et des inutilités dans les œuvres de Dieu. Vraiment l'homme aurait bonne grace à trouver mal ce que Dieu a trouvé bien. C'est enfin pour nous reprocher notre stupidité qui ne pense à rien, notre ingratitude qui ne rend grace de rien, et qui demeure toujours ignorante et

imbécille, quoique nous vivions au milieu des prodiges les plus étonnants, et que nous en soyons nous-mêmes un des plus incompréhensibles.

Évitons désormais ce reproche; considérons souvent avec reconnaissance le spectacle de l'univers. Un spectacle digne de Dieu peut bien être digne de nous. Ce qu'il admire est-il au-dessous de notre admiration? et ce qui lui donne de la complaisance et de la joie, est-il incapable de nous en donner?

Après avoir achevé son ouvrage, Dieu se reposa le septième jour. Cette expression : *Dieu se reposa,* ne veut pas dire que Dieu ait cessé d'agir, puisqu'il crée tous les jours de nouveaux esprits, les ames humaines, et que depuis le commencement du monde il ne cesse point de conserver par sa puissance et de gouverner par sa sagesse tout ce qu'il a créé. *Mon Père,* dit Jésus-Christ, *ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et j'agis aussi incessamment*[1]. L'univers n'est point à l'égard de Dieu comme un palais à l'égard de l'architecte qui l'a bâti. Le palais une fois achevé, subsiste sans le secours de l'architecte, et lui survit pendant des siècles. Mais les ouvrages de Dieu ne peuvent continuer d'être, si la même volonté qui les a produits ne les conserve, en les créant pour ainsi dire tout de nouveau, à chaque instant.

Le repos de Dieu n'est donc point la cessation d'agir; c'est moins encore un délassement semblable à celui de l'ouvrier après la fatigue du travail. Une puissance infinie ne s'épuise et ne se lasse point. Ainsi l'expres-

[1] 1 Joan. 5. 17.

sion de l'Écriture signifie simplement qu'après les ouvrages du sixième jour, Dieu cessa de produire de nouvelles espèces de créatures. Il était en quelque manière sorti de lui-même et de son repos éternel pour créer l'univers : il y rentra, en ce sens qu'après les six jours sa puissance cessa de se rendre visible par de nouveaux ouvrages.

C'est pourquoi il bénit le septième jour et il le sanctifia. En mémoire de ce repos où Dieu était entré, il destina particulièrement le septième jour de la semaine à son culte; et il voulut que ce jour fût pour l'homme un jour de repos et d'actions de graces, où libre des travaux corporels qui le dissipent pendant la semaine, et qui ne lui laissent que peu de moments pour penser à Dieu, il pût, à la faveur de ce saint loisir, rappeler à lui son esprit et son cœur, méditer ses merveilles, lui rendre graces de ses bienfaits, lui exposer ses besoins, étudier sa loi, et s'occuper surtout du repos éternel auquel il est appelé, et où doivent tendre toutes ses pensées et ses désirs [1].

[1] Sur l'ouvrage des six jours, voyez saint Thomas, 1. *p. q.* 65 *et suivantes;* Sturm, *Considérations sur les Œuvres de Dieu;* Pluche, *Spectacle de la nature*: Duguet, *Ouvrage des six jours;* Charles Bonnet, *Contemplation de la nature;* saint Chrysostôme, *Homélies sur la Genèse;* saint Augustin, *de la Genèse dans le sens littéral;* saint Grégoire de Nazianze, *Discours* 38 *et* 42*;* saint Grég. de Nysse, *Mécanisme de l'homme;* saint Ambroise, *Hexaemeron*; saint Basile, *Hexaemeron.* Ce dernier ouvrage surtout dont saint Grégoire de Nazianze disait : Lorsque je l'ai dans les mains ou sur les lèvres, transporté avec lui sur le trône du Créateur, je comprends toute l'économie de ses ouvrages; j'apprends à admirer le sublime auteur de toutes choses, plus que je n'avais fait en

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir créé pour moi le monde et les Anges même que vous chargez de me défendre ; ne permettez pas que je fasse jamais rien qui soit indigne de moi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me recommanderai chaque jour à mon bon Ange.*

PETIT CATÉCHISME.

OUVRAGE DES SIX JOURS. — FIN DU SIXIÈME JOUR.

Q. Les Anges sont-ils supérieurs à l'homme ?

R. Les Anges sont supérieurs à l'homme en science et en force. Ils connaissent beaucoup de choses que l'homme ne connaît pas; ils connaissent aussi bien mieux que nous les choses que nous connaissons; et ils peuvent faire beaucoup de choses que nous ne pouvons pas faire.

Q. En quel état les Anges ont-ils été créés ?

R. Tous les Anges ont été créés dans la sainteté et

le contemplant. — Sur les Anges en particulier, la savante instruction pastorale de Mgr. de la Bastie, évêque de Saint-Mâlo, et la Bible de Vence, *t.* VIII. 260 et *t.* XII. *p.* 1. — Notre travail ne présente qu'une bien rapide analyse de tous ces ouvrages.

l'innocence, mais cet heureux état ne les rendait pas impeccables : la jouissance éternelle de Dieu devait être la récompense de leur fidélité. Les uns refusèrent de s'humilier devant Dieu, et ils furent changés en démons.

Q. Quelle est l'occupation des mauvais Anges ?

R. L'occupation des mauvais Anges, c'est de tenter les hommes et de nous faire tout le mal qu'ils peuvent, comme on le voit par l'exemple du saint homme Job. Cependant, le démon ne peut nous nuire sans la permission de Dieu. Il lui permet de nous tenter afin d'éprouver notre vertu, mais il nous donne toutes les graces nécessaires pour triompher de ses attaques. Si nous sommes vaincus, c'est toujours notre faute.

Q. Y a-t-il quelque distinction parmi les bons Anges ?

R. Oui, il y a quelque distinction parmi les bons Anges. Ils se partagent en trois hiérarchies, qui contiennent chacune trois ordres ; ces neuf ordres s'appellent les neuf chœurs des Anges. La première hiérarchie renferme les Trônes, les Chérubins et les Séraphins ; la seconde, les Puissances, les Vertus, les Dominations ; la troisième, les Anges, les Archanges et les Principautés.

Q. Quelles sont les fonctions des bons Anges?

R. La première fonction des bons Anges, c'est d'adorer et de louer Dieu. Saint Jean nous les représente abîmés de respect devant le trône de sa divine majesté, répétant éternellement ce cantique : Saint, Saint, Saint, est le Dieu tout-puissant qui a été, qui est, et qui sera.

Q. Quelle est la seconde fonction des bons Anges?

R. La seconde fonction des bons Anges, c'est de présider au gouvernement du monde visible et invisible, et d'exécuter les ordres de Dieu à l'égard de l'homme. C'est par le ministère des Anges que tous les grands événements de l'Ancien et du Nouveau Testament se sont accomplis.

Q. Quelle est la troisième fonction des bons Anges?

R. La troisième fonction des bons Anges, c'est de veiller à la garde de l'Église universelle. Les saints Pères nous enseignent que des millions d'Anges environnent le bercail de Jésus-Christ, pour le défendre dans la guerre continuelle qu'il soutient contre les mauvais Anges. C'est encore de veiller à la garde des royaumes et des empires. L'Écriture nous parle de l'Ange gardien des Perses et des Grecs, et les saints Pères nous disent que chaque Église a pour la garder non-seulement un Évêque, mais encore un Ange protecteur.

Q. Quelle est la quatrième fonction des bons Anges?

R. La quatrième fonction des bons Anges, c'est de veiller à la garde de chacun de nous. Au premier moment de notre existence un Ange est venu se placer à nos côtés pour nous défendre et nous conduire au Ciel. Il présente à Dieu nos prières et nos bonnes œuvres, et il prie pour nous.

Q. Que faut-il conclure de tout l'ouvrage des six jours?

R. Il faut conclure : 1° que Dieu est bien puissant, bien sage et bien bon ; 2° que l'homme est bien grand,

puisque les créatures inférieures se rapportent à lui, et que les Anges même travaillent continuellement pour lui ; 3° que nous devons bien aimer Dieu, user de toutes choses pour sa gloire, et bien nous respecter nous-mêmes ; 4° que nous devons observer le dimanche avec beaucoup de fidélité.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir créé pour moi le monde et les Anges eux-mêmes que vous chargez de me défendre ; ne permettez pas que je fasse jamais rien qui soit indigne de moi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me recommanderai chaque jour à mon bon Ange.*



XVIe LEÇON.

CHUTE DE L'HOMME.

Ruse du démon. — Imprudence d'Ève. — Faiblesse d'Adam. — Bonté de Dieu. — Interrogatoire des coupables. — Sentence contre le démon. — Miséricorde et justice envers nos premiers parents. — Pénitence d'Adam. — Sa sépulture sur le Calvaire.

Comblés de gloire et d'honneur, nos premiers parents jouissaient, dans le Paradis terrestre, de tout ce qui peut satisfaire des créatures raisonnables : autour d'eux un monde soumis à leurs ordres, devant eux une vie de délices et une éternité de jouissances ineffables dans le Ciel. Le démon, qui venait de perdre son bonheur, résolut de se faire des compagnons de sa ruine, en faisant de nos premiers parents les complices de sa révolte. Le cruel ! il attaqua ces deux innocentes créatures, afin de perdre le genre humain tout entier dans sa tige.

Le serpent lui parut propre à son dessein. Il s'empara du corps de cet animal, le plus rusé, le plus adroit, le plus souple de tous ceux que le Seigneur avait créés sur la terre. Sous cette figure, il s'adressa à la femme dont il connaissait le naturel faible, curieux et crédule. Il la flatta d'abord par l'amour de la liberté, et lui dit avec une fausse compassion : Pourquoi Dieu ne vous

a-t-il pas permis de manger indifféremment de tous les fruits de ce jardin ?

Ève, au lieu de rejeter cette voix empoisonnée, et de ne pas même l'écouter, pour témoigner à Dieu combien elle lui était fidèle, répondit à ce séducteur : Nous avons la liberté de manger du fruit de tous les arbres qui sont dans le Paradis. Quant au fruit de cet arbre qui est au milieu, le Seigneur nous a défendu d'en manger et même d'y toucher, de peur que peut-être nous ne venions à mourir.

C'était un grand préjugé pour le succès de la tentation que ce commencement d'entretien, tant il est vrai qu'il ne faut jamais raisonner avec l'ennemi du salut. Il réussissait trop bien au tentateur pour en demeurer là. Cet esprit de mensonge osa bien dire, contre la parole formelle de Dieu, que cela ne serait pas. Il eut même la hardiesse d'attribuer cette défense de Dieu à une basse jalousie. Vous êtes bien simples, dit-il, de vous laisser ainsi intimider ; Dieu sait que le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux s'ouvriront : vous serez comme des dieux, vous connaîtrez le bien et le mal.

Ainsi, la première faute de notre mère fut d'entrer en conversation avec le tentateur ; la seconde fut d'arrêter ses regards sur le fruit de l'arbre défendu. Au lieu d'en détourner la vue comme d'une chose qui lui était interdite, elle se complut à regarder ce dangereux objet. Le fruit était beau ; il paraissait devoir être d'un goût exquis. Les promesses du tentateur étaient flatteuses. La curiosité, la vanité, la présomption, attirèrent l'oubli

de Dieu, et dissipèrent la crainte. La femme, séduite, porta la main sur le fruit défendu : elle en mangea.

Le tentateur s'applaudissait. Mais il jugea bien qu'Adam était trop instruit pour donner dans un piége aussi grossier[1]. Il n'entreprit pas de le tromper, il essaya de l'affaiblir. Il osa répondre de la victoire sur Adam, s'il pouvait employer son épouse à tenter sa complaisance. Elle se défendit aussi mal de cette attaque que de la première. Elle présenta donc du fruit à Adam, qui ne fut point séduit par les promesses du démon, mais qui se laissa emporter à une molle complaisance pour sa femme.

Il mangea du fruit fatal qui le dépouilla de son innocence, et qui lui fit perdre en un moment, pour lui et pour ses descendants, des priviléges dont il avait été honoré pour les leur transmettre, à la charge seulement de se faire une courte et légère violence.

Jusqu'à ce moment, Adam et Eve étaient demeurés nus comme ils avaient été créés. Ils ne rougissaient point de leur nudité; ils ne s'en apercevaient même pas. Leurs yeux s'ouvrirent, et la connaissance de leur état fut le premier effet de leur prévarication. Ce furent là toutes les lumières qu'ils tirèrent de leur faute : et la science du bien et du mal, si vantée par le tentateur, ne s'étendit pas plus loin. Ils en profitèrent pour se

[1] Cum homo in primo statu secundum intellectum, sic à Deo fuerit institutum quod nullum malum, in ipso erat, et omnia inferiora superioribus subderentur nullo modo decipi potuit nec quoad ea quæ scivit nec quoad ea quæ nescivit. — *S. Th. p.* 1. *q.* 94. *art.* IV.

couvrir comme ils purent, de feuilles de figuier, dont ils se firent de larges ceintures. Ainsi, ne l'oublions jamais; qu'ils soient de lin, de pourpre ou de soie, nos habits nous rappellent la faute et la honte de nos premiers parents. Quelle vanité pouvons-nous en tirer?

Tout à coup ils entendirent la voix du Seigneur qui se promenait dans le jardin, après midi. Ces paroles signifient que le Seigneur s'empressa de faire sentir aux coupables la faute qu'ils avaient commise, afin de les pénétrer d'un vif remords. Bonté infinie! après que nos premiers parents eurent transgressé la loi qu'il leur avait donnée, le Seigneur ne cessa pas de se montrer miséricordieux envers eux; mais toujours semblable à lui-même, il se souvient qu'il est père et médecin. Père, il voit son fils dégradant sa noblesse et renonçant à ses hautes destinées pour se traîner dans la fange; et voilà que, cédant à la tendresse paternelle, il ne laisse point le coupable sans secours, il lui témoigne encore un intérêt compatissant pour l'arracher par degrés à sa bassesse, et le rétablir dans les droits qu'il a perdus. Médecin, il accourt avec empressement près du malade gisant sur le lit de la souffrance, qu'il réclame ou non le secours de son art. C'est ainsi que Dieu en agit avec l'homme[1].

Cependant, les coupables ayant entendu la voix du Seigneur, coururent se cacher parmi les arbres du jardin : étrange délire de se croire caché à l'œil du Tout-Puissant qui est partout! Vous diriez ces domestiques insolents, qui, pour fuir la présence de leur maître irrité,

[1] S. Chry. *homil.* XVII. *in Gen.*

vont cacher dans les coins et recoins de la maison, leur trouble et leur frayeur. Ainsi, Adam et Ève, faute d'asile, en vont chercher dans la maison même du maître qu'ils ont outragé, parmi les arbres de son jardin.

Malgré leur précaution, le souverain juge les a bientôt découverts. Voilà les coupables en sa présence. Assistons à l'interrogatoire ; écoutons attentivement et les réponses des accusés, et l'arrêt qui va être rendu, tant contre eux que contre le perfide instigateur du crime. D'abord, rappelons-nous la menace que Dieu avait faite à nos premiers parents : Le jour où vous mangerez du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, vous mourrez [1]. La mort du corps, la mort de l'ame, telle devait être la punition des coupables. La conduite de Dieu envers les Anges rebelles établissait un précédent terrible : la race humaine méritait d'être sur-le-champ précipitée dans la mort éternelle, et la justice de Dieu semblait intéressée à l'exécution rigoureuse de la sentence. Que va faire ce Dieu qui est tout à la fois Juge et Père ? Comment va-t-il concilier les réclamations de sa tendresse et les droits de sa justice ? Suivons cette grande procédure.

Le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Adam, où êtes-vous ? Il l'appelle par son nom, afin de l'enhardir. Adam répondit : J'ai entendu votre voix dans le jardin, et j'ai eu peur, parce que j'étais nu, et je me suis caché. Le Seigneur reprit : Comment savez-vous

[1] Gen. 1. 16.

que vous étiez nu, si ce n'est parce que vous avez mangé du fruit défendu ?

Ces premières questions nous montrent dans tout son jour l'inépuisable clémence du juge. Il pouvait ne pas adresser une seule parole au coupable, mais prononcer à l'instant l'arrêt de mort dont il l'avait menacé. Il ne le fait pas : il comprime sa juste indignation, il l'interroge et lui permet de se défendre.

Que va répondre l'accusé ?

Adam répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. Le coupable ne peut nier son crime ; mais au lieu de s'humilier et de recourir à la clémence de son juge, il rejette sa faute sur la femme que Dieu lui a donnée. Il semble accuser Dieu même d'être la première cause de sa ruine. Une semblable excuse n'était pas recevable. Aussi, le Seigneur ne daigne pas même en faire justice : Adam, convaincu de désobéissance, il interroge l'autre coupable.

Pourquoi, demanda-t-il à la femme, avez-vous fait cela ? C'est-à-dire, vous avez entendu la plainte dirigée contre vous par votre époux, pourquoi êtes-vous devenue l'artisan de son malheur et du vôtre ?

Ève répondit : Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé de ce fruit. Elle ne se défend pas mieux que son mari. De même qu'Adam avait rejeté sa faute sur sa femme, ainsi Ève essaie de présenter un autre coupable. Le Seigneur ne presse pas davantage ses demandes. S'il en fait, ce n'est pas pour s'instruire, lui, à qui rien n'est

caché : c'est pour donner une preuve de sa clémence envers les coupables, et leur fournir l'occasion de présenter des moyens de justification, s'ils en ont.

Après avoir reçu la déclaration de nos premiers pères, le Seigneur s'adresse au provocateur, non pour entendre sa défense, non pour l'interroger, mais pour lui prononcer sa sentence. Sans lui demander pourquoi, ainsi qu'il a fait à Adam et à Ève, il lui dit tout court : Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes des champs; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie. Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Cette race te brisera la tête ; pour toi, tu tendras des embuches à ses pieds.

Nous sommes impatients de savoir pourquoi c'est le serpent et non pas le démon, l'instrument et non l'auteur même du crime, qui est puni. Ici encore nous allons voir éclater le tendre amour que Dieu nous porte.

Un père à qui le fer d'un assassin a enlevé son fils, objet de sa tendresse, commence par décharger son courroux sur le fer homicide, qu'il brise en morceaux. Dieu en agit ici de la même manière. Il châtie le serpent que le démon avait fait servir à sa criminelle manœuvre, en lui infligeant une peine perpétuelle, pour nous faire comprendre par cette image sensible, combien le démon lui est odieux ; et puisqu'il sévit avec tant de rigueur contre ce qui ne fut que l'instrument, je vous laisse à penser quel traitement reçoit l'auteur même de l'attentat. Or, comme la malédiction prononcée contre

le démon relégué loin de nous dans les enfers, n'avait pas un effet apparent à nos yeux, Dieu a voulu nous en donner un témoignage sensible par la punition du serpent, condamné à ramper sur la terre et à manger la poussière tous les jours de sa vie.

La sentence du démon prononcée, le Juge se tourna vers nos premiers pères. Mais, ô miséricorde infinie ! avant même de leur notifier leur sentence, il faisait briller à leurs yeux, dans la condamnation même du tentateur, de vifs rayons d'espérance.

Et d'abord, en disant qu'il mettrait l'inimitié entre la race de la femme et la race du serpent, il faisait entendre à nos premiers pères qu'ils ne subiraient pas la mort le jour même de leur péché, comme ils pouvaient s'y attendre. S'ils y sont condamnés, ils auront du temps pour s'y préparer et la rendre méritoire. Ensuite, ajoutant que la race de la femme écraserait la tête du serpent, il leur apprenait que les maux dont ils étaient la victime seraient réparés.

Avec cette double assurance, nos premiers parents durent attendre sans inquiétude la sentence d'un juge qui se montrait si clément. Sa miséricorde avait vaincu, il est vrai, mais cependant il fallait donner quelque chose à la justice.

Le Seigneur se tourna donc vers la femme, moins coupable que le démon, mais dans un sens plus coupable que l'homme[1], et il lui dit : Je multiplierai vos souffrances ; vous mettrez au monde des enfants au milieu

[1] S. Th. 2. *p. q.* 163. *art.* 4.

des plus vives douleurs. Vous serez assujettie à l'homme, et il exercera sur vous sa domination. Remarquez la clémence divine jusque dans la rigueur du châtiment. Les douleurs de l'enfantement seront balancées par des consolations qui bientôt les feront oublier. Et la femme, par sa douceur et sa patiente résignation, retrouvera une partie de sa dignité, et adoucira l'empire de l'homme.

Restait le père du genre humain, le roi du monde visible, le bien-aimé de son Dieu. Le Seigneur lui adresse la parole et lui dit : Parce que vous avez préféré à mes ordres la voix de votre femme, et que vous avez mangé du fruit défendu, la terre, qui d'elle-même et sans contrainte devait fournir à vos besoins, sera désormais un fonds ingrat et maudit. Tous les jours de votre vie elle attendra la plus fatigante culture, pour vous rendre à regret le pain que vous lui aurez confié à la sueur de votre front. Elle se couvrira de ronces et d'épines, et ce ne sera qu'à travers leurs pointes aigues que vous recueillerez les herbes qui feront une partie de votre nourriture. Telle sera votre condition jusqu'à ce que, épuisé des travaux et assujetti à la mort, vous retourniez dans la terre d'où vous avez été tiré ; car vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière.

Ces paroles renfermaient encore pour Adam 1° la privation de tous les avantages surnaturels ; 2° des priviléges de la nature parfaite dont il avait été gratuitement enrichi; entre autres, l'exemption de l'ignorance, de la concupiscence, des maladies et de la mort. Pour nous, cette sentence comprenait toutes les peines que nous

venons de dire avec la triste nécessité de naître pécheurs[1].

Néanmoins, Adam dut se trouver bienheureux d'en être quitte à ce prix. Au milieu de tous ces maux, il lui reste le plus grand des biens, l'espérance; il lui reste le temps et le moyen de réparer son malheur. En cela bien mieux traité que les Anges rebelles, quoique menacé du même châtiment; il peut reconquérir le Ciel, eux ne l'ont pas pu et ne le pourront jamais. Or, quand on n'a pas perdu le Ciel sans ressource, que sont toutes les autres calamités?

Le Seigneur Dieu donna encore à nos premiers parents une nouvelle marque de sa bonté, car c'est dans les plus petites choses que la tendresse se montre plus touchante. Pour épargner aux deux coupables la honte de leur nudité, il leur procura lui-même des vêtements faits de peau de bête.

Cette douloureuse scène du premier jugement de Dieu s'acheva dans le jardin même où le crime avait été commis. C'est alors que la première femme reçut de son mari le nom d'Ève ou de mère de tous les vivants; nom admirable qui, relevant la dignité de la femme, prophétisait la sainte Vierge : il ne restait plus qu'à exécuter la sentence. Le Seigneur parla, et nos pères sortirent tristement du Paradis terrestre, pour ne jamais y rentrer. Un Chérubin armé d'un glaive étincelant, se saisit de l'entrée pour l'interdire au premier homme et à tous ses descendants.

Exilé non loin de ce lieu de délices, et réduit à culti-

[1] Sur les effets du péché originel, *voyez* Conc. Trid. *sess.* 5. *can.* 1-5.

ver la terre pour se nourrir, Adam passa une longue vie de neuf cent trente ans à pleurer son péché et à en faire pénitence. Sa pénitence fut si humble, si constante et si soumise, qu'en vue du Libérateur qui lui était promis, il recouvra les bonnes graces de son Dieu, et mourut dans son amour. Le père du genre humain fut enterré sur le Calvaire. Quatre mille ans plus tard, la croix de Jésus-Christ fut plantée directement au-dessus de la sépulture d'Adam. Il convenait que les prémices de notre vie fussent placés là où l'origine de notre mort l'avait été.

Le rapport d'un tel lieu avec la Croix de Jésus-Christ me paraît admirable ; il était tout à fait à propos que Notre Seigneur venant racheter et rappeler le premier Adam, choisìt, pour souffrir, le lieu où il avait été inhumé ; et qu'en expiant son péché, il expiât aussi celui de toute sa race. Il avait été dit à Adam : *Tu es terre*, et tu retourneras en terre ; et c'est pour cela même que Jésus-Christ est venu le trouver dans le lieu où cette sentence avait été exécutée, afin qu'il le délivrât de la malédiction, et qu'au lieu de ces paroles : *tu es terre et tu retourneras en terre,* il lui dit : *Levez-vous, vous qui dormez*, *et sortez du tombeau*. Ainsi le nom de *Calvaire* qui signifie chef, unit dans une même prophétie le sépulcre d'Adam au tombeau de Jésus-Christ, tous les sacrifices et tous les mystères de l'ancienne loi à ceux de la nouvelle. C'est là une de ces belles harmonies qu'on rencontre à chaque pas dans l'ordre de la grace aussi bien que dans celui de la

nature et qui dévoilent une sagesse à qui rien n'échappe[1].

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de n'avoir pas abandonné l'homme après son péché; que dis-je, ô mon Dieu? de nous avoir promis un Ré-

[1] Sur la sépulture d'Adam, écoutons les Pères de l'église :

« Le lieu où la croix de Jésus-Christ fut placée répondait directement à la sépulture d'Adam, selon que les Juifs nous en assurent; et il convenait fort en effet que les prémices de notre vie fussent placés où l'origine de notre mort l'avait été. Ainsi parle saint Ambroise.

Ce n'était point là une opinion particulière à l'illustre archevêque de Milan, puisque d'abord il invoque le témoignage des Juifs, où ce sentiment était établi de temps immémorial. Il l'avait lue dans Origène, qui la fonde sur une tradition antique et non contestée. « Le lieu du Calvaire a, dit-il, reçu un privilége particulier, ayant été choisi pour le lieu de la mort de celui qui devait mourir pour tous les hommes; car une tradition qui est venue jusqu'à notre temps, nous apprend que le corps du premier homme, formé par les mains de Dieu, avait été enterré au lieu même où Jésus-Christ devait être crucifié. » Et il en donne aussitôt cette raison, également adoptée par notre saint évêque : « Afin que, comme tous meurent dans Adam, tous aussi reçussent la vie en Jésus-Christ, et que le Chef du genre humain y trouvât pour lui-même et toute sa postérité, la résurrection et la vie, par la résurrection du Sauveur qui y est mort et qui y est ressuscité. » *Tract. in Matth.* Tertullien n'est pas moins précis. « Le Calvaire, est, dit-il, le lieu du Chef, le premier homme y est enterré; la tradition nous en a conservé la mémoire, et c'est sur ce lieu même que Jésus-Christ a arboré l'étendard de sa victoire. » Mais saint Athanase est encore bien plus affirmatif. C'est dans un discours sur la passion et le crucifiement de Notre Seigneur, qu'il s'exprime en ces termes : « Jésus-Christ ne choisit point d'autre lieu pour souffrir et pour y être crucifié que celui du Calvaire qui, selon le sentiment des plus habiles entre les Juifs, est le lieu du sépulcre d'Adam; car ils assurent qu'après son anathème et sa condamnation, il y est mort, et qu'il y est enterré. Que si la chose est ainsi, le rapport d'un tel lieu avec la croix de Jésus-Christ me paraît admirable; car il était tout à fait à propos que Notre-Seigneur,

dempteur qui nous rend avec usure les biens que nous avons perdus.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je repousserai la tentation aussitôt que je m'en apercevrai.*

venant rechercher et rappeler le premier Adam, choisit pour souffrir le lieu où il était inhumé; et qu'en expiant son péché, il expiât aussi celui de toute sa race. Il avait été dit à Adam : *Tu es terre, et tu retourneras en terre;* et c'est pour cela même que Jésus-Christ est venu le trouver dans le lieu où cette sentence avait été exécutée, afin qu'il le délivrât de la malédiction, et qu'au lieu de ces paroles : *Tu es terre, et tu retourneras en terre*, il lui dit : « Levez-vous, vous qui dormez, et sortez du tombeau, vous qui êtes mort; Jésus-Christ vous éclairera. Au temps de saint Basile, cette tradition était une croyance universelle parmi les Chrétiens; bien qu'elle se fût plutôt conservée dans la mémoire des hommes que dans leurs écrits; toutefois, saint Épiphane, né dans la Palestine, assure avoir vu des livres qui l'attestent. *Hæres.* XLV, n° 5.

Une opinion appuyée sur d'aussi respectables monuments, doit sourire à tous les cœurs chrétiens; et l'on s'étonne que saint Jérôme ait pu la combattre. Au reste, c'est après avoir doctement discuté ses objections, qu'un écrivain moderne conclut avec saint Cyrille de Jérusalem, avec Grotius, commentant l'Évangile de saint Matthieu, que le nom de *Calvaire* (en syriaque golgotha), qui signifie *chef*, unissait dans une même prophétie le sépulcre d'Adam au tombeau de Jésus-Christ, tous les sacrifices et les mystères de l'ancienne loi à tous ceux de la nouvelle.—Duguet, *Explic. de la passion, portement de la croix,* chap. V. sect. VI, pag. 137. — *Bibliothèque des Pères, par M. Guillon,* tome IX, p. 183.

PETIT CATÉCHISME.

CHUTE DE L'HOMME.

Q. De quel châtiment Dieu avait-il menacé nos premiers parents?

R. Le châtiment dont Dieu avait menacé nos premiers parents était la mort du corps et de l'ame. Il leur avait dit : Le jour où vous mangerez du fruit défendu vous mourrez. Coupables de révolte comme les Anges, comme eux ils devaient être traités; si Dieu n'a pas exécuté ses menaces, nous en sommes redevables à sa grande miséricorde.

Q. Comment tombèrent nos premiers parents?

R. Le démon, sous la figure du serpent, trompa la femme en lui disant que s'ils mangeaient du fruit défendu, ils deviendraient comme des Dieux. La femme, trompée, en mangea. Elle en offrit à son mari. Adam ne fut pas trompé, mais par complaisance pour sa femme il mangea aussi du fruit défendu.

Q. Dans quel état se trouvèrent-ils après leur chute?

R. Après leur chute, le remords et la honte s'emparèrent de leur conscience, ils coururent se cacher parmi les arbres du jardin. Le Seigneur les appela et prononça contre eux une juste condamnation.

Q. Quelle peine prononça-t-il contre le serpent?

R. Il condamna le serpent à ramper sur la terre et à manger la poussière. Dieu voulut nous montrer combien

le démon lui est odieux en punissant celui qui avait été l'instrument de son crime. Il lui dit encore : Je mettrai l'inimitié entre ta race et celle de la femme, et cette race t'écrasera la tête.

Q. Quelle peine prononça-t-il contre nos premiers parents?

R. Il condamna la femme à enfanter avec douleur et à être assujettie à l'homme; il condamna l'homme à manger son pain à la sueur de son front, et à subir toutes les incommodités de la nature, les maladies et la mort. Il le dépouilla aussi de tous ses priviléges surnaturels.

Q. Que remarquez-vous dans cette punition?

R. Je remarque dans cette punition une grande miséricorde. Dieu avait menacé nos premiers parents de les faire mourir aussitôt après leur péché, il en avait bien le droit. Cependant, il ne le fait pas : il leur accorde le temps de faire pénitence. De plus, il leur en fournit les moyens : il leur annonce un Rédempteur. Ainsi il leur laisse l'espérance de se relever un jour. Que sont toutes les peines quand on a l'espérance de les voir finir et remplacées par un bonheur éternel ?

Q. Que Dieu fit-il ensuite ?

R. Ensuite, Dieu, touché de compassion pour nos premiers parents, leur donna des habits pour se couvrir. Après cela ils sortirent du Paradis terrestre; un Chérubin, armé d'un glaive étincelant, fut placé à l'entrée pour les empêcher d'y revenir.

Q. Adam fit-il pénitence de son péché ?

R. Adam fit pénitence de son péché pendant neuf cent trente ans, et il eut le bonheur de recouvrer les bonnes graces de son Dieu et de mourir dans son amour.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de n'avoir pas abandonné l'homme après son péché ; que dis-je, ô mon Dieu? de nous avoir donné un Rédempteur qui nous rend avec usure les biens que nous avons perdus.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je repousserai la tentation aussitôt que je m'en apercevrai.*



XVIIe LEÇON.

ACCORD DE LA JUSTICE ET DE LA MISÉRICORDE DIVINE, DANS LA PUNITION DU PÉCHÉ ORIGINEL.

Le roi des Indes. — Justice et miséricorde à l'égard de nos premiers pères. — A notre égard. — Accord de la justice et de la miséricorde dans le mystère de l'Incarnation et de la Passsion. — Doctrine de saint Léon et de saint Thomas. — Nécessité de la foi au Rédempteur.

Un roi des Indes était parti pour la chasse avec ses principaux officiers. Arrivé au rendez-vous, le prince quitte ses gens et s'enfonce seul dans l'épaisseur de la forêt. Bientôt il entend à quelque distance une conversation fort animée dont il désire comprendre le sens. Il s'approche doucement et se cache derrière un énorme palmier. C'étaient un charbonnier et sa femme, qui se plaignaient amèrement des misères de la vie ; la femme surtout murmurait tout haut contre Dieu, et accusait nos premiers parents. Ah ! disait-elle, si j'avais été à la place d'Ève, jamais la curiosité ni la gourmandise ne m'auraient fait désobéir.

Le prince les laissa dire sans les interrompre. Quand ils eurent fini, il s'approcha, et faisant celui qui n'avait rien entendu : Vous êtes bien malheureux, leur dit-il; si vous voulez, je changerai votre sort : vous n'avez qu'à me suivre.

L'air, le ton, la bonne grace de l'inconnu, persuadèrent aisément les deux charbonniers. Il est si facile de nous persuader quand on nous promet le bonheur ! Venez avec moi, leur dit le prince ; et, sur-le-champ, quittant leur travail et leurs instruments, ils se mettent à sa suite.

Après une marche assez longue, on arrive au bord de la forêt. Là se trouvaient réunis les officiers et la suite du prince. Le monarque monte dans sa voiture, et, au grand étonnement de toute la cour, il y fait monter avec lui ses deux nouveaux protégés. Arrivé au palais, il leur fait donner des habits et des appartements convenables à leur nouvelle position; de nombreux officiers sont mis à leurs ordres; chacun s'empresse, parce qu'on voit que les nouveaux hôtes sont l'objet de l'affection royale.

Quelques jours se passent ainsi dans l'abondance et la joie ; et le charbonnier et son épouse de se féliciter et de bénir le prince. Cependant, un jour, celui-ci les appelle et leur dit : Vous savez de quel état je vous ai tirés ; vous êtes heureux maintenant. Ce bonheur dont vous jouissez, il ne tient qu'à vous de le posséder toujours; si même vous êtes fidèles à mes ordres, vos enfants participeront aux mêmes avantages. Voici la seule condition que je mette à mes faveurs. Vous mangerez de tous les mets qui chaque jour vous seront apportés ; je n'en excepte qu'un seul qui sera placé au milieu de la table, dans un superbe vase d'or, enrichi de pierreries et parfaitement fermé. Le jour où vous y toucherez vous mourrez. Ne l'oubliez pas, votre sort et celui de vos enfants dépend de votre fidélité.

Là-dessus, le roi se retire, et nos charbonniers d'exalter la bonté d'un prince qui voulait bien mettre leur bonheur et celui de leurs enfants à une condition si facile.

L'heure du repas arrive; le vase d'or paraît; sa forme élégante, les ciselures dont il est orné, les perles qui l'enrichissent frappent vivement les regards des deux convives qui, du reste, mangeaient toujours seuls. La femme surtout ne peut détacher ses yeux de ce brillant objet; mais par respect pour les ordres du prince, elle s'en tient là. Au repas suivant, le vase est de nouveau placé sur la table. Plus on le regarde, plus il paraît beau. Un désir naît au fond du cœur de la nouvelle Ève; cependant elle n'ose le manifester encore.

Les jours suivants, même spectacle et aussi même désir. Enfin, après deux mois, la curiosité l'emporte. La femme dit à son mari : depuis que ce vase est sur la table, tous les mets me sont insipides. Je serais heureuse si je pouvais seulement voir ce qu'il renferme; mon intention n'est pas d'en manger. Gardez-vous d'une telle pensée, lui dit son mari; le roi s'en est expliqué : le jour où nous toucherons à ce vase nous mourrons. Mais, reprend la femme, nous pouvons y toucher sans qu'on s'en aperçoive. Je vais soulever tant soit peu le couvercle, je jetterai un rapide coup d'œil et je serai satisfaite. Le mari n'a pas le courage de mécontenter son épouse. Permettez, lui dit-il, que je vous aide, le danger sera moins grand.

La femme, empressée, avance la tête, tandis que le mari soulève doucement le fatal couvercle. Mais, ô malheur! une souris s'agite au fond du vase; la femme effrayée, pousse un cri, le mari laisse tomber le couvercle, la petite prisonnière s'échappe et disparaît.

Le roi, qui se trouvait dans une pièce voisine, accourt au bruit, et prend les coupables sur le fait. C'est ainsi, leur dit-il, que vous respectez mes ordres; vous allez subir le châtiment dont je vous ai menacé. A ces mots, il ordonne qu'on les fasse mourir. En ce moment survient le fils unique du roi, qui, se jetant aux genoux de son père, lui dit : grace pour eux ! s'il faut une victime à votre justice, me voici; je vous offre ma vie. Le roi accepte la médiation de son fils et le condamne à mourir à la place des deux coupables. Il est conduit à l'échafaud. Il meurt; et, à sa considération, les deux criminels conservent la vie et reçoivent tous les moyens de recouvrer, pour eux et leurs enfants, les avantages dont ils venaient de se dépouiller.

Seulement, leur dit le roi, vous ne rentrerez dans les biens que vous avez perdus, qu'autant que vous profiterez des moyens que la mort de mon fils bien-aimé vous a procurés. C'est l'épreuve à laquelle je vous soumets. Allez la subir loin de mon palais; reprenez vos haillons et le chemin de votre forêt. Si vous êtes fidèles et que vous aimiez mon fils, je vous rendrai tous les biens que vous avez perdus, et même de plus grands. Tous vos enfants, jusqu'à la dernière génération, en jouiront après vous; du reste, rien ne vous manquera, ni pour

le corps, ni pour l'ame. Si vous avez besoin de quelque chose, demandez, et sur-le-champ vous serez satisfaits.

Y a-t-il, nous le demandons, une ombre d'injustice ou de cruauté dans la conduite de ce bon roi? au contraire, tout ce qu'on y voit, n'est-ce pas de la justice et de la miséricorde?

Et maintenant, tout ce que nous supposons s'être passé aux Indes, s'est passé dans le paradis terrestre. La conduite de ce roi nous représente trait pour trait la conduite de Dieu.

1° Avant d'être tirés du néant, nos premiers pères étaient moins que ces charbonniers; ils n'étaient rien, ils n'avaient droit à rien.

2° Le commandement que Dieu leur fait après les avoir comblés de gloire et de bonheur, est très-juste en soi et très-facile à exécuter; il est aussi très-important, puisqu'il est le seul hommage que le Seigneur exige d'eux.

3° Ce commandement est très-clair. Le jour où vous mangerez du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, vous mourrez. Point ici d'équivoque ni d'ambiguité. Nos premiers parents avaient d'ailleurs toutes les graces nécessaires pour l'accomplir; ils ne pouvaient prétexter ni l'oubli ni l'ignorance; ils se souvenaient si bien de ce précepte, du sens qu'il avait et des conséquences terribles de son infraction, que la femme elle-même dit au serpent : Le jour où nous mangerons de ce fruit, nous mourrons.

4° Il est très-juste. Dieu avait certes bien le droit de faire cette défense à des créatures qu'il venait de tirer

du néant, et d'attacher à leur fidélité la conservation, pour eux et pour nous, des priviléges dont il les avait enrichis. Dieu est le maître de ses dons; il peut les accorder aux conditions qu'il lui plait ; et qui de nous peut trouver dure celle qu'il imposa à nos premiers pères? Voilà pour Adam et Ève. Quant à nous, il n'est pas plus contraire à la justice divine qu'à la justice humaine, d'envelopper les enfants dans la condamnation de leur père, en les dépouillant des priviléges gratuits dont ils auraient joui si leur père avait été fidèle.

Or, les biens dont nous avons été privés par le péché originel, la béatitude surnaturelle, l'empire absolu sur nos passions, l'exemption de la douleur et de la mort ne nous étaient pas dus : c'étaient autant de dons de la pure libéralité du Créateur. Saint Augustin cet interprète si habile et si sûr de la raison et de la foi, l'enseigne formellement, et toute l'Eglise applaudit à la condamnation de Baïus, qui avait soutenu le contraire [1].

Nos premiers parents furent donc coupables, grandement coupables, et ils nous ont transmis non-seulement la mort et les souffrances du corps, mais encore le péché qui est la mort de l'ame [2]. Tout cela est certain; et le

[1] Bergier. *Traité de la Religion. l.* III. 105. — St. Aug. *l.* III. *de liber arbitr. c.* 20. — *Retract. lib.* 1. *c.* 9. — *De bono persever. c.* 11 *et* 12. — Baïus. *prop.* 24. 55. 78.

[2] *Con trid. sess. can* 2. — Quant au péché originel que nous avons contracté dans Adam et avec lequel nous naissons, on peut dire que Dieu ne condamne point à l'enfer les ames qui ne sont coupables que de cette seule faute. Il est permis de croire avec saint Thomas, que Dieu les prive seulement de la béatitude surnaturelle à laquelle ils n'ont aucun droit.

sentiment journalier de notre misère n'est-il pas une preuve sans réplique de notre dégradation? Qu'est-ce donc que cet inconcevable mélange de grandeur et de bassesse, de vérité et d'erreur, de vertu et de crime? qu'est-ce que ces deux hommes différents, si opposés que nous portons en nous-mêmes, et qui font de notre vie une lutte continuelle? Voilà ce que nous sommes! et certes, il serait bien à plaindre celui qui ne reconnaîtrait pas que l'homme tel qu'il est aujourd'hui n'est qu'une grande ruine. D'un autre côté, il n'est pas moins certain que Dieu est infiniment bon, juste et saint, d'où il faut conclure que la transmission du péché originel n'est contraire ni à la bonté, ni à la justice, ni à la sainteté infinie. Ne craignons rien : Dieu n'a jamais fait et ne fera jamais tort à personne. Telle est la grande réponse à toutes les difficultés que notre esprit peut élever sur les vérités qu'il ne saurait comprendre.

Dieu a donc été juste, parfaitement juste, en punissant Adam et Ève et en nous enveloppant tous dans leur châtiment. Ce qu'il y a de bien touchant, c'est qu'on voit briller dans cette conduite si sévère en apparence, une miséricorde infinie.

En effet, 1° au lieu de faire mourir nos premiers parents le jour même de leur faute, comme il en avait le droit et comme il les en avait menacés, Dieu leur accorde le temps de faire pénitence, il leur en fournit encore tous les moyens.

La faculté de théologie de Paris, dans la censure d'*Emile*, a déclaré que ce sentiment n'est point condamnable. — Bergier. *id. t.* 111. 104. — Le catéchiste pourra se dispenser de donner ces explications.

2° Pour les venger du démon, il promet à la femme qu'un jour elle lui écrasera la tête, qu'il leur rendra tous les biens qu'ils ont perdus, qu'ils deviendront réellement semblables à lui, afin de confondre l'orgueil de Satan, en accomplissant dans toute son étendue la promesse trompeuse qu'il leur avait faite : *Vous serez comme des Dieux*.

3° Cette rédemption sera tellement abondante, les biens qu'elle procurera au genre humain tellement supérieurs aux maux occasionnés par la faute originelle, que l'Église ne craint pas de s'écrier, en parlant du péché d'Adam : *Heureuse faute ! ô péché vraiment nécessaire ! puisqu'il nous a mérité d'avoir un tel Rédempteur*.

4° Depuis le moment de leur chute, Dieu n'aura plus d'autre pensée que de la réparer ; sauver l'homme sera son unique affaire, le centre auquel aboutiront tous ses desseins, la fin de toutes ses œuvres.

On reste frappé d'étonnement à la vue de l'inconcevable facilité et de la prodigieuse miséricorde avec lesquelles Dieu pardonne au père du genre humain. Essayons de jeter quelques lumières sur cet abîme de sagesse et de bonté : Le plus noble usage de la raison, c'est de conduire l'homme à la foi.

« Par son péché, l'homme est devenu l'ennemi de Dieu et il faut que la haine réciproque de Dieu et de l'homme se change en amour mutuel, pour que Dieu et l'homme puissent de nouveau faire ensemble une société véritable. Mais l'homme ne peut se réconcilier avec Dieu

s'il n'est pardonné, ni Dieu se réconcilier avec l'homme s'il n'est pas satisfait. Ce sont des rapports nécessaires dérivés de l'Être infiniment juste et infiniment bon.

» Mais Dieu étant infiniment juste ne peut céder les droits de sa justice, il punira donc l'homme avec une rigueur infinie. D'un autre côté, Dieu étant infiniment bon et voulant sauver l'homme, il lui pardonnera avec une bonté infinie. Comment concilier ces deux choses? Punir l'homme avec une rigueur infinie, c'est le faire mourir au milieu des plus affreux tourments, et lui pardonner avec une bonté infinie, c'est le conserver sain et sauf avec tous ses priviléges. Dieu lui-même, tout puissant qu'il est, peut-il à la fois détruire et conserver l'homme?

» Oui, il le peut; il peut détruire un homme à la place de tous les hommes; il peut conserver tous les hommes à la considération d'un homme détruit. La justice humaine nous donne l'idée et l'exemple d'une pareille compensation[1]. »

Témoin, entre mille autres, ce fait si célèbre dans l'histoire de France. En 1347, Édouard III, roi d'Angleterre, assiégeait la ville de Calais. Irrité de la longue résistance des assiégés, il les pressa si fort qu'ils furent réduits à demander la paix. Édouard refusa de l'accorder si on ne lui livrait six des principaux habitants pour en faire ce qu'il voudrait.

Eustache de Saint-Pierre s'offrit pour être une des six victimes; à son exemple, il s'en trouva cinq autres

[1] *Voyez* M. de Bonald, *Théorie du pouvoir*, *p.* 147 *et suiv.*

qui remplirent le nombre et s'en allèrent la corde au cou et nus en chemises, porter les clés de la ville au prince anglais. Ce fier vainqueur voulait absolument les faire mourir. Déjà il avait fait mander le bourreau pour l'exécution et il fallut toutes les larmes et les prières réitérées de son épouse pour les arracher à sa fureur.

A cet exemple, on pourrait en ajouter bien d'autres; et certes il y a une grande miséricorde lorsque toute une famille, tout un peuple, tout le genre humain est coupable et digne de mort, de ne faire mourir qu'un seul homme à la place de tous les autres.

« C'est ce que Dieu a fait. Il a détruit un homme à la place de tous les hommes; cet homme détruit à la place de tous les hommes sera donc infiniment haï de Dieu, puisqu'il sera chargé du crime infini de tous les hommes. En même temps, cet homme aux mérites duquel tous les hommes devront leur pardon, sera infiniment aimé de Dieu, puisqu'il méritera à tous les hommes le pardon d'un crime infini.

» Or, Dieu ne peut haïr infiniment que l'être infiniment haïssable, qu'un homme chargé de péchés; ni aimer infiniment qu'un être infiniment aimable, que lui-même, que Dieu. Cet *homme* sera donc *Dieu*, il sera *Homme-Dieu*.

» L'Homme-Dieu sera donc détruit à la place de tous les hommes pour satisfaire à la justice de Dieu, et tous les hommes seront pardonnés et conservés, par les mérites et à la considération de cet Homme-Dieu. Cet Homme-Dieu sera donc le médiateur, le sauveur, le

rédempteur du genre humain et le fondateur d'une nouvelle alliance entre l'homme et Dieu [1]. »

Ainsi, le Rédempteur réunira en lui deux grands caractères opposés l'un à l'autre. Il sera tout ensemble un prodige de grandeur et d'humiliation ; l'objet de la colère et de la complaisance de Dieu. D'un côté, chargé de toutes les iniquités du monde, il éprouvera dans sa vie et dans sa mort tout ce qu'il y a de plus rigoureux, il sera l'homme de douleur. D'un autre côté, semblable à Dieu et Dieu lui-même, il jouira de toute la tendresse de Dieu, et le glorifiera autant qu'il le demande et qu'il le mérite.

Telle est donc l'accord de la justice et de la bonté de Dieu, dans le châtiment et le pardon du péché originel. Étant fini, l'homme était incapable de satisfaire pour une injure infinie, il ne pouvait renouer le lien surnaturel qui l'unissait à Dieu et que le péché avait rompu. Dieu se choisit une victime d'un mérite infini ; cette victime est immolée, le péché est expié, le lien surnaturel rétabli et tous les hommes sauvés.

Et maintenant il est facile de comprendre 1° l'étonnante facilité avec laquelle Dieu pardonne à nos premiers parents. De toute éternité, l'Incarnation du Verbe était prévue, Dieu avait sans cesse devant les yeux l'immolation de cette grande victime. Le péché de l'homme était en quelque sorte expié avant qu'il fût commis.

La fatale désobéisance a lieu, le Verbe éternel se présente à son père, il se montre à lui mourant sur

[1] M. de Bonald, *id.*, *id.*

le Calvaire. Sa médiation est acceptée et la justice divine étant pleinement satisfaite, la miséricorde se manifeste avec éclat à l'égard des coupables.

Il est facile de comprendre 2° comment ont été sauvés les hommes qui ont vécu avant la venue du Rédempteur : ils ont été sauvés en vue des mérites de ce Rédempteur futur. Quoiqu'elle ne dût s'accomplir que dans la plénitude des temps, l'oblation volontaire de l'agneau immolé dès l'origine du monde, avait calmé la colère de Dieu et procuré aux hommes le temps et les moyens de regagner ses bonnes graces.

« Qu'on ne se plaigne donc pas, dit admirablement saint Léon, de la conduite que Dieu a tenue dans l'ouvrage de la Rédemption. Qu'on ne dise pas que Notre Seigneur a trop tardé à naître selon la chair, comme si les temps qui ont précédé sa naissance avaient été privés du fruit des mystères qu'il a opérés dans les derniers âges du monde. L'Incarnation du Verbe, arrêtée de toute éternité dans les conseils de Dieu, a produit avant son accomplissement les mêmes effets qu'elle a produits depuis. Jamais dans l'antiquité la plus reculée le mystère du salut des hommes n'a été sans effet. Ce que les Apôtres ont prêché, les Prophètes l'avaient prédit; et l'œuvre du Sauveur ne peut être regardée comme trop différée puisqu'elle a toujours été l'objet de la foi.

« Ce n'est donc point par un nouveau plan de conduite ni par une compassion tardive que Dieu a pourvu à la Rédemption du genre humain, en opérant l'Incarnation de son Fils unique. Mais dès les premiers jours du

monde il a établi une seule et même cause de salut pour tous les hommes et pour tous les siècles.

« Il est vrai que la grace de Dieu s'est répandue avec plus d'abondance depuis la naissance temporelle de Jésus-Christ ; mais ce n'est point alors qu'elle a commencé à se communiquer, puisque c'est par elle que les Saints de tous les temps ont été sanctifiés. Le profond mystère de l'amour de Dieu, dont la foi est maintenant établie par toute la terre, est d'une vertu si efficace, que lors même qu'il n'était encore que prédit et figuré, tous ceux qui *par la foi* se sont attachés à la promesse que Dieu en avait faite, en ont retiré le même fruit que ceux qui depuis son accomplissement en ont recueilli les salutaires effets. C'est par *cette foi* que tous les Saints qui ont précédé le Sauveur ont été justifiés et qu'ils ont été faits membres du corps mystique de Jésus-Christ. [1] »

Ainsi le salut n'a jamais été possible que par Jésus-Christ et par la foi en Jésus-Christ. Tous les hommes, sans distinction de pays, d'âge, de nation, ont dû croire au grand mystère de la Rédemption. Comme tous les hommes ont été condamnés dans le premier Adam parce qu'ils lui étaient unis, de même pour être sauvés, tous doivent être unis au second Adam. Le lien essentiel de cette union c'est la foi en lui.

Ecoutons le prince des théologiens, saint Thomas, parlant de la nécessité de la foi en Jésus-Christ. « Il n'est pas, dit-il, suivant l'Apôtre, d'autre nom sous le Ciel par lequel les hommes puissent être sauvés. C'est

[1] *De Nativ. Ser.* 20.

pourquoi il a été nécessaire que le mystère de l'Incarnation du Verbe fût cru *de quelque manière*, dans tous les temps et par tous les hommes. Cette croyance a été différente suivant les temps et les personnes.

« Avant sa chute, l'homme avait la foi explicite de l'Incarnation du Verbe, en tant que cette Incarnation avait pour but la consommation de la gloire, mais non en tant qu'elle avait pour but de délivrer l'homme du péché, par la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

» Après le péché, le mystère de l'Incarnation fut cru, non-seulement quant à l'Incarnation, mais encore quant à la Passion et à la Résurrection, par lesquelles le genre humain est délivré du péché et de la mort. Autrement les hommes n'auraient pas figuré d'avance la Passion de Jésus-Christ par les sacrifices en usage avant la loi et sous la loi. De ces sacrifices, les plus éclairés connaissaient explicitement la signification ; les moins éclairés, croyant ces sacrifices figuratifs établis de Dieu, y trouvaient une connaissance voilée de Jésus-Christ. Ajoutez qu'ils connurent plus distinctement le mystère de l'Incarnation, à mesure que l'accomplissement de ce grand Fait approchait davantage [1]. »

[1] Non est aliud nomen sud cœlo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri, et ideo mysterium Incarnationis Christi aliqualiter oportuit omni tempore esse creditum apud omnes : diversimodo tamen secundum diversitatem temporum et personarum. Nam ante statum peccati, homo habuit explicitam fidem de Christi Incarnatione secundum quod ordinabatur ad consummationem gloriæ ; non autem secundum quod ordinabatur ad liberationem a peccato per passionem et resurrectionem.... post peccatum autem, fuit explicite creditum mysterium

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, j'adore la justice et je bénis la miséricorde que vous avez montrées dans la punition du péché originel ; je vous remercie de nous avoir promis un Sauveur ; faites-nous la grace de bien profiter de ses mérites.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je renouvellerai chaque mois les promesses de mon Baptême.*

PETIT CATÉCHISME.

ACCORD DE LA JUSTICE ET DE LA MISÉRICORDE DIVINE, DANS LA PUNITION DU PÉCHÉ ORIGINEL.

Q. Quelle fut la justice de Dieu dans la punition du péché originel ?

R. La justice de Dieu dans la punition du péché originel fut parfaite et à l'abri de tout reproche.

Incarnationis Christi, non solum quantum ad Incarnationem, sed etiam quantum ad passionem et resurrectionem quibus humanum genus a peccato et morte liberatur, aliter enim non præfigurassent Christi passionem quibusdam sacrificiis et ante legem et sub lege : quorum quidem sacrificiorum significationem explicite majores cognoscebant minores autem sub velamine illorum sacrificiorum, credentes ea divinitus esse disposita, de Christo venturo quodammodo habebant velatam cognitionem : et, sicut supra dictum est, ea quæ ad mysteria Christi pertinent, tanto distinctius cognoverunt quanto Christo propinquiores fuerunt. — *D. Th.* 2 *q.* 2 *art.* VII — *id* Aug. lib. *de corrept. et gratia.*

Q. Comment cela?

R. 1° Le commandement que Dieu avait fait à nos premiers parents était très-facile à exécuter : ainsi il n'était point au-dessus de leurs forces; 2° il était très-important : c'était le seul acte d'obéissance et la seule marque de fidélité que Dieu exigeait en reconnaissance des grands biens dont il les avait comblés; 3° il était très-clair : nos premiers parents qui l'avaient très-bien compris ne pouvaient s'excuser sur l'ignorance de la loi; ils savaient aussi très-bieu quelles seraient les suites de leur désobéissance; témoin la réponse qu'Ève fit au serpent; 4° il était très-légitime : c'est Dieu lui-même qui l'avait fait, et Dieu est bien le maître d'accorder ses faveurs aux conditions qu'il lui plaît. De plus, Dieu étant infiniment juste et infiniment bon, il n'y a rien dans la punition du péché originel qui ne soit conforme à une justice et à une bonté infinie.

Q. Quelle fut la miséricorde de Dieu dans la punition du péché originel?

R. La miséricorde de Dieu, dans la punition du péché originel, fut aussi parfaite que sa justice. Au lieu de faire mourir nos premiers parents aussitôt après leur péché, comme il en avait le droit, Dieu leur laissa le temps de faire pénitence et il leur en donna tous les moyens, en leur promettant un Sauveur qui leur rendrait tous les biens qu'ils avaient perdus et même de plus grands.

Q. Quelle fut la cause de cette miséricorde?

R. La cause de cette grande miséricorde, fut le Verbe

éternel, le Fils unique de Dieu qui s'offrit à son Père pour expier le péché de nos premiers parents. Pour concilier les intérêts de sa justice qui veut punir l'homme, et ceux de sa bonté qui veut lui pardonner, Dieu fera mourir un homme à la place de tous les hommes, et à la considération de cet homme détruit, il pardonnera à tous les autres hommes.

Q. Quel sera cet homme?

R. Cet homme infiniment haï de Dieu, puisqu'il porte les péchés de tous les hommes, sera aussi infiniment aimé de Dieu, puisqu'à sa considération Dieu pardonnera à tous les hommes. Mais Dieu ne peut haïr infiniment que l'homme chargé de péchés, ni aimer infiniment qu'un autre lui-même, qu'un Dieu. Ce Médiateur sera donc *Homme-Dieu*. Homme, afin de pouvoir souffrir, Dieu, afin de donner un mérite infini à ses souffrances.

Q. Les hommes peuvent-ils être sauvés autrement que par ce Médiateur?

R. Non, les hommes ne peuvent être sauvés que par ce Médiateur, parce que lui seul étant Homme-Dieu, expie le péché et rétablit l'union surnaturelle entre Dieu et l'homme, que le péché avait détruite.

Q. Comment ont été sauvés les hommes qui ont vécu avant la venue du Médiateur?

R. Les hommes qui ont vécu avant la venue du Médiateur ont été sauvés par les mérites de ce Médiateur. Pour cela ils ont dû croire en lui, cette foi a été nécessaire à tous les hommes et dans tous les temps.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, j'adore la justice et je bénis la miséricorde que vous avez montrée dans la punition du péché originel ; je vous remercie de nous avoir promis un Sauveur ; faites-nous la grace de bien profiter de ses mérites.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je renouvellerai chaque mois les promesses de mon Baptême.*



XVIIIe LEÇON.

HISTOIRE DE JOB.

Conséquence de la doctrine de saint Léon et de saint Thomas. — Les hommes ont toujours eu la grace nécessaire pour croire au Rédempteur. — Preuves de raison. — Témoignages historiques. — Job témoin et prophète du Rédempteur. — Son histoire. — Ses richesses. — Sa gloire. — Ses revers. — Sa patience. — Visite de ses amis. — Job justifié et récompensé.

La foi au Rédempteur ayant toujours été nécessaire au salut, il faut en conclure que tous les hommes, sans distinction d'âge ou de pays, ont toujours eu la grace nécessaire pour croire en ce Rédempteur. Mais il n'a pas été nécessaire que cette foi eût dans tous les hommes le même degré de lumière. La raison de ceci est que Dieu veut le salut de tous les hommes, et que Notre Seigneur est mort pour tous les hommes; sans exception. Il a donc donné et conservé aux hommes les lumières et les graces nécessaires pour se sauver, de manière que le salut n'a jamais été impossible à personne.

Or, pour arriver au salut, la foi du Rédempteur a toujours été nécessaire, comme nous l'avons vu dans la leçon précédente. Nous savons bien que les Juifs l'ont toujours conservée; en est-il de même des Gentils? Comment ont-ils eu, comment ont-ils conservé cette foi nécessaire au mystère de la Rédemption?

Nous ne pouvons pas sonder l'abîme des conseils de Dieu, ni compter tous les moyens qu'il a de se communiquer à sa créature bien-aimée; il en est cependant plusieurs qui nous sont connus.

1° Les Gentils étaient comme les Juifs, enfants d'Adam et de Noé. Ils avaient donc eu connaissance de l'état du premier homme, de sa chute, des premières promesses d'un Réparateur. En s'éloignant du berceau commun, ils avaient emporté avec eux ces traditions diverses : leur histoire en fait foi [1]. Les vestiges de la croyance à un Rédempteur se retrouvent jusque dans les oracles des sybilles et dans les chants populaires [2]. C'est là sans doute un de ces dogmes fondamentaux de la religion, dont les évêques de France ont dit dans une déclaration récente, qu'on trouvait la trace dans les traditions des différents peuples [3]. Ceux qui parmi vous, disait Tertullien, aux Payens de son temps, ont imaginé leurs fables pour décréditer la vérité par un faux air d'imitation, savaient qu'au fond le Christ devait venir [4].

Il en est même parmi les Gentils qui ont prédit la

[1] Tout le monde connaît les témoignages célèbres de Tacite et de Suétone; nous les rapportons au commencement du tome troisième de cet ouvrage.

[2] Sur les Sybilles, leur nombre et l'authenticité de leurs livres, *voyez* Lactance, *div. instit.* — St. Augustin, *Cité Dieu.* — St. Justin, *apolog.* — Et surtout le savant père Grisel, jésuite, dans son ouvrage *le Mystère de l'Homme-Dieu.*

[3] Libenter agnoscimus cum doctoribus religionis apologistis vestigia primitivæ revelationis circa veritates quæ basis et fundamenta sunt religionis et morum, in variorum traditionibus populorum deprehendi. — *Censure des ouvrages de M. de Lamennais.*

[4] Apol. XXI.

venue du Messie; témoin le saint homme Job. Saint Augustin dit que la Providence a permis que cet homme, quoiqu'au milieu de la Gentilité, appartînt à la vraie religion, pour nous apprendre qu'il y en avait d'autres encore parmi les Payens qui faisaient partie de cette sainte et universelle société[1]. Témoin encore le fameux tombeau qui fut ouvert quelques siècles après la venue du Messie, et dans lequel on trouva une lame d'or placée sur la poitrine du mort, portant cette inscription : *Le Christ naîtra de la Vierge; et moi je crois en lui. O soleil! tu me reverras sous le règne de Constantin et d'Irène.*

2° Saint Thomas dit que la révélation du Messie fut faite à un grand nombre de Payens. Si cependant, ajoute-t-il, il y en a qui furent sauvés sans cette révélation; il ne furent pas pour cela sauvés sans la foi du médiateur; car, quoiqu'il n'eussent pas une foi explicite, ils eurent cependant une foi implicite en la divine Providence, croyant que Dieu sauverait les hommes par les moyens qui lui conviendraient et suivant que son Esprit l'avait révélé à ceux qui connaissaient la vérité[2].

Ainsi, ni les Payens ni les Juifs, n'ont jamais pu être

[1] St. Aug. *Cité de Dieu,* t. III. c. 47.

[2] Dicendum quod multis gentilium facta fuerit revelatio de Christo, ut patet per ea quæ prædixerunt, nam Job 19 dicitur : *Scio quod Redemptor meus vivit.* Sybilla etiam prænuntiavit quædam de Christo, ut Aug. dicit lib. 13 contra Faust. c. 15. Invenitur etiam in historiis Romanorum quod tempore Constantini Augusti et Irenæ, matris ejus [1] fuit quoddam se.

[1] Ce Constantin n'est pas le grand Constantin, mais le cinquième ou le sixième empereur de ce nom, dont la mère s'appelait Irène. — *Voyez* Baronius *t.* IX. *ad annum* 780 *n.* 12, qui rapporte le même fait.

sauvés sans la foi au moins implicite, suivant l'explication de saint Thomas, au mystère de la rédemption. De plus, Notre Seigneur étant mort pour tous les hommes qui ont été, qui sont et qui seront à jamais, il faut en conclure que Dieu a toujours donné et qu'il donne encore à tous les hommes, même *aux infidèles*, les graces de salut qui, par conséquent, tendent directement ou indirectement à conduire ces infidèles à la connaissance de Jésus-Christ. S'ils étaient dociles à y correspondre, Dieu, certainement, leur en accorderait de plus abondantes; par conséquent, aucun infidèle n'est réprouvé à cause du défaut de foi en Jésus-Christ, mais pour avoir résisté à la grace [1].

Le plus célèbre de tous ces Prophètes du Messie dans la gentilité est sans contredit le saint homme Job. Sa vie pleine de grandes instructions et d'utiles exemples, trouve naturellement ici sa place. Modèle achevé de patience, vrai héros de l'adversité, Dieu semble l'avoir spécialement choisi pour offrir en sa personne, à tous les siècles, le touchant spectacle de l'homme vertueux aux prises avec l'infortune; mais qui, soutenu par la

pulchrum, in quo jacebat homo, auream laminam habens in pectore, in qua scriptum erat : *Christus nascetur ex virgine et ego credo in eum : O sol, sub Irene et Constantini temporibus iterum me videbis.* Si qui tamen salvati fuerunt, quibus revelatio non fuit facta, non fuerunt salvati absque fide mediatoris; quia etsi non habuerunt fidem explicitam, habuerunt tamen fidem implicitam in divina Providentia ; credentes Deum esse liberatorem hominum secundum modos sibi placitos, et secundum quod aliquibus veritatem cognoscentibus Spiritus revelasset. — *D. Th.* 2. *q.* 2. *art.* VII.

[1] Bergier, *Art. infidélité.*

pensée du Ciel, se montre supérieur aux misères de la vie présente. Voici son intéressante histoire.

Un homme habitait la terre de Hus; son nom était Job : simple et droit, il craignait le Seigneur et fuyait le mal. Il avait sept fils et trois filles. Outre cette belle et nombreuse famille, il possédait ce genre de biens qui faisaient alors le fonds et le patrimoine des maisons les plus distinguées. Sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses, un nombre proportionné d'officiers et de domestiques, le rendait un des princes les plus opulents de l'Orient.

Il élevait ses filles auprès de lui. Pour ses sept garçons, il leur avait donné des maisons et des terres. Abondamment pourvus de ce qui était nécessaire à leur entretien, ils vivaient séparément chacun chez soi. Un des plus grands soins du vertueux père, était d'entretenir la paix et l'union parmi ses enfants. C'est pourquoi il consentait volontiers que ses fils invitassent leur famille, au moins une fois chaque année, le jour de leur naissance. Il envoyait alors ses trois filles chez leurs frères, et leur permettait d'être de la fête.

Dès que le jour du festin était passé, ce qui arrivait sept ou dix fois chaque année, il réunissait tous ses enfants, il les instruisait de leurs devoirs, et les disposait, par ses saintes leçons, au sacrifice qu'il voulait offrir au Seigneur pour chacun d'eux; car enfin, disait-il, ce sont des jeunes gens qui auront bien pu s'échapper à quelque parole indiscrète. Que sais-je s'ils n'auront pas offensé Dieu dans leur cœur?

Dans cette crainte, il se levait de grand matin; et comme parmi les nations anciennes c'étaient les princes et les chefs de famille qui faisaient la fonction de prêtres pour leurs sujets et pour leurs enfants, il immolait lui-même les victimes au Seigneur, en holocauste d'expiation.

Admirable exemple dans un prince Gentil, d'une foi simple et d'une vigilance vraiment paternelle; mais exemple qui, commun autrefois dans tous les états du Christianisme, est presque oublié de nos jours. Ce sont cependant ces vertus domestiques et ces exercices soutenus de religion, qui attirent les regards de Dieu, qui charment les Anges, et qui désespèrent les démons. C'est par cet accomplissement fidèle de tous les devoirs d'un bon père de famille, que Job, sans le savoir, préparait son cœur à triompher de tous les efforts de l'enfer.

En effet, un jour les Anges bienheureux, intéressés au salut des hommes, paraissaient en la présence du Seigneur, pour recevoir ses ordres et les exécuter. Satan, jaloux et furieux contre les gens de bien, s'y trouva aussi, sollicitant la permission de tenter les hommes et de les persécuter. Satan, lui dit le Seigneur, d'où viens-tu? J'ai fait le tour de la terre, répondit-il, et je l'ai parcourue toute entière. Le dessein de Dieu dans cette question était de se faire honneur devant son ennemi de la fidélité d'un homme vertueux. Le Seigneur veut bien s'en glorifier; et ce doit être là, pour les ames généreuses, la plus touchante partie de leur récompense.

En parcourant le monde, continua le Seigneur, as-tu

distingué mon serviteur Job? Il n'a pas son pareil sur la terre; c'est un homme simple et droit, craignant Dieu et abhorrant le mal. Ce n'est pas merveille, répliqua Satan, si Job vit dans la crainte de Dieu. Est-ce gratuitement qu'il vous sert? vous l'avez rendu riche et puissant ; vous protégez sa famille, ses biens, sa personne; vous bénissez ses entreprises : tous les jours on voit croître sa fortune. Changez de conduite à son égard; appesantissez tant soit peu la main sur lui ; laissez-moi du moins la liberté : bientôt vous verrez si sa vertu se soutiendra et s'il ne vous maudira pas en face.

Va , dit le Seigneur à Satan, je t'abandonne les biens de Job; mais je te défends de toucher à sa personne. Satan sortit et usa dans toute son étendue de la liberté que Dieu venait de lui accorder. Job ne s'attendait pas au combat , mais les Saints sont toujours suffisamment armés de leur foi, et il n'est point pour eux d'attaques imprévues.

Un jour que le fils aîné de Job, selon la coutume dont nous avons parlé, recevait chez lui ses frères et ses sœurs, un messager accourut auprès de Job et lui dit : Vos bœufs labouraient et vos ânesses paissaient auprès, et les Sabéens (peuples voleurs et vagabonds poussés par Satan) sont venus, et ils ont tout enlevé, et ils ont passé au fil de l'épée tous les domestiques ; j'ai seul échappé et je viens vous annoncer cette nouvelle.

Il parlait encore, lorsqu'arriva un second courrier qui dit à Job : Le feu du Ciel est tombé sur vos troupeaux et sur vos bergers; la foudre les a consumés et

réduits en cendre ; je me suis sauvé seul pour vous en apporter la nouvelle.

Celui-ci n'avait pas achevé de parler qu'il en vint un troisième. Les Chaldéens, dit-il, sont venus en trois grandes troupes; ils se sont jetés sur vos chameaux, ils les ont emmenés ; ils ont tué vos gens ; je suis le seul qui n'ait pas péri dans le massacre.

Avant la fin de ce récit, un quatrième courrier arriva, qui dit à Job : Vos fils et vos filles étaient à table dans la maison de leur frère aîné, lorque tout à coup il s'est élevé du désert un vent impétueux qui a ébranlé les quatre coins de la maison; elle s'est renversée sur vos enfants, tous ont été écrasés sous les ruines ; ils sont morts; j'ai échappé seul et je suis venu vous apprendre ce funeste accident.

A ce dernier coup, Job se leva et déchira ses vêtements; puis, s'étant rasé la tête, il tomba le visage contre terre et adora le Seigneur en disant : Je suis sorti nu du sein de ma mère, et je rentrerai nu dans le sein de la terre. Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté. Il n'est arrivé que ce qu'il a plu au Seigneur. Que son nom soit béni !

Jusqu'à cet effort héroïque de foi et de courage, Job était à plaindre. Il cesse de l'être dès que la Religion a pris le dessus dans son cœur. Si tous les affligés suivaient cet exemple, on pourrait bien voir encore de grandes calamités sur la terre, mais on n'y verrait plus de malheureux inconsolables.

Job n'en était cependant pas à sa dernière épreuve. Un

jour, continue l'historien sacré, les Anges se présentèrent devant le trône de Dieu, et Satan s'y trouva aussi. D'où viens-tu, Satan, lui dit le Seigneur comme la première fois? J'ai fait le tour de la terre, répondit-il, et je l'ai parcourue toute entière. As-tu considéré mon serviteur Job? Tu m'as excité contre lui, je t'ai abandonné ses biens et ses enfants. M'en aime-t-il moins, et l'as-tu soulevé contre moi?

Je n'en suis pas surpris, répliqua Satan, on se console de tout quand on conserve la santé et la vie. Mais étendez la main jusque sur sa personne; frappez sa chair et que la douleur pénètre ses os, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face.

Soit, répondit le Seigneur, je te l'abandonne; seulement je te défends d'attenter à sa vie. C'était étendre bien loin la liberté du tentateur. Il la mit en œuvre sans différer. Etant sorti de devant la face du Seigneur il frappe Job d'une plaie effroyable qui s'étend de la plante des pieds jusqu'à la tête. Déjà pauvre, et maintenant malade, dégoûtant, Job en est réduit à se coucher sur un fumier et à se servir des morceaux d'un vase de terre brisé, pour ôter le pus qui découle de ses ulcères. Tant de souffrances ne mirent aucun trouble dans l'ame du juste, ni sur sa langue aucun murmure, aucune parole indiscrète. C'est alors que le démon employa le dernier moyen et à son gré le plus immanquable, pour mettre à bout la patience du malheureux le plus résigné.

Job avait une femme; elle aurait dû être sa consolation. En effet, les soins, les assiduités et les services

d'une épouse pénétrée des sentiments de la Religion, peuvent adoucir les peines d'un homme vertueux et souffrant.

Celle-ci s'était vue riche, puissante, honorée, mère de plusieurs enfants; elle avait tout perdu sur la terre. Le malheur fut qu'elle ne se contenta pas des espérances qui lui restaient dans le Ciel. Job, bien différent de sa femme, continuait de bénir Dieu. Piquée de la constance de son mari, peut-être plus que de ses propres disgraces, elle lui dit avec une amère ironie : Demeurez encore dans votre simplicité, continuez de louer Dieu, il vous traite de manière à mériter votre gratitude; encore quelques actions de grace à ce Maître bienfaisant. Allons, bénissez-le pour la dernière fois et mourez.

Vous venez de parler, lui répondit Job avec une tranquillité qui dut convertir ou désespérer son épouse, comme une de ces femmes insensées à qui la douleur ôte l'usage de la raison. Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux qui nous affligent.?

Parmi ces peines de tout genre, le saint homme ne laissa pas échapper la moindre plainte, le moindre de ces emportements injurieux qui attaquent la providence de Dieu, et qui ôtent aux afflictions passagères du temps tout le mérite qu'elles ont pour l'éternité. Ce fut véritablement alors que la foi du vrai Dieu donna au monde un spectacle digne de l'admiration des hommes et des Anges; c'est-à-dire, un juste aux prises avec l'adversité et supérieur à tous ses traits.

Le bruit des malheurs et des disgraces de Job se répandit bientôt dans les pays voisins de ses états. Trois seigneurs ou petits rois ses amis particuliers, convinrent d'aller voir et consoler leur ami commun. Ces princes se nommaient Eliphaz de Théman, Baldad de Sucha, et Sophar de Naamath.

Du plus loin qu'ils l'aperçoivent ils arrêtent leurs regards sur leur ami, mais ils ne le reconnaissent pas. S'étant approchés, ils poussent un grand cri; les larmes coulent de leurs yeux; ils déchirent leurs vêtements et se couvrent la tête de poussière; ils s'assoient par terre, et durant sept jours et sept nuits ils gardent un morne silence. Ainsi, pour toute consolation, Job voit des hommes consternés, des visages abattus, des yeux baignés de pleurs.

Enfin Job rompt le silence. Tout soumis qu'il est aux ordres de Dieu, il commence par un discours éloquent, bien propre à nous faire connaître ce que Dieu permet ou ce qu'il pardonne à la douleur de ses amis, quand leurs plaintes, quoique vives et amères, sont humbles et respectueuses.

Périsse, s'écrie-t-il, le jour où je suis né! que ce jour soit changé en ténèbres! que Dieu lui-même ne le découvre plus! que la lumière ne l'éclaire jamais!

Ses amis lui répondent que les maux dont il se plaint sont justement tombés sur lui; que s'il n'était pas coupable de quelque crime secret, Dieu ne l'aurait pas affligé. Job reprend et soutient qu'il est innocent et que Dieu éprouve quelquefois le juste par l'adversité.

C'est dans une de ses réponses à ses amis, pour leur prouver qu'il est innocent, que le saint homme laisse échapper cette magnifique profession de foi au Dieu rédempteur qui saura bien dévoiler tous les secrets des cœurs et rendre à chacun suivant ses œuvres, après avoir ressuscité tous les hommes appelés à son tribunal. Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins mes amis, car la main de Dieu m'a touchée. Pourquoi, avides de mon supplice, me persécutez-vous aussi, en me reprochant des crimes dont je suis innocent? Mais puisque vous m'outragez par vos reproches et que vous semblez vous repaître de mes maux, je trouverai dans ma foi le soulagement que vous me refusez. Puissent mes paroles et les sentiments de mon cœur être écrits et conservés à la postérité! puissent-ils être gravés sur le plomb avec un style d'acier, ou sculptés sur la pierre avec le ciseau! Oui, je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour. Je serai de nouveau revêtu de ma peau, et dans ma propre chair je verrai mon Dieu, témoin de mon innocence; je le verrai moi-même, de mes yeux, et mes yeux le contempleront, moi-même et non un autre : cette espérance repose en mon sein.

Malgré toutes ces protestations d'innocence, les amis de Job persistent à soutenir qu'il est coupable et que ses fautes sont la cause des maux qui l'accablent. Dieu qui voyait ces combats, et qui préparait à Job la victoire, ne tarda pas plus long-temps à se déclarer pour lui et à confondre la calomnie. Mais il était échappé à Job

quelques paroles indiscrètes. Patient dans ses douleurs, il avait porté trop loin la vivacité de son zèle contre l'aveuglement de ses amis et l'iniquité de leurs jugements. Le Seigneur lui en fit une charitable remontrance. Tout en l'adressant au saint homme, elle devenait aussi une leçon pour les princes ses amis.

Le Seigneur commence par l'énumération des merveilles de la nature. Toutes ces interrogations qu'il adresse à Job, et qui, au premier coup d'œil, paraissent étrangères à la question dont il s'agit, s'y rattachent merveilleusement. Voici le raisonnement du Seigneur : Vous ne pouvez comprendre l'ordre de la nature, et vous voulez sonder celui de la grace. Vous ne connaissez pas les lois par lesquelles ma providence dirige les créatures inférieures que vous voyez , et vous voulez expliquer et juger celles par lesquelles je conduis le monde supérieur. Raisonnement vraiment divin, qui, en humiliant la curiosité et l'orgueil de l'homme, ouvre son cœur aux vertus propres à sa faiblesse, l'humilité et la foi.

Le Seigneur s'adressant donc à Job du milieu d'une nuée ténébreuse, lui dit : Ceignez vos reins comme un guerrier. Je vais vous interroger, répondez-moi. Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre? qui en a établi les mesures, le savez-vous? qui a étendu le cordeau sur elle ? sur quoi ses bases sont-elles affermies? qui a renfermé la mer dans son lit, quand elle rompait ses liens comme l'enfant qui sort du sein de sa mère, et que je l'enveloppais de nuées comme d'un vêtement, et que je l'entourais de ténèbres comme des langes

de l'enfance ? est-ce vous qui commandez à l'étoile du matin ? qui montrez à l'aurore le lieu où elle doit se lever ? Quel est le sentier de la lumière, et la demeure des ténèbres ? Saviez-vous si vous deviez naître ? connaissez-vous le nombre de vos jours ? Par quelle voie se répand le jour ? par quel chemin l'aquilon fond-il sur la terre ? qui a tracé les sillons de la foudre ? est-ce vous qui l'enverrez, et elle ira ; et, revenant, vous dira-t-elle : Me voici ? Est-ce vous qui fournissez la pâture à la lionne, et qui rassasiez les lionceaux ? est-ce vous qui préparez au corbeau sa nourriture, quand ses petits errent, çà et là, et que, pressés par la faim, ils crient vers le Seigneur ?

Les pluies, la neige, la grêle, le chaud et le froid, les tonnerres et les orages, les propriétés et les instincts des animaux ; les ressorts, les ressources et les harmonies de la Providence dans le gouvernement du monde physique, sont autant de matières sur lesquelles le Seigneur prit plaisir à promener pour ainsi dire la curiosité de Job, et à mettre à bout ses connaissances. Job, humilié, confessa de bonne foi qu'il n'en savait pas assez pour répondre au Créateur.

Tel est l'aveu auquel se réduiront, comme Job, tous les hommes droits et sensés, malgré les découvertes que nos savants modernes s'imaginent faire tous les jours dans les secrets de la nature.

Dieu, content de son serviteur, reprocha aux trois Princes la témérité de leur jugement, et l'amertume de leurs paroles. Il exigea qu'ils lui offrissent un sacrifice

d'expiation. Job, ajouta le Seigneur, priera pour vous ; à sa considération, je vous pardonnerai. En effet, le sacrifice fut offert ; Job l'accompagna de ses prières. Le Seigneur les exauça ; et les trois rois, redevables à leur ami de leur réconciliation avec Dieu, retournèrent chez eux.

C'est à ce moment que les prodiges du rétablissement et de la guérison de Job s'opérèrent. Le Seigneur lui rendit la santé, lui donna le même nombre d'enfants, et doubla les grandes richesses que le démon lui avait enlevées. Comblé de biens, environné des respects de tout l'Orient, Job vécut encore cent quarante ans ; il vit ses fils et les enfants de ses fils jusqu'à la quatrième génération, et il mourut fort avancé en âge, et plein de jours.

Ainsi se termina la vie du saint homme, pour l'édification de tous les justes éprouvés, et pour donner un puissant motif de consolation à tous les affligés soumis et patients.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir donné à tous les hommes la grace nécessaire pour connaître leur Rédempteur ; faites que tous en profitent, et qu'à l'exemple de Job, nous supportions courageusement les peines de la vie, dans la pensée de notre résurrection et de notre récompense future.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux m'associer à l'œuvre de la propagation de la Foi.*

PETIT CATÉCHISME.

HISTOIRE DE JOB.

Q. Notre Seigneur s'est-il incarné pour tous les hommes sans exception?

R. Notre Seigneur s'est incarné pour tous les hommes sans exception. Il est le Sauveur de tous les hommes, dit l'apôtre, mais surtout des fidèles. Il faut conclure de là que Dieu a donné dans tous les temps et à tous les hommes les graces nécessaires pour parvenir à une connaissance suffisante du mystère de la Rédemption, et pour opérer leur salut.

Q. Montrez-nous cette vérité?

R. Il est certain que les Juifs ont toujours attendu un Rédempteur. Cette attente était le premier article de leur croyance. Quant aux Payens, voici ce que nous savons : 1° Ils étaient comme les Juifs, enfants d'Adam et de Noé. En s'éloignant du berceau commun ils emportèrent le souvenir de la chute de l'homme et des premières promesses d'un Rédempteur. Ces traditions furent défigurées par des fables grossières. Néanmoins, on en trouve des restes assez marqués dans l'histoire de tous les peuples payens. 2° Saint Thomas dit que la révélation du Rédempteur fut faite à un grand nombre de gentils. 3° Il y en eut parmi eux qui prédirent la naissance même du Rédempteur : ils furent comme les Prophètes de la Gentilité.

Q. Quel fut le plus célèbre?

R. Le plus célèbre de ces Prophètes du Messie parmi les gentils, c'est le saint homme Job. Voici son histoire : Job était un prince de l'Orient. Il craignait Dieu, et le servait dans toute la droiture de son cœur. Il était extrêmement riche. Le démon demanda à Dieu la permission de le tenter. Dieu la lui accorda. Le démon s'empressa d'en profiter ; et dans un même jour il enleva à Job toutes ses richesses, et fit périr ses dix enfants. Job, en apprenant ces tristes nouvelles, se contenta de dire avec beaucoup de résignation : Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté, que son saint nom soit béni.

Q. Continuez l'histoire de Job.

R. Le démon, irrité de n'avoir pu porter Job à murmurer contre Dieu, demanda la permission de le frapper dans sa personne. Il l'obtint ; et aussitôt Job fut couvert d'une plaie effroyable qui s'étendait de la tête aux pieds. Pauvre, malade, dégoûtant, il fut obligé de se coucher sur un fumier, et d'ôter, avec les morceaux d'un vase de terre cassé, le pus qui sortait de ses ulcères. Sa femme lui insulta, et lui dit de maudire le Seigneur. Job lui répondit : Vous parlez comme une insensée. Puisque nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, n'est-il pas juste que nous recevions aussi les maux qu'il nous envoie ?

Q. Continuez encore.

R. Trois Princes, amis de Job, ayant appris ses malheurs, vinrent le visiter. Ils prétendirent que Job était coupable de quelque péché, puisque Dieu l'avait

ainsi puni. Job répondit qu'il était innocent ; ses amis ne voulaient pas l'en croire. C'est alors que Job prononça cette belle prophétie du Rédempteur : Je trouverai dans ma foi le soulagement que vous me refusez. Oui, je le sais, mon Rédempteur est vivant, et je ressusciterai de la terre au dernier jour, et dans ma propre chair je verrai mon Dieu, témoin de mon innocence. Enfin, Dieu donna raison à Job. Il fit connaître son innocence, et obligea ses amis à offrir un sacrifice d'expiation. Job pria pour eux, et Dieu leur pardonna les peines qu'ils avaient faites à ce saint homme. Ensuite, le Seigneur rendit à Job autant d'enfants qu'il en avait, doubla toutes ses richesses, et lui accorda une longue vie et une sainte mort.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir donné à tous les hommes la grace nécessaire pour connaître le Rédempteur ; faites que tous en profitent, et qu'à l'exemple du saint homme Job, nous supportions courageusement les peines de la vie, dans l'espérance de notre résurrection glorieuse.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux m'associer à l'œuvre de la propagation de la Foi.*

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

